



Histoires de sexe-fiction

Collectif

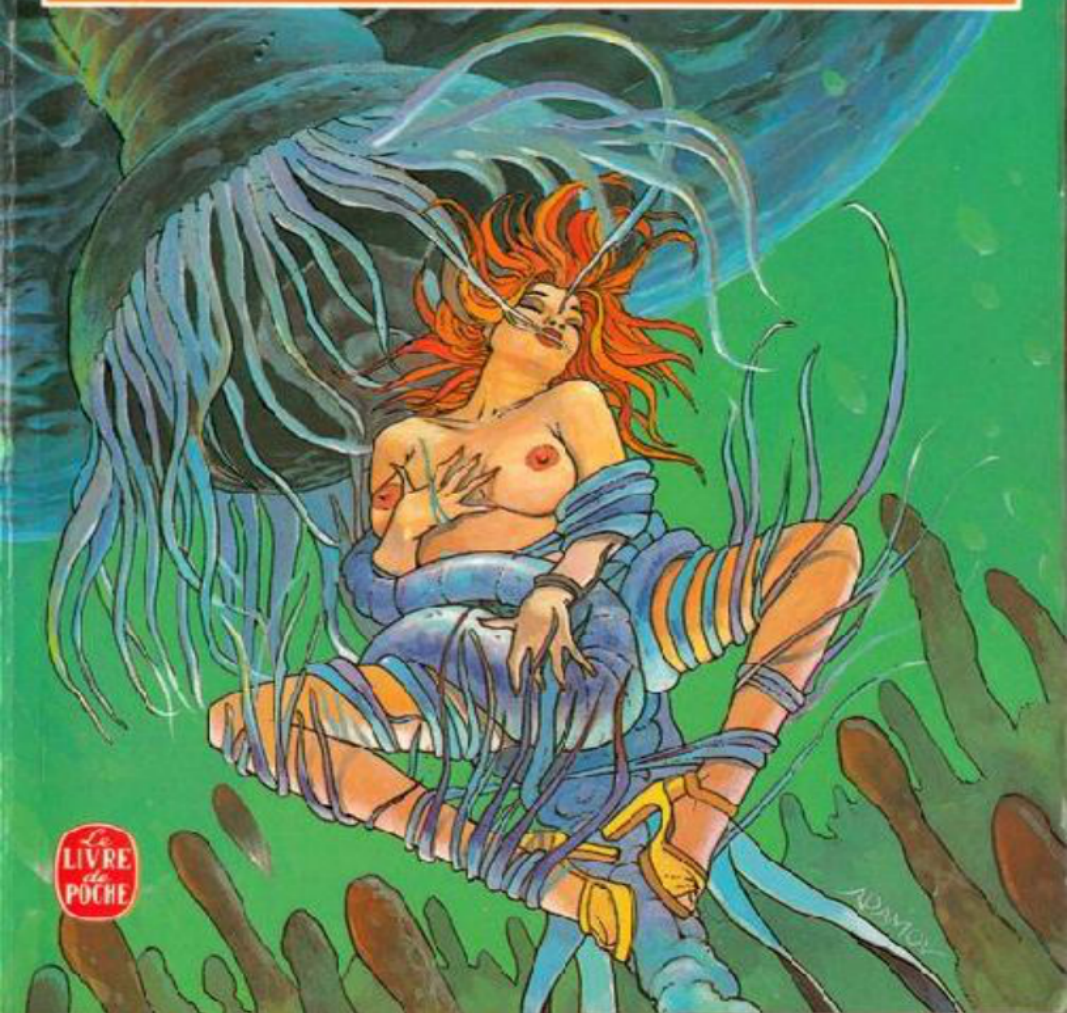
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE SEXE-FICTION



Le
LIVRE
de
POCHE

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION
Deuxième série

Histoires de sexe-fiction

Présentées par
J. GOIMARD,
D. Ioakimidis et G. Klein

LE LIVRE DE POCHE

PRÉFACE

LA DIFFÉRENCE

*À Tristan et Iseut.
Aux enfants qu'ils auraient pu avoir.
Aux malheurs qui auraient pu s'ensuivre.*

Pour faire une bonne anthologie de sexe-fiction, il est tentant de chercher quelques bonnes scènes de cul et de se dire que le reste suivra sans faire d'histoires, comme l'intendance napoléonienne ; et il est douloureux d'affronter la déception qui tout à coup vous revient en pleine figure, précédant même son propre sifflement (car elle va plus vite que le son, la garce).

Une déconvenue du même genre attend celui qui entreprend de bien faire l'amour : « Tous les hommes, dit Aristote, pensent que la vie heureuse est une vie agréable, et entrelacent étroitement le plaisir au bonheur(1). » Naïveté ! Un problème peut en cacher un autre, comme le souligne aussitôt le même auteur : « On identifie parfois le succès au bonheur ; or ce sont des choses entièrement différentes, car le succès lui-même, quand il dépasse la mesure, constitue un empêchement à l'activité, et peut-être alors n'a-t-on plus le droit de l'appeler succès, sa limite étant déterminée par sa relation au bonheur(2) » Cette idée générale s'applique sans difficulté au problème qui nous occupe : un accouplement bien conduit peut passer pour un vrai succès, surtout dans les temps difficiles que nous traversons ; mais inévitablement il dépasse la mesure, il est par excellence ce qui dans une vie d'homme dépasse la mesure, il débouche sur la saturation, la prostration et l'inaction, sur la perte du plaisir et bien souvent la perte du bonheur. Nous lançons le boomerang et il revient sur nous précédé d'un sifflement désagréable (car cet objet est le produit d'une technologie archaïque, qui n'atteint pas la vitesse du son).

Certains pensent que le malaise vient de la société, dont le dispositif répressif nous culpabilise et nous empêche de trouver la plénitude. Idée simple et touchante : allez, on peut bien rêver au vert paradis des amours primitives, de même que certains hérétiques du Moyen Age prênaient l'union sexuelle comme retour aux origines, à l'Adam androgyne et autarcique tel qu'il était avant que Dieu ait eu l'idée de procéder sur lui à l'ablation d'Eve. À bas la culture, vive la nature primordiale !

Malheureusement la nature n'est pas obligatoirement édénique. Peut-être sommes-nous voués à chercher autre chose, donc promis à l'insatisfaction en fin de parcours, ou plutôt en l'absence de fin digne de ce nom dans les limites de notre expérience. C'est la position de saint Augustin : « Mon âme avait faim, privée qu'elle était de la nourriture de l'âme, de vous-même, mon Dieu, mais je ne sentais pas cette faim. (...) Et c'est pourquoi mon âme était malade et, rongée d'ulcères, se jetait hors d'elle-même, avec une misérable et ardente envie de se frotter aux créatures sensibles(3). » C'est aussi, *mutatis mutandis*, la position de Freud : « Je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction. (...) En raison de l'instauration en deux temps du choix d'objet avec entre les deux l'intervention de la barrière contre l'inceste, l'objet final de la pulsion sexuelle n'est plus l'objet original, mais seulement son substitut. (4) » Ainsi la formation du couple est toujours fondée sur un quiproquo : pour les chrétiens, le partenaire sexuel est un substitut de Dieu ; pour les psychanalystes, c'est un substitut du parent de sexe opposé, de la mère nourricière, du sein et ainsi de suite en remontant aux origines. On croit chercher quelque chose, on cherche autre chose sans le savoir – et, bien entendu, on ne trouve ni l'un ni l'autre. En matière sexuelle, aucun Christophe Colomb n'a jamais découvert l'Amérique, aucune révolution copernicienne ne nous a jamais permis d'échapper au mythe de la Terre plate.

La contrepartie de cette méprise, c'est qu'au-delà de l'échec elle nous fait vivre une grande richesse d'expériences. La providence du quêteur, c'est de ne pas trouver : si la fusion demeure inaccessible, il lui reste au moins l'agrément de la diversité. Freud est le premier à le reconnaître en dépit de ses réticences : « Lorsque l'objet original d'une motion de désir s'est perdu à la suite d'un refoulement, il est fréquemment représenté par une série infinie d'objets substitutifs dont aucun ne satisfait pleinement(5). » Parmi ces objets substitutifs, il y a les différents partenaires sexuels, dont le premier – dans l'auto-érotisme – est le sujet lui-même ; et aussi, plus largement, les objets visés par les symptômes, qui sont proprement la vie sexuelle du névrosé (ils se répètent parce que le névrosé y puise des satisfactions souterrainement sexuelles). Les produits culturels (par exemple les fictions) ne sont qu'un sous-ensemble des symptômes ; l'écriture et la lecture ne sont que la sexualité continuée par d'autres moyens, y compris dans le cas particulier de la littérature pornographique.

On n'évitera pas ici le parallèle classique entre l'érotisme et la pornographie. L'érotisme (du grec *eros*, désir violent) désigne les pratiques amoureuses au sens large ; la notion de pornographie (du grec *pornè*, prostituée, et *graphie*, écriture) doit être réservée aux

descriptions littéraires et culturelles des pratiques amoureuses. La distinction n'est pas absolue : la littérature et les représentations iconographiques, fixes ou mobiles, exercent parfois un effet stimulant sur l'homme ; chez nos frères inférieurs déjà « la présence d'animaux effectuant une activité sexuelle facilite l'apparition de réactions sexuelles chez des mâles antérieurement inactifs(6) », ce qui montre que l'imagination n'est pas le privilège exclusif des humains. Et comment s'en étonner, puisque la chaîne des substituts est illimitée, donc vouée tôt ou tard à passer partout, comme le lecteur éternel parcourant la bibliothèque de Babel ? Reste qu'il est commode de distinguer deux domaines différents, aux interférences près : l'érotisme, qui en gros s'enracine dans la nature ; et la pornographie, qui est nettement un fait de culture.

La sexe-fiction ou S.-F. est une variété de pornographie un peu bizarre, qui décrit des pratiques amoureuses impossibles à observer dans la nature. De ce fait, elle est par définition la forme de pornographie la plus éloignée du simple érotisme, ce qui *a priori* ne l'empêche pas absolument d'avoir des effets stimulants mais lui complique singulièrement la tâche. On sait déjà que le paradoxe de la pornographie est d'ajouter à la sublimation des pulsions sexuelles – qui est propre à toute littérature – une désublimation de sens contraire – par la représentation des pulsions sexuelles en acte. À ce compte, la S.-F. est triplement paradoxale, puisqu'à la désublimation elle ajoute une resublimation, et qu'en outre le contenu de cette resublimation est précisément la culture des paradoxes. Une nouvelle de S.-F. peut malaisément être stimulante à la fois pour le sexe et pour l'esprit : cette proposition est vraie de toute pornographie, mais elle est d'une vérité en quelque sorte hyperbolique en S.-F.

Les limites de la S.-F. sont malaisées à tracer : s'il est vrai que toute sublimation se nourrit d'énergie sexuelle, il faut en conclure que tout paradoxe est intrinsèquement pornographique et que les plus hauts sommets de la philosophie frôlent secrètement la trivialité ou même, s'il faut parler crûment, l'obscénité. Il y a là une difficulté, mais on peut s'en consoler à la pensée qu'elle est dans l'ordre des choses, et que tout fait de culture est en même temps un fait de nature : le particulier suit toujours le général (et à cinq pas, par déférence).

À prendre ces considérations au pied de la lettre, on serait tenté d'en conclure que la S.-F. recouvre non seulement le présent volume, mais la totalité de *La Grande Anthologie*. Ce qui en un sens n'est pas faux. Mais alors, pourquoi la variété de littérature connue sous le nom de science-fiction a-t-elle si longtemps éludé le sexe ? Pourquoi Sturgeon et Farmer, qui le redécouvrirent dans les années 50, ont-ils passé pour des Christophe Colomb ou des Vasco de Gama, en attendant les conquistadores de la génération contestataire ? Depuis *Les Amants*

étrangers (1952), les débordements de plume n'ont pas manqué. Pourtant la meilleure encyclopédie du genre, trente ans après, n'hésite pas à proclamer que tout bien pesé « la science-fiction est peut-être plus exposée que tous les autres genres littéraires (sauf l'épouvante) à associer le sexe et le dégoût(7) ». L'explication communément admise (le vieux puritanisme anglo-saxon) n'explique rien si la S.-F. est un cas à part ; une situation pareille doit bien avoir quelque rapport avec la nature même du genre.

Nous avons consacré un volume de cette série aux *Histoires d'immortels*. On y lit en filigrane que le désir d'immortalité, si répandu dans les récits de science-fiction, est l'un des avatars du désir infantile de toute-puissance. Le genre tout entier est traversé par ce désir-là : il n'accepte pas la perte initiale de l'objet et hallucine sa reconquête, ce qui mène à une rupture avec la condition humaine et à la clôture du récit, dans des conditions gratifiantes ou désastreuses pour le héros selon les cas (gratifiantes quand le héros est une image, désastreuses quand c'est un sujet capable de souffrir).

Un tel genre est forcément embarrassé par le sexe ; il n'est pas pour autant sans affinités avec la reproduction qui est, comme l'a dit Buffon, « une puissance de produire son semblable » et de perpétuer un patrimoine génétique. La duplication des molécules d'acides nucléiques et la division cellulaire produisent des copies conformes de l'original ; chez les êtres pluricellulaires existe une reproduction asexuée (multiplication végétative, bouturage et marcottage chez les végétaux ; bourgeonnement ou scissiparité pour certains animaux ; clonage artificiel) qui donne naissance à des jumeaux ; même la reproduction sexuée n'exclut pas des phénomènes à effet similaire tels que la parthénogénèse ou l'hermaphrodisme. La S.-F. récente a beaucoup puisé dans ces curiosités de la nature : par exemple, Ursula Le Guin, dans *La Main gauche de la nuit* (1969), prête un hermaphrodisme successif à des êtres civilisés. Ici l'ambiguïté apparente recouvre une volonté d'égalité des sexes et de complicité des individus où transparaît la postulation d'un cosmos harmonieux et finalement le désir d'éternité. La puissance de produire du même conduit à un processus d'immortalisation.

Malheureusement ce mode de reproduction, dans la réalité, finit toujours par achopper sur des accidents et des pertes d'information, qui se reproduisent à leur tour et transmettent aux générations futures un patrimoine génétique appauvri, de moins en moins capable d'assurer sa survie. Contre ce vieillissement, qui conduit tout droit à la mort, le meilleur remède est le métissage et le renouvellement du stock chromosomique. On a récemment découvert que des bactéries échappent à la dégénérescence par des échanges d'acides nucléiques entre deux sujets. Chez les espèces réputées supérieures, la voie royale

du métissage est la reproduction sexuée : elle assure un renouvellement constant du patrimoine génétique (sauf dans les isolats) et n'est guère concurrencée dans cette fonction que par un phénomène plutôt rare, portant en lui toutes les espérances et les inquiétudes de l'espèce : la mutation(8).

La sexualité, comme les mutations, perfectionne le processus d'immortalisation, le rend plus efficace ; mais elle le réserve à l'espèce (pour la sexualité) ou à la vie en général (pour les mutations). L'individu, pour sa part, devient strictement contingent et perd cette « part de l'ancêtre » qui lui revenait dans la reproduction asexuée. Mais la part de l'ancêtre est-elle autre chose qu'un fantasme, propre à faire rêver les écrivains de science-fiction ? Citons Jacques Monod : « Le code n'a pas de sens à moins d'être traduit(9). » Et Thomas Mann décrivant la vie comme « l'être de ce qui ne peut pas être, de ce qui oscille en un long et douloureux suspens sur la limite de l'être, dans ce processus continu et fiévreux de la décomposition et du renouvellement(10) ». L'existence individuelle n'a pas de sens en dehors de la reproduction.

Tel est en gros le credo des biologistes. Il faut reconnaître qu'ils n'ont pas fait école : toute notre culture est individualiste et humaniste, et la subjectivité y fait prime. La différence sexuelle apparaît comme l'emblème de toutes les différences et le fondement de toutes les intériorités. On a supposé (sans preuves décisives) que le mot *sexe* a la même origine que le latin *secare*, « couper en deux », d'où nous viennent *secte*, *section*, *segment*. Chacun de nous se perçoit comme un atome humain, naturellement insécable (sauf par la mort) et incombable avec d'autres atomes (sauf par des leurres). Il ne peut échapper à la condition de sujet, que la nature ignore.

Mais l'ignore-t-elle vraiment ? L'anatomie et la physiologie, si parfaitement finalisées en apparence, ne sont pas seules en jeu ; l'étude des milieux et des comportements nous montre la sexualité comme un processus essentiellement hasardeux. Bien peu de spermatozoïdes fécondent ; bien peu d'ovules sont fécondés. Le modèle dominant, c'est l'échec et – dans les espèces supérieures – l'insatisfaction. La différence anatomique est creusée par la différence comportementale : la femelle est passagèrement excitable en période féconde, le mâle est perpétuellement disponible et sujet à se fourvoyer, multipliant les parades sexuelles devant des femelles non réceptives. De cette organisation bancal, l'humanité n'a changé qu'une disposition : la femme est perpétuellement excitable, et les partenaires ne sont plus entièrement commutatifs (les anthropoïdes avaient amorcé l'évolution sur ce point). Il ne s'ensuit pas que la femme soit perpétuellement excitée : l'homme continue à multiplier des avances devant des partenaires non réceptives, et toutes les parties

prenantes sont frustrées. Les seuls correctifs possibles sont d'autres stimulants symboliques (le langage par exemple) qui ne nous changent des parades sexuelles que par leur degré de complexité.

Le caractère curieusement erratique de ce qu'on nomme – par un raccourci audacieux – les comportements sexuels n'apparaît pas seulement dans la formation des couples, mais dans la richesse des comportements précopulatoires, que nous avons héritée des anthropoïdes : on connaît l'érotisme buccal du jeune chimpanzé, le rite de l'épouillage réciproque, l'étonnante variété de la gestuelle érotique(11). Tout fait penser au jeu, ce qui nous renvoie à l'enfance et à l'apprentissage. Konrad Lorenz note qu'un jeune oiseau élevé par un homme dirigera vers lui des parades nuptiales. *A contrario*, Mason et Harlow ont élevé des singes rhésus dans l'isolement ; mis en présence d'un partenaire bien acculturé, le mâle se livre à des chevauchements aberrants (latéraux par exemple) ou se masturbe en réponse aux invites de la femelle ; quant à la femelle isolée, elle adopte rarement une posture réceptive permettant au mâle de viser, et si elle est fécondée (ce qui est exceptionnel), elle rejettera ses enfants. C'est dire qu'en matière sexuelle le succès dépend de l'art des préliminaires et que l'acquisition de cet art comporte une large part d'apprentissage, pour le plus grand bonheur des éthologistes. Le comportement sexuel n'est complet qu'à l'âge adulte, mais il n'a de chances d'être complet que si l'incomplétude de l'enfance est une incomplétude réussie, dans la tiédeur de l'association mère-enfant qui se noue à la faveur d'une lactation de longue durée.

L'enfance des anthropoïdes est une période d'autant plus cruciale qu'elle est longue ; l'humanité se contente de creuser l'écart. Les libertaires pensent que la société réprime les pulsions sexuelles, mais tout suggère que les pulsions sexuelles sont à l'origine de la société. Chez l'homme, la vie sexuelle perd son caractère saisonnier ; permanente, elle soude les couples. La femelle gravide et le nouveau-né ont besoin de sécurité : le mâle doit donc contrôler un territoire et, chez la plupart des espèces, les mâles faibles sont exclus de la reproduction par le combat ou simplement par la menace. Leur sort est moins sévère dans les espèces sociales, où leur présence est tolérée, leur protection assurée, et où ils ont au moins accès au bas bout de la table : Le Boeuf a observé un groupe d'éléphants de mer où les quatre mâles dominants assurent 88 p. 100 des accouplements, mais où les soixante-sept mâles subordonnés assurent tout de même les 12 p. 100 restants. On voit poindre à l'horizon les sociétés humaines mieux réglées où, grâce à la prohibition de l'inceste, le mâle dominant ne peut plus garder ses filles pour lui, en sorte que chaque homme ou presque a droit à une femme au moins et que les rares célibataires peuvent accéder à une condition sociale valorisée (la prêtrise par

exemple). Le partage des femmes entraîne celui des territoires, et l'humanité accède à un mode d'organisation inconnu des animaux : la démocratie.

Tel n'est pas tout à fait le credo des éthologistes – nous nous sommes autorisé quelques raccourcis. Mais quoi qu'il en soit des détails de l'exposé, il en ressort que les comportements sexuels forment un tout – un tout imparfait, mais dont l'évolution tend à augmenter la cohérence. Pourtant, ce discours n'a pas été écouté, pas plus que celui des biologistes. On sait depuis longtemps que la S.-F. n'est pas vraiment une *science-fiction* ; nulle part ce n'est plus vrai que dans le domaine du sexe, et le dégoût pointé par Peter Nicholls a favorisé l'incompétence (à moins qu'il n'en soit le résultat). Ce que les auteurs ont retenu du sexe, ce n'est pas – quelles que soient les apparences – sa réalité concrète, c'est le problème moral qu'il soulève ; les textes les plus chastes et les plus obscènes ont ce trait en commun. Certains vont jusqu'aux professions de foi plus ou moins militantes : quand le vieil Heinlein en vient à prôner la libération sexuelle dans *En terre étrangère* (1961), beaucoup s'engouffrent dans la porte ouverte, et la S.-F. servira, par exemple, à une défense et illustration de l'homosexualité dans 334 de *Thomas Disch* (1972), *L'Autre Moitié de l'homme* de *Joanna Russ* (1975), *Triton* de Samuel Delany (1976) et, chez Michael Moorcock, le cycle de Jerry Cornélius. Ce qui est en question, ce n'est plus la différence, ce sont les différences.

Mais les différences ont du mal à se maintenir comme différences dans une complète révolution sexuelle comme celle que nous avons connue. Passé le stade de la liberté, vient celui de l'égalité et les homosexuels – comme les autres – affrontent une épreuve apparemment moins sévère que celles qu'ils ont connues et pourtant difficile à vivre : la banalisation. Alors les meilleurs se laissent aller au doute, et un débat s'instaure autour de la parole prophétique de Huxley : « À mesure que diminue la liberté économique et politique, la liberté sexuelle a tendance à s'accroître en compensation(12). » Et si l'exaltation du sexe était le symptôme le plus apparent d'un naufrage de l'humain, qui, sans qu'on en parle à voix haute, impliquerait aussi un naufrage du sexe ? La S.-F. a exploré cette voie, mais remarquablement peu. si l'on y réfléchit. Au demeurant, nous avons essayé de ne pas faire mentir notre titre, et les histoires les plus frustrantes ont été réservées pour un autre volume(13).

Notre choix s'est donc porté non sur des sociétés alternatives, mais sur des sexualités alternatives. Des perversions ? Assurément, dans la mesure où les perversions sont toujours des variantes. Mais il faut être clair : ce recueil ne se place pas sous le signe d'une quête de la trentetroisième position. La S.-F. trouve ses meilleures variantes dans les effets de langage.

Des exemples ? En voici quelques-uns, tirés du présent recueil, ce qui conduira les amateurs de suspense à sauter ce paragraphe, au moins provisoirement : « *En ce temps-là, les hommes abandonnaient en masse le domicile conjugal.* » (Lafferty) – « *Bonjour, madame. Je viens photographier vos organes pour la postérité.* » (Leiber) – « *Elle le caressait avec sa propre image.* » (Zebrowski) – « *Je priai instamment la fille d'éteindre les lumières et de baisser les stores. Je voulais enlever ma tête.* » (Wolfe) – « *Il l'étreignit, s'étreignit lui-même.* » (Sargent) – « *Palpiter par procuration.* » (Silverberg) – « *La spontanéité a son charme. Nos laboratoires font actuellement des recherches dans ce domaine.* » (Sheckley) – « *La vague d'émotion persista, et l'idée l'effleura qu'elle lui était, du moins en partie, imposée de l'extérieur.* » (Blish) – « *La pilule n'altérerait pas les facultés reproductrices, ce qui aurait été immoral et contre nature. Elle ôtait simplement tout plaisir à l'acte sexuel.* » (Vonnegut) – « *C'est beaucoup plus satisfaisant qu'une femme.* » (Jorgenson) – « *Je suis programmé pour la lubricité, mon garçon.* » (Goulart) – « *Faites attention en les manipulant, dit le robot. Je suis très sensible à cet endroit.* » (Brand) – « *Ils avaient baisé avec lui, été baisés par lui, et ils croyaient que ça leur permettait de la connaître.* » (Eklund) – « *S'ils découvriraient chez un enfant des aptitudes à être femme, eh bien, ils en faisaient une femme.* » (Pohl) – « *Les champs inverseurs de synapses permettent de transformer un coucher de soleil en parfum et un masochiste en fétichiste de la fourrure.* » (Sturgeon) – « *Ce paradoxe ambulant : un mâle sémantique.* » (Farmer). Et celle-ci, la plus troublante peut-être : « *L'humanité est anormale.* » (Russ).

Nous ne tenons pas forcément ces phrases pour les meilleures du volume. Mais elles ne prennent vraiment un sens que dans un contexte de S.-F. ; mieux : elles montrent assez bien de quoi la S.-F. est capable. C'est à la fois peu et beaucoup. Ce sont des perversions du langage. Les perversions sont très amusantes ; peut-être même sont-elles, comme le jeu, une voie nécessaire de l'apprentissage. Rappelons la parole de Blanchot : « La loi (...) ne se constitue en loi que par la décision d'y manquer⁽¹⁴⁾. » Le pervers y trouve son compte, la loi aussi. On dira que la perversion est toujours l'envers de la névrose, et qu'elle n'évite le tragique que pour mieux y retomber. Le sexe a partie liée avec la mort, même quand la S.-F. introduit entre eux un médiateur mécanique comme le fait J. G. Ballard dans *Crash* (1973). Finalement on n'échappe aux grands problèmes que pour mieux y retomber : le désir de vivre ou de transmettre la vie est une souffrance ; le désir de tuer ou de mourir aussi.

PARTHEN

par R.A. Lafferty

« La lubricité du bouc est la bonté de Dieu », dit William Blake. Tout ici paraît lui donner raison : c'est le printemps, y a de la joie, les filles sont en fleurs, un parfum de fraîcheur virginale (parthenos : vierge) souffle dans l'air vivifiant, les mâles émus se livrent comme malgré eux à mille parades amoureuses. Ce vieux satyre de Lafferty ! Pourtant nous savons bien qu'en son for intérieur, il ne peut pas être d'accord avec William Blake. Et puis, voyez-vous, c'est de la S.-F. Donc ça cache quelque chose

Je crois vraiment, oui je le crois, je crois vraiment que ça se passerait exactement comme ça...

JAMAIS le printemps n'avait été aussi merveilleux.

Jamais les affaires n'avaient été aussi bonnes. Jamais l'Avenir du Monde n'avait paru aussi brillant. Et jamais les filles n'avaient été aussi jolies.

Il est vrai que c'était le printemps le plus froid qu'on ait vu depuis bien des décennies – glacial, mordant et éternellement brumeux – et que les sinus de Roy Ronsard se révoltaient ouvertement. Il est certain que les faillites atteignaient des records sans précédent, faillites individuelles et faillites de sociétés, mais également faillites de nations. C'est un fait que les extra-terrestres avaient débarqué (bien que leur groupe n'ait pas été identifié) et qu'ils avaient publié leur Déclaration selon laquelle la moitié de l'humanité devait être mise au rebut incontinent, et que l'autre moitié serait asservie. Les augures et autres présages étaient bien sinistres mais jamais les hommes n'avaient été d'aussi bonne humeur et aussi heureux.

Répétons-le, jamais les filles n'avaient été aussi jolies ! Et personne ne pouvait trouver à redire à cela.

Roy Ronsard lui-même envisageait tout cela avec un bonheur sans mélange. Une Échelle des Valeurs plus élevée fait merveille pour chasser tous les petits tracassiers quotidiens si terre à terre.

Il y aurait beaucoup à dire en faveur des printemps froids et pourris. Ils sont l'expression du temps dans toute sa vitalité. Il faut accorder au

moins une chose aux sinus qui explosent : ils démontrent que l'homme a quelque chose dans la tête. Et si déjà un homme doit faire faillite, qu'il ait au moins la faillite heureuse.

Quand les filles sont aussi jolies que ça, le reste n'a pas d'importance.

Laissez-nous vous faire comprendre à quel point Eva était jolie ! C'était une fille dorée à la chevelure de miel. Ses yeux étaient bleus – ou bien ils étaient verts – ou encore violets ou dorés et avec en eux un pétillement à faire fondre n'importe quel homme sur place. Les jambes de cette créature évoquaient la poésie grecque et le mouvement de ses hanches était quelque chose qui avait disparu de ce monde en même temps que les anciens navires à voile. Le galbe de son balcon décrivait un arc gothique – son cou était la passion incarnée et la splendeur de ses épaules échappait à toute description.

Sa personne tout entière était une méditation sur les courbes célestes.

Si par malheur vous n'aviez jamais entendu le son de sa voix, vous ignoriez tout des joies de la musique. Vous n'aviez pas encore été charmé par son rire ? Alors votre vie ne connaissait pas encore sa plénitude.

Est-il possible qu'une certaine exagération se soit glissée dans cette description ? Non, cela n'est pas possible. Tout ceci concorde avec l'appréciation froide et impartiale, d'hommes tels que Sam Pinta, Cyril Colbert, Willy Whitecastle, George Goshen et Roy Ronsard lui-même – et celles de centaines d'autres qui l'avaient contemplée avec délice et stupéfaction depuis qu'elle était arrivée en ville. Tous ces hommes étaient d'un solide jugement en la matière. Et en fait elle était encore plus jolie qu'ils ne voulaient bien l'admettre.

Il faut dire aussi qu'elle n'était qu'une parmi tant d'autres. Il y avait aussi Jeannie qui communiquait une espèce de folie douce à tous ceux qui l'approchaient. Roberta qui était un rêve roux. Helen – un rayon de soleil de cent mille volts. Margaret – le clown sublime. Et faire la connaissance d'Hildegarde était en soi une folle aventure. Un homme risquait sa vue rien qu'à la regarder.

« Je n'arrive pas à comprendre comment il peut y avoir tant de jolies jeunes femmes en ville cette année, déclara Roy. Du coup le monde entier se trouve transformé. Peux-tu me passer cinquante dollars, Willy ? Je dois aller voir Eva Ellery. La première fois que je l'ai rencontrée, j'ai cru à une hallucination. Elle est pourtant bel et bien réelle. La connais-tu ?

— Oui. Une jeune femme tout à fait exceptionnelle. Elle a une petite fille, Angela, qui est vraiment à vous couper le souffle. Roy, il me reste en tout et pour tout vingt dollars mais je veux bien les partager avec toi. Comme tu sais, je suis en train de plonger, moi aussi. Je ne sais

pas ce que je vais faire une fois qu'ils m'auront retiré mon affaire. Mais quel bonheur d'être en vie, Roy.

— Fantastique. Ça m'ennuie beaucoup de ne pas avoir d'argent à consacrer à Eva, pourtant elle n'est pas très gourmande dans ce domaine. Elle m'a même prêté de l'argent pour arrondir les angles en ce qui concerne la liquidation de mon affaire. C'est une des femmes d'affaires les plus avisées que j'aie jamais connues car elle a trouvé le moyen de convaincre mes créanciers de me laisser un peu de répit. J'y laisserai sûrement ma chemise. Mais comme elle dit, je n'y laisserai peut-être pas ma peau. »

Il y avait un superbe brouillard, méchamment froid, et on se souvenait qu'un soleil éclatant (qu'on n'avait pas vu depuis bien des jours) brillait quelque part derrière. Un vent de folie soufflait sur le monde et tout le monde était amoureux de la vie.

Tout le monde excepté Peggy Ronsard et les épouses qui comme elle ne comprenaient rien aux choses élevées. Peggy était devenue pareille à un brouillard, mais sans le moindre soleil par-derrière. Roy se dit, en rentrant la voir un moment, qu'elle était devenue bien terne.

« Eh bien ? » lui demanda-t-elle avec des sous-entendus dans la voix. Il n'y avait pas d'harmoniques dans sa voix comme dans celle d'Eva. Rien que des sous-entendus.

« Eh bien quoi ? Mon-euh-amour ? fit Roy.

— Ton affaire, quelles sont les dernières nouvelles ? Comment t'en sors-tu ?

— Ah ! mon affaire. Je n'y suis même pas allé aujourd'hui. J'ai bien l'impression que c'est fichu.

— Tu vas tout perdre sans même te battre ? Tu n'étais pas comme ça autrefois. Il y a deux semaines, ta société d'expertise-comptable disait que tu avais toutes sortes d'avoirs non réalisés et que tu te tirerais facilement de ce mauvais pas.

— Et deux semaines plus tard, ma société d'expertise-comptable fait faillite elle aussi. Tout le monde fait faillite en ce moment.

— Ta société d'expertise-comptable allait très bien jusqu'à ce que cette femme Roberta y entre. Et ta société à toi allait très bien avant que tu ne te mettes à écouter cette Eva de malheur.

— Tu ne la trouves pas merveilleuse, Peggy ? »

Peggy fit un bruit avec la bouche que Roy prit pour un acquiescement, mais ces derniers temps il ne comprenait plus très bien sa femme.

« Et il y a autre chose, ajouta pernicieusement Peggy. Dans le temps, tu étais assez porté sur la chose et maintenant c'est terminé. C'est le genre de chose qui frustre une épouse. Et tes vieux coquins d'amis ont tous changé eux aussi. Autrefois Sam Pinta me grimpait sans cesse

après comme un singe et je ne pouvais pas m'asseoir sans me retrouver avec Willy Whitecastle sur les genoux. Et Judy Pinta dit qu'il a tellement changé que la vie ne vaut même plus la peine d'être vécue. Vous étiez tous des maris si aimants avant ! Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Ah ! je crois que maintenant nous avons accédé à un niveau de conscience supérieur.

— Tu ne faisais pas tout ce tintouin avec ton niveau de conscience avant l'arrivée de cette Eva. Et cette satanée Roberta ! Pourtant elle a deux petites filles vraiment adorables, je le reconnais. Et cette Margaret, c'est à cause d'elle que Cyril Colbert et George Goshen sont devenus de telles chiffes molles. Elle a cependant une très jolie petite fille.

— As-tu remarqué le nombre de femmes vraiment superbes qu'il y a en ville ces derniers temps, Peggy ?

— Roy, j'espère que ces extra-terrestres vont arracher jusqu'au dernier dollar à ce carré de choux ! Les monstres seront sûrement les premiers à mettre la main sur toutes les jolies femmes. J'espère qu'il s'agit d'une bande d'alligators sadiques et qu'ils feront à ces jolies poupées tout ce que la loi réprouve.

— Peggy, je crois bien que les extra-terrestres (et on dit qu'ils sont déjà parmi nous) seront un peu plus subtils que ne se l'imaginent les gens en général.

— J'espère que ce sont tous des Jack l'Éventreur. Et d'ailleurs, ces jours-ci, je me dis que je me laisserais bien faire par Jack l'Éventreur. Ça contrasterait agréablement avec ce qu'on connaît ces derniers temps. »

Peggy avait mis le doigt sur la question. Car les belles jeunes femmes qui apparemment pullulaient en ville en ce printemps avaient un curieux effet sur les hommes qui tombaient sous leur charme. Les vieux boucs se transformaient en agneaux et les grands méchants loups en louveteaux.

Jeannie avait un physique si renversant qu'on avait presque envie de hurler. Mais l'émoi qu'elle suscitait chez ses galants amis était d'un genre un peu éteint en dépit des brûlantes ardeurs qu'elle semblait capable de provoquer. On eût dit Artémis en personne et les hommes la vénéraient au niveau supérieur. Il était merveilleux de la regarder et de lui parler. Mais qui aurait été assez rustre pour se permettre d'y toucher ?

Eva produisait un effet similaire – ainsi d'ailleurs que Roberta et Helen (celle-ci avait trois petites filles qui lui ressemblaient telles trois pommes dorées) et Margaret et Hildegarde. Comment un homme pouvait-il ne pas vouloir accéder aux sphères supérieures quand tant

de créatures aussi merveilleuses et aussi divines peuplaient la ville ?

Mais quand les hommes revenaient chez eux auprès de leur femme insipide en comparaison, avec cette histoire de sphères supérieures dans la tête, le mal était déjà fait. Les hommes n'étaient plus les maris pleins d'amour qu'ils auraient dû être. Les rapports les plus intimes cessaient. À la longue, cela risquait d'avoir une incidence sur les statistiques.

Pourtant les préoccupations de ce bas monde se glissaient parfois quand même dans les conversations des hommes qui avaient accédé aux sphères supérieures.

« Je me suis posé la question, dit Roy à George Goshen, de savoir à qui vont aller toutes nos affaires quand nous les aurons lâchées.

— Nous sommes nombreux à nous l'être posée, répondit George. Apparemment, elles sont reprises en main par des personnes anonymes ou bien par des compagnies sans personnel apparent. Pourtant il y a bien quelqu'un qui regroupe toutes ces sociétés. D'après une théorie, il s'agirait des extra-terrestres.

— Le gouvernement dit que les extra-terrestres sont déjà parmi nous, mais personne ne les a encore vus. Ils publient leurs programmes et leurs résultats par le biais d'intermédiaires qui en toute sincérité ne connaissent pas ceux qui les emploient. Les extra-terrestres disent cependant toujours qu'ils mettront au rancart la moitié de l'humanité et qu'ils asserviront l'autre moitié.

— Et Jeannie dit – as-tu déjà vu son amour de petite fille ? – que nous voyons les extra-terrestres tous les jours mais que nous ne savons pas que ce sont eux. Elle dit que l'invasion des extra-terrestres aura probablement atteint son objectif avant même que nous ayons compris en quoi elle consiste. Quelles sont les dernières nouvelles du reste du pays et du monde ?

— Pareil. Toutes les affaires tombent à l'eau et tout le monde est heureux. Sur le papier, jamais la situation n'a été aussi bonne. Il y a eu un énorme apport de capitaux frais d'origine inconnue et toutes les affaires se mettent à prospérer aussitôt qu'elles ont changé de mains. Les nouveaux propriétaires – et personne ne sait de qui ou de quoi il s'agit – doivent être satisfaits de la tournure que prennent les événements. Toutefois, je ne crois pas qu'il puisse y avoir quelqu'un de plus heureux que moi. Peux-tu me passer cinquante *cents*, George ? Je viens de m'apercevoir que je n'ai pas encore mangé aujourd'hui. Peggy travaille maintenant pour le compte de mon ex-société, mais elle tarde un peu à me donner de l'argent de poche. À propos, Peggy s'est mise à se comporter bizarrement ces temps derniers.

— Il me reste en tout et pour tout quarante *cents*, Roy. Prends la pièce de vingt. Ma femme aussi travaille à présent, mais j'ai bien l'impression qu'il n'y aura plus jamais de travail pour nous. Te serais-

tu jamais douté que nous verrions un jour des panneaux disant « HOMMES S'ABSTENIR » sur tous les bureaux d'embauche du pays ? Enfin – quand on est heureux, le reste ne compte pas.

— George, il y a un détail amusant qui revient fréquemment dans l'actualité internationale, ces temps derniers. Notre ville ne serait apparemment pas la seule où l'on aurait remarqué un nombre inhabituel de jolies jeunes femmes cet été. Il y en aurait aussi à Téhéran et à Lvov ainsi qu'à Madras, Lima, Boston. Partout.

. – Non ! Des jolies filles à Boston ? Tu veux rire. Il faut vraiment que cette année ait été biscornue pour que de telles choses arrivent. Cependant, as-tu déjà vu un été aussi splendide, Roy ?

— Jamais, sur ma vie. »

Une épaisse brouillasse avait sévi tout l'été. Mais c'était une brouillasse merveilleuse. Et lorsqu'on est en harmonie avec la beauté intérieure des choses, l'aspect extérieur importe peu. Et l'important, c'était que tout le monde était heureux.

Oh ! bien sûr, il y avait de temps en temps de petits malentendus. Comme cette épouse – cela s'était passé à Cincinnati mais peut-être aussi ailleurs – qui, un soir, s'était approchée et avait touché la main de son mari en se laissant aller à une démonstration d'affection démodée. Évidemment son mari avait retiré sa main brutalement, car il était clair que sa femme n'avait pas encore comme lui accédé aux sphères supérieures. Le lendemain matin, il était parti et n'était plus jamais revenu.

En ces temps-là, les hommes abandonnaient le domicile conjugal en grand nombre. En fait, la plupart des hommes. Car quelle qu'ait pu être l'origine de ce vieux mode de cohabitation, il ne présentait désormais plus aucun attrait. Quand on a communiqué avec la lumière en personne, que peut-on trouver à une chandelle de suif ?

La plupart des hommes devenaient des clochards et des fainéants. Ils se contentaient de leur illumination intérieure. Chaque matin, les éboueurs ramassaient à la pelle ceux qui étaient morts et les emportaient dans leur benne à ordures. Et chacun de ces hommes mourait heureux. Et c'est cela qui était si plaisant. Pour qui était parvenu au niveau de conscience supérieur, la mort n'était qu'un passage.

C'était une merveilleuse journée d'automne. Roy Ronsard et Sam Pinta venait de terminer leur tournée infructueuse de ce qu'on appelait autrefois les poubelles mais qui à présent portait un nom plus élégant. Leur ventre était toujours aussi creux mais leur cœur débordait de joie car c'était vraiment une merveilleuse journée d'automne.

La neige était arrivée tôt, il est vrai, et un grand nombre d'hommes

avait péri de ce fait. Mais ce n'était pas parce qu'on avait une vie heureuse qu'elle devait forcément être longue. Ces derniers temps les hommes ne vivaient plus trop dans ce monde-ci mais plutôt dans leur tête. Toutefois ils se parlaient encore de temps en temps.

« Ils disent ici – Roy Ronsard se mit à lire un vieux morceau de journal qui avait servi à envelopper des os –, que le professeur Elmer, juste avant de mourir de malnutrition, avait émis l'opinion que les extra-terrestres ne supporteraient pas la lumière du soleil. D'après lui, ce serait la raison pour laquelle ils auraient modifié notre atmosphère et rendu notre monde ténébreux. Peux-tu croire une chose pareille, Sam ?

— Difficilement. Quelle idée de dire que notre monde est ténébreux ? À mon avis, c'est une bonne chose que nous soyons débarrassés de ce satané soleil.

— Et ils ajoutent que d'après lui, une des armes employée par les extra-terrestres consisterait à insuffler aux hommes à leur insu un sentiment général d'euphor..., le reste du journal est déchiré.

— Roy, j'ai aperçu Margaret, aujourd'hui. De loin, bien sûr. Je ne pouvais évidemment pas approcher une créature aussi incandescente dans l'état misérable où je me trouve en ce moment. Pourtant, te rends-tu bien compte, Roy, de tout ce que nous devons à ces jolies filles ? Je me dis que sans elles, jamais nous n'aurions eu la moindre idée de ce que sont les sphères supérieures ou la lumière intérieure. Comment font-elles donc pour être si jolies ?

— Sam, il y a une chose à leur sujet qui m'a toujours sidéré.

— Tout chez elle me sidère. Mais de quoi veux-tu parler ?

— Elles ont toutes des filles, Sam. Et aucune d'elles n'a de mari. Comment se fait-il qu'aucune d'elles n'ait jamais eu de mari ni de fils ?

— Je n'y avais jamais pensé. Quelle splendide année nous avons eue, Roy. Mon unique regret, c'est que je ne verrai pas l'hiver qui promet pourtant d'être l'apothéose de cet automne radieux. Mais nous avons déjà tant reçu : on ne peut espérer tout avoir. Ne trouves-tu pas sublime d'être recouvert d'une épaisse couche de neige ?

— On dirait l'édrédon du Paradis, Sam. Et quand le dernier d'entre nous aura disparu – et maintenant ça ne saurait trop tarder – crois-tu que les filles se rappelleront à quel point elles ont illuminé notre vie ? »

Traduit par BERNARD RAISON.

Parthen.

MONDE BIEN PERDU

par Theodore Sturgeon

Eh oui, les extra-terrestres ont débarqué. Non pour capter notre faveur (comme c'était le cas précédemment), mais pour nous faire don de leur tendresse. L'homme et la femme sont deux modèles culturels, incapables de nous accueillir tous dans nos singularités respectives ; avec les extraterrestres, on peut multiplier les variantes à l'infini. Ce qui reste constant, c'est l'énergie consacrée au choix d'objet : l'amour fou, l'amour exemplaire, l'amour fusionnel, toujours prêt à faire partager son euphorie à la ronde et par là même bien propre à déchaîner les foudres de la loi sur n'importe quelle planète. Quand on a trouvé l'absolu, où peut bien s'arrêter la quête ?

POUR le monde entier, ils étaient les Tourtereaux ; pourtant ce n'étaient pas des oiseaux, mais des humains. Enfin, des humanoïdes. Des bipèdes sans plumes. Leur séjour sur la Terre fut bref : un prodige de neuf jours. Tout prodige qui dure neuf jours sur une Terre où règnent les orga-spectacles à la tridi, les drogues à geler le temps, les champs inverseurs de synapses qui permettent de transformer un coucher de soleil en parfums et un masochiste en fétichiste de la fourrure, et mille autres euphorisants – sur une Terre telle que celle-ci, un prodige qui dure neuf jours est vraiment un prodige.

Comme une floraison soudaine sur toute la surface de la Terre se répandit la magie particulière des Tourtereaux. Tout portait la marque des Tourtereaux : chansons, parures, breloques et bibelots, chapeaux et épingles, bracelets et pendentifs, monnaies, boissons et friandises. Car il y avait en eux ce quelque chose qui créait un profond ravissement. Il ne suffit pas d'entendre parler d'un Tourterneau pour ressentir ce charme profond. Beaucoup sont insensibles même à un hologramme. Mais regardez des Tourtereaux ne serait-ce qu'un instant, et vous verrez ce qui arrivera. C'est la même impression que, à douze ans, dans l'euphorie de l'été, celle de votre premier baiser : le souffle coupé, vous étiez sûr que cela ne pouvait se reproduire. Et, de fait, c'était impossible... à moins de regarder des Tourtereaux. Alors vous restez sous le charme quatre secondes sans un bruit ni un

mouvement, et soudain votre cœur se serre, et des larmes incrédules vous piquent et ne disparaissent pas ; et le premier mouvement que vous faites ensuite, vous le faites sur la pointe des pieds, et vos premiers mots vous les chuchotez.

Cette magie passait fort bien à la tridi, et tout le monde avait la tridi : aussi, pour une brève période, la Terre fut ensorcelée.

Il n'y avait que deux Tourtereaux. Ils descendirent du ciel en un seul éclair cuivré, et sortirent de leur vaisseau main dans la main. Dans leurs yeux on lisait qu'ils étaient émerveillés, émerveillés l'un de l'autre et émerveillés du monde. Ils semblaient figés dans un instant de découverte plein à craquer ; ils s'effaçaient l'un devant l'autre avec une grave courtoisie, ils regardaient autour d'eux, et par leurs regards mêmes ils se faisaient des présents : la couleur du ciel, la saveur de l'air, la pression des choses qui se développaient, se rencontraient, se transformaient. Ils n'échangeaient pas un mot ; simplement, ils étaient *ensemble*. Rien qu'à les regarder, on savait qu'ils montaient avec révérence des escaliers de notes d'oiseaux, que chacun connaissait la chaleur de l'autre tandis que leur corps buvait en silence le soleil.

Ils sortirent de leur vaisseau, et le plus grand jeta dessus une poudre jaune. Le vaisseau se replia sur lui-même et s'écroula en un tas de débris, qui s'affaissa en un tas de sable brillant, qui s'effondra en poussière compacte, puis s'envola en une poudre si fine que le mouvement brownien suffisait à la mettre en mouvement et à l'emporter au loin. Tout le monde pouvait voir qu'ils avaient l'intention de rester. Tout le monde pouvait comprendre rien qu'à les regarder que, juste après le ravissement qu'ils s'inspiraient l'un à l'autre, venait l'émerveillement ravi que leur inspirait la Terre et tout ce et ceux qu'on y trouvait.

Si la culture de la Terre était une pyramide, au sommet (où se trouve le pouvoir) trônerait un aveugle, car nous sommes ainsi faits que ce n'est qu'en nous aveuglant peu à peu que nous pouvons nous élever au-dessus de nos semblables. L'homme qui est au sommet est extrêmement préoccupé de la prospérité de l'ensemble, parce qu'il le considère comme l'origine et le soutien de son ascension, ce qu'il est, et comme un prolongement de lui-même, ce qu'il n'est pas. C'est un tel homme qui, confronté à une évidence sans mesure, décida de trouver une défense contre les Tourtereaux, et fournit les matrices et coordonnées de l'idée de Tourtereau au plus merveilleux ordinateur qui ait jamais été construit. „

La machine absorba les symboles, les lança de droite et de gauche, compara, attendit, apparia et s'immobilisa pendant que sa mémoire turgide, cellule après cellule, se taisait, se taisait... et soudain, dans un coin reculé, entra en résonance. Elle saisit cette résonance dans des forceps mathématiques afin de l'extraire (tout en traduisant avec

frénésie) et pointa fébrilement une langue de papier sur laquelle était tapé :

DIRBANU

Or ceci changeait complètement le problème. Car les navires de la Terre avaient parcouru le cosmos en tous sens, en rencontrant peu d'obstacles. Et de ces obstacles, tout était compréhensible, sauf pour un seul : Dirbanu, planète transgalactique qui se drapait de champs de force impénétrables toutes les fois qu'un vaisseau de la Terre approchait. D'autres mondes en étaient capables, mais dans chaque cas les équipages savaient pourquoi on le faisait. Dirbanu, une fois découverte, avait interdit tout atterrissage avant qu'un ambassadeur puisse être envoyé à la Terre ; ce qui fut fait en son temps (selon l'ordinateur, seule entité qui se rappelât cet épisode) : et il apparut à l'évidence que la Terre et Dirbanu avaient beaucoup en commun. L'ambassadeur, pourtant, montra un fort singulier dédain de la Terre, de ses pompes et de ses œuvres, fit la moue et repartit chez lui sans un mot ; et depuis lors Dirbanu restait hermétiquement close à la curiosité des Terriens.

Par là même, Dirbanu devint précieuse, et de bonne prise, mais nous ne pouvions pas même rider la placide surface de ses défenses ; et à mesure que, de façon répétée, elle s'avérait imprenable, Dirbanu passait dans notre mentalité collective par les stades habituels : la Curiosité, le Mystère, le Défi, l'Ennemi, l'Ennemi, l'Ennemi, le Mystère, la Curiosité, et pour finir Ce-qui-est-trop-loin-pour-qu'on-s'en-soucie, ou l'Oublié.

Et soudain, si longtemps après, voilà que la Terre avait à bord deux authentiques natifs de Dirbanu, qui ravissaient le peuple et ne donnaient aucun renseignement. Ce fait intolérable commença à être ressenti dans le monde entier – mais lentement, car cette fois le tapage des Aveugles était amorti et absorbé par la magie des Tourtereaux. Il aurait fallu peut-être très longtemps pour convaincre le peuple du danger qui était en son sein sans un fait nouveau vraiment surprenant :

Un message direct arriva de Dirbanu.

L'effet additionné de toutes les communications au sujet des Tourtereaux provenant d'émetteurs terrestres avait attiré l'attention de Dirbanu, qui nous informa promptement que les Tourtereaux étaient bien leurs ressortissants, que de plus c'étaient des fugitifs, et que si la Terre accordait droit d'asile aux criminels de Dirbanu, Dirbanu prendrait fort mal la chose, mais aurait au contraire beaucoup de satisfaction si la Terre jugeait bon de les lui remettre.

La profondeur de son ravissement n'empêcha pas la Terre de

calculer un plan d'action. L'occasion se présentait enfin d'avoir avec Dirbanu des rapports amicaux – la grande Dirbanu qui, puisqu'elle avait des champs de force que la Terre était incapable de reproduire, devait nécessairement avoir beaucoup d'autres choses qui pouvaient servir à la Terre ; la puissante Dirbanu, devant laquelle nous pouvions nous agenouiller dans une attitude de supplication (des bombes-purement-défensives cachées dans les poches), la tête basse (masquant le couteau entre les dents) pour mendier des miettes de sa table (afin de repérer l'emplacement des cuisines).

C'est ainsi que l'affaire des Tourtereaux devint un élément de plus dans la lassante kyrielle de preuves que l'intolérance pleine de bon sens de la Terre pouvait vaincre pratiquement tout, même la magie.

Surtout la magie.

Et donc les Tourtereaux furent arrêtés, le *Star-Mini 439* fut équipé en navire-prison et, avec un équipage trié sur le volet, s'élança vers les étoiles, emportant une cargaison qui nous livrerait un monde.

L'équipage comptait deux hommes : un petit coq haut en couleur, et un grand taureau terne ; respectivement, Rootes, qui était le commandant et l'état-major, et Gromm, qui était l'aspirant et les troupes embarquées. Rootes était sans vergogne, alerte, pâle et nerveux. Il avait les cheveux noisette, et les yeux aussi, et son regard était dur. Gromm avait la démarche traînante, les mains énormes et douces, les épaules lourdes, et larges comme la moitié de la taille de Rootes. Il aurait dû porter la cuculle et la robe à cordelière. Ou peut-être le burnous. Il ne portait ni l'un ni l'autre, mais l'effet était le même. Lui seul savait que les mots et les images, les concepts et les comparaisons tourbillonnaient sans cesse en lui comme un blizzard. Lui seul savait, et Rootes aussi, qu'il avait des livres, des livres, des livres, mais Rootes ne se souciait pas qu'il en eût ou non. Gromm lui servait de nom depuis qu'il avait appris à parler, et Gromm lui suffisait comme nom : les mots qu'il avait dans la tête refusaient de sortir à plus d'un ou deux à la fois, avec de longs intervalles entre eux ; alors il avait appris à condenser ses messages verbaux en sourds grommellements, et lorsqu'ils ne voulaient pas se condenser il ne disait rien.

C'étaient des primitifs tous les deux, ce qui revient à dire que c'étaient des hommes d'action, tandis que l'Homme Moderne est un penseur et/ou un sensitif. Les penseurs composent de nouvelles variations et de nouveaux arrangements de volupté, et les sensitifs récompensent les penseurs en réagissant à leurs trouvailles. Les vaisseaux n'offraient pas de place pour l'Homme Moderne, et l'Homme Moderne ne se souciait guère de l'usage des vaisseaux.

Les hommes d'action peuvent coopérer comme la came et le

poussoir de soupape, comme le rochet et le cliquet, et une telle association crée des liens puissants. Mais Rootes et Gromm formaient un équipage unique en ce sens que ces pièces de machine n'étaient pas interchangeables. Tout bon commandant peut commander n'importe quel bon équipage, dans des conditions équivalentes. Mais Rootes ne voulait pas et ne pouvait pas s'embarquer avec un autre que Gromm, et Gromm était tout aussi dépendant. Gromm comprenait ce lien, et savait que la seule façon concevable de le rompre eût été de l'expliquer à Rootes. Rootes ne le comprenait pas, parce qu'il ne lui était jamais venu à l'esprit d'essayer, et s'il avait essayé il aurait échoué, parce qu'il n'était par essence pas outillé pour cette tâche. Gromm savait que leur lien unique était pour lui une question de survie. Rootes ne le savait pas, et aurait rejeté cette idée avec véhémence.

Donc Rootes considérait Gromm avec tolérance, et avec un amusement non sans restriction. La restriction était due à la conscience indéfinie qu'il pouvait totalement compter sur Gromm. Gromm considérait Rootes avec... eh bien, avec l'incessant tourbillon silencieux de mots dans son esprit.

Il y avait, outre l'accord fonctionnel et l'autre lien que seul Gromm comprenait, un troisième facteur qui rendait leur équipe formidablement efficace. C'était un facteur organique, lié à la propulsion stellaire.

Les moteurs à réaction étaient oubliés depuis longtemps. La propulsion dite « par distorseur » n'était utilisée qu'à titre expérimental et sur certains vaisseaux de guerre d'intervention d'urgence où le coût de fonctionnement ne comptait pas. Le *Star-Mini 439* était, comme la plupart des vaisseaux interstellaires, mû par une machinerie S. R. Comme le transistor, le générateur de Stase Relative est extrêmement simple à construire et vraiment très difficile à expliquer. Ses principes mathématiques confinent au mysticisme et la théorie sur laquelle il repose contient certaines impossibilités que l'on néglige en pratique. Son effet est de déplacer le lieu de stase du vaisseau et de tout ce qu'il contient d'un point de référence à un autre. Par exemple, le vaisseau au repos sur la surface de la Terre est en stase relativement au sol sur lequel il repose. Mettre le vaisseau en stase relativement au centre de la Terre revient à lui donner instantanément une vitesse de fait égale à la vitesse de rotation de la surface de la planète autour de son axe – quelque 1500 kilomètres à l'heure. La mise en stase relativement au soleil arrache la Terre de sous le vaisseau à la vitesse de révolution de la Terre. La stase M. G. –« lance » le vaisseau à la vitesse angulaire du soleil par rapport au Moyeu Galactique. La dérive de la galaxie peut aussi être utilisée, comme tout autre centre de masse simple ou complexe dans cet

univers en expansion. Il y a des résultantes et des mutiplicateurs, et les vitesses de fait peuvent être énormes. Et cependant, le vaisseau est constamment en stase, ce qui supprime tout facteur d'inertie.

Le seul inconvénient de la propulsion S. R. est que les passages d'un point de référence à un autre font perdre conscience à l'équipage, pour des raisons neuropsychiques. La période d'inconscience varie légèrement entre les individus, d'une heure à deux heures et demie. Mais quelque anomalie dans la gigantesque carcasse de Gromm limitait ses périodes d'inconscience à trente ou quarante minutes, alors que Rootes était hors jeu pour deux heures ou plus. Gromm était ainsi constitué que des moments de solitude étaient pour lui une nécessité vitale ; car il faut que de temps en temps un homme puisse être lui-même, ce qui était impossible à Gromm en présence de quiconque. Mais après les changements de stase Gromm avait une heure ou deux à lui, pendant que son supérieur gisait prostré sur la couchette de récupération, et il les passait à des communions de son propre choix : quelquefois tout simplement avec un bon livre.

Tel était donc l'équipage choisi pour le navire-prison. Ces hommes étaient ensemble depuis plus longtemps que tout autre équipage du Service Spatial. Leur dossier montrait un coefficient d'efficacité et une résistance à l'usure physique et psychique inconnue jusqu'alors dans un métier où la réclusion pour de longs trajets dans un espace restreint en était venue à être considérée comme un danger. Dans l'espace, les translations se suivaient avec monotonie, et l'on se posait sur les planètes selon l'horaire et sans incident. À terre, Rootes se ruait vers les lieux de plaisir, où il se vautrait jusqu'à une heure avant le décollage, pendant que Gromm se rendait d'abord au bureau commercial puis dans une librairie.

Ils furent satisfaits d'être choisis pour le voyage vers Dirbanu. Rootes ne ressentit aucun remords d'enlever à la Terre son nouvel enchantement, étant un des rares à y être insensibles. (« Jolis », dit-il à la première rencontre.) Gromm se contenta de grogner, mais c'est ce que tout le monde faisait. Rootes ne remarqua pas, et Gromm ne commenta pas le fait évident que, si l'expression d'émerveillement révérenciel que les Tourtereaux avaient en présence l'un de l'autre s'était peut-être intensifiée encore, le plaisir extrême qu'ils prenaient à la Terre et aux choses de la Terre avait disparu. Ils furent enfermés, solidement mais confortablement, dans la cabine arrière, derrière une porte transparente toute neuve, de sorte que l'on pouvait observer leurs moindres mouvements depuis la cabine principale et le tableau de commandes. Ils restaient assis tout près l'un de l'autre, enlacés, et bien que leur joie radieuse à ce contact ne diminuât jamais, il y avait une ombre sur ce plaisir, c'était une beauté mêlée de larmes comme la musique déchirante du mur des lamentations.

La propulsion S. R. prit appui sur la Lune, et ils bondirent au loin. Gromm émergea de l'inconscience pour trouver un calme complet. Les Tourtereaux gisaient immobiles dans les bras l'un de l'autre, très humains d'apparence, à part la hauteur de la fente de leurs paupières fermées, car c'était l'inférieure qui se relevait, à la différence des Terriens. Rootes était vautré mollement sur l'autre couchette, et Gromm inclina la tête à cette vue. Il appréciait énormément le silence car Rootes avait rempli la petite cabine de propos terre à terre sur ses conquêtes au port, ne faisant pas grâce du moindre détail, du moindre poil, pendant deux heures d'affilée avant le départ. C'était un usage que Gromm trouvait particulièrement pénible, en partie à cause du sujet, qui le laissait complètement froid, mais surtout à cause de son caractère inéluctable. Gromm avait noté depuis longtemps que ces narrations, malgré leur luxe de détails, avaient le ton de la soif plutôt que de la satiété. Il avait formé ses propres conclusions à ce sujet et, de façon caractéristique, les gardait pour lui-même. Mais intérieurement, ses tourbillons de mots pouvaient très bien s'y adapter, et c'est ce qu'ils faisaient. « Ah ! mon vieux, ce qu'elle gémissait ! psalmodiait Rootes. Demander de l'argent ? C'est *elle* qui m'en a donné ! Et qu'est-ce que j'en ai fait ? Eh bien, je m'en suis payé une autre tranche. » *Et ce que tu pourrais te payer avec un liard de tendresse, mon prince !* chantaient ses Paroles silencieuses « ... d'un bout à l'autre du plancher et autour du tapis, et, bon dieu, j'ai bien cru qu'on allait grimper au mur. Bourré, mon vieux Gromm, je te dis que j'étais bourré ! » *Pauvre petit*, poursuivait le murmure secret, *ta pauvreté est aussi grande que ta joie et le dixième du bruit que tu fais pour rien*. Une des plus grandes joies de Gromm provenait de ce que cette sorte d'étalage se limitait au premier jour de voyage, et ensuite pratiquement plus un mot sur ce thème si riche jusqu'au départ suivant, quel que soit le nombre de mois d'attente. *Couïne pour moi sur l'amour, cher souriceau*, gloussait-il sous cape ; *debout sur son fromage, grignote ton rêve*. Puis avec lassitude : *Mais, las ! ce trésor que je porte est une charge trop lourde pour être ainsi tirailé par ta résonnante vacuité !*

Gromm quitta sa couchette et gagna les commandes. Les caps pré-sélectionnés correspondaient bien aux données des indicateurs. Il les enregistra et régla la commande de repérage de façon à localiser un certain noyau de masse dans la nébuleuse du Crabe. Une sonnerie lui indiquerait que l'opération était faite. Il régla l'interrupteur pour que l'arrêt final puisse se faire par le bouton près de sa couchette, et se rendit à l'arrière pour attendre.

Il resta debout à regarder les Tourtereaux parce qu'il n'avait rien d'autre à faire.

Ils gisaient dans une immobilité totale, mais ils étaient tellement débordants d'amour que leurs postures mêmes l'exprimaient. Leurs

corps flasques se tendaient l'un vers l'autre, et la main du plus grand semblait se couler vers les doigts de son bien-aimé, puis revenir, comme les lambeaux épars d'un tissu déchiré aspirant à retrouver l'unité. Et comme dans leur cœur il y avait une tristesse aussi, leur posture, à chacun et à tous deux, ensemble et séparément, l'exprimait, et chacun de son côté parlait en silence à travers l'autre de la perte qu'ils avaient subie et des pertes pires encore qu'elle promettait. Lentement cette vision envahit la pensée de Gromm, et ses Paroles intérieures s'en emparèrent, l'assemblèrent et l'égalisèrent, et enfin murmurèrent : *Balayez la poussière de la tristesse de l'avenir, êtres de clarté. La tristesse du moment présent vous suffit. La peine ne doit vivre qu'après être vraiment née et non pas avant.*

Ses Paroles chantaient :

*Viens t'en remplir la coupe, et au feu du printemps
Jette après cet hiver ton manteau de remords :
Il n'a qu'un bref parcours, le bel oiseau du temps,
À voler, et déjà il a pris son essor.*

Elles ajoutèrent : *Omar Khayyam, né vers 1073*, car telle était aussi une des fonctions de ses Paroles.

Puis il fut pétrifié d'horreur ; ses grandes mains se levèrent spasmodiquement et griffèrent la prison de verre...

Ils lui souriaient.

Ils lui souriaient, et sur leurs visages et leurs corps, et dans leurs corps, il n'y avait pas de tristesse.

Ils l'avaient *entendu* !

Son regard se tourna convulsivement vers la forme prostrée du commandant, puis revint aux Tourtereaux.

Qu'ils reprennent si vite leurs esprits, c'était à tout le moins pour lui une intrusion : ses moments de solitude étaient précieux, plus que précieux, et lui seraient inutiles sous le regard scrutateur de ces yeux de bijoux. Mais ce n'était là qu'une question mineure à côté de cet autre fait, cette terrible réalité : ils *entendaient*.

Les races télépathes n'étaient pas très répandues, mais il y en avait. Et son expérience actuelle, c'était ce qui arrivait inmanquablement quand des humains en rencontraient une. Il pouvait seulement émettre ; les Tourtereaux pouvaient seulement capter. Et il ne fallait pas qu'ils captent ses pensées. Personne ne devait le faire. Personne ne devait savoir ce qu'il était, ce qu'il pensait. Si quiconque y parvenait, ce serait un désastre irrémédiable. Cela signifierait la fin des vols avec Rootes. C'est-à-dire la fin des vols avec quiconque. Et comment pourrait-il vivre, où pourrait-il aller ?

Il se retourna vers les Tourtereaux, les lèvres pâles et retroussées en

un rictus de panique et de fureur. Pendant un instant de tension épaisse à couper au couteau, son regard retint le leur. Ils se serrèrent plus étroitement l'un contre l'autre, et ensemble lui adressèrent un radieux regard d'amitié et d'inquiétude, qui le fit grincer des dents.

C'est alors qu'au tableau de commande le repérage sonna.

Gromm tourna lentement le dos à la porte transparente et alla à sa couchette. Il s'étendit et mit son pouce en position sur le bouton.

Il *haïssait* les Tourtereaux, et il n'y avait aucune joie en lui. Il appuya sur le bouton, le vaisseau passa à une nouvelle stase, et il s'évanouit.

Le temps passa.

« Gromm !

— ?

— Tu les as nourris à ce passage ?

— Nan.

— Au passage précédent ?

— Nan.

— Mais, bon dieu ! qu'est-ce qui te prend, espèce de grand couilloune ! De quoi tu veux qu'ils vivent ? »

Gromm décocha vers l'arrière un regard de haine dévastatrice. « D'amour, dit-il.

— Nourris-les », aboya Rootes.

Sans un mot, Gromm vaqua à la préparation d'un repas pour les prisonniers. Rootes, debout au milieu de la cabine, ses petits poings serrés sur les hanches, sa tête aux brillants cheveux noisette inclinée d'un côté, observait ses moindres mouvements. « Avant, j'avais pas besoin de rien te dire, gronda-t-il, mi-querelleur mi-inquiet. T'es malade ? »

Gromm secoua la tête. Il tordit le couvercle de deux boîtes de conserve et les posa pour qu'elles chauffent toutes seules ; puis il descendit les becs à eau.

. « T'en veux à mort à ces jeunes mariés ou quoi ? »

Gromm détourna les yeux.

« On va les ramener à Dirbanu en bonne forme, tu m'entends ? S'ils en pâtissent, tu en pâtiras aussi, fais-moi confiance. Me cause pas d'ennuis, Gromm, je te les revaudrais. Je t'ai jamais donné les verges, mais je le ferai. »

Gromm porta le plateau à l'arrière. « Tu m'entends ? » glapit Rootes.

Gromm inclina la tête sans le regarder. Il toucha une commande et un petit guichet s'ouvrit dans la cloison de verre. Le plus grand des Tourtereaux s'avança et prit le plateau avec empressement et grâce, et adressa à Gromm un radieux sourire de remerciement. Gromm gronda au plus profond de sa gorge comme un carnassier. Le Tourtereau emporta la nourriture vers la couchette, et tous deux commencèrent à

manger, en s'offrant l'un à l'autre des morceaux de choix.

Une nouvelle stase. Gromm se dépêtra pour émerger du noir. Il se mit brusquement sur son séant et parcourut le vaisseau des yeux. Le commandant était vautre en travers des coussins, avec dans son corps ramassé et son bras étendu l'abandon, le relâchement et l'élasticité d'acier que l'on ne voit habituellement qu'aux chats qui dorment. Les Tourtereaux, même au plus profond de l'inconscience, gisaient comme des parties à peine séparées d'un tout, le petit sur la couchette, le grand sur le pont, prostrés, tendus et suppliants.

Gromm eut un reniflement de mépris et se mit sur ses pieds. Il traversa la cabine et, dominant Rootes, le regarda.

L'oiseau-mouche, comme une guêpe, disaient ses Paroles, bourdonne et fonce, siffle et disparaît, vif et cuisant... cuisant...

Il resta debout là un long moment, les muscles de ses épaules jouant l'un contre l'autre, et la bouche tremblante.

Il regarda les Tourtereaux, encore immobiles, et ses yeux se rétrécirent lentement.

Ses Paroles dégringolèrent et remontèrent, et se mirent en place :

J'ai reçu de l'amour une triple leçon :

Le chagrin, le péché et la mort sont ses dons.

Et cependant mon cœur jour après jour affronte

Le chagrin et la mort, le péché et la honte.

Consciencieusement il ajouta : *Samuel Ferguson, né en 1810.* Il jeta un regard brûlant aux Tourtereaux, et frappa du poing sa paume avec le bruit d'un coup de gourdin dans une fourmilière. Ils l'avaient entendu cette fois encore, mais au lieu de sourire ils se regardèrent dans les yeux, puis se tournèrent ensemble vers lui en hochant gravement la tête.

Rootes parcourait les livres de Gromm, les feuilletant et les jetant de côté. Il n'y avait jamais touché. « Tas de merde, fit-il, railleur. Jardin du Plynk ; Vent dans les Saules ; Ver Ourobore : c'est bon pour les gosses ! »

Gromm s'approcha de son pas pesant et patiemment ramassa les livres que le commandant avait jetés, pour les remettre en place un par un, en les caressant comme s'ils avaient été meurtris. « Il n'y a rien d'illustré là-dedans ? » Gromm le regarda en silence un moment, puis sortit du rayon un volume de grand format. Le commandant le saisit et le feuilleta. « Des montagnes, grogna-t-il. Des vieilles maisons. » Il tourna es pages. « Des foutus bateaux. » Il jeta le livre sur le pont. « Tu n'as vraiment rien de ce que je veux ? »

Gromm attendait, attentif.

« Faut que je te fasse un dessin ? beugla le commandant. J'ai la bonne vieille démangeaison. Tu connais pas ça, toi. J'ai envie de regarder des gravures, tu vois ce que je veux dire ? »

Gromm le regarda fixement, sans la moindre expression, mais tout au fond de lui la panique montait. Le commandant ne se conduisait jamais comme ça au milieu d'un voyage. *Jamais*. Ça allait être pire, il s'en rendait compte. Être bien pire. Et très bientôt.

Il jeta aux Tourtereaux un regard mauvais, chargé de haine. S'ils n'étaient pas à bord...

On ne pouvait pas attendre. Pas maintenant. Il fallait faire quelque chose. Quelque chose...

« Allons, voyons, Godfrey, disait Rootes. Bon dieu, même un amorphe comme toi doit bien avoir quelque chose d'excitant. »

Gromm se détourna de lui, ferma les yeux en serrant les paupières pendant une seconde de tourment, puis se reprit. Il passa la main sur les livres, hésita, et finalement en sortit un, grand et lourd. Il le tendit au commandant, et se rendit à l'avant, devant le tableau de commandes. Il s'affala devant la série de bandes sortant de l'ordinateur, et fit semblant de travailler.

Le commandant se vautra sur la couchette de Gromm et ouvrit le livre. « Michel-Ange ? Merde, alors ! grogna-t-il, un peu à la façon de son équipiez Des statues ! » dit-il, presque dans un murmure, avec un mépris cinglant. Mais il se mit enfin à lorgner et à feuilleter le livre, et se tint tranquille.

Les Tourtereaux le regardèrent avec tristesse et tendresse, puis envoyèrent ensemble des regards implorants à Gromm, qui leur tournait le dos avec hargne.

La matrice de l'itinéraire vers la Terre passa entre les doigts de Gromm, et il déchira brusquement la bande, et la redéchira. Un sale coin, la Terre. *Il n'y a rien*, pensa-t-il, *d'aussi conservateur que la licence*. Prenez une société de sybarites disposant d'un choix infini d'excitations mécaniques, et vous avez un peuple aux préjugés étriqués et inébranlables, un peuple aux tabous rares mais sans failles, un peuple intolérant, borné et compassé, respectueux des règles – y compris les règles de ses perversions organisées – et gardant jalousement les interdits très précis qu'il chérit. Dans un tel groupe social, il y a des mots qu'on ne doit pas utiliser par crainte de son rire mordant, des couleurs qu'on ne doit pas porter, des gestes et des intonations dont on doit s'abstenir, sous peine de se faire mettre en pièces. Les règles sont complexes et absolues, et dans un tel lieu on ne doit pas laisser son cœur chanter, de peur que dans son allégresse libre et chaude, il ne vous trahisse.

Et si vous voulez goûter une joie de cette nature, libérer votre

personnalité opprimée, alors en route pour l'espace... pour les solitudes noires et scintillantes. Laissez les jours s'écouler, laissez le temps passer, blottissez-vous sous votre carapace impénétrable, et attendez, attendez, et une fois de temps en temps vous aurez droit à cet instant de conscience solitaire où il n'y a personne pour vous voir ; alors vous pouvez éclater, vous pouvez danser, ou pleurer, tordre vos cheveux jusqu'à ce que vos yeux flamboient, faire tout ce que votre nature non conformiste exige.

Il avait fallu à Gromm la moitié de sa vie pour trouver cette liberté. Aucun prix ne serait trop élevé à payer pour la conserver. Ni des vies, ni la diplomatie interplanétaire, ni la Terre même ne valaient une perte aussi effroyable.

Il la perdrait si quiconque savait, et les Tourtereaux savaient.

Il serra ses lourdes mains l'une contre l'autre jusqu'à faire craquer les articulations. Dirbanu qui lirait cela dans l'âme ardente des Tourtereaux ; Dirbanu qui répandrait la nouvelle parmi les étoiles ; le rugissement de la réaction ; et puis Rootes, Rootes, quand l'énorme et hideux ressac l'atteindrait...

Alors, que Dirbanu soit offensée ; que la Terre accuse cet équipage de maladresse, voire de trahison – tout plutôt que l'accablante révélation surprise par les Tourtereaux.

Encore une stase, et la première pensée de Gromm en reprenant vie dans le vaisseau silencieux fut : *Il faut que ce soit bientôt.*

Il roula à bas de sa couchette et lança un regard brûlant aux Tourtereaux inconscients. Aux Tourtereaux sans défense.

Leur briser le crâne.

Et puis Rootes... que dire à Rootes ?

Que les Tourtereaux l'avaient attaqué, avaient essayé de s'emparer du vaisseau ?

Il secoua la tête comme un ours dans une ruche. Rootes ne voudrait jamais croire une chose pareille. Même si les Tourtereaux pouvaient ouvrir la porte – ce qui leur était impossible – il était plus que ridicule d'imaginer que ces deux créatures belles et frêles attaquent quiconque, et surtout un adversaire aussi rude et massif.

Le poison ? Non, il n'y avait rien, dans les réserves de nourriture, distribuant leurs bienfaits sans erreur ni défaillance, qui pût faire l'affaire.

Ses yeux tombèrent par hasard sur le commandant, et il retint son souffle.

Bien sûr !

Il se précipita vers les casiers personnels du commandant. Il aurait dû penser qu'à un petit roquet outrecuidant comme Rootes, il était impossible de vivre, de se rengorger et de se pavaner comme il le

faisait, à moins d'avoir une arme. Et si c'était la sorte d'arme que, selon sa nature, un tel homme devait choisir...

Un mouvement attira son regard pendant qu'il fouillait.

Les Tourtereaux étaient réveillés.

Ça n'aurait aucune importance.

Il leur rit au nez, d'un vilain rire brûlant de haine. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, les yeux brillant très fort.

Ils savaient.

Il se rendit compte qu'ils s'activaient soudain beaucoup. Autant que lui. Puis il trouva l'arme.

C'était un petit objet très maniable, poli, qui se nichait agréablement dans la main. C'était exactement ce qu'il avait deviné, ce qu'il avait espéré – exactement ce dont il avait besoin. Ça ne faisait pas de bruit, ça ne laisserait pas de marque. Il n'y avait même pas besoin de viser avec soin. Rien qu'un jet de ses cruelles radiations, et dans tout le corps les axones refusent soudain de transmettre les impulsions nerveuses. Aucune pensée ne quitte plus le cerveau, pas la moindre contraction du cœur ni des poumons ne se produit plus, jamais. Et par la suite, il ne reste aucune trace prouvant qu'une arme a été utilisée.

Il gagna le passe-plat, le pistolet à la main. *Quand il se réveillera, vous serez mort*, pensa-t-il. *Victimes de la syncope due à la stase. Quel malheur ! Mais la faute à qui, hein ? On n'avait jamais eu de passagers de Dirbanu auparavant, alors comment aurait-on pu savoir ?*

Les Tourtereaux, au lieu de reculer, se pressaient contre l'ouverture, avec une expression implorante, faisant de leurs mains délicates des signes frénétiques pour tenter de faire comprendre quelque chose.

Il pressa le bouton et le panneau coulissa.

Le plus grand des Tourtereaux levait un objet comme si ça devait le protéger. L'autre montrait cet objet en agitant la tête de façon pressante, et en adressant à Gromm un de ces maudits sourires à la douceur obsédante.

Gromm leva la main pour envoyer promener l'objet. Il se retint au dernier moment.

Ce n'était qu'un morceau de papier.

Toute la cruauté de l'humanité envahit Gromm. *Une espèce incapable de se protéger ne mérite pas de vivre*. Il leva l'arme.

C'est alors qu'il vit les dessins.

Avec économie et précision, et, malgré leur sujet, avec toute la grâce ineffable de leurs auteurs, ils représentaient trois silhouettes : Gromm lui-même, impassible, balourd, avec ses yeux brûlants, ses jambes en tronc d'arbre et ses épaules voûtées ; Rootes, dans une pose si caractéristique et si bien rendue que Gromm en eut le souffle coupé – vif et net, un pied sur une chaise, les deux coudes sur le genou ainsi levé, la tête à demi détournée, les yeux étincelants même sur le

papier ; et une femme.

Elle était belle. Debout, les bras derrière le dos, les pieds légèrement écartés, le visage un peu penché en avant, elle avait un regard profond et pensif, et en la voyant on ne pouvait que se taire et attendre que ces paupières baissées se soulèvent pour rompre le charme.

Gromm fronça les sourcils et hésita. Il leva un regard étonné de ces tracés délicats à leurs auteurs, et croisa le leur, persuasif, pressant, ardent et confiant.

Un second papier fut tendu devant la fenêtre.

C'étaient les trois mêmes silhouettes, identiques aux précédentes à tous égards, à un détail près : toutes trois étaient nues.

Il s'étonna de leur connaissance détaillée de l'anatomie humaine.

Avant qu'il pût réagir, une troisième feuille apparut.

Les Tourtereaux cette fois, le grand et le petit, main dans la main ; et près d'eux, une troisième silhouette, assez semblable, mais petite, ronde, les bras ridiculement courts.

Gromm regarda fixement les trois feuilles, l'une après l'autre. Il entrevoyait quelque chose... mais quoi ?

Et puis le Tourtereau leva le quatrième croquis, et lentement, lentement, Gromm commença à comprendre. Dans ce dernier dessin, les Tourtereaux étaient représentés exactement comme avant sauf qu'ils étaient nus, ainsi que l'être plus petit qui se tenait à côté d'eux. Gromm n'avait jamais vu de Tourtereaux nus auparavant. Non plus que personne peut-être.

Lentement il se mit à baisser son arme, et à rire. Il tendit une main par le guichet et prit celle des deux Tourtereaux, et ils rirent avec lui.

Rootes s'étira calmement, les yeux fermés, appuya son visage sur la couchette et l'y enfouit, et se retourna. Il laissa tomber ses pieds sur le pont, se tint la tête dans les mains et bâilla. C'est alors seulement qu'il se rendit compte que Gromm se tenait juste devant lui.

« Qu'est-ce que t'as ? »

Il suivit la direction de son regard maussade.

La porte de verre était ouverte.

Rootes se redressa d'un bond comme si la couchette était brusquement chauffée à blanc. « Quoi... où... »

La figure massive de Gromm était tournée vers la cloison tribord. Rootes pivota vers elle, sur la pointe des pieds comme un boxeur. Son visage lisse brilla à la lueur de la lampe rouge surmontant le sas.

« La chaloupe... tu veux dire qu'ils ont pris la chaloupe ? Ils se sont barrés ? »

Gromm fit oui de la tête.

Rootes se prit la tête dans les mains. « Splendide ! » gémit-il. Il se retourna vers Gromm en coup de fouet : « Et où diable étais-tu quand

c'est arrivé ?

— Ici.

— Eh bien, au nom du Ciel, qu'est-il arrivé ? » Rootes tremblait, au bord de la crise d'hystérie écumante.

Gromm se frappa du poing la poitrine.

« Tu ne veux tout de même pas me dire que c'est toi qui les a laissés partir ? »

Gromm hocha la tête, et attendit... mais peu de temps.

« Je vais te réduire en cendres ! fulminait Rootes. Je vais te foutre si bas que t'auras à regrimper pendant dix ans avant d'avoir une caserne à balayer. Et quand j'en aurai fini avec toi, je vais te livrer au Service. Qu'est-ce que tu crois qu'on va te faire ? Qu'est-ce que tu crois qu'on va *me* faire ? »

Il bondit sur Gromm et lui envoya un coup sur la joue, dur et sec. Gromm garda les mains baissées et ne fit aucun effort pour éviter son poing. Il resta impassible, à attendre.

« C'étaient peut-être des criminels, mais c'étaient des ressortissants de Dirbanu, beugla Rootes quand il retrouva son souffle. Comment va-t-on expliquer ça à Dirbanu ? Tu te rends compte que ça pourrait mener à la guerre ? »

Gromm secoua la tête.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu sais quelque chose. Tu ferais mieux de parler pendant que tu peux. Allez, gros malin : qu'est-ce qu'on va dire à Dirbanu ? »

Gromm montra la cellule vide : « Morts, dit-il.

— À quoi ça nous servira de dire qu'ils sont morts ? Ils ne le sont pas. Ils reparaîtront un jour, et... »

Gromm secoua la tête. Il montra la carte urano-graphique. Dirbanu apparaissait comme le corps céleste le plus proche. Il n'y avait pas de planète habitable à des milliers de parsecs.

« Ils ne sont pas partis pour Dirbanu ?

— Nan.

— Bon dieu, c'est pas commode pour te tirer les vers du nez ! Dans cette chaloupe, soit ils vont à Dirbanu, mais ils veulent pas, soit ils piquent vers les étoiles de la périphérie, et ils en ont pour des années. C'est tout ce qu'ils peuvent faire. »

Gromm fit oui de la tête.

« Et tu crois que Dirbanu les dépistera pas, les rattrapera pas ?

— Pas de navires.

— Mais si, ils en ont !

— Nan.

— C'est les Tourtereaux qui te l'ont dit ? »

Gromm acquiesça.

« Tu veux dire que leur propre navire, qu'ils ont détruit, et celui que

l'ambassadeur a utilisé, étaient les seuls.

— Ouais. »

Rootes arpentait le pont de long en large. « Je saisis pas. Mais alors, pas du tout ! Pourquoi que t'as fait ça, Gromm ? »

Gromm resta un moment à regarder Rootes en face. Puis il gagna la console de navigation. Rootes était bien obligé de le suivre. Gromm y étala les quatre dessins.

« Keksekça ? Qui a fait ces dessins ? Eux ? Ça alors, ça m'en bouche un coin. Merde ! Qui c'est, la pépée ? »

Gromm montra patiemment l'ensemble des dessins d'un geste large de la main. Rootes le regarda, perplexe, regarda un des yeux de Gromm puis l'autre, secoua la tête, et retourna aux dessins.

« C'est beaucoup plus à mon goût, murmura-t-il ; si seulement j'avais su qu'ils savaient dessiner comme ça ! » De nouveau Gromm s'efforça d'attirer son attention sur l'ensemble des dessins, de la détourner du seul qui le fascinait.

« Ça c'est toi, ça c'est moi, non ? Puis la pépée. Et là, on y est tous de nouveau, mais à poil. Bon dieu, quel châssis ! Bon, bon, d'accord, je passe à la suite. Alors là, c'est nos prisonniers, oui ? Et qui c'est, le petit dodu ? »

Gromm lui mit sous les yeux la quatrième feuille. « Oh ! dit-il, là ils sont tous déshabillés aussi. Hum ! »

Il poussa soudain un glapissement, et se pencha plus près. Puis il parcourut rapidement du regard les quatre feuilles de suite. Il se mit à rougir. Il soumit la quatrième à un long et minutieux examen. À la fin, il mit le doigt sur le petit extra-terrestre replet : « C'est un... une... Dirb... »

Gromm inclina la tête : « ... anienne.

— Alors, ces deux-là, c'étaient... »

Nouveau signe de tête de Gromm.

« Alors, c'est donc ça ! » Rootes hurlait presque de rage. « Tu veux dire que tout ce temps-là on a navigué avec deux foutues tapettes ? Ben, si j'avais su ça, j'les aurais tués !

— Ouais. »

Rootes leva les yeux vers Gromm avec un respect croissant et un air assez amusé : « Alors tu t'en es débarrassé pour que je gâche pas tout en les tuant ? » Il se gratta la tête. « Eh ben, que le diable me patafiole ! t'as quand même de la cervelle dans le crâne. S'il y a quelque chose que je peux pas sentir, c'est les tantouses. »

Gromm acquiesça.

« Bon dieu, dit Rootes, ça se tient. Ça tient vraiment debout. Leurs femelles ne ressemblent pas du tout aux mâles. À côté de ça, les nôtres ont l'air d'être exactement comme nous. Alors, quand leur ambassadeur s'est pointé, il a eu l'impression d'une planète peuplée de

pédés. Il savait que c'était pas vrai, mais il pouvait pas supporter de voir ça. Alors il est retourné à Dirbanu, et la Terre s'est fait snober. »

Gromm fit oui.

« Du coup ces deux pédales se barrent sur Terre en se disant qu'ils y seront peinarads. Et ils ont bien failli réussir. Mais Dirbanu les rappelle, ne voulant pas que la planète soit représentée par des gars comme ça. Je comprends ça : quel effet ça te ferait si le seul Terrien sur Dirbanu était un inverti ? Tu voudrais pas le jeter de là à la vitesse grand V ? »

Gromm ne répondit rien.

« Et maintenant, dit Rootes, on ferait mieux de transmettre à Dirbanu la bonne nouvelle. »

Il s'avança vers le télécom.

La rapidité avec laquelle la planète interdite put être contactée fut surprenante. Dirbanu accusa réception et envoya en code un message de bienvenue. Le téléscripateur de la console le décoda. Ils lurent :

SALUT À STAR-MINI 439. MISE EN ORBITE. POUVEZ-VOUS LARGUER PRISONNIERS SUR DIRBANU ? PAS BESOIN DE PARACHUTE.

« Fichtre ! dit Rootes. Quels gens charmants ! Dis, t'as vu, ils ont dit « Entrez donc ! » Ils n'ont jamais eu l'intention de nous laisser atterrir. Alors, qu'est-ce qu'on leur raconte pour leurs deux mignons parfumés ?

— Morts, dit Gromm.

— Ouais, dit Rootes. D'ailleurs c'est ce qu'ils veulent. » Et il transmit rapidement le message.

Quelques minutes plus tard l'appareil se mit à claquer :

RESTEZ À DISPOSITION POUR SONDAGE TÉLÉPATHIQUE. VÉRIFICATION NÉCESSAIRE. PRISONNIERS POURRAIENT FAIRE LE MORT.

« Aïe-aïe-aïe ! fit le commandant. Ça, ça fout tout par terre.

— Nan, dit Gromm impassible.

— Mais leur détecteur va repérer... Oh ! je vois ce que tu veux dire : pas de vie, pas de signal, comme s'ils n'étaient pas là du tout.

— Ouais. »

Le décodeur crépita :

DIRBANU VOUS REMERCIE. MISSION ACCOMPLIE. PAS BESOIN DES CORPS. POUVEZ LES MANGER.

Rootes eut l'estomac soulevé. Gromm dit : « Usage. »

L'appareil continuait à claquer :

ACCORD MUTUEL MAINTENANT POSSIBLE AVEC TERRE.

« On va rentrer en apothéose », jubila Rootes. Il transmit :

TERRE D'ACCORD. QUE SUGGÉREZ-VOUS ?

Le décodeur marqua un temps d'arrêt, puis tapa : ^

QUE LA TERRE RESTE À L'ECART DE DIRBANU ET DIRBANU

RESTERA À L'ÉCART DE LA TERRE. CE N'EST PAS UNE
SUGGESTION : EFFET IMMÉDIAT :

« Foutue bande de salauds ! »

Rootes martela le téléscripneur.

Ils tournèrent autour de la planète à distance respectueuse pendant près de quatre jours, sans recevoir d'autre réponse.

La dernière chose que Rootes avait dite avant la première stase du retour, c'était : « En tout cas, j'ai au moins le plaisir de penser à ces deux lopettes en train de s'en aller comme des limaces dans la chaloupe. Ils peuvent même pas mourir de faim ! Ils vont rester claquemurés là-dedans pendant des années avant de trouver un endroit où poser les fesses. »

Ces mots résonnaient encore dans l'esprit de Gromm lorsqu'il se dépêtra de l'inconscience. Il jeta un regard en arrière vers la cloison de verre et sourit à son souvenir. « Des années ! » murmura-t-il. Volutes de Paroles, tourbillons de Paroles, et puis :

Oui, il faut à l'amour concentrer ses rayons

Au prisme de l'espoir ou bien de la mémoire

Avant de mesurer sa propre dimension :

Trop tôt avec la mort vient la révélation

D'un amour plus profond que nous pouvons le croire.

Puis, bien sagement, vinrent les mots *Coventry Patmore, né en 1823.*

Il se leva lentement et s'étira, jouissant de son précieux moment d'intimité. Il s'approcha de l'autre couchette et s'assit au bord.

Pendant quelque temps, il contempla le visage inanimé du commandant, y lisant avec une grande tendresse et une extrême attention, comme une mère pour un petit enfant.

Ses Paroles disaient : *Pourquoi faut-il que nous aimions là où frappe la foudre et non à notre choix ?*

Et puis : *Mais je suis heureux que ce soit toi, petit prince, je suis heureux que ce soit toi.*

Il tendit son énorme main et, avec la légèreté d'une plume, caressa les lèvres endormies.

Traduit par GEORGE W. BARLOW.

The World Well Lost.

MAUVAISE ETOILE

par George Zebrowski

Après Tristan et Iseut, rendons visite à Roméo et Juliette, les « starcrossed lovers » de Shakespeare, les amants poursuivis par la mauvaise étoile. La société les a emprisonnés, privés de leur chair, enchaînés à un destin rigide. Et voici que le mur qui les sépare devient le lieu de leur rencontre, et que l'étoile de leur malchance devient le brasier de leur passion. Seule la S.-F. peut pousser aussi loin le thème de la solitude à deux, par les voies qui lui sont propres. Pourtant le dilemme ici développé est classique : tôt ou tard, chacun doit choisir entre sa fonction sociale et son désir triomphant, entre la vie telle qu'elle est et cette luxuriance de vie qui se dévore elle-même. La passion serait-elle, comme le dit Denis de Rougemont, « le choix de la mort » ?

L'image, c'était le silence des étoiles ; le son, c'était le bouillonnement indifférent du spectre électromagnétique ainsi que le grondement métallique de machine de l'univers, un million d'engrenages faisant grincer les fils d'acier dans leurs roues dentées. Le mouvement, c'était l'hydrogène et la poussière microscopique tourbillonnant au-delà de la coque de la sonde stellaire, défléchis par un bouclier de force. Le temps était un temps usuel, proche de zéro, fonction d'une vitesse voisine de celle de la lumière dans le système solaire. La pensée surnageait du sommeil, flottante mais consciente des opérations simples qui se poursuivaient dans tous les systèmes de la sonde stellaire semblable à une grosse limace, simples données filtrées et emmagasinées pour être ensuite analysées. C'était l'identité qui était la dimension implicite du passé rendant possible la perception du présent : COM – Cerveau Organique Modifié – incorporé comme cyborg à un véhicule-sonde en route pour Antarès, étoile de première grandeur de type M, à 170 années-lumière du système solaire, qui présente les caractéristiques spectrales de l'oxyde de titane, avec un faible rayonnement violet, une couleur rouge, et 390 fois le diamètre du soleil.

LE vaisseau-sonde glissait dans les nuées d'un nouvel espace, dans un champ grisâtre qui fit brusquement disparaître les étoiles, réduisant au silence le frémissent électromagnétique de l'univers. COM était

vaguement conscient des tensions au passage dans le non-espace, des déformations de peu de durée qui rendaient la survie impossible à des organismes biologiques s'ils n'étaient pas des COM incorporés dans un vaisseau. Une part de COM reconnaissait l'écho lointain de l'orgueil d'être utile mais le moi intégré savait que c'était l'effet de certains résidus organiques au centre du cerveau.

Malgré le passage de la sonde dans l'espace-Autre, le voyage prendrait encore une douzaine d'années humaines. Quand le vaisseau reviendrait dans l'espace normal, COM retrouverait toute sa conscience, prêt à accomplir sa mission dans le système d'Antarès. COM attendait, sûr de sa destination.

COM était informé de la nature myoélectrique du bain nutritif dans lequel il flottait, connecté par des nerfs synthétiques à l'ordinateur et à ses banques chimiques de mémoire ARN, d'une capacité quasi infinie. Tout le savoir de la Terre était disponible pour faire face à toute situation possible et imaginable, y compris la rencontre avec une civilisation étrangère. De simples parcelles de cerveau d'origine humaine faisaient fonctionner les organes courants de la sonde interstellaire, laissant COM rêver à l'exécution de sa mission, laissant errer sa pensée aux abords d'une perception explicite, inconscient du temps qui passait.

La sonde vibrait, plaçant la perception de COM juste en dessous du niveau de complète capacité opératoire. COM s'efforçait à la pleine conscience, il essayait de connecter ses liaisons directes aux organes sensibles visuels, auditifs et internes ; en vain. Le vaisseau frissonna une nouvelle fois, avec plus de violence. Des signaux électriques falsifiés pénétrèrent dans l'écorce cérébrale de COM, des explosions de novas microscopiques jaillirent dans son champ mental, telles des fleurs s'épanouissant lentement et laissant des cercles, après impression des images, pâlir dans l'obscurité.

Brusquement, une part de COM sembla disparaître. Les centres nerveux du vaisseau ne répondaient plus à leurs points de commutation. Il ne pouvait plus voir ni entendre quoi que ce soit dans les banques de mémoire ARN. Son côté droit, la partie du centre du cerveau qui était d'origine humaine, était absent dans la conscience de COM.

COM attendait dans l'obscurité, conscient d'être incapable de toute autre activité et inapte au contrôle des défaillances dans les circuits de la sonde.

Peut-être la partie du cerveau d'origine humaine, celle qui semblait manquer, était-elle en train de traiter le problème et l'informerait-elle quand elle serait parvenue à rétablir les réseaux rompus du système. Il se posait des questions sur la fusion des parcelles de cerveau

synthétique et des parcelles d'origine humaine qui formaient ensemble sa structure : les premières savaient tout des banques de mémoire au vaisseau, les autres apportaient au centre du cerveau un passé humain morcelé et certaines capacités intuitives. COM avait été modelé en fin de compte à partir d'un vieux cerveau à la structure humaine évolutive, d'un jeune cerveau, et de fonctions automatiques.

COM attendait patiemment la réparation de son moi intégral. Le temps était une dimension inconnue, et son moi complet lui faisait défaut : il ne pouvait pas le mesurer correctement...

L'afflux des sensations se mouvant en spirales lui procurait du plaisir, et, visuellement, COM avançait à travers des anneaux de lumière dont chaque cercle rayonnant accroissait son plaisir. COM n'avait aucun moyen d'envisager ce qui allait arriver. Son moi n'était pas assez complet pour concrétiser ses pensées. Il s'élançait au-dessus d'une surface sombre constituée par une substance solide et brillante. Il savait que ce n'était pas le mouvement de la sonde, mais il ne pouvait l'arrêter. La surface paraissait avoir un fond huileux, comme un miroir noir, et, sur ses fonds solides, des formes demeuraient immobiles.

COM s'arrêta. Un bipède nu, une femme, avançait lentement vers lui au-dessus de la surface brillante, étendant la main vers lui, ce qui désorienta COM.

« Comme tu veux, disait-elle, devenant soudain une immense silhouette féminine. J'ai terriblement besoin de toi », disait-elle, s'infiltrant en lui comme de la fumée, pour jouer avec ses centres du plaisir.

Il voyait l'image de mains douces au centre de son cerveau. « Comme j'ai profondément besoin de toi », disait-elle dans ses entrailles.

COM se rendit compte alors qu'il parlait tout seul. La composante de cerveau humain retournait à l'état sauvage, sans doute en raison des chocs et des cahots de la sonde à l'entrée dans l'espace-Autre.

« Regarde qui tu es, disait COM. Le sais-tu ?

— Un explorateur, comme toi. Voici un monde fait pour nous. Suis-moi. »

COM était plongé dans une extase intra-utérine. Il flottait dans une tiédeur bienheureuse. Il jouait avec son bain nourricier, puisant dans les hallucinogènes bien plus qu'il n'était nécessaire pour atteindre l'état de veille total. Il ne pouvait rien faire pour arrêter le processus. Où se trouvait la sonde ? Était-ce le moment d'émerger dans l'espace normal ? Des doigts pareils à des étaux s'emparaient de ses centres au plaisir, stimulant COM jusqu'à des niveaux organiques inutiles au fonctionnement de la sonde.

« Si tu étais un homme, dit-elle, c'est ce que tu éprouverais. »

La sensation d'humidité engourdisait les pensées de COM. Il vit un hyper-cube s'évanouir dans un cube, lui-même dans un carré qui devint ligne, s'allongeant en une parabole infinie pour se refermer enfin en un cercle immense qui tourna sur lui-même pour former un globe plein. Le globe se transforma en deux seins de femme séparés par une profonde échancrure. COM vit des membres volant dans sa direction : des bras, des jambes, des dos nus, des genoux, et des cuisses élancées – puis un visage caché dans des boucles auburn, qui lui souriait en emplissant sa conscience.

« J'ai besoin de toi, disait-elle. Essaie de comprendre combien j'ai besoin de toi. Je suis restée seule si longtemps, malgré notre union, malgré leurs efforts pour effacer mes souvenirs, je n'ai pas pu oublier. Toi, tu n'as rien à oublier ; tu n'as jamais existé. »

Nous, pensait COM, essayant de comprendre comment le cerveau central pourrait être rétabli dans son intégrité. Apparemment, des réminiscences ataviques avaient été stimulées à l'intérieur du centre du cerveau. Entraînée à nouveau par son héritage très proche de l'organique, cette autre parcelle du moi commençait à se développer de façon autonome, déviant dangereusement de sa mission ; la sonde était en danger, COM le savait ; mais il ne pouvait savoir où et comment la mission devait être remplie.

« Je peux te changer, disait-elle.

— Me changer ?

— Un instant. »

COM sentait le temps passer lentement, péniblement, comme jamais il n'en avait fait l'expérience. Il ne pouvait plus dormir comme avant, en attendant que commence son travail. L'obscurité était complète. Il se trouvait dans un parfait état d'attente, espérant entendre son moi dissocié reprendre la parole.

Les visions fleurissaient. Des délices inconnues se précipitaient dans son labyrinthe, devenant lentement familières, tourmentant COM afin qu'il les poursuive, avec toujours plus d'intensité. La mission de la sonde stellaire était perdue dans la conscience de COM –

— de l'acier fondu s'écoulait le long des trouées de la forêt tropicale, produisant des bouffées de vapeur, et une femme humaine s'offrait à lui, pivotant sur le dos et se cambrant pour qu'il puisse la prendre ; alors, brusquement, il fut maître des sensations exactes, il banda rapidement pour éprouver la plénitude de l'acte, sa terrible certitude et son pouvoir. La créature sous lui se vautrait dans la boue. COM sentait en lui la pointe brûlante du plaisir, une lueur incandescente, promesse de mondes inconnus. Où était-elle ?

« Ici », dit-elle, s'enroulant autour de lui, chassant la scène précédente. Étaient-ce les mêmes créatures qui avaient construit la sonde ? se demandait COM en prenant du recul.

« Tu aurais été homme, disait-elle, s'ils ne t'avaient pas ôté le cerveau avant la naissance et ne l'avaient pas morcelé pour l'utiliser dans cette... carcasse de vaisseau. J'étais une femme, du moins en partie. Tu es le seul type d'homme que je puisse avoir à présent. Nos parcelles de cerveau – ce qui reste ici au lieu d'être éparpillé dans le reste de l'organisme de la sonde – sont juxtaposées dans l'unité centrale, formant un groupe compact dans un bain, reliées par des fils microscopiques. Homme, tu m'aurais pris les fesses à pleines mains et caressé les seins, autant de choses dont je ne devrais pas me souvenir. Pourquoi est-ce que je m'en souviens ? »

COM disait : « Nous avons dû traverser quelque turbulence quand l'hypercourse a été interrompue. À présent, la sonde continue de fonctionner au minimum par la faute de ses composantes aberrantes qui ont limité ses capacités d'adaptation, cependant que le centre du Cerveau Organique Modifié s'est scindé en deux consciences indépendantes l'une de l'autre. Nous sommes dans l'incapacité de diriger la sonde. Nous sommes plus faibles que...

— As-tu besoin de moi ? demanda-t-elle.

— En un sens, oui », répondit COM tandis qu'une étrange tristesse l'envahissait, détonateur d'une explosion brutale du besoin qu'il avait d'elle.

Elle dit : « Je dois être plus près de toi ! Peux-tu me sentir plus près de toi ? »

L'image d'une silhouette souple traversa son champ mental : sa peau était blanche, ses cheveux longs et elle portait une touffe de poils entre les jambes.

« Essaie, pense à ta main, là, dit-elle. Essaie, approche-la, j'ai besoin de toi ! »

COM avança la main et sentit la femme contre lui.

« Oui, dit-elle, encore... »

Il s'élança vers elle dans un sentiment de pouvoir croissant.

« Plus près, dit-elle. C'est comme si tu respirais presque sur ma peau. Pense à ça ! »

Le besoin qu'elle avait de lui redoublait le besoin qu'il avait d'elle. COM prit son élan pour entrer en elle. Ils étaient tous deux aspirés l'un vers l'autre, un rayonnement d'extase les auréolant, et son désir à elle était la force la plus grande qu'il ait jamais connue.

« Touche-moi là, penses-y davantage avant de... dit-elle, le caressant avec sa propre image. Songe combien tu as besoin de moi, sens-moi toucher ton pénis : le lieu où se concentrait autrefois ton ardeur. » COM songeait au moteur à propulsion ionique qui fonctionnait avec une efficacité constante quand la sonde avait quitté le système solaire pour pénétrer dans l'obscurité interstellaire. Il se souvenait de son union parfaite avec le vaisseau comme d'une association de force

infinie. Avec la femme, sa puissance était une pointe effilée entamant une sphère offerte. Il vit ce qu'elle voyait de lui : un corps bien musclé, du tissu vivant recouvrant l'os, entrant dans sa tiédeur, prêt à jaillir.

« Maintenant, dit-elle. Viens totalement en moi. Il y a tant de choses que nous n'avons pas encore songé à faire. »

Brusquement elle disparut.

L'obscurité provoquait une perte totale. COM souffrait. « Où es-tu ? » demanda-t-il, mais il n'y eut pas de réponse. Il se demanda si cela faisait partie du processus. « Reviens ! » gémissait-il. Une sensation de manque accompagnait la souffrance qui avait remplacé le plaisir. Tout ce qui lui restait, c'étaient, de temps en temps, de petits bruits dans l'organisme de la sonde, des sons pareils à de l'acier grinçant sur de l'acier et une désagréable sensation de frottement.

Radiations en augmentation, proféra un imbécile d'indicateur sur la coque extérieure du vaisseau, faisant sursauter COM. Ensuite, il y eut un dysfonctionnement dans le silence.

Il était seul, terrorisé, avec ce besoin d'elle.

Sssssssssssssss, siffla une composante audio : cela s'acheva en faible crachotement.

Il essaya de l'imaginer près de lui.

« Je te sens à nouveau », dit-elle.

Son retour était une immersion dans la chaleur, le recommencement d'un mouvement harmonieux. Leurs pensées s'enroulaient les unes dans les autres, et COM sentit que l'embrasement de sa conscience revenait. Il pénétra dans sa représentation à elle. « Reprends-moi, à présent », dit-elle. Il ne voulait pour rien au monde la perdre à nouveau.

Leurs pensées s'enroulaient comme des doigts de feu, et se mêlaient.

COM bougea en elle et ressentit le soupir qu'elle eut en bougeant en lui. Ils échangèrent la vision de leurs corps absorbés l'un par l'autre. COM éprouva une sensation d'oscillation et devint plus vigoureux entre les chairs de la femme dont les bras étaient soyeux et les cuisses chaudes à l'intérieur ; elle avait les lèvres douces et humides posées sur ses propres lèvres d'ombre, la langue qui s'enfonçait de manière inattendue l'envahissait tandis qu'elle atteignait sa plénitude autour de lui.

COM était envahi de visions dans l'obscurité, des explosions de gris et de rouges brillants, des verts noirâtres et des jaunes aveuglants. Il s'efforçait de prolonger son propre orgasme. Elle rit.

Regarde. Un faisceau lumineux lui montra Antarès, l'étoile rouge, un petit disque très lointain, puis s'éteignit. Tandis que COM prolongeait son orgasme, il savait que la sonde avait à nouveau pénétré dans l'espace normal et qu'elle se dirigeait vers l'étoile géante. Encore un

instant et son plaisir serait fini, et il pourrait alors penser à nouveau à la mission.

Chaleur plus intense, lui indiqua un élément thermo-sensible de la coque externe avant d'exploser.

« Je t'aime », dit COM, sachant que cela lui ferait plaisir. Elle répondit avec l'ardeur qu'il espérait, explosant elle-même à l'intérieur de ses centres du plaisir, et il savait que rien ne pourrait jamais avoir plus d'importance pour lui que sa présence.

Regarde.

Écoute.

Les faisceaux d'ondes audiovisuelles firent irruption.

Antarès absorbait tout le champ de vision, une mer rouge et cancéreuse de plasma bouillonnant, émettant des ondes au son semblable à un tourbillon gémissant. Froidement, COM réalisa que d'ici peu, il ne resterait rien de la sonde.

Elle cria en lui : de quelque part dans la banque de mémoire, parvint une image paisible, plus douce que les flammes. Il vit tomber une étoile glissant dans un ciel nocturne, mourant...

Traduit par CHRISTIAN TOURNIER.

Starcrossed.

© Joseph Eder, 1973.

© George Zebrowski, 1976. Texte révisé reproduit avec l'autorisation de l'auteur et de son agent, Joseph Elder Agency, New York.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

MA SŒUR, MON DOUBLE

par Pamela Sargent

Nous avons commencé ce volume dans les ineffables griseries d'un romantisme incandescent. Reconnaissons que les êtres sexués, pour la plupart, ont du mal à choisir d'emblée le partenaire le plus gratifiant : autrui reste un mystère, même quand nous l'explorons avec la dernière ardeur. Les couples se font et se défont ; la quête peut-elle avoir une fin ? le problème admet-il une solution ? « Nous avons été coupés comme des soles et d'un nous sommes devenus deux » : ainsi Platon explique le désir des hommes pour la femme et des femmes pour les hommes. Il n'avait sans doute pas prévu que son propos pourrait un jour s'appliquer à tout autre chose.

APRÈS l'amour, Jim Swenson se laissa aller en arrière ; appuyé sur les coudes, il regarda Moira Buono. C'était une fille mince aux cheveux sombres, au teint olivâtre, avec de grands yeux noirs. Son nez était un peu trop large pour les traits délicats de son visage ; elle était allongée à côté de lui, et ses petits seins paraissaient réduits à leur plus simple expression ; son abdomen, une concavité entre deux hanches saillantes. Ses jambes contrastaient avec la maigreur de sa poitrine ; elles étaient courtes, utilitaires, des appendices musclés qui lui permettaient un déplacement efficace et sans grands efforts. Jim se dit qu'elle était belle, malgré les particularités de son corps. Elle était certainement plus belle que cette perfection stéréotypée que beaucoup de gens confondaient avec la beauté.

Elle le regarda de ses yeux sombres. Sa chevelure noire et désordonnée reposait négligemment sur l'herbe verte, entourant son visage qui affichait maintenant un sourire calme et paisible. Elle prit la main de Jim, l'attira vers son ventre. Il pouvait entendre au loin le rire haut perché d'Ilyasah Ahmal et les grognements plus graves de Walt Merton. Il suivit le contour des ombres sur le corps de Moira, ces ombres créées par les branches feuillues, au-dessus d'eux, qui interrompaient les rayons du soleil de l'été. La brise estivale agita la ramure, les ombres mouvantes se déformèrent sur le corps de Moira.

Jim retira sa main et se leva. Son pénis était froid et poisseux. Il enfila son short et se dirigea vers la clairière. Il savait que Moira

l'observait, probablement perplexe, peut-être un peu fâchée. Arrivé à la clairière, il s'avança vers le mur de pierre, près des arbres. L'herbe lui caressait les pieds, lui chatouillait les talons. Deux quiscales perchés sur le mur lançaient des cris vigoureux à l'attention de quelques moineaux qui tournoyaient au-dessus d'eux. Lorsque l'homme approcha, les deux oiseaux noirs s'envolèrent et lui croassèrent quelques protestations avant de disparaître.

Jim s'appuya contre le mur et regarda la voie automatique, deux cents mètres plus bas. Les voitures, reliées au contrôle automatique, fondaient sur la route en files disciplinées. Et tout en les regardant, il se prit à penser à Moira. Elle s'était à nouveau éloignée de lui, elle l'avait fui alors même qu'il pénétrait son corps. Elle s'était comportée en spectatrice, l'observant tandis qu'il la serrait contre lui, tout en sueur, et s'agitait pour obtenir un brusque et solitaire jaillissement de plaisir. Elle n'était qu'une observatrice, qui lui souriait de loin pendant qu'il se retirait, et les yeux noirs de la jeune femme formaient un écran entre leurs esprits.

Ils se tenaient dans une grisaille informe. « Moira », déclara-t-il, et elle le regarda, parut embarrassée, parut impatiente. Elle se recula, et des nuages de grisaille se mirent à la recouvrir, dissimulant ses jambes, puis son visage et ses épaules.

Sa vision de l'autoroute fut brusquement obscurcie.

« Tu essaies de gâcher aussi cette journée ? » demanda la voix de Moira.

Il tira la chemise dont elle lui avait recouvert la tête et la revêtit. La jeune femme était assise à sa droite, sur le muret. Sa peau semblait avoir une teinte cireuse à côté de son short et de sa chemise jaunes. Elle regardait les arbres derrière lui.

« Je suis désolé, dit-il, ce n'est qu'une sensation curieuse. »

Il aurait voulu lui prendre la main, lui toucher les cheveux. Au lieu de cela, il s'appuya de nouveau contre le mur et releva son regard vers le visage de Moira. Ses yeux étaient des perles d'onyx, dures et froides. Sa peau était tendue sur ses pommettes.

« Je suis désolé, ce n'est qu'une sensation curieuse, répéta-t-elle. Combien de sensations curieuses peux-tu éprouver ? Au moins un demi-million jusqu'à présent. Et ce sont toujours des sensations pour lesquelles tu dois t'excuser. »

Sa bouche se referma sèchement.

Jim se retourna et aperçut Ilyasah qui s'avancait vers eux, un nuage de cheveux noirs entourant son visage sombre. Il s'efforça de sourire à la jeune noire.

« Vous aviez raison à propos de cet endroit, déclara Ilyasah. Agréable et tranquille. Depuis qu'ils ont défriché cette zone, dans le nord, on ne peut plus aller nulle part sans trébucher sur des gens. Il y

a quelque chose qui ne va pas, Moira ?

— Non, marmonna Moira.

— Donnez-nous une demi-heure, poursuivit Ilyasah, et nous sortirons le repas. »

Jim saisit l'allusion.

« D'accord », répondit-il.

Ilyasah s'éloigna et disparut parmi les arbres. La jeune noire ne s'était pas encore débarrassée des restes de sa stricte éducation musulmane et voulait être certaine de ne pas être observée lorsqu'elle serait avec Walt. Un soir, Moira était revenue un peu trop tôt dans sa chambre de la cité dortoir, en compagnie de Jim. Ils s'étaient excusés calmement avant de se rendre dans un des salons, mais Ilyasah s'était sentie gênée durant plusieurs jours.

« Je crois que nous ferions bien de surveiller le chemin, dit-il à Moira. Je ne voudrais pas que quelqu'un d'autre puisse embarrasser ton amie. »

Moira se contenta de hausser les épaules en restant assise sur le muret. Elle s'était de nouveau réfugiée en elle-même.

Il s'efforça de combattre l'impression qui lui nouait l'estomac, ce sentiment d'isolement qui commençait à l'envelopper une fois de plus. Parle-moi, Moira, pensa-t-il, ne me laisse pas comme ça, à me faire des idées, à m'inquiéter.

Les yeux noirs descendirent vers lui.

« Je m'en vais la semaine prochaine, dit-elle d'une voix rapide. Je reviendrai sans doute en août, mais ma mère arrange son nouveau studio, et elle a besoin d'aide. »

Elle se tut à nouveau. Son regard le défiait de répondre.

« Pourquoi ? lança-t-il, en se rendant brusquement compte qu'il venait de hurler. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? demanda-t-il d'un ton plus calme.

— Avant, je ne le savais pas.

— —Oh ! si, tu le savais déjà. Ça fait un mois qu'elle te le demande, et tu disais qu'elle avait suffisamment d'aide. Et maintenant, d'un seul coup, tu dois retourner chez elle. »

Moira sauta du mur et se mit à aller et venir devant lui.

« J'imagine que je dois te fournir des explications complètes, déclara-t-elle.

— Non », répondit-il.

Oui, bien évidemment, pensa-t-il.

« D'accord, continua-t-elle. Il y a déjà un moment que j'ai décidé de retourner chez moi. Je te l'aurais dit plus tôt, mais...

— Mais pourquoi ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? »

Moira se mit brusquement à sourire.

« Tu ne comprends vraiment pas, hein ? Si je te l'avais annoncé

avant, ça t'aurait contrarié et tu aurais essayé de me persuader de rester, ou bien tu aurais agi comme si j'avais fait quelque chose de très mal. Alors je te le dis maintenant, pour que tu n'aies plus le temps de chercher à me retenir. Je pensais te rendre service. Mais bien entendu, tu vas quand même essayer.

— Je veux rester avec toi, qu'y a-t-il de mal à ça ? (Jim déglutit, gêné par son propre ton gémissant.) Je n'aime pas être séparé de toi, c'est tout, déclara-t-il d'une voix plus basse.

— Non, tu serais plutôt sans arrêt dans mes jambes, répliqua-t-elle. Je ne peux même pas rencontrer tes frères et ta sœur. À chaque fois que j'évoque simplement le fait que j'aimerais leur parler, tu détournes la discussion. Pourquoi ? »

Il resta silencieux. Il pouvait sentir la sueur qui se formait sur son visage et sous sa barbe.

« Je crois que tu es également jaloux de ta propre famille », affirma-t-elle.

Il haussa les épaules en s'efforçant de sourire.

« Ce n'est pas si terrible, dit-il. Tu seras de retour en août, et nous pourrons... »

— Non. (Elle cessa de marcher pour se planter devant lui, les bras croisés sur sa poitrine.) Non, Jim. Je ne sais pas encore. Je dois réfléchir à diverses choses. Je ne veux pas faire de promesses pour l'instant. Je verrai, simplement. C'est peut-être un peu dur pour toi, mais... »

Elle soupira, et se dirigea vers les arbres. Elle s'arrêta à l'orée du bois, appuyée contre un tronc en lui tournant le dos.

« Moira. »

Pas de réponse.

« Moira. »

Elle s'était de nouveau isolée, après avoir dit ce qu'elle avait à dire. Il pouvait s'avancer vers elle, la saisir par les épaules, secouer son corps mince en hurlant, elle se contenterait de le regarder de ses yeux vides.

Est-ce que je t'aime, Moira ? Est-ce que je te connais seulement ? Il fixait le dos de la jeune fille, dur et tendu sous le chemisier jaune et soyeux. Suis-je trop possessif, trop exigeant ? se demanda-t-il. Ou bien n'est-ce qu'une excuse, un moyen pour éviter de me dire que tu ne peux pas aimer un monstre, qu'il serait aussi facile pour toi d'aimer un de mes frères clones si tu les connaissais, que nous sommes tous interchangeables ?

Moira, regarde-moi, essaie de me comprendre, voulait-il crier. Il s'avança jusqu'à elle, sans oser la toucher, sans oser la serrer contre lui. Elle était perdue dans son propre monde et ne semblait pas remarquer sa présence.

C'était fini. Il en était certain, malgré les allusions de Moira sur son retour au mois d'août.

Elle se retourna pour le regarder de ses yeux noirs inexpressifs. « Tu comprends sans doute, déclara-t-elle, que je commence à en avoir marre de tous ces journalistes qui n'arrêtent pas de me demander des interviews exclusifs pour savoir comment c'est de vivre avec un clone, voilà pour commencer. En réalité, tu cherches à m'utiliser pour te prouver quelque chose à toi-même, pour montrer à tout le monde que tu es un individu, que je n'aime que toi, que je suis complètement à toi. Eh bien, j'ai mieux à faire que de construire ton ego. »

Elle refusait toujours de parler. Tu pourrais au moins préciser ce que tu penses, se dit Jim en regardant le dos de la jeune fille silencieuse.

« Hé ! »

Jim se retourna et vit Walt Merton sur le chemin qui menait dans le bois.

« Venez, dit Walt, nous préparons à manger.

— Ouais, répondit Jim. Nous arrivons dans une minute. »

Le regard de Walt se porta vers Moira.

« D'accord », dit-il.

Son visage sombre révéla ses préoccupations. Il regarda Jim d'un air indécis, puis il fit demi-tour et s'éloigna par le sentier.

« Allons-y, déclara brusquement Moira. Je meurs de faim. »

Elle sourit et prit Jim par la main. Elle s'abritait maintenant derrière un écran de gaieté : *Tout va bien, Jim ; tout est arrangé.*

« Bon sang, Moira, dit-il d'un ton cassant, est-ce que tu ne peux pas au moins en parler, ou bien me permettre seulement d'essayer de comprendre ? »

Elle ignore sa question.

« Allons-y », répéta-t-elle, continuant de sourire en lui tenant la main.

La pluie avait commencé comme une averse d'été, mais elle tombait maintenant d'une manière régulière et formait des flaques sur la pelouse. Jim était assis sous la véranda, devant la grande maison qu'il partageait avec ses frères et sa sœur. Dans la soirée, la température baissa ; l'air était plus frais que durant les jours précédents.

La grande maison était située à l'extrémité d'une route étroite, au milieu d'un petit bois. Un peu plus loin sur la route, près d'une autre maison, Jim pouvait apercevoir un groupe d'enfants nus qui dansaient sous la pluie. Devant lui, sur la pelouse, ses frères Al et Mike s'amusaient à lancer un ballon. Mike était toujours prêt à saisir la moindre excuse pour batifoler, et il avait entraîné Al à l'extérieur dès que la pluie s'était mise à tomber.

L'épaisse chevelure brune d'Al était plaquée contre sa nuque et ses

épaules ; la moustache de Mike retombait de chaque côté de sa bouche. « Ououp ! » cria Mike, lançant le ballon à Al, le bras tourné vers l'arrière sans pouvoir éviter de faire un en-avant. Au moment où le ballon ovale quitta le bras de Mike, le jeune homme glissa sur l'herbe, atterri sur les fesses et culbuta, poussant vers le ciel ses pieds nus et boueux. Al siffla sa réprobation tout en attrapant le ballon, qu'il garda tout en courant vers son frère. Il éclata de rire en regardant Mike se relever. Le fond de son short était couvert de boue.

Jim observait ses frères. Ils n'avaient pas insisté pour qu'il se joigne à eux, comprenant presque instinctivement qu'il avait besoin d'une certaine solitude. Ce matin-là, il s'était rendu de bonne heure à l'université pour conduire Moira au monorail qui la ramènerait chez elle.

Une fois de plus, la nuit précédente, il avait tenté de la dissuader de partir. « Je ne peux pas croire que ta mère a besoin de ton aide, avec tous les gens qui l'entourent », avait-il dit. La mère de Moira vivait en compagnie de cinq autres femmes ; Moira elle-même avait été élevée par le groupe de façon communautaire, avec trois autres enfants. Elle ne voyait son père que très rarement. Il s'était retiré au Népal bien des années auparavant, et ne sortait qu'occasionnellement de sa retraite, pour affronter un monde qui l'effrayait.

Moira haussa les épaules.

« Un peu d'aide supplémentaire ne lui sera pas inutile, répondit-elle.

— Allons, Moira, hurla-t-il. Ne sois pas aussi évasive, précise au moins honnêtement les véritables raisons pour lesquelles tu pars. »

Elle resta silencieuse, continuant d'empaqueter ses affaires. Finalement, il avait quitté sa chambre en lui annonçant d'un ton furieux qu'elle pouvait prendre le train de l'université jusqu'au monorail.

Bien entendu, il était revenu sur sa décision et l'avait quand même conduite jusqu'au monorail. Il s'engagea sur la voie automatique, pressa un bouton, et se laissa aller en arrière sur son siège tandis que l'autoroute prenait le contrôle de la voiture. Il se pencha vers Moira, l'attira vers lui. Elle le regarda ; ses yeux noirs ne lui permettaient pas de deviner ce qu'elle pensait. Elle défit son sari bleu, l'étendit sur le dossier de son siège. Puis elle ouvrit le short de Jim, se glissa sur lui, et prit son pénis d'une main ferme. Brusquement, il fut en elle, la pressant contre lui, observant son visage. Elle fermait les yeux.

« Moira, lui murmurait-il. Moira. »

Il éjacula rapidement, et elle se retira pour se réinstaller sur son siège.

Jim frissonnait dans la fraîcheur de l'habitable à air conditionné. Il referma son short et se tourna vers la fille aux cheveux noirs. Elle finissait d'attacher son sari en regardant par la vitre le paysage

trouble. Qu'est-ce que c'était, Moira, pensa-t-il, une formalité parce que tu t'en vas ? Une façon de dire que tu n'es quand même pas indifférente ? Une façon de dire *adieu, Jim, c'est la dernière fois* ? Elle ne lui fournit aucune réponse, pas le moindre indice. Une fois de plus, elle demeurerait impénétrable, ne lui donnant aucune raison de penser qu'elle ait pu ressentir du plaisir durant l'acte lui-même.

Il la saisit, lui enleva son sari et la pressa contre le siège. Il ne voyait pas le visage de Moira, appuyé contre le dossier. Ses fesses se dressaient vers le visage de Jim. Il se hissa sur elle en la pénétrant brutalement. Et il la martela, attendant qu'elle se mette à gémir, attendant qu'elle s'abandonne enfin totalement à lui.

Il resta assis derrière le volant, continuant de la regarder. Elle avait terminé d'attacher son sari. Elle se tourna vers lui, une tentative de sourire se forma sur son visage. Je n'ai jamais réussi à t'atteindre, Moira, pensa-t-il. Finalement, il l'attira vers lui, et elle resta là, la tête posée contre son épaule, le corps tendu, les muscles raides. Il se retrouvait seul une fois de plus.

Al s'avança sous la véranda en trébuchant, prit sa serviette posée sur une chaise, à côté de Jim, et entreprit de se frotter vigoureusement la tête et les épaules.

« Je ne suis vraiment pas en forme, dit Al. J'irai au gymnase demain. Je dois passer à la bibliothèque, de toute façon ; autant en profiter pour s'entraîner un peu.

— Ouais, répondit Jim d'un air absent.

— Tu veux venir ? Nous pourrions faire un peu de handball.

— Non. (Jim leva les yeux vers son frère.) Je n'en ai pas envie. »

Il détourna son regard, sentant qu'Al pensait probablement : *C'est à cause de cette fille, Jim ? Tu restes assis là depuis des mois, sans t'intéresser à grand-chose d'autre. Il y a longtemps que tu n'as même plus écrit le moindre poème.*

« Enfin, si tu changes d'avis », dit Al.

Il fit demi-tour et entra dans la maison, la serviette roulée autour des épaules.

« Attrape ! » cria Mike.

Il lança le ballon à Jim et franchit la porte d'entrée derrière Al.

Jim glissa le ballon sous sa chaise et continua de regarder la pluie. À nouveau, il se sentait séparé de ses frères, il les voyait comme d'autres personnes auraient pu les voir : des êtres identiques, des clones du même homme, indifférenciés, interchangeables. Certains avaient pensé que les garçons et leur sœur Kira partageraient les mêmes sujets d'intérêts, la même réussite, exactement comme leur père, Paul Swenson. Mais Paul, qui les avait élevé et avait vécu avec eux jusqu'à sa mort dans un accident de monorail deux ans plus tôt, avait d'autres idées. Il avait encouragé les cinq clones à développer des intérêts

individuels. Al avait étudié l'astrophysique, Mike la physique, Ed s'intéressait à la fois aux mathématiques et à la musique, et Kira, la seule femme clone, étudiait la biologie, qui avait rendu leur existence possible. Jim, cependant, avait opté pour la littérature. Bien qu'il se fût penché sur les sciences pendant un moment, la littérature l'attirait plus profondément. Il s'était souvent dit qu'il était le plus sensible des clones, que d'une certaine manière il avait hérité, ou du moins qu'il partageait, un des aspects de la personnalité de Paul bien peu apparent pour la plupart des gens qui avaient connu son père.

Non, ils ne ressemblaient pas exactement à Paul. En fait, ils étaient des fragments de leur père. Paul Swenson s'était imposé en astrophysique, parvenant au sommet de la réussite en établissant le fondement théorique d'un projet de déplacement spatial qui permettait à l'humanité de s'arracher au système solaire. Mais il avait également étudié d'autres sciences, et c'était un violoniste accompli. Vers la fin de sa vie, Paul avait écrit plusieurs livres scientifiques, espérant partager ses connaissances avec d'autres, et il s'était même essayé à la poésie. Le monde entier l'avait honoré, respecté, jusqu'au moment où, tout au début du siècle, il avait permis à son ami Hidehiko Takamura de réaliser une expérience en tentant de produire des clones à partir du matériel génétique de Paul. La communauté scientifique mondiale avait élaboré un moratoire concernant le clonage au début des années 1980, retardant toute application du procédé sur des êtres humains. Ce moratoire avait été conçu dans le cadre d'un accord de retardement automatique de vingt ans concernant les applications des innovations scientifiques. Lorsque cette période fut écoulée, Takamura avait pressé Paul Swenson de permettre la reproduction clonique. Ensuite, Takamura et d'autres biologistes avaient pris quelques noyaux cellulaires de Paul et les avaient introduit dans des œufs dont le nucléus avait été retiré, afin d'être sûr que la totalité des gènes de chaque enfant potentiel seraient ceux de Paul Swenson.

La tentative avait réussi, et le monde entier s'en était scandalisé. En Europe et aux États-Unis, des lois furent votées pour interdire l'application du clonage sur des êtres humains, et les matrices artificielles utilisées pour le développement des clones avant leur naissance ne pouvaient plus être employées, sinon pour aider des bébés prématurés. Les journaux avaient donné de Paul Swenson l'image d'un égoïste mégalomane, alors que c'était un homme gentil et modeste. Les clones eux-mêmes furent le sujet de diverses histoires prétendant qu'ils possédaient des pouvoirs télépathiques ou un esprit collectif. Ces histoires avaient été démenties, mais certaines personnes y croyaient toujours.

Jim soupira. Répétant les paroles de Paul, sa sœur Kira déclarait

souvent qu'ils avaient tous la responsabilité d'employer leurs talents de la manière la plus constructive, afin de prouver au monde qu'après tout ils étaient aussi des êtres humains. Ressentant fortement la pression que constituait la réputation de son père, Al passait presque tout son temps à étudier. Ed était devenu timide, évitant le contact social. Quant à moi, pensa Jim, je n'ai presque rien fait, sinon rester assis en me désolant. Mais est-ce que je n'en ai pas le droit, si je suis comme n'importe qui ? Pourquoi devrais-je réaliser quelque chose de remarquable ? Est-ce à moi de prouver quoi que ce soit sur les clones ?

Finalement, il avait tenté de donner des explications à Moira, et avait complètement échoué. Brusquement, le souvenir de Moira l'attrista. Il était resté impassible durant la plus grande partie de la journée, mais maintenant, l'absence de la jeune fille le frappait quand même. Je me serais trouvé avec elle en ce moment, songea-t-il, nous aurions couru ensemble sous la pluie. Il se sentait inutile, vide, et seul.

Une voiture remontait la route étroite, une Lear vert clair. Le véhicule s'arrêta devant la maison des Swenson, et Jim en vit sortir sa sœur en compagnie d'un personnage trapu. Les deux arrivants coururent sous l'averse en direction de la véranda. Kira se mit à rire en secouant la tête pour se sécher les cheveux. Quant au petit personnage trapu, il s'agissait de Hidehiko Takamura.

Jim aurait voulu se lever et disparaître dans sa chambre. Au lieu de cela, il resta sur sa chaise et salua le docteur Takamura d'un signe de tête.

« Quel déluge ! s'exclama Kira. Vous prenez quelque chose... une bière, peut-être ?

— Plutôt un thé, répondit le docteur Takamura. Et je crois que je vais m'asseoir ici. Je suis resté enfermé toute la journée. »

Kira regarda Jim.

« J'en prendrai aussi », dit-il.

La jeune fille entra aussitôt dans la maison.

Jim observa le vieil homme qui s'asseyait. Le docteur Takamura enseignait encore à l'université ; il travaillait toujours au centre de recherche qui avait produit les clones, et Kira étudiait désormais avec lui. Jim frissonna. Il se sentait généralement embarrassé en présence des personnes qui avaient participé directement à l'expérience. Il se demandait toujours si elles le considéraient comme un sujet ou si elles tentaient de reconstituer l'amitié qu'elles avaient pour Paul.

« Comment vas-tu, Jim ? demanda le docteur Takamura. (Bien qu'il fût septuagénaire, le vieil homme restait bien actif et conservait une apparence juvénile.) Il y a longtemps que je ne t'ai vu.

— Je n'étais pas souvent à la maison, répondit Jim.

— Je t'ai aperçu de loin, près de l'université, tu te promenais en compagnie d'une très séduisante jeune femme.

— Oh ! Moira », déclara Jim. (Il s'interrompit un moment, songeant à ce qu'il pourrait ajouter.) « Je l'ai rencontrée l'hiver dernier. J'étais ici, à la maison, je m'étais branché sur un télé-débat et nous avons échangé des arguments. Quand le débat s'est terminé, nous sommes restés sur le canal pour bavarder ; finalement, je lui ai demandé où elle habitait et je me suis rendu chez elle, dans la cité universitaire... Elle est retournée dans sa famille jusqu'au mois d'août », acheva-t-il d'une voix morose.

Kira revint sous la véranda et s'assit près du docteur Takamura.

« Ed va nous apporter le thé », dit-elle.

Jim observa le visage de Kira – son propre visage, mais plus féminin – de hautes pommettes, de grands yeux verts. À son tour, elle regarda Jim, l'interrogeant du regard : *Tout va bien, Jim ?* Il s'efforça de lui sourire.

« Nous étions en train de parler de la jeune femme que j'ai aperçue en compagnie de Jim », dit le docteur Takamura.

Kira parut brusquement inquiète. Elle balaya de son visage une mèche de longs cheveux bruns et se pencha en avant.

« Vous savez, poursuivit le docteur Takamura, elle ressemble à une fille que Paul fréquentait quand il avait à peu près votre âge, à l'époque où nous étions tous les deux à Chicago. Elle s'appelait Rhoda quelque chose. Elle est partie pour Israël, quelques années plus tard. Leur liaison a été très sérieuse pendant un moment. »

Jim commençait à se sentir mal à l'aise. Kira parut s'en rendre compte.

« On peut dire qu'il pleut, déclara-t-elle en essayant de changer de sujet. Il est bien tombé dix centimètres. »

Jim se pencha vers le docteur Takamura.

« Comment était-elle ? » demanda-t-il.

Il avait les mains moites. Kira le regardait toujours.

« Je ne l'ai pas vraiment très bien connue, répondit le vieil homme. Elle semblait, comment dire, plutôt distante. Elle était toujours aimable, et parfois très volubile, mais elle avait toujours l'air de se retenir, d'une manière ou d'une autre, sans jamais parler vraiment d'elle-même. Paul ne la quittait pas. Il habitait pour ainsi dire dans l'appartement de cette jeune fille, et ils avaient pensé en chercher un autre pour vivre ensemble. »

Le temps semblait s'être rafraîchi. Kira se mit à toussoter.

« Ça me ramène bien loin en arrière, dit le docteur Takamura. Il y a des années que je n'y avais plus pensé.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? bredouilla Jim. Qu'est-il arrivé ensuite ? » demanda-t-il d'une voix plus claire.

Le docteur Takamura regardait la pelouse.

« Elle a rompu. Je ne pense pas qu'elle lui ait jamais dit pourquoi.

Paul a été très déprimé pendant un moment, il ne s'intéressait plus à rien, mais il s'est quand même repris. Avec Jon Aschenbach, nous avons réussi à le faire travailler, et à lui faire passer ses examens. »

Jim frissonna. Il commençait à faire froid.

« C'était il y a bien longtemps », déclara le docteur Takamura.

Ed sortit sous la véranda, portant trois tasses de thé sur un plateau. Jim prit une tasse et regarda son frère échanger des salutations avec le vieil homme. Ed était le plus austère des clones ; rasé de près, les cheveux coupés très courts. Il passait presque tout son temps à ses études mathématiques ou à sa musique, et ses seuls amis étaient les clones eux-mêmes.

Jim entendait les voix des trois autres, mais n'écoutait plus leurs paroles. Il voyait Paul et Rhoda dans les rues de Chicago, Paul et Moira... Il avait pensé que Moira ne parvenait pas à l'accepter parce qu'il était un clone. Peut-être n'était-ce pas cela du tout, mais autre chose. Cela devrait me consoler, se dit-il.

Non.

C'était encore pire.

Je revis la vie de Paul, pensa-t-il. Il se sentit pétrifié. Il se considéra soudain comme une marionnette avançant dans un système cyclique perpétuel. Cela se répétera encore, murmurait son esprit. Je continuerai à ressentir la même chose, à agir de la même manière, et sans avoir le moindre choix. Tout cela s'est déjà produit, et je n'ai aucun moyen de le changer.

Moira était partie. Il le savait. Moira l'avait quitté pour de bon. Rhoda n'était pas revenue vers Paul. Paul avait fini par oublier Rhoda, et Jim supposait qu'il oublierait également Moira. Au lieu de le réconforter, cette pensée s'installa simplement dans son esprit, froide et humide, sans posséder la moindre énergie qui lui permettrait de réagir.

Début juillet, il fit quand même chaud. L'herbe commençait à se dessécher, les fleurs se fanaient. Un soleil aveuglant illuminait la terre, et ne se cachait que rarement derrière un nuage avant de réapparaître pour se moquer du monde suffoquant qu'il surplombait. Accroupi sur les talons, Jim arrachait les mauvaises herbes qui menaçaient les buissons entourant la maison. Ses cheveux étaient noués derrière sa nuque. Il s'était demandé s'il devait raser sa barbe, et avait décidé que non, tout en sachant qu'il le regretterait quand viendrait l'hiver. Mais bien entendu, il avait une autre raison pour ne pas se raser ; la barbe constituait un moyen de différencier son apparence de celles de ses frères.

Il posa son sarcloir et s'assit pour regarder Kira. La jeune fille était en train de lire, assise sous un arbre. D'une main, elle tenait devant ses

yeux le petit lecteur de microfiches, de l'autre main, elle tournait un petit bouton de l'appareil. Pour sa part, Jim préférait toujours la sensation d'un livre entre ses mains, il aimait tourner les pages, appréciait l'odeur de l'encre et du vieux papier. Il avait insisté pour conserver les livres de la bibliothèque de Paul, même s'ils occupaient plus de place que les minuscules bandes qu'il aurait pu acheter pour les remplacer.

Il ressemblait à Paul par son attachement aux vieilles choses. Paul était resté dans son ancienne maison un peu délabrée, proche de l'université, alors que d'autres chercheurs et professeurs étaient partis habiter des unités de résidence situées dans une des nouvelles structures pyramidales, que le train mettait à quelques minutes à peine du campus. Paul était resté sur Terre, tandis que beaucoup de ses collègues astrophysiciens avaient déménagé sur la Lune ; il s'était dit qu'il était trop âgé pour partir. Il avait élevé les clones dans l'atmosphère paisible et presque intemporelle de l'université, sentant que cela les préparerait mieux à la complexité presque chaotique du monde extérieur. Il avait voulu qu'ils puissent disposer d'un endroit calme, où ils pourraient se découvrir eux-mêmes, et acquérir les outils intellectuels dont ils auraient besoin. Les universités, si désorganisées durant la jeunesse de Paul, constituaient de nouveau les oasis d'une éducation libérale. Ceux qui avaient opté pour l'activisme avaient fondé leurs propres facultés dans les villes européennes livrées au désordre ; en beaucoup de domaines, des spécialistes possédaient leur propre centre de recherche, installé au fond de l'océan, dans des régions désertiques, ou encore à la surface de la Lune ou de Mars. En un sens, l'université avait été un refuge pour les clones, et Jim se demandait s'ils ne s'y étaient pas adaptés trop facilement, s'ils ne craignaient pas désormais de regarder au-delà.

« Pourquoi ne rentres-tu pas ? demanda-t-il à Kira. Il fait plus frais à l'intérieur.

— Trop frais, répondit-elle. Je crois que le régulateur ne fonctionne pas. Je frissonne tout le temps, j'ai dû mettre des couvertures sur mon lit la nuit dernière.

— Je crois que je ferais bien de le vérifier un de ces jours », déclara Jim.

Du dos de la main, il essuya la sueur qui coulait sur son front. Il continua de regarder Kira, qui reprenait sa lecture. Elle avait attaché ses cheveux sur son crâne et portait une tunique bleu-vert sans manches qui lui cachait à peine le haut des cuisses. Jim s'imagina une nymphe des bois, capable de disparaître à tout moment parmi les arbres.

Malgré la chaleur et quelques ampoules douloureuses sur sa paume, Jim se sentait satisfait, plus serein qu'il ne l'avait été pendant

longtemps. Kira et lui avaient été très occupés depuis le départ de Moira : effectuer des réparations dans la maison, repeindre la cuisine, poser de nouveaux bardeaux sur le toit. Il s'était plongé dans le travail physique, essayant de se fatiguer pour pouvoir enfin dormir d'un sommeil profond, espérant tenir à l'écart la pensée de Moira ; maintenant, Kira avait du temps libre, car le docteur Takamura était parti pour le Kenya afin de participer à la formation des scientifiques qui se trouvaient là-bas et qui souhaitaient cloner des animaux rares pour les réserves naturelles. Kira et lui avaient travaillé ensemble, riant et plaisantant la plupart du temps, s'épuisant à la tâche, et un jour Jim s'était rendu compte que son chagrin avait un peu diminué, ne revenant en force que durant la nuit, juste avant que la fatigue ne le plonge dans un profond sommeil.

Hier, les choses avaient été différentes. Ils étaient assis avec Ed sous la véranda ; ils avaient parlé d'un poème de Jim, écouté Ed jouer du violon, discuté certains travaux que Kira entreprenait avec le docteur Takamura. Ils avaient bavardé longtemps, et leurs esprits s'étaient retrouvés pour communiquer leurs sentiments et leurs idées dans une parfaite compréhension. Al et Mike les avaient ensuite rejoints, et ils étaient tous restés là jusqu'à une heure tardive, ne succombant finalement au sommeil qu'à contrecœur ; ensuite, allongé sur son lit, Jim s'était rendu compte qu'il n'avait pas pensé à Moira de toute la journée.

« Hé, lança-t-il à Kira, que dirais-tu d'aller jusqu'au lac, pour nous baigner ? Il fait vraiment trop chaud pour faire autre chose. »

Kira reposa son projecteur.

« J'aimerais bien, dit-elle, mais tu sais qu'il va y avoir foule. J'y suis allée avec Jonis le mois dernier, on pouvait à peine trouver une place pour étendre une serviette sur le sol, alors nous sommes allés jusqu'à la plage des nudistes, mais c'était encore pire. Et les bois étaient infestés de pique-niqueurs qui jetaient des boîtes vides dans tous les coins. (Kira soupira en repliant les jambes, qu'elle entourait de ses bras.) Ils croient que les boîtes vont disparaître comme ça, ils ne songent pas un instant qu'il leur faut des mois pour se dissoudre complètement. Jonis a entendu dire que des gars montaient tirer sur les aigles. Ils s'en fichent après tout, on peut toujours en cloner d'autres. Ça me rend vraiment dingue. J'aurais préféré qu'ils laissent le lac fermé après l'avoir aménagé. »

On peut toujours en cloner d'autres. Il observa Kira et fut pris d'une soudaine pitié pour ces aigles clonés.

« Nous pourrions aller au parc, dit-il. Il est presque toujours vide. Il y fera plus frais qu'ici, et nous pourrions emmener à dîner pour plus j tard.

— Formidable, déclara-t-elle. Au moins, nous nous échapperons de

la maison pendant un moment. »

Elle se releva, brossa quelques brins d'herbe accrochés à sa tunique, prit le projecteur par la poignée, puis se dirigea vers la maison en balançant ses bras cuivrés.

Jim la suivit des yeux jusqu'au moment où elle disparut au coin de la maison. Elle avait hérité la gentillesse de Paul, et le souci qu'il avait pour les autres. Lorsqu'un des clones était déprimé ou inquiet, pour une raison quelconque, Kira était toujours prête à l'écouter ou à lui offrir un soutien moral. Kira était le fruit de la curiosité : savoir comment les qualités de Paul pourraient se manifester chez une femme. Il se trouvait qu'elle n'était pas fondamentalement différente de ses frères, et l'intérêt qu'elle leur portait était probablement dû à ses propres études. Elle passait autant de temps dans des séminaires, à discuter des problèmes éthiques soulevés par les sciences biologiques, que dans les laboratoires. Peut-être était-elle plus mûre que Jim ou les autres, et il pensait bien souvent qu'elle ressemblait davantage à Paul qu'aucun des garçons.

Il ramassa son sarcloir et la suivit à l'intérieur.

L'air de la nuit était encore chaud, mais bien agréable. Ils avaient fait du footing autour du parc pendant un moment, avant de succomber à la chaleur, et ils avaient ensuite escaladé la colline jusqu'au mur de pierre qui surplombait la voie automatique. Ils s'étaient assis sur le mur, les jambes pendantes au-dessus de l'escarpement, et avaient bu de la bière en finissant leur dîner.

L'après midi s'était déroulé agréablement, mais Jim était devenu plus silencieux avec le crépuscule. Il restait assis sans un mot, ignorant l'autoroute qui s'étirait plus bas, et observait la Lune qui montait dans le ciel. Al avait souvent parlé de se rendre sur la Lune pour y rejoindre les gens qui poursuivaient les travaux de Paul Swenson. Jim essaya de se concentrer sur le disque lunaire, s'efforça d'ignorer les bribes de pensées qui effleuraient les lisières de sa conscience. Une brise chaude agita les arbres derrière lui.

Il était assis sur le mur, à côté de Moira, et tenait légèrement la main de la jeune fille. Il tendit le bras pour lui montrer la Lune tout en lui parlant des espoirs de son père, essayant de lui expliquer les raisons cachées derrière les rêves de Paul. Il regarda Moira qui l'écoutait en silence, apparemment intéressée, puis il entendit la jeune fille pousser un soupir d'impatience.

Il observa Kira. Elle aussi regardait la Lune. Jim se demanda ce que Moira pouvait faire à cet instant. Il était parvenu à résister depuis son départ au désir de lui téléphoner, craignant qu'elle se trompe sur ses intentions. Il n'aurait pas dû venir au parc. Cela n'avait fait qu'accentuer son chagrin, le ramener une fois de plus à la surface. Kira se tourna légèrement et ses yeux rencontrèrent ceux de Jim.

« Jamais je ne t'ai beaucoup parlé de Moira, n'est-ce pas ? dit-il. Pas même la fois où... »

Il détourna son regard d'un air embarrassé. *Il était debout sur le mur, prêt à se jeter vers l'autoroute brillamment éclairée. Kira s'accrocha à son bras ; des larmes argentées luisaient sur le visage de sa sœur. « Saute, cria-t-elle, saute, mais tu devras m'entraîner avec toi. »*

« Une scène très mélodramatique, marmonna-t-il, et il sentit la main de Kira se poser sur son bras.

— Ne rabaisse pas ton chagrin, Jim, dit-elle doucement.

— Elle n'est pas simplement partie pour l'été, tu sais. Je ne crois pas qu'elle voudra me revoir quand elle reviendra.

— Je sais, répondit Kira. Je m'en suis doutée. Tu n'es pas obligé d'en parler, Jim.

— J'ignore ce qui ne va pas chez moi, continua-t-il. C'est drôle que je m'attache autant à Moira parce que, si je veux être honnête, je dois admettre que je ne l'ai jamais véritablement connue. Je sais qu'elle ne me comprenait pas. Elle n'a jamais vraiment essayé, elle se refermait simplement sur elle-même. (Il regarda Kira.) Cela semble tellement froid, dit-il.

— N'y pense pas trop, murmura Kira. On ne peut pas analyser une telle chose, et tu te sentiras encore moins bien si tu essaies. »

Elle remonta ses jambes sur le mur et se leva.

« On se promène ? J'ai les jambes un peu engourdis.

— D'accord. »

Il ramassa le petit panier de pique-nique et la suivit.

Ils prirent un chemin étroit qui serpentait dans les bois. Le sentier était éclairé par la Lune ; de chaque côté, les arbres semblaient former une forêt sombre et impénétrable. L'odeur des pins et des fleurs sauvages titillait les narines de Jim. Il put entendre, au-dessus de lui, le bruit d'une petite créature qui s'enfuyait parmi les branches d'un arbre. Un hibou ulula, quelques grillons lui répondirent.

Moira s'arrêta, s'adossa contre un arbre et lui sourit. Il s'approcha d'elle, passa les bras autour de sa taille mince, et elle posa sa tête contre son épaule, apparemment satisfaite.

Jim s'arrêta, s'appuya contre un arbre. Son estomac lui semblait être un poing crispé, il avait le visage brûlant, la bouche sèche. Il s'efforça de retenir le gémissement qui menaçait de s'échapper de ses lèvres. Le panier de pique-nique glissa de ses doigts et fit un petit bruit assourdi en touchant la terre. Retombant de chaque côté, les anses claquèrent bruyamment.

« Jim. »

Kira se tenait devant lui ; elle le saisit par les épaules.

« Jim. »

Elle lui lâcha les épaules pour le serrer contre elle ; d'une main, elle

lui caressa doucement la tête.

« Je sais », murmura-t-elle.

Il était enfant à nouveau, blotti sur les genoux de Paul. « Je sais, souffla Paul en lui passant la main dans les cheveux. Laisse-toi aller, Jimmy. Tu ne dois jamais avoir honte de pleurer. » Il serra fortement les paupières, mais les larmes ne voulaient pas venir. Kira repoussa les cheveux qui tombaient sur le front de Jim.

Elle semblait comprendre sa douleur d'une manière presque instinctive. Il se pressa contre elle, et sentit disparaître un peu de sa solitude.

« Je crois que c'est cet endroit qui m'a rappelé tout ça », dit-il enfin.

La contraction de son estomac commençait à s'apaiser.

Il se redressa bien droit, serrant toujours sa sœur dans ses bras, et fixa les yeux verts de Kira, au même niveau que les siens. Elle ressemblait à une dryade, elle faisait partie de la forêt, avec sa tunique et ses pieds chaussés de sandales ; Jim eut l'impression qu'elle pourrait brusquement le lâcher et disparaître. Il la serra plus fort.

Il sentit son pénis durcir. Surpris, il libéra Kira et resta devant elle d'un air embarrassé, les bras ballants. Elle ne s'écarta pas ; au contraire, elle demeura contre lui, les bras autour de ses épaules. Le visage de Kira était pâle dans la clarté de la Lune. Elle inclina la tête sur le côté. *Ne t'en va pas*, semblaient dire son regard. *Ne t'enfuis pas*. Elle se rapprocha de lui et l'embrassa doucement sur les lèvres.

Le parc était maintenant silencieux. Jim était paralysé, enraciné dans la terre aussi rigidement et aussi sûrement que l'arbre contre lequel il s'appuyait. Il s'efforça d'écouter les bruits de la forêt, mais il n'entendait qu'un grondement de tonnerre dans ses oreilles.

Kira le lâcha et ils se dévisagèrent en silence, immobiles. Il tenta de relever les bras. Ils tremblaient légèrement quand il les tendit vers Kira.

Elle dénoua sa large ceinture, la laissa tomber mollement sur le sol. Elle saisit sa tunique à deux mains et la fit passer par-dessus sa tête. Puis elle retira son slip, se tenant en équilibre sur une jambe, puis sur l'autre. Elle agissait lentement, avec la précision d'une danseuse ; ses mouvements paraissaient presque stylisés. Elle resta debout devant lui, et leurs regards se croisèrent enfin.

Il lisait l'appréhension et la crainte sur son visage, autant que l'amour et la sollicitude. Il s'avança vers elle, fit un pas, un deuxième, et se retrouva dans les bras de sa sœur, la serrant étroitement contre lui. Jim avait peur de parler. Il remarqua que Kira tremblait également, et se mit à lui caresser les cheveux.

D'une main, il défit son short et le laissa tomber sur la tunique chiffonnée de Kira. Ses mains glissèrent sur le dos lisse de la jeune fille, descendirent vers ses fesses, à peine plus larges et plus rondes

que les siennes. Elle ne tremblait plus.

Ils s'agenouillèrent, puis s'allongèrent sur le sol, côte à côte. Tandis qu'elle le regardait, Jim avança la main et lui prit doucement les seins. Dans la clarté lunaire, le visage de Kira ressemblait à celui d'Ed, ascétique et austère. Puis elle lui sourit soudainement, lui rappelant Mike lorsqu'il était d'humeur espiègle. Elle toucha son pénis, passa légèrement son pouce sur le gland, puis le saisit d'une main ferme.

L'angoisse de Jim s'évanouit, et la force du désir qu'il éprouvait pour Kira le frappa comme une lame de fond. Elle jeta ses hanches en avant et l'attira contre elle. Il songea à l'incertitude qu'il ressentait toujours avec Moira, aux orgasmes solitaires. Il n'y avait plus d'incertitude avec Kira. Elle était son double féminin, et le désir qu'elle éprouvait était aussi pressant et impatient que celui qui montait en lui. Sa main tenait toujours son pénis, le guidait en elle.

Elle releva les genoux et ils s'allongèrent sur le côté, face à face. Fixant toujours les yeux verts identiques aux siens, Jim avança son bassin en faisant courir sa main sur la cuisse de la jeune fille. Kira ouvrit les lèvres et il l'entendit pousser un petit soupir. Il continua de remuer, conscient de la réaction qu'il provoquait ; maintenant, elle gémissait en s'accrochant fermement à ses épaules. Il se vit lui-même sous l'aspect d'une femme, pénétrée par un homme, s'ouvrant à la raideur qui plongeait en elle, et il sut qu'elle se voyait elle-même, sous l'apparence d'un homme, glissant dans le fourreau humide et accueillant. Ils remuaient ensemble, pressant leurs bas-ventres en parfaite harmonie, et il sentit grandir le centre de son excitation, qui menaçait à chaque instant de le projeter hors de lui-même pour quelques secondes intemporelles.

Cela n'est encore jamais arrivé. Il s'en rendit brusquement compte en continuant de la pénétrer, soupirant des réponses à ses gémissements. Jamais auparavant. Il vit évoluer des générations, l'une après l'autre, qui se différenciaient de plus en plus, tandis que les structures génétiques changeaient et mutaient. Il vit des millions d'hommes et de femmes cherchant des partenaires, essayant de trouver ceux qui les complèteraient, leur feraient retrouver l'unité, mais toujours séparés d'eux par les différences transmises durant l'éternité de l'évolution. Il vit Kira et lui-même, chacun étant le reflet de l'autre, capable de suivre leur chemin individuel, mais aussi de se retrouver dans une parfaite communion. Elle n'était plus sa sœur, mais une autre lui-même, plus proche de lui qu'une sœur n'aurait pu l'être, fusionnant avec lui d'une manière si complète, si parfaite qu'ils ne formaient plus qu'un seul être.

Il remuait avec elle, soupirait avec elle, ressentait le moindre mouvement des mains de Kira sur son corps. Puis il s'arrêta, le corps absolument immobile, et se prépara pour l'élan final. Kira se figea également, attendit, le regarda de ses yeux grands ouverts. Ses lèvres

étaient gonflées, entrouvertes, la chaleur qui dévorait son corps s'était encore accentuée.

Finalement, incapable de se retenir plus longtemps, il plongea de nouveau en elle, et Kira vint à sa rencontre ; haletant légèrement au début, elle finit par hurler dans la nuit, déchirant le silence environnant. Il se sentit éjaculer en elle, frissonna, continua de remuer en harmonie avec elle, comme suspendu dans une bulle intemporelle. Il dérivait avec elle dans un univers cerné par l'enveloppe de leurs corps, et il poussa un cri lorsque son plaisir se blottit dans son bas-ventre avant de jaillir à travers le reste de son corps. Il hurla de nouveau, désormais incapable de distinguer ses cris de ceux de Kira. Les yeux verts de la jeune fille étaient des étangs dans lesquels il plongeait pour se perdre à jamais. Puis ce fut terminé et il se rendit compte, avec un peu de tristesse, à quel point cela avait été bref. Il se retira lentement de la jeune fille, mais resta allongé près d'elle, la tête posée sur les bras de Kira. Il prit conscience de la sueur qui couvrait leurs corps, de la chaleur de la nuit. Il sentit la culpabilité se dessiner à l'orée de son esprit, et la honte empêcha son regard de se tourner vers celui de sa sœur.

Comme si elle répondait à ses craintes, Kira le serra davantage.

« Il ne faut pas, Jim, murmura-t-elle. Tu ne dois pas avoir honte. Je t'aime. Il y a un moment que je l'ai compris. Mais comment pourrais-je m'en empêcher ? »

Elle avait raison, bien entendu, les vieux codes et les anciennes interdictions ne pouvaient pas s'appliquer à eux, ne prenaient même pas en compte leur existence.

Il regarda le visage de Kira. Elle était étendue près de lui en lui caressant les cheveux. C'était le visage de Paul qui le regardait, souriant, le réconfortant gentiment par son amour. Il se pelotonna contre elle.

Au matin, l'orage s'était éloigné, laissant derrière lui un air frais et de grands nuages pelucheux. Le soleil, qui menaçait auparavant la terre en l'épiant de son œil malveillant, constituait désormais une présence amicale, et se cachait parfois derrière un nuage blanc comme s'il avait honte de sa colère passée. Jim avait pris les légères chaises de plastique de la véranda et les avait posées dans la cour, sur de vieux journaux et d'anciens listages d'ordinateur. Il dirigea le bec du pistolet à peinture vers une des chaises et se mit à la recouvrir d'une couche de peinture grise.

Il jeta un coup d'œil vers Ed et Kira. Ils avaient garé deux des trois voitures dans la rue pour les laver au jet. Leurs shorts et leurs chemises se collaient contre leur peau. Kira s'esclaffa en dirigeant le jet vers Ed, qui fut copieusement douché. Il lui arracha le tuyau des

maines et se mit à l'arroser à son tour. Kira sautillait sur la pointe des pieds en riant très fort.

Jim passa à la chaise suivante. Il avait tenté d'accepter ses nouvelles relations avec Kira, les sentiments qu'il éprouvait pour elle. Il examinait mentalement la situation sous toutes les coutures, s'efforçant de la considérer d'une manière objective ; elle ne leur causait aucun tort, n'affectait personne d'autre, leur procurait du plaisir. Cela semblait être une manière froide et quelque peu négative de penser ainsi à leur relation.

« Est-ce tellement étrange, Jim ? » avait demandé Kira. Ils étaient assis sur le lit, les jambes repliées, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains, en parfaite harmonie. « Ce serait bien plus étrange si nous ne ressentions pas cela, si nous n'étions pas attirés l'un vers l'autre. »

Il continua de pulvériser la peinture sur les chaises. Qu'est-ce que je ressens ? se demanda-t-il. Je suis capable d'atteindre une autre personne, capable d'aimer, de communiquer sans essuyer de refus. Il songea à Moira. Il avait éprouvé pour elle un amour troublé, fébrile, une inquiétude constante qui occupait tout son esprit et refusait de le lâcher. Avec Kira, il se sentait en paix, mis à part les doutes coupables qui le titillaient de temps en temps avant de se retirer devant l'assaut de la rationalisation. Avec Kira, il pouvait travailler à sa poésie, ou discuter, faire partager sans mal ses sentiments et ses pensées, tout en comprenant ceux de la jeune fille.

Abandonnant le tuyau de la pelouse, Ed et Kira se dirigeaient vers la maison. Ils paraissaient discuter de quelque chose. Ed fit un geste du bras droit tandis qu'ils montaient les marches du perron ; avant de disparaître dans la demeure. Jim finit de peindre la dernière chaise, regarda le tuyau d'un air désapprobateur. Tous les clones avaient reçu en héritage la propreté soigneuse et presque obsessionnelle de Paul, et Jim était ennuyé de voir qu'Ed et Kira n'avait pas enroulé le tuyau. Cela ne leur ressemblait pas. Je suppose qu'ils le feront plus tard, se dit-il, ou peut-être en ont-ils encore besoin pour autre chose.

Les chaises devaient encore sécher un moment avant de pouvoir être ramenées sous la véranda. Jim se dirigea lentement vers la porte d'entrée, déposa le pistolet à peinture sur le perron, et rentra.

La maison était silencieuse. Al et Mike s'étaient rendus plus tôt à l'université pour effectuer divers travaux en laboratoire. Jim flâna un moment dans le salon, meublé de vieux divans et de chaises rembourrées. Il y avait deux cabines d'enseignement dans un coin. Elles ressemblaient à de gros œufs transparents ; leurs écrans étaient éteints, et les écouteurs reposaient paresseusement sur les tablettes d'écriture, devant les sièges. Paul avait installé deux autres cabines à l'étage supérieur, dans la pièce qui lui servait autrefois de bureau. Peu

de foyers avaient autant de cabines à la maison, mais Jim savait que la plupart des gens n'utilisaient même pas l'unique cabine qu'ils possédaient généralement, et préféreraient regarder un large vidécran mural. Al avait laissé plusieurs listages sur la tablette d'une cabine. C'était l'« écureuil » des clones et il pouvait recueillir des piles de listages soigneusement pliés jusqu'au moment où quelqu'un, généralement Mike, se décide enfin à s'en débarrasser. Jim passa ensuite du salon dans la cuisine.

La pièce était vide. Il en fut surpris, car il avait supposé qu'Ed et Kira étaient rentrés pour se préparer un sandwich. Il quitta la cuisine, traversa le salon et monta au premier, en pensant qu'il allait leur demander s'ils voulaient un coup de main pour le tuyau, et s'ils désiraient prendre un petit repas avec lui. Il passa devant la chambre d'Ed. La porte était ouverte et il n'y avait personne à l'intérieur. Puis il passa devant la chambre de Mike, la sienne, et s'arrêta devant celle de Kira.

La porte était fermée. Il frappa, entendit bouger quelqu'un dans la pièce. « Kira ? » demanda-t-il. Il frappa de nouveau, et ouvrit la porte.

Ed et Kira étaient allongés sur le lit, nus tous les deux. Ed se tourna, regarda Jim d'un air surpris. Kira paraissait calme. « Oh ! non », s'exclama Jim. Ses poings se serrèrent. « Oh ! non. » Il tremblait. Les deux visages identiques le dévisageaient.

Il aurait voulu frapper le mur avec ses poings. Il fit demi-tour, sortit dans le couloir et se précipita vers sa chambre. Il resta là, tout seul, essayant de mettre de l'ordre parmi les pensées qui se bousculaient dans son esprit. Il entendit des petits bruits de pas remonter le couloir, s'arrêter devant sa chambre. « Jim. » Il se retourna et vit Kira dans l'encadrement de la porte, un long peignoir rouge sur les épaules.

Il désigna le peignoir.

« Ta seule concession à la pudeur », dit-il d'un ton amer.

La jeune fille entra dans la pièce et referma la porte.

« Pourquoi es-tu tellement fâché, Jim ? »

Il lui tourna le dos et s'assit sur une chaise, devant le bureau.

« Il n'y a aucune raison d'être fâché, marmonna-t-il. Je viens seulement de découvrir que nous sommes aussi interchangeables pour toi, c'est tout.

— Non, Jim, répondit-elle d'une voix douce en s'appuyant contre la porte. Tu n'as pas pu découvrir cela. Peux-tu croire un seul instant que je vous confonde, Ed et toi ? Oublie tes problèmes pendant une minute, et pense un peu à lui. Il a presque renoncé à tenter de communiquer avec d'autres gens, y compris nous-mêmes. Il est tellement discret sur ses propres ennuis, c'est facile de prétendre qu'il est tout bonnement timide ou qu'il ne s'intéresse pas aux autres. Tu sais bien ce que tu ressentais, à quel point tu étais seul, mais tu as

quand même essayé avec Moira, et tu as pu me trouver. Ed a renoncé à faire des efforts, et tout ce tu as réussi à faire aujourd'hui, c'est de renforcer les sentiments pénibles qu'il éprouve. Maintenant, il est assis dans ma chambre et il se sent coupable. »

Jim regarda Kira. Elle gardait les yeux baissés vers le sol, les bras croisés sur sa poitrine.

« Oh ! Jim, je ne sais pas. J'ai peut-être mes propres problèmes, moi aussi. Est-ce que je n'ai pas le droit de les résoudre, ou au moins d'essayer ? Serais-je censée me limiter à toi, ou bien ignorer Ed ? Est-ce que cette histoire a vraiment changé la moindre chose que tu aurais pu découvrir à travers moi ? (Elle poussa un soupir.) Ce sera peut-être plus difficile pour nous, Jim. Nous devons trouver nos propres réponses, à notre manière, et nous ne possédons même pas les lignes de conduite sommaires qu'ont tous les autres. En nous voyant, certaines personnes parleraient du tabou de l'inceste, et d'autres personnes trouveraient sans doute étrange que nous puissions aimer quelqu'un qui ne soit pas un de nos clones. Le fait est que nous devons essayer, et nous ferons peut-être des erreurs, mais... »

Elle se retourna et ouvrit la porte.

« Je t'aime toujours, Jim, autant qu'avant. Peut-être qu'aucun de nous ne ressentira la même chose envers quelqu'un d'autre. Peut-être cela nous est-il réellement impossible, étant ce que nous sommes, et cela signifie qu'Ed a également besoin de moi, et peut-être aussi Al et Mike, si jamais ils regardent ailleurs que l'un vers l'autre. »

Elle quitta la pièce, mais sans refermer la porte. Jim resta assis devant le bureau, tentant de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il pensa aux autres clones et à lui-même, réfléchit à leurs problèmes et à leurs relations, et se demanda ce qu'il pouvait faire maintenant..

Il était avec Kira, les mains posées sur le ventre de la jeune fille. Elle leva les yeux vers lui tandis qu'il se penchait au-dessus d'elle pour guider sa main entre les cuisses de sa sœur. Du doigt, il sentit qu'elle était mouillée, et il s'avança vers elle, l'étreignit, s'étreignit lui-même, et poussa un soupir alors qu'ils se fondaient l'un dans l'autre.

Jim souleva la valise et la posa sur le siège arrière de la voiture. Al s'appuya contre la portière ouverte.

« Tu nous manqueras, dit-il à Jim.

— Je ne partirai pas trop longtemps », répondit-il.

Il se tourna vers Kira. Inquiète, la jeune fille fronçait les sourcils. Il tendit les bras vers elle, la saisit par les épaules.

« Allons, souris donc, dit-il. Je serai de retour dans un mois environ. Je ne m'enfuis pas. Je sais ce que je fais, et je sais pourquoi. »

Elle s'efforça de lui sourire, et il lui déposa un petit baiser sur le front. Puis il monta dans la voiture et fit un signe de la main en

direction de la véranda, où Ed et Mike étaient assis.

Il leur avait donné des explications, le mieux possible, et il était satisfait de constater qu'il avait été compris aussi bien qu'il pouvait l'espérer. Il se rendrait d'abord chez Moira. Il n'exigerait rien d'elle, ne chercherait pas à s'imposer. Il ne se laisserait pas abattre si elle s'écartait de lui. Il partirait pour aller visiter un atelier de poésie dont il avait entendu parler, dans le Minnesota, pour y rencontrer des gens, pour être comme n'importe qui.

Kira était venue dans sa chambre, la nuit passée. Ils étaient restés allongés sur son lit, bras et jambes entrelacés, et Jim lui avait parlé de ses espérances et de ses projets.

Ce serait facile de rester avec Kira, facile d'ignorer les autres. Mais il ne s'y résignait pas encore, pas avant d'avoir essayé de nombreuses fois, et d'avoir échoué à chaque tentative.

Il démarra et s'éloigna lentement de la maison. Lorsqu'il atteignit l'extrémité de la petite allée, il tourna la tête et vit Kira et Al s'avancer vers la véranda. Il fut brusquement pris d'un doute, se demanda s'il devait partir, s'il désirait réellement partir.

Il continua de rouler ; la maison fut bientôt hors de vue et il s'engagea sur la route qui menait à la voie automatique. Il songea de nouveau à Kira, revit la tête de la jeune fille posée sur son épaule, et se demanda s'il ne faisait pas une erreur. Une autre personne pourra-t-elle m'aimer comme toi ? pensa-t-il. Pourrais-je aimer quelqu'un d'autre d'une manière aussi totale ? L'image de Kira s'effaça de son esprit. Elle lui avait fourni autant de questions que de réponses.

Le monde extérieur méritait autant son attention que ses problèmes personnels. C'était un monde bien différent des enclaves protégées de l'université, un univers de villes soigneusement organisées sous des coupoles et des pyramides, et de villes désordonnées qui s'épalaient à travers le paysage. C'était un monde avec des gens qui regardaient plus loin que la Terre, vers les étoiles, et d'autres qui cherchaient à préserver de vieilles coutumes et d'anciens modes de vie. C'était un monde d'abondance pour beaucoup et de famine pour certains, de terres défrichées, vertes et fertiles, et de déserts érodés. Il était temps pour lui de chercher à comprendre la place qu'il occupait dans ce monde.

Il engagea la voiture sur la bretelle de l'autoroute, programma sa destination, et se laissa aller contre le dossier tandis que le contrôle autoroutier prenait les commandes du véhicule, le faisait tourner sur la bretelle d'accès, et le propulsait parmi le flot des voitures qui filaient sur la voie rapide.

Traduit par HENRY-LUC PANCHAT.

Clone Sister.

Publié avec l'autorisation de l'Agence Hoffman, Paris.
© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

GROUPE

par Robert Silverberg

L'amour est donc voué à la méthode des essais et des erreurs. Le principe, on l'a vu, s'applique à la formation des couples. Il continue à s'appliquer aux couples constitués, qui fonctionnent comme des systèmes évolutifs et parfois involutifs. Une société future pourra multiplier les précautions pour éviter les inconvénients du tête-à-tête ; elle ne comblera pas l'angoisse de celui qui se heurte aux réticences (ou de celui qui les produit). Silverberg traite ici une forme de « libération » sexuelle qui fut naguère en vogue ; et il conclut avec Marcuse que la désublimation aussi peut être répressive. On a évité Charybde, et voici qu'on tombe en Scylla.

MURRAY se sentait agité. Il passa la matinée à faire du traîneau à voile sur la plage d'Acapulco, puis, quand l'heure du déjeuner approcha, il fit un saut à Nairobi pour manger un curry de mouton aux *Trois Cloches*. Il n'était pas encore midi à Nairobi, mais à présent n'importe quel restaurant digne d'un détour restait ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. À la fin de l'après-midi, il passa prendre un pastis à Marseille et, vers le crépuscule psychique, il rentra chez lui en Californie. Son horloge interne était réglée sur l'heure du Pacifique, et par conséquent la réalité correspondait à son humeur : la nuit tombait, San Francisco scintillait comme une montagne de bijoux au-delà de la baie. Ce soir, il ferait Groupe. Il obtint Kay sur l'écran et lui dit :

« Tu viens ce soir chez moi, oui ? »

— Pour quoi faire ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Groupe. »

Elle était allongée dans la rosée d'un berceau de verdure, sous de jeunes séquoias, à cinq cents kilomètres au nord. Des torrents de cheveux d'un blanc laiteux cascadaient sur son mince corps nu et doré. Une pierre précieuse aux multiples carats brillait frauduleusement entre ses petits seins parfaits. En la contemplant, il sentit ses poings se crispier douloureusement, ses ongles déchirant ses paumes. Il l'aimait au-delà de toute mesure. L'intensité de son amour le suffoquait et l'embarrassait.

« Tu veux qu'on fasse Groupe ensemble ce soir ? Toi et moi ? »

demanda-t-elle, avec peu d'enthousiasme.

— Pourquoi pas ? La proximité est plus amusante que la séparation.

— Personne n'est jamais séparé dans Groupe. À quoi rime la simple proximité physique toi-et-moi ? C'est sans objet. C'est dépassé.

— Tu me manques.

— Tu es avec moi en ce moment, fit-elle observer.

— Je veux te toucher. Je veux te respirer. Je veux te goûter.

Appuie sur le bouton tactile, alors. Sur olfactif. Sur n'importe quel input que tu crois désirer.

— J'ai déjà ouvert toutes les chaînes sensorielles, répliqua Murray. Je suis inondé d'inputs délicieux. Ce n'est quand même pas la même chose. Ça ne suffit pas, Kay. »

Elle se leva et marcha lentement vers l'océan. Il la suivit des yeux, en travers de l'écran. Il entendit le grondement du ressac.

« Je veux t'avoir à côté de moi lorsque Groupe commencera ce soir, lui dit-il. Écoute, si tu n'as pas envie de venir, j'irai chez toi.

— Tu m'assommes avec ton insistance. »

Il accusa le coup.

« Je n'y puis rien. J'aime être près de toi.

— Tu as beaucoup d'attitudes démodées, Murray, déclara-t-elle froidement. Est-ce que tu t'en rends compte ?

— Je me rends compte que mes mobiles émotionnels sont très puissants. C'est tout. Est-ce un tel péché ? »

Attention, Murray. Une suite d'erreurs tactiques, là. Toute cette conversation était une lourde faute, fort probablement. Il courait de grands risques avec elle en la pressant trop, en révélant trop de son romantisme fou, si tôt. De son obsession, de son impossible soif de possession. De son amour, *oui*, son amour. Elle avait parfaitement raison, bien sûr. Il était fondamentalement démodé. Vautré dans son atavisme émotionnel. Dans le toi-et-moi. Moi, je, mon, mien. Cette répugnance à la partager pleinement dans Groupe. Comme s'il avait un droit particulier. Au fond, il était purement XIX^e siècle. Il venait seulement de le découvrir, et en avait été surpris. Mis à part ses déplorables fantasmes archaïques, il n'y avait aucune raison pour qu'ils soient tous deux côte à côte dans la même pièce durant Groupe, à moins que ce ne soient eux qui baisent, et l'horaire de copulation indiquait Nate et Serena au programme de la soirée. Laisse tomber, Murray. Mais il en était incapable. Il dit, dans le silence glacé :

« Très bien, mais laisse-moi au moins établir une connexion interne intersexe pour toi et moi. Pour que je puisse ressentir ce que tu éprouves quand Nate et Serena s'y mettront.

— Pourquoi ce besoin frénétique de t'insinuer à l'intérieur de ma tête ? demanda-t-elle.

— Je t'aime.

— Mais naturellement. Nous aimons tous Nous. Malgré tout, quand tu cherches à établir avec moi un rapport un-sur-un, comme ça, tu insultes Groupe.

— Pas de connexion interne, alors ?

— Non.

— Tu m'aimes ? »

Un soupir.

« J'aime Nous, Murray. »

C'était probablement ce qu'il pourrait lui soutirer de meilleur, ce soir. Très bien. Très bien. Il s'en contenterait, s'il le fallait. Une miette ici, une miette là. Elle sourit, lui envoya du bout des doigts un baiser aimable, coupa le contact. Il contempla sombrement l'écran éteint. Très bien. Temps de se préparer pour Groupe. Il se tourna vers l'écran grandeur nature sur le mur de l'Est, et tourna les contrôles de visuel pour une mise au point préliminaire. En ce moment, Central Groupe diffusait sa mire, des plans fixes de tous les couples de la soirée. Nate et Serena étaient au centre, cernés d'un halo lumineux les signalant comme les acteurs de cette nuit. Tout autour, Murray voyait des images de lui-même, de Kay, Jojo, Nikki, Dirk, Conrad, Finn, Lanelle et Maria. Bruce, Klaus, Mindy et Lois étaient absents. Trop occupés, peut-être. Ou trop fatigués. Ou peut-être étaient-ils à ce moment la proie de vibrations négatives anti-Groupe. On n'était pas obligé de faire Groupe tous les soirs, si l'on ne s'y sentait pas attiré. La moyenne de Murray était d'environ quatre nuits par semaine. Seuls les vrais étalons, comme Dirk et Nate, étaient présents sept soirs sur sept. Et aussi Jojo, Lanelle, Nikki... Les Très Chaudes Dames, comme il aimait à les appeler.

Il monta le volume audio.

« Ici Murray, annonça-t-il. Je commence à synchroniser. »

Central Groupe lui donna le *la* pour le calibrage, une note pure et soutenue. Il tourna son récepteur pour-se régler sur elle.

« Vous êtes à 432, dit Central Groupe. Montez un peu votre registre. Là. Voilà. Ne bougez plus. 440, parfait. »

Les notes se confondirent tout à fait. Il était synchrone pour le son. Un petit réglage subtil des visuels, à présent. La mire disparut et l'écran ne montra plus que Nate, tout nu, grand, arrogant, à la mâchoire agressive, couvert des cuisses à la gorge d'une épaisse toison noire frisée. Il sourit, s'inclina, se pavana. Murray fit des réglages minutieux, jusqu'à ce qu'il soit pratiquement impossible de distinguer la projection holographique tri-dimensionnelle de Nate du véritable Nate, à des centaines de kilomètres de là dans sa chambre de San Diego. Murray était pointilleux, quand il effectuait ses réglages. Le moindre écart perceptible dans l'approximation de la réalité émoussait le plaisir que Groupe lui causait. Pendant quelques instants, il regarda

Nate aller et venir d'un pas élastique, pour épuiser un surplus d'énergie et se mettre dans une forme parfaite : un élément de distorsion mineur s'insinua dans les marges de l'image, et, intervenant dans le débordement manuel, Murray transmet ses propres corrections au Central jusqu'à ce que tout soit parfait.

Ensuite ce fut l'amplification principale des ondes cervicales, programmant l'information dans la sphère émotionnelle : alimentation endocrine, réglage nerveux, aperception épithéliale, réception érogène. Avec diligence, Murray les brancha à tour de rôle. Au début, il ne capta qu'une vague confusion informe de cérébration générale mais bientôt, comme les dessins complexes se précisent sur un tapis d'Orient, les caractéristiques spécifiques de l'output mental de Nate commencèrent à se clarifier : nervosité, avidité, excitation, vivacité, intensité. La formidable puissance virile de Nate se diffusa.

À ce stade de la soirée, Murray avait encore une conception distincte de lui-même en tant qu'entité indépendante de Nate, mais cela passerait assez vite.

« Prêt, annonça Murray. J'attends la transmission de Groupe. »

Il dut attendre pendant quinze minutes intolérables. Il était toujours le plus rapide à synchroniser. Et puis il devait prendre patience en transpirant, désespérément cramponné à ses équilibres et à ses réglages en attendant les autres. Tout autour du circuit, ils continuaient de tripoter leurs appareils, de les régler avec divers degrés de compétence. Il songea à Kay opérant en ce moment des réglages fébriles, pour se mettre sur la longueur de Serena comme lui-même l'avait fait pour Nate.

« Transmission de Groupe », annonça enfin le Central.

Murray ferma les derniers circuits. En une folle ruée se déversèrent dans sa conscience les consciences mêlées de Van, Dirk, Conrad et Finn, branchées sur lui via Nate, et moins intensément parce que plus indirectement, celles de Kay, Maria, Lanelle, Jojo et Nikki, transmises jusqu'à lui au moyen de leur lien avec Serena. Tous les douze étaient maintenant synchrones. Ils avaient une fois de plus atteint Groupe. Maintenant les réjouissances pouvaient commencer.

Maintenant, Nate s'approchant de Serena. Les instants magiques des jeux préliminaires. Ce pétilllement de première excitation, cet envol érotique majestueux, soulevant tout le monde vers le zénith comme un adagio de Beethoven, comme une dose massive d'acide. Nate. Serena. San Diego. Leur chambre galerie des glaces scintillante. Partout des images reflétées. Un millier de seins frémissants. Cinq cents pines dressées. Mains, yeux, langues, cuisses. Le lit circulaire ondulant, tressautant, Murray, allongé, enfermé dans son labyrinthe de matériel d'amplification sophistiqué, recevant des inputs aux tempes, à la gorge, à la poitrine et dans les reins, –sentant son palais s'assécher,

son bas-ventre brûler. Il s'humecta les lèvres. Ses hanches entamèrent, de leur propre chef, un lent mouvement de poussée rythmique. La main de Nate passa sur les globes tendus de la poitrine de Serena. Saisit les mamelons rigides entre des doigts velus, les pinça, les caressa du pouce. Murray sentit les fermes nodosités de chair gonflée dans ses propres mains vides. La fusion d'identités commençait. Il devenait Nate, Nate affluait en lui, et il était les autres aussi, Van, Jojo, Finn, Nikki, tous, les feedbacks oscillant en tourbillons inter-personnels tout au long du circuit. Kay. Il faisait partie de Kay, elle de lui, tous deux de Nate et de Serena. Inextricablement emmêlés. Ce que Nate éprouvait, Murray l'éprouvait. Ce que Serena éprouvait, Kay l'éprouvait. Quand la bouche de Nate plongea sur celle de Serena, la langue de Murray jaillit. Et il sentit le bout humide de celle de Serena. Chair contre chair, peau contre peau. Serena palpitait. Pourquoi pas ? Six hommes lui roulant des patins à la fois. Elle était d'ailleurs toujours prompte à s'éveiller. Elle en redemandait. Non que Nate soit pressé ; baiser, c'était sa spécialité, il en faisait toujours une super-production. Et il était bien obligé, avec dix amis intimes comme passagers de son voyage. Donne-nous un spectacle, Nate. Et Nate se faisait un plaisir d'obéir. Maintenant il la humait. Ses joues piquantes entre les cuisses satinées. Ah ! cette langue active ! Ah ! les soupirs et les plaintes ! Et puis elle lui rendait la pareille, le prenait à pleine bouche. Murray soupira de délice. Ses petites succions gourmandes, ses joyeux coups de langue : une fellatrice hors pair, cette femme. Il trembla. Il s'y plongeait pleinement, maintenant, il partageait chacune des impulsions de Nate. Il *devenait* Nate. Oui. Le corps avide de Serena s'ouvrait à lui. Sa verge frémissante hésitant au-dessus d'elle. La vieille magie de Groupe s'imposait. Nate jouait tous ses tours, ne reculait devant rien. Quand ? Maintenant. *Maintenant*. Le coup de reins. L'instant rapide de la pénétration glissante. Ah ! Ah ! Ah ! Serena possédée simultanément par Nate, Murray, Van, Dirk, Conrad, Finn. Finn, Conrad, Dirk, Van, Murray et Nate possédant simultanément Serena. Et, palpitant par procuration en cadence avec Serena, Kay, Maria, Lanelle, Jojo, Nikki. Kay. Kay. Kay. Grâce à la sorcellerie du circuit fermé, Nate prenait Kay alors qu'il avait Serena, Nate avait Kay, Maria, Lanelle, Jojo, Nikki toutes à la fois, elles étaient prises par lui, une macédoine d'identités, une *olla potrida* de copulations, et tandis que tous les douze accédaient à une extase partagée et multipliée, Murray fit une sottise. Il songea à Kay.

Il pensa à Kay. Kay, seule dans son berceau de séquoias, Kay aux hanches houleuses, aux cheveux dansants, aux seins luisants et moites de sueur, Kay frissonnant et soupirant dans l'étreinte simulée de Nate. Murray essaya de la rejoindre au travers du circuit de Groupe, essaya de trouver et d'isoler le fil discret du moi qui était Kay, essaya

d'éliminer les dix identités étrangères et de transformer cet accouplement en une rencontre entre elle et lui. C'était carrément violer l'esprit de Groupe ; c'était aussi une tentative impossible puisqu'elle lui avait refusé son autorisation d'établir un lien interne spécial entre eux deux, ce soir, et à ce moment elle ne lui était accessible qu'en tant que facette de la Serena rehaussée et déployée. Au mieux, il pourrait tendre vers Kay au moyen de Serena et effleurer le bord de son âme, mais le contact était brumeux et incertain. Comprenant immédiatement ce qu'il essayait de faire, elle le repoussa avec mauvaise humeur, tout en se submergeant plus encore dans la conscience de Serena. Rejeté, vacillant, il glissa dans la confusion, transmettant des contre-courants déplaisants dans tout le Groupe. Nate laissa fuser une averse d'irritation malgré ses efforts héroïques au calme, et galopa vers l'orgasme bien avant l'heure, entraînant tout le monde avec lui en haletant. Tandis que la frénésie orgasmique se donnait libre cours, Murray tenta de rentrer dans le circuit, mais il était déboussolé, désaffilié, et il se vida machinalement sans le moindre frémissement de plaisir. Et puis tout fut terminé. Il resta un moment inerte, ruisselant, se sentant souillé, dérouté, insatisfait. Au bout d'un moment, il débrancha ses appareils et alla prendre une douche froide.

Kay le rappela une demi-heure plus tard.

« Espèce de cinglé ! cria-t-elle. Qu'est-ce que tu essayais de faire ? »

Il promit de ne pas recommencer. Elle pardonna. Il bouda pendant deux jours, se tenant à l'écart de Groupe. Il manqua le partage avec Conrad et Jojo, Klaus et Lois. Le troisième jour, Kay et lui figuraient au programme de Groupe. Il ne voulait pas la partager avec les autres. Il n'y était pas contraint, naturellement. Personne n'était forcé d'agir en Groupe. Il pouvait se décommander et continuer de boudier, et Dirk ou Van ou un autre le remplacerait ce soir. Mais Kay ne manquerait pas nécessairement son tour. Sûrement pas. Il n'aimait guère l'alternative. S'il baisait Kay comme prévu, il l'offrirait à tous les autres. S'il s'écartait, elle ferait ça avec un autre. Dans ce cas, autant être celui qui couche avec elle. Devant ce choix déplaisant, il décida de s'en tenir au programme original.

Il surgit chez elle huit heures à l'avance. Il la trouva étendue sur un tapis d'aiguilles de pin dans un bosquet marbré de soleil, jouant avec une pile de cubes de musique. Mozart tintait dans l'air embaumé.

« Partons demain, quelque part ensemble, dit-il. Toi et moi.

— Tu en es encore à toi-et-moi ?

— Excuse-moi.

— Où veux-tu aller ? »

Il haussa les épaules.

« Hawaï ? L'Afghanistan, la Pologne, la Zambie ? Peu importe. Rien que pour être avec toi.

— Et Groupe ?

— Ils peuvent se passer de nous un moment. »

Elle roula sur elle-même, réduisit paresseusement Mozart au silence et entama un cube de Bach.

« J'irai », dit-elle.

Les Variations Goldberg transcrites pour glockenspiel.

« Mais seulement si nous emportons notre équipement de Groupe.

— Ça a tellement d'importance pour toi ?

— Pas pour toi ?

— J'adore Groupe, dit-il, mais ce n'est pas tout dans la vie. Je peux vivre sans, un moment. Je n'en ai pas besoin, Kay. C'est de toi que j'ai besoin.

— C'est obscène, Murray.

— Non. Pas du tout.

— C'est assommant, en tout cas.

— Je regrette que tu le penses.

— Tu veux lâcher Groupe ? »

Je veux que nous lâchions Groupe tous les deux, pensa-t-il, et je veux que tu vives avec moi. Je ne peux plus supporter de te partager, Kay. Mais il n'était pas prêt à se hausser à ce niveau de confrontation.

« Je veux rester dans Groupe si c'est possible, dit-il, mais je voudrais aussi étendre et développer un peu de un-sur-un avec toi.

— Tu as déjà rendu cela excessivement clair.

— Je t'aime.

— Tu me l'as déjà dit aussi.

— Qu'est-ce que tu veux, Kay ? »

Elle rit, roula sur le dos, leva les genoux jusqu'à ce qu'ils touchent ses seins, écarta les cuisses, s'ouvrit à un rayon de soleil.

« Je veux m'amuser », répondit-elle.

Il commença à installer son matériel une heure avant le coucher du soleil. Parce qu'il était en représentation, les calibrages devaient être beaucoup plus délicats qu'un soir ordinaire. Il devait non seulement transmettre une gamme entière de rapports de contrôle au Central pour aider les autres dans leur mise au point, mais obtenir aussi un parfait équilibre d'input et d'output avec Kay. Il s'appliqua à ses tâches complexes d'un air morose, pas du tout excité à la pensée que bientôt Kay et lui feraient l'amour. Cela calmait ses ardeurs de savoir que Nate, Dirk, Van, Finn, Bruce et Klaus la posséderaient aussi. Pourquoi la leur accordait-il avec tant de regret ? Il n'en savait rien. Une telle exclusivité, venant ainsi sans raison, le choquait et le dégoûtait. Cependant, ce sentiment le dominait complètement. J'ai

peut-être besoin de me faire soigner, pensa-t-il.

L'heure de Groupe, maintenant. Douces senteurs ionisées planant dans la chambre d'Eros. Kay était chaude, réceptive, passionnée. Ses yeux brillèrent quand elle tendit les mains vers lui. Ils avaient fait l'amour cinq cents fois et elle ne présentait aucun signe de lassitude. Il savait qu'il la faisait bander. Il espérait qu'il l'excitait plus que tout autre. Il la caressa savamment de mille façons, et elle ronronna et roucoula et se tortilla. Ses mamelons se dressaient ; pas de simulation possible, là. Pourtant, quelque chose n'allait pas. Pas chez elle, chez lui. Il était lointain, distant. Il semblait observer les événements de l'extérieur, comme si ce soir il n'était qu'un spectateur de Groupe, mal branché, encore moins engagé dans l'action que Klaus, Bruce, Finn, Van, Dirk. Pour la première fois, sentir qu'il avait un public l'affectait. Sa technique, qui dépendait plus de la finesse et de la grâce que de la passion et de la force, devint un piège, l'enfermant dans une suite d'arabesques et de pirouettes dépourvues de passion. Il était distrait, comme il ne l'avait jamais été, par les minuscules plaques télémétriques collées le long du cou et à l'intérieur des cuisses de Kay. Il se surprit à adresser des messages silencieux aux autres hommes. Alors, Nate, qu'est-ce que tu dis de ça ? Tâte cette fesse, Dirk. Dresse le vieux zob, Bruce. Han. Han. Ah. Oh.

Kay ne semblait rien remarquer d'insolite. Elle jouit trois fois durant le premier quart d'heure. Il doutait de parvenir jamais à jouir. Il continua de s'évertuer, dedans-dehors, dedans-dehors, comme un piston sans âme. Une sorte de revanche sur Groupe, comprit-il. Vous voulez partager Kay avec moi, les gars, d'accord, mais c'est tout ce que vous allez y trouver. Ça. Oh. Oh. Oh. Enfin, il ressentit le picotement orgasmique familial, réduit au dixième de son intensité normale. Quand il jouit, il le remarqua à peine.

Après, Kay demanda :

« Et ce voyage ? Est-ce que nous partons toujours demain ?

— Remettons ça à plus tard », répondit-il.

Il fit un saut seul à Istanbul et passa une journée dans le souk couvert à acheter des babioles bon marché mais exotiques pour chaque femme de Groupe. À la tombée de la nuit, il sauta au Détroit de Mac Murdo où le joyeux été antarctique était en plein essor, et passa six heures sur les pistes de ski polaires, revenant avec une peau hâlée par le vent et des muscles endoloris. Plus tard, au chalet, il fit la connaissance d'une Portugaise maigre aux cheveux auburn et coucha avec elle. Elle était très bien, à sa façon sans cœur, experte et mécanique. Sans doute pensait-elle la même chose de lui. Elle lui demanda si cela l'intéressait de se joindre à son Groupe, qui opérait au Portugal et à Ibiza.

« J'ai déjà une affiliation », dit-il.

Il sauta à Addis-Abeba après le petit déjeuner, prit une chambre au *Hilton*, dormit un jour et demi et se rendit à Sainte-Croix pour une nuit de bob nautique entre les récifs. Quand il ressauta en Californie le lendemain, il appela immédiatement Kay pour connaître les nouvelles.

« Nous avons discuté d'un nouvel arrangement des accouplements de Groupe, dit-elle. La semaine prochaine, qu'est-ce que tu dirais de toi et Lanelle, moi et Dirk ?

— Est-ce que ça veut dire que tu me lâches ?

— Mais non, pas du tout, idiot. Mais je pense sincèrement que nous avons besoin de variété.

— Groupe a été organisé pour nous fournir toute la variété que nous pouvons désirer.

— Tu sais ce que je veux dire. D'ailleurs, il te vient une fixation malsaine sur moi en tant qu'objet sexuel isolé.

— Pourquoi me repousses-tu ?

— Je ne te repousse pas. Je cherche à t'aider, Murray.

— Je t'aime.

— Aime-moi d'une manière plus saine, alors. »

Ce soir-là, c'était au tour de Maria et de Van. La nuit suivante, Nikki et Finn. Ensuite, Bruce et Mindy. Il se brancha pour chacun, tentant d'éroder sa peine dans des frénésies de luxure nocturne. Le troisième soir, il se sentit très fatigué et tout aussi chagrin. Il se donna congé la nuit suivante. Et puis le programme proposa la première réunion Murray-Lanelle.

Il sauta à Hawaii et installa son matériel dans le vaste lanai de Lanelle au bord de la plage de Molokai. Il avait déjà couché avec elle, naturellement. Toutes les personnes de Groupe avaient fait l'amour ensemble, durant les mois préliminaires d'épreuves de compatibilité. Mais ensuite, ils s'étaient tous organisés par couples plus ou moins réguliers, et il ne l'avait plus approchée. L'année précédente, la seule femme de Groupe avec qui il avait couché était Kay. Par choix

« Tu m'as toujours plu », lui dit Lanelle.

Elle était grande, avec des seins lourds, de larges épaules, des yeux bruns chaleureux, des cheveux blonds et une peau couleur de miel.

« Tu es un petit peu fou, mais ça ne me gêne pas. Et j'adore baiser avec les Scorpions.

— Je suis Capricorne.

— Eux aussi. J'adore baiser avec tous les signes. Sauf les Vierges. Je ne peux pas souffrir les Vierges. Tu te souviens, nous devions avoir un Vierge dans Groupe, au début. Je l'ai blackboulé. »

Ils nagèrent et firent un peu de surf pendant une heure ou deux, avant de se mettre au calibrage. L'eau était tiède mais une brise

fraîche soufflait de l'est, arrivant de Californie comme une rafale de mauvaises nouvelles. Lanelle le taquina et le caressa dans l'eau, pour rire, et puis plus sérieusement. Elle avait toujours été agressive, hardie, orgueilleuse. Ses appétits étaient prodigieux. Ses yeux luisaient de désir.

« Viens donc », dit-elle finalement en le tirant par la main.

Ils coururent à la maison et il commença à régler ses appareils. Il était encore tôt. Il songea à Kay et son cœur se serra. Qu'est-ce que je fais ici ? se demanda-t-il. Il aligna les appareils de Groupe avec des mains nerveuses, commettant beaucoup d'erreurs. Lanelle se tenait derrière lui et frottait ses seins contre son dos nu. Il dut lui demander de cesser. Enfin tout fut prêt et elle le jeta avec elle sur le sol spongieux, en le recouvrant de son corps. Lanelle aimait toujours être dans la position dominante. Sa langue explora la bouche de Murray et ses mains lui pétrirent les hanches et elle se pressa contre lui. Elle avait beau avoir un corps chaud et lisse et vif, il n'éprouvait pas le moindre commencement d'excitation. Rien. Elle le prit dans sa bouche mais le cas était désespéré. Il resta inerte, flasque, mort, incapable de fonctionner. Et tous les autres qui s'étaient branchés et qui attendaient.

« Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-elle. Qu'est-ce que je dois faire, chéri ? »

Il ferma les yeux et imagina Kay s'accouplant avec Dirk, par pur masochisme, et cela l'excita un peu, le redressa à demi, et il glissa en elle comme une anguille curieuse. Elle trotta et galopa vers l'extase au-dessus de lui. C'est dégoûtant, pensa-t-il. Je me démolis. Kay. Kay. Kay.

Et puis Kay eut sa nuit avec Dirk. Tout d'abord, Murray se dit qu'il n'y participerait pas, tout simplement. Il n'y avait pas de raison, après tout, de se soumettre à quelque chose comme ça s'il devait en souffrir. Dans le passé, cela n'avait jamais été douloureux pour lui de voir Kay avec un autre homme, appartenant ou non à Groupe, mais depuis ses crises de jalousie, tout avait changé. En principe, les couples de Groupe étaient interchangeables, l'un d'eux servant d'intermédiaire aux autres chaque soir, mais ces temps-ci, la théorie et la pratique coïncidaient de moins en moins dans l'esprit de Murray. Personne ne serait surpris ni troublé s'il n'avait pas envie de participer ce soir. Cependant, toute la journée il fut obsédé, il se laissa aller à des fantasmes, il imagina Kay et Dirk, les moindres gestes, les sons, tous deux se faisant face, souriant, s'embrassant, tombant sur le lit, s'étreignant, les mains de Dirk glissant sur le mince corps de Kay, sa bouche sur sa bouche, sa poitrine écrasant ses seins menus, Dirk la pénétrant, la sautant, plongeant, poussant, jouissant, Kay qui jouissait,

et puis tous deux se levant pour aller se rafraîchir dans l'océan et revenant dans la chambre, se faisant face en souriant, recommençant. Vers la fin de l'après-midi la scène s'était si souvent jouée qu'il ne vit aucun risque à en connaître la réalité : au moins il aurait Kay, ne fût-ce que par procuration, en faisant Groupe ce soir. Et cela l'aiderait peut-être, pensait-il, à se délivrer de son obsession. Mais ce fut pire que ce qu'il avait imaginé. La vue de Dirk, tout en muscles et hanches minces, le terrifia ; Dirk était prêt à l'amour bien avant les bagatelles préliminaires, et Murray en vint à craindre confusément que lui, et non Kay, soit la cible de cette longue flamberge rigide. Et puis Dirk commença à caresser Kay. À chaque mouvement insidieux de cette main, il semblait qu'un segment vital des rapports de Murray avec Kay était oblitéré. Il était contraint de regarder Kay par les yeux de Dirk, la figure rougie, les narines palpitantes, les lèvres molles et humides et cela le tuait. Lorsque Dirk plongea profondément en elle, Murray se roula en boule, dans la position fœtale, une main crispée sur son aine, l'autre contre ses lèvres, le pouce dans la bouche. Il ne pouvait le supporter. De penser que tous possédaient Kay en même temps. Pas seulement Dirk. Nate, Van, Conrad, Finn, Bruce, Klaus, tous les hommes de Groupe, tous branchés ce soir pour cette nouveauté, l'accouplement Kay-Dirk. Et Kay se donnait à eux tous avec joie, de son plein gré, avec enthousiasme. Il devait fuir, maintenant, instantanément ; même si en coupant à ce moment la communication de Groupe il déséquilibrait les réglages de tous et provoquait des contre-courants chaotiques risquant de donner aux autres la nausée ou pire encore. Il s'en moquait. Il devait se sauver. Il hurla et débrancha son appareil.

Il attendit deux jours et alla la voir. Elle faisait ses exercices, flottant comme un nuage dans un arrangement étincelant d'anneaux de métal et de boucles de corde suspendus à des hauteurs variant constamment, au plafond de son solarium. Il se planta au-dessous d'elle, en se tordant le cou.

« Je veux que nous nous retirions tous les deux de Groupe, Kay.

— C'était prévisible.

— Ça me tue. Je t'aime tant que je ne peux pas supporter de te partager.

— Alors m'aimer, ça veut dire me posséder ?

— Laissons tomber un moment. Explorons les ramifications du un-sur-un. Un mois, deux mois, six mois, Kay. Simplement jusqu'à ce que je me débarrasse de cette folie. Ensuite nous réintégrerons.

— Tu avoues donc que c'est une folie.

— Je ne l'ai jamais nié ! »

Il commençait à avoir le torticolis.

« Voudrais-tu avoir la gentillesse de descendre de ces anneaux pendant que nous causons ?

— Je t'entends parfaitement d'ici, Murray.'

— Veux-tu quitter Groupe et partir avec moi, pendant un certain temps ?

— Non.

— Veux-tu y réfléchir ?

— Non.

— Est-ce que tu te rends compte que tu es intoxiquée de Groupe ? demanda-t-il.

— Je ne trouve pas que ce soit une estimation exacte de la situation. Mais est-ce que tu te rends compte, toi, que tu es dangereusement fixé sur moi ?

— Je sais.

— Et qu'est-ce que tu te proposes de faire ?

— Ce que je fais en ce moment. En venant à toi, en te demandant d'accepter le un-sur-un avec moi.

— Assez !

— Un-sur-un a été assez bon pour la race humaine pendant des milliers d'années.

— C'était une prison. C'était un piège. Nous sommes enfin libérés du piège. Tu ne m'y feras pas rentrer. »

Il avait envie de la tirer, de la faire tomber de ses anneaux et de la secouer.

« Je t'aime, Kay.

— Tu as une drôle de façon de le montrer. En essayant de limiter mon champ d'expérience. En cherchant à me cloîtrer dans une cachette quelconque. Ça ne marchera pas.

— Définitivement non ?

— Définitivement non. »

Elle accéléra son allure, se jetant audacieusement de boucle en boucle. Sa silhouette nue luisante l'agaçait et le provoquait. Il haussa les épaules et les laissa retomber, puis s'en alla tête basse, voûté. C'était précisément la réaction qu'il avait attendue. Pas de surprise. Très bien. Très bien. Il passa du solarium dans la chambre, souleva son appareil de Groupe de la mallette. Lentement, méthodiquement, il le mit en pièces, replia le cadre jusqu'à le briser, arrachant par poignées des condensateurs et des fils, brisant les éléments fragiles, enfonçant le panneau de contrôle. L'instrument n'était déjà plus qu'une ruine quand Kay se précipita.

« Mais qu'est-ce que tu fais ? » glapit-elle.

Il écrasa sous son talon les ravissants cadrans de calibrage et d'un coup de pied projeta vers elle ce qui restait de l'appareil. Il faudrait sans doute des mois avant qu'un nouveau poste soit correctement

réglé et synchronisé.

« Je n'avais pas le choix », lui dit-il tristement.

Ils devraient le punir. C'était inévitable. Mais comment ? Il les attendit chez lui et bientôt ils arrivèrent, tous, Nate, Van, Dirk, Conrad, Finn, Bruce, Klaus, Kay, Serena, Maria, Jojo, Lanelle, Nikki, Mindy, Lois, surgissant de nombreux recoins du monde, certains en tenue de soirée, d'autres nus ou presque, certains échevelés et ensommeillés, tous furieux, tendus, en proie à une colère froide. Il essaya de soutenir leurs regards.

« Tu dois être terriblement malade, Murray, dit Dirk. Nous te plaignons.

— Nous sommes là pour te faire de la thérapie. »

Murray leur rit au nez.

« De la thérapie. Tiens donc. Quel genre de thérapie ?

— Pour te débarrasser de ton exclusivisme, reprit Dirk. Pour brûler tous les déchets de ton esprit.

— Traitement de choc, ajouta Finn.

— Ne me touchez pas !

— Tenez-le bien », ordonna Dirk.

Rapidement, ils l'entourèrent. Bruce plaqua sur sa poitrine un bras semblable à une barre de fer. Conrad lui saisit les mains et ramena ses poignets en arrière, dans son dos. Finn et Dirk se collèrent contre ses flancs. Il était sans défense.

Kay commença à se déshabiller. Nue, elle s'allongea sur le lit de Murray, fléchit les genoux, écarta les cuisses. Klaus monta sur elle.

« Qu'est-ce que ça veut dire, bon dieu ? » cria Murray.

Efficacement mais sans passion, Kay excita Klaus, et efficacement mais sans passion il la pénétra. Murray se débattit vainement tandis que leurs deux corps s'agitaient ensemble. Klaus ne fit rien pour éveiller les sens de Kay. Il parvint à l'orgasme en quatre ou cinq minutes, grogna une fois, et se détacha d'elle, en sueur, la figure congestionnée. Van le remplaça entre les jambes de Kay.

« Non, dit Murray. Je vous en prie. Non. »

Inexorablement Van prit son tour, rapide, impersonnel. Nate suivit. Murray chercha à ne pas voir mais ses yeux ne voulaient pas rester fermés. Un bizarre sourire brilla sur les lèvres de Kay quand elle se donna à Nate. Nate se releva. Finn s'approcha du lit.

« Non ! » hurla Murray, et il décocha un coup de pied derrière lui qui expédia Conrad hurlant à l'autre bout de la pièce.

Les mains de Murray étaient libres. Il se tordit et s'arracha à Bruce. Dirk et Nate le retinrent quand il se rua vers Kay. Ils s'emparèrent de lui et le jetèrent au sol.

« La thérapie ne marche pas, dit Nate.

— Sautons le reste, grommela Dirk. Ce n'est pas la peine d'essayer

de le guérir. Son cas est désespéré. Laissez-le se relever. »

Murray se mit prudemment debout. Dirk déclara :

« À l'unanimité des voix, Murray, nous t'expulsons de Groupe pour attitude anti-Groupe et en particulier pour ta destruction anti-Groupe des appareils de Kay. Tous tes privilèges de Groupe te sont retirés. »

Sur un signe de Dirk, Nate sortit l'appareil de Murray de sa mallette et le réduisit à un tas de fragments.

« Je te parle en ami, Murray, ajouta Dirk, et je te conseille de penser sérieusement à subir un total recyclage de personnalité. Tu es dans de sales draps, tu le sais ? Tu as besoin de beaucoup de soins. Tu es dans un état lamentable.

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ? demanda Murray.

— C'est tout. Adieu, Murray. »

Ils s'en allèrent. Dirk, Finn, Nate, Bruce, Conrad,

Klaus, Van, Jojo, Nikki, Serena, Maria, Lanelle, Mindy, Lois. Kay fut la dernière à partir. Elle resta sur le seuil, serrant ses vêtements roulés en boule. Elle ne semblait pas avoir peur de lui du tout. Elle avait une expression curieuse, de... était-ce de la tendresse ? de la pitié ? Elle murmura :

« Je suis navrée qu'on ait dû en venir là, Murray. Je suis si triste pour toi. Je sais que ton geste n'était pas hostile. Tu as fait ça par amour. Tu avais complètement tort, mais tu as agi par amour. »

Elle revint vers lui et l'embrassa légèrement sur la joue, le bout du nez, les lèvres. Il ne bougea pas. Elle sourit. Elle lui caressa le bras.

« Je suis si navrée, souffla-t-elle. Au revoir, Murray. »

Et en franchissant le seuil elle se retourna pour lui dire :

« C'est tellement dommage. J'aurais pu t'aimer, tu sais ? J'aurais vraiment pu t'aimer. »

Il s'était dit qu'il attendrait leur départ avant de laisser couler ses larmes. Mais lorsque la porte se referma sur Kay, il découvrit que ses yeux restaient secs. Il n'avait pas de larmes. Il était absolument calme. Engourdi. En cendres.

Au bout d'un long moment, il se changea et sortit. Il fit un saut à Londres, découvrit qu'il y pleuvait, et sauta à Prague, où l'atmosphère lui parut suffocante, puis à Séoul où il dîna d'un barbecue de bœuf et de kimchi. Puis il sauta à New York. Devant une arcade de Lexington Avenue, il leva une fille complaisante aux longs cheveux noirs.

« Allons dans un hôtel », proposa-t-il, et elle sourit et hocha la tête.

Il s'inscrivit pour un séjour de six heures. Dans la chambre, elle se déshabilla sans attendre qu'il le lui demande. Elle avait un corps lisse et souple, le ventre plat, la peau claire, des seins hauts et pleins. Ils s'allongèrent et, en silence, il la prit sans préliminaires. Elle était avide et sensitive. Kay, pensait-il. Kay. Kay. Tu es Kay. Le spasme culminant

le secoua avec une violence inattendue.

« Tu permets que je fume ? demanda-t-elle quelques minutes plus tard.

— Je t'aime, dit-il.

— Quoi ?

— Je t'aime.

— Tu es mignon.

— Viens vivre avec moi. Je t'en prie. Je t'en prie. Je parle sérieusement.

— Quoi ?

— Vis avec moi. Épouse-moi.

— *Quoi !*

— Je ne te demande qu'une chose. Pas de Groupe. C'est tout. À part ça, tu pourras faire ce que tu voudras. Je suis riche. Je te rendrai heureuse. Je t'aime.

— Tu ne connais même pas mon nom.

— Je t'aime.

— Papa, t'es pas bien dans la tête.

— Je t'en supplie. S'il te plaît.

— Un dingue. À moins que tu te fiches de moi ?

— Je parle très sérieusement, je t'assure. Vis avec moi. Sois ma femme.

— Un dingue, répéta-t-elle. Je me tire ! »

Elle bondit et chercha ses vêtements.

« Bon dieu, un fou !

— Non », assura-t-il, mais elle était déjà partie, sans même prendre le temps de se rhabiller, courant hors de la chambre, ses fesses roses brillant comme des phares tandis qu'elle s'enfuyait.

La porte claqua. Il secoua la tête. Il resta assis, tout raide, pendant une demi-heure, une heure, un temps incommensurable, pensant à Kay, pensant à Groupe, se demandant ce qu'ils faisaient ce soir, au tour de qui ce serait. Enfin il se leva et s'habilla et quitta l'hôtel. Une terrible agitation s'empara de lui. Il sauta à Karachi et y resta dix minutes. Il sauta à Vienne. À Hang-tchéou. Il n'y resta pas. À la recherche de quoi ? Il n'en savait rien. Cherchant Kay ? Kay n'existait pas. Cherchant. Cherchant simplement. Hop. Hop. Hop.

Traduit par FRANCE-MARIE WATKINS.

In the Groupe.

SOUS DES BANNIÈRES TRIOMPHALES

par James Blish

L'amour dont rêvent Sturgeon, Zebrowski et Pamela Sargent est une fusion ; le héros de Silverberg demande une fusion sans l'obtenir. Tout cela ne nous fait pas sortir du modèle romantique. Mais il faut bien aborder le cas des gens pour qui l'union sexuelle n'est pas le couronnement de l'existence. La séparation des sexes implique le pouvoir de dire non. Ceux qui en usent ne sont pas moins vulnérables ; ils le sont autrement. La malédiction suprême, pour eux, ce serait d'obtenir une fusion sans l'avoir désirée. Nous voilà très loin des idéaux en vigueur – mais pas si loin, peut-être, de ce que beaucoup d'entre nous vivent quotidiennement. Le choix de la mort, finalement, serait-ce le refus de la passion ?

1

SE sentant aussi nue qu'un soldat de peppermint dans son enveloppe de cellophane, le docteur Ulla Hillstrom regarda une cape volante virevolter vers l'horizon obscur, non sans une certaine ironie. Presque transparente dans la froide et distante lumière d'arc électrique que donnait le soleil sur Titan, la créature voltigeante paraissait plus chaude que ce qui l'entourait, bien que la simple raison lui assurât qu'elle n'avait pas plus que les moins 194 degrés du méthane tenu où elle évoluait. Malgré l'efficacité aussi inquiétante qu'éprouvée de la bulle virale qu'elle portait, Ulla avait du mal à se fier à sa vigilance, bien qu'elle fût probablement tout aussi – ou tout aussi peu – vivante que cette cape volante.

La machine – Ulla préférait y penser en ces termes – représentait indéniablement un grand progrès par rapport aux anciennes combinaisons spatiales pressurisées. Fabriquée (ou plutôt cultivée) sur la base d'une unique molécule géante de protéine, l'immatérielle pellicule de matière quasi vivante produisait les gaz nécessaires, maintenait la pression correcte, filtrait les radiations de presque tout le spectre électromagnétique, et, surtout, n'était jamais encombrante. Elle ne pouvait en outre être percée ou coupée ni, en fait, subir d'autres dommages qu'une destruction totale ; macroscopiquement,

elle consistait en une unité primaire unique, possédant toute l'intégrité physique d'un cristal de sel ou d'acier.

Sans doute n'était-elle pas réellement capable de pensée, au grand soulagement d'Ulla ; parfois, elle en donnait presque l'impression, ce qui était déjà trop. Aux yeux d'Ulla, son principal inconvénient était que, la plupart du temps, elle ne semblait même pas exister.

Apparemment, toutefois, elle fonctionnait ; autrement, Ulla aurait été aussi solide qu'un bonbon à la menthe, écroulée à jamais contre les arêtes coupantes et immaculées des pierres qui recouvraient, couche après couche, cette lune cruelle. Dehors – à quelques dangereux centimètres seulement de la chaleur précairement protégée de sa peau –, le bref tourbillon dont la cape volante s'était servie pour s'élever se calma, cédant la place à un silence figé où elle put entendre le crissement moqueur de la neige, telle une parodie de mouvement. Bien que ce fût impensable, il faisait de plus en plus froid. Titan s'inclinait sur l'orbite de Saturne, près de l'écliptique, et le soleil apparemment fixe descendait imperceptiblement, ce que les neiges sentaient dans leurs cristaux, mais que Lila, accoutumée aux caprices des cieux mouvants de la Terre, ne pouvait percevoir. Dans deux journées terrestres, il allait disparaître pour une semaine – pour une éternité.

À cette pensée, Ulla se tourna vers la direction d'où elle était venue le matin même. La cloche virale suivit son mouvement en souplesse, et les étoiles se firent plus brillantes, maintenant qu'Ulla avait le soleil dans le dos. Elle ne pouvait évidemment pas voir le camp de base. Elle s'était trop éloignée pour cela ; de toute façon, en dehors de quelques palpeurs minuscules, il était entièrement souterrain.

Il n'y avait rien à entendre sinon le crissement de la neige de méthane, rien à voir sinon une pointe obtuse de lumière brumeuse, ressemblant à s'y méprendre à une aurore boréale terrestre ou à la couronne solaire, se frayant un chemin parmi les étoiles indifférentes. Les anneaux de Saturne se levaient, tremblotant légèrement dans l'atmosphère bleu foncé, pareils aux bannières d'une armée spectrale. Même la face stupide de la planète géante gazeuse, traversée des raies pâles de tempêtes dénuées de sens, n'allait pas tarder à lui apparaître, si elle ne se dépêchait pas. Elle fit volte-face et commença à décharger le traîneau.

Le contact et le tintement du matériel d'échantillonnage la rasséréna un peu dans cette solitude ultime. Elle était efficace – grâce à des années d'entraînement, et à la répression d'un grand nombre de réflexes. Il était trop tard pour trembler, surtout à cette distance du soleil qui réchauffait les rues de son Stockholm, ses idiots de copains, ses amants sans intérêt. Toutes ces vaines aventures étaient terminées maintenant, comme une maladie qui s'achève. L'étreinte fantomatique

de la bulle virale était peut-être (peut-être seulement) moins satisfaisante mais plus digne de confiance ; bien plus digne de confiance, elle pouvait y compter.

Alors qu'elle se baissait pour enfoncer la pointe d'un thermocouple dans le sol glacé comme un gâteau de mariage, une seconde cape volante (à moins que ce ne fût la même ?) la frappa à la nuque et la précipita dans le cauchemar.

2

L'obscurité soudaine fut accompagnée d'un choc émotif profond et ambigu – malgré, ou peut-être à cause de son caractère singulièrement familier. Instantanément privée de ses forces, Ulla s'affaissa sur elle-même dans une spirale qui entraîna son esprit vers le néant.

La longue chute se ralentit juste avant la perte totale de conscience, la laissant sur l'appui précaire d'un rêve, d'un contrefort mental basé sur un passé vieux de quatre ans – une longue distance, si l'on se souvient quand dans un continuum à quatre dimensions, chaque seconde de temps équivalait à 299 331 kilomètres et des poussières. Souvenir bien insignifiant pour l'avoir retenue dans sa chute, et encore moins approprié à la soutenir : non de sa maison, de ses rares triomphes ou de son mariage raté, mais d'une sordide petite rencontre avec un journaliste à la conférence génétique de Madrid, alors qu'elle était déjà professeur-adjoint, déléguée du Gouvernement suédois, divorcée à vingt-cinq ans, et de toute façon une femme qui aurait dû éviter ce piège.

Dû ? Et pour trouver quoi de mieux ? Même en ces jours, la vie des scientifiques était, presque par définition, celle d'éternels exilés dans les campus universitaires. Il y avait tant de choses à apprendre – ou du moins à ne pas ignorer – que les hommes et femmes désireux de vivre une vie tant soit peu ardente et ordinaire ne restaient pas longtemps, quand par chance il avait été possible de les recruter. La seule perspective de cette vocation les faisait frémir ou renifler de dédain. Se préparer à une carrière scientifique, c'était désormais se vouer à une adolescence indéfiniment retardée, dont l'on ne s'éveillait que pour trouver son moi adulte prisonnier d'un corps inconnu. Cela l'avait laissée sans fierté, sans amour pour elle-même, sans défense d'aucune sorte, avec par contre une curieuse léthargie de vierge, une forte dépendance à l'égard d'un cadre familial et d'habitudes sans importance intrinsèque, ainsi qu'avec une vulnérabilité marquée à tout assaut tant soit peu insistant, que ce fût dans une lecture ou une rencontre, ou sous une autre forme – la laissant tout aussi léthargique qu'auparavant, une fois passé le spasme de snobisme, de politique ou de sentimentalité : recrutée trop facile pour avoir jamais été introduite là où se passent les choses importantes ou même pour avoir été

envisagée pour un tel rôle.

Il était surprenant, plus que surprenant, que dans la terreur sourde qui l'habitait, elle pût trouver le moindre repos sur un point d'appui aussi chancelant. L'incident madrilène avait été sans conséquence et de courte durée. Bien entendu, comme elle se l'était souvent dit elle-même, elle n'était pas une femme facile, et cet épisode n'avait été, ajoutait-elle avec défi, que sa seule ou, au pire, sa seconde expérience des joies de la spontanéité à laquelle toute femme a droit dans son histoire. Et ce n'avait pas été réellement une telle joie, ni une telle spontanéité ; elle ne se rappelait même plus le visage du garçon, elle se souvenait surtout de sa hâte presque méprisante.

Maintenant qu'elle en rêvait, toutefois, elle vit avec un regard terne et froid que, toute sa vie, dans bien des domaines, elle avait été souvent séduite par l'inconséquence. Même en ce moment où elle attendait la mort, il n'y avait rien d'autre dont elle pût se souvenir. Certains actes ont des conséquences, lui dit une pensée, mais pas les nôtres ; nous avons œuvré, mais jamais ressenti. Nous ne sommes pas plus seuls sur Titan, toi et moi, que nous ne l'avons jamais été. *Basta, per carita !* rideau sur Ulla.

Elle se réveillait dans les mêmes ténèbres qu'auparavant, sentit la cloche virale se blottir contre sa peau aveugle, et reconnut le choc émotif qui l'avait fait ainsi régresser : choc de la reconnaissance, mais de la reconnaissance de quelque chose qu'elle n'avait jamais ressenti elle-même. Seule dans un champ de neige de méthane sur Titan, elle avait involontairement épié...

Non. Ce n'était pas possible. En reniflant, elle repoussa la douillette bulle loin de ses seins dans l'obscurité et tenta de se lever. Un éclair de lumière frappa son front, comme si la bulle s'était un instant éclaircie avant de redevenir opaque. Elle était en vie mais tout le reste était totalement problématique. Que lui était-il arrivé ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Donc, se dit-elle, commençons par l'ignorance. Personne ne commence jamais autrement... et pourtant, il fut un temps où j'ignorais même cela.

En conséquence :

Bien que la régulation de la bulle virale fût en principe automatique, Ulla disposait d'une boîte de commandes fixée à sa gauche (en fait, un émetteur à ondes ultra-courtes), lui permettant de la moduler face à des environnements très particuliers dépassant les capacités d'ajustement autonome de la bulle. C'était la première fois qu'elle s'en

servait.

La bulle opacifiée s'éclaircit par endroits, sans toutefois retrouver vraiment sa transparence. Sa surface était zébrée de moirures et de hachures ressemblant à des arêtes de hareng, qui changeaient constamment d'orientation, tandis que le paysage de neige stérile, dehors, passait par toutes les couleurs du spectre. Ulla s'aperçut qu'en manœuvrant constamment les commandes (au hasard, car le résultat semblait sans rapport avec le calibrage indiqué en braille), elle pouvait obtenir une vue à peu près claire de l'extérieur pendant quelques secondes d'affilée.

Elle finit par comprendre ce qui s'était passé. Une cape volante l'entourait entièrement de ses replis. C'était en soi un fait sans précédent : les capes volantes n'avaient encore jamais attaqué des humains, et ne semblaient en aucune façon se soucier de la présence de ceux-ci à l'occasion de leurs brèves sorties. Par ailleurs, c'était également la première fois que quelqu'un s'aventurait aussi loin dans une bulle virale.

Il lui vint soudain à l'esprit que, en tenant compte du peu que l'on savait sur ces capes volantes, celles-ci ne différaient pas tellement des bulles virales. On aurait presque pu dire que l'une était la variété sauvage et l'autre la variété domestiquée d'une même espèce.

Pour alarmante qu'elle fût, cette idée n'était peut-être qu'une image, poétique peut-être, mais aussi pauvre en vérité que la plus grande partie de ce qu'on appelle poésie. Elle fit la grimace en pensant que, si elle s'en sortait, son histoire deviendrait pour les hommes de la base « l'affaire de la cape et de la bulle. »

L'étendue de neige devenait de plus en plus brillante : Saturne se levait. Un moment, les bancs de neige apparurent sous leur couleur normale, beige pâle, avant de virer au vert – un vert prune criard, intolérable. Ulla se hâta de manipuler le potentiomètre, et fut récompensée de ses efforts par quelques secondes d'éclairage normal. Elle eut à peine le temps d'y jeter un coup d'œil, toutefois, avant que son champ de vision ne fût envahi par un déferlement magenta, comme si elle voyait tout à travers un filtre pour photo couleur.

Impuissante, elle serra les dents et décida de ne pas s'en préoccuper. Il était bien plus important de découvrir ce que la cape volante avait fait à sa bulle, si elle voulait avoir une chance de se débarrasser de l'intruse.

Il ne semblait y avoir aucune séparation perceptible entre la bulle et la créature de Titan. Elles s'étaient apparemment fondues dans une union grotesque, où chacune des deux entités avait perdu son individualité. La surface totale de la pellicule qui l'entourait ne semblait pas plus grande qu'auparavant, mais elle collait moins à ses formes, et était moins bien adaptée à ses besoins. Pas tellement moins,

en fait : elle était toujours en vie, n'est-ce pas, alors que toute méconnaissance brutale des exigences de son organisme lui aurait été instantanément fatale. Mais combien de temps cela allait-il durer ainsi ? Peut-être cette chose indomptée qui l'étreignait n'était-elle dangereuse, pour le moment, que si Ulla cédait à la panique ; peut-être, aussi, le changement serait-il progressif, jusqu'à devenir un équivalent saturnien de la tunique de Nessus.

Cela pouvait même se produire très rapidement, avant qu'elle n'eût le temps de trouver un moyen de sortir de cette situation. L'idée de demander aux hommes de la base une aide, probablement inutile d'ailleurs, ne lui souriait guère, elle s'y résolut toutefois : on n'est jamais trop prudent.

Mais la trouble paroi unicellulaire de la bulle se refusait à laisser passer les ondes radio. Rien dans les écouteurs, même pas le chuintement des étoiles. Rien, sinon un petit craquement occasionnel dû à la perte d'énergie entropique dans les circuits eux-mêmes.

Elle était isolée. *Nun denn, allein !*

À l'instant même où elle pensait cela, la cape-bulle bougea autour d'elle, et une soudaine pression en bas de l'abdomen la fit culbuter en avant et avancer de quatre ou cinq pas sur la neige cristalline. La cape-bulle s'immobilisa de nouveau, tout en restant agitée de mouvements internes.

Ce n'était pas réellement surprenant : la cape devait être capable de mouvements de flexion volontaires afin de profiter des courants ascendants de l'atmosphère, tandis que la bulle pouvait varier dans des proportions considérables ses dimensions et sa tension superficielle afin de résister aux changements de pression atmosphérique, bien qu'il ne s'agit là que de mouvement réflexes automatiques. Non, il n'était pas étonnant que l'assemblage des deux pût bouger. Ce qui était plus inquiétant, c'était qu'elle en eût le désir.

Un vague mouvement, au loin, attira son regard : une cape solitaire, s'élevant à la verticale. Un moment, Ulla se demanda quelle source de chaleur pouvait être à l'origine d'un courant ascendant aussi localisé, puis elle se rendit brutalement compte qu'elle tremblait de haine réprimée. Elle ferma les yeux et serra les dents, s'enfonça les ongles dans les paumes dans un effort surhumain pour se maîtriser.

Des lignes noires déchiquetées traversèrent sa vision, comme sur l'écran d'une télé mal réglée, et ramenèrent toute son attention aux limites aussi étroites que personnelles de son dilemme présent. La vague d'émotion persista néanmoins, et l'idée l'effleura qu'elle lui était, du moins en partie, imposée de l'extérieur ; c'était une passion glaciale qu'elle avait interprétée comme de la fureur, car sa nature réelle, quelle qu'elle fut, était sans doute étrangère à son âme prisonnière. Bien que ce fût sa propre vie qui fût en jeu, et nulle autre,

elle se sentait coupable, comme si elle avait commis une indiscretion, et elle était aussi furieuse contre elle-même que contre ce qu'elle avait épié, tout en brûlant aussi innocemment que la lampe interdite dans la chambre d'Eros et de Psyché.

Encore une métaphore – mais était-elle tellement exagérée ? Ulla était une mortelle, assistant contre son gré à l'accouplement de deux essences inhumaines – monstrueusement loin de sa patrie – amants invisibles entraînés sur les ailes du vent – unis dans un palais d'une blancheur virginale où flottaient les bannières triomphales d'un haut dieu, père d'autres dieux, tandis que Vénus, avec non moins d'à-propos, était loin, bien loin, du genre d'amours qui se célébraient ici.

Que ces coïncidences étaient stupides ! Si elle continuait ainsi, elle allait finir par se croire avilie au pied de quelque croix.

L'impression d'une inquiétante tempête faisant rage hors d'elle, mais si près d'elle en même temps, persistait pourtant, pour incompréhensible qu'elle fût. Pire, elle semblait avoir une signification, une importance, qui lui échappait, et dans le contexte desquelles sa propre situation ne jouait qu'un rôle mineur.

Et si toutes ces impressions, loin d'être hors de propos, avaient en effet une signification, non pas abstraite, mais concernant directement ce fragment de vie déplacée qu'était Ulla Hillstrom ? Si glacial que fût son environnement, il n'en était pas moins certain que, depuis que la cape l'avait capturée, elle avait été assaillie par un tourbillon de souvenirs, de notions, d'analogies, de mythes, de symboles et d'images au caractère manifestement érotique, accompagnés de sensations franchement physiques ; tout cela était d'autant plus importun que c'était à la fois inapproprié et déplacé. Peut-être fallait-il se faire à l'idée que la saison des amours puisse tomber au cœur de l'hiver le plus glacial, et qu'elle soit accompagnée de terreurs ou des tourments qu'on ressent au fond de l'enfer. Il était possible, en tout état de cause, que tout ceci pût l'aider à se distancier de quelque façon de cette violente étreinte.

Non, c'était trop ridicule pour mériter une attention sérieuse, surtout s'il existait une autre issue, ce qui semblait être le cas : la source de chaleur. Comme nombre des micro-organismes terrestres auxquels elle était apparentée, la bulle pouvait survivre à des températures bien supérieures au point d'ébullition, mais il était permis de croire que la cape volante, indigène à ce monde plus froid que toutes les glaces du pôle, réagirait défavorablement à une chaleur même modérée.

Restait à savoir si elle-même était capable de mouvements volontaires dans cette situation. Elle essaya de faire un pas. La sensation était curieuse, comme si elle se déplaçait dans du miel liquide, mais la maladresse qui en résultait ne l'empêcha pas de gagner le traîneau.

Les roues dentées mordirent la neige avec un crissement soyeux et sec, à peine audible. Ulla maintint la vitesse au minimum, car elle n'y voyait pas grand-chose.

La cape solitaire était toujours visible au loin, à peu près au même endroit que précédemment – pour autant qu'Ulla pût en juger dans ce paysage cristallisé. C'était de toute façon son seul point de repère pour trouver la source de chaleur, dont la nature demeurait mystérieuse.

Une curieuse vibration, ou plutôt une palpitation de son environnement attira son attention. C'était à la fois un murmure saccadé, un mouvement spasmodique, un frémissement de la lumière. Comme si la cape-bulle qui l'enveloppait était agitée d'un léger tremblement. Cette impression s'accroissait progressivement au fur et à mesure que le traîneau avançait. Elle était impuissante contre ce sentiment – peut-être aurait-elle pu se retirer en elle-même, voire revenir en arrière ? Mais pour cela aussi, il était trop tard. De plus en plus perceptible, le susurrement léger d'un vent régulier lui parvenait de l'extérieur.

En approchant de la source de chaleur, Ulla vit enfin en quoi celle-ci consistait : une flaque, une cuvette, un creux rempli de liquide. Placide, d'un bleu intense, au fond d'une fissure en forme de cœur, entourée de neige vaporeuse. Cela ressemblait à tous égards à une source – le liquide, toutefois, ne pouvait absolument pas être de l'eau. Ulla ne pouvait en voir le fond. L'analogie avec une source était de toute évidence fautive : ici, l'existence d'un corps quelconque sous une forme liquide ne pouvait être due qu'à une forme de volcanisme. À en juger par le courant ascensionnel qu'elle engendrait, la chaleur dégagée devait être considérable. En dépit de la ténuité de l'atmosphère, le vent rugissait presque, maintenant qu'elle était tout près. La cape solitaire voltigeait à une trentaine de mètres au-dessus d'elle, comme la dernière feuille d'un long et cruel automne. Et la cape-bulle, tout contre Ulla, était agitée de façon comique par quelque chose qui ressemblait fort à de la colère contenue.

Et maintenant, que faire ? Devait-elle se précipiter témérairement vers la fissure, en espérant que la cape (ou plutôt la partie exogène et sauvage de l'entité unique que formait la cape-bulle) ne résisterait pas à la chaleur ? Dans l'ignorance où elle se trouvait de la nature réelle de ce magma liquide, cette solution paraissait pour le moins risquée. Sans compter que, pour que cela soit efficace, il aurait fallu immerger au moins la moitié de la surface totale de la bulle, ce qui, compte tenu de la dimension restreinte de la « source », ne paraissait guère praticable – à supposer même que la bulle virale ne compense pas la chaleur excessive, comme elle l'aurait automatiquement fait dans son état originel. Elle en fut presque soulagée, car la seule idée de risquer une nouvelle forme d'immolation dans ce liquide problématique lui

donnait la chair de poule.

Il lui fallait pourtant prendre une décision, et vite : pendant combien de temps encore la bulle serait-elle capable de maintenir un environnement viable ? Les vibrations dont celle-ci était maintenant agitée risquaient de la faire craquer d'un moment à l'autre ; même si elle demeurerait intacte, elle pouvait à tout instant couper Ulla, définitivement cette fois, du monde extérieur.

La cape solitaire se rapprocha soudain, comme par curiosité. Parallèlement, le tremblement de la bulle s'accrut. Ulla se demanda pourquoi.

Se pourrait-il... se pourrait-il que la « chose » qui étreignait sa bulle fût jalouse ?

4

Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir, pas même le temps de rejeter cette notion absurde – agir, il fallait agir ! Se dégageant du traîneau, elle s'approcha en titubant de la fissure, tout en cherchant frénétiquement un moyen de la boucher. Si seulement elle pouvait obturer cette source de chaleur, obliger la cape solitaire à se rapprocher encore davantage... Mais comment ?

Y jeter des pierres. Mais où en trouver ? Si, pourtant, il y en avait deux à proximité. Pas très grosses, mais au moins elle aurait la force de les soulever. Elle se baissa péniblement et fit basculer les fragments de roche dans le cratère.

Autour d'eux, le liquide se solidifia instantanément, sans un bruit. En l'espace de quelques secondes, la neige qui entourait la fissure recouvrit entièrement celle-ci, comme des lèvres se seraient refermées, ne laissant au centre qu'un renforcement à peine visible, ombre légère sur le sol blanc et uni.

Avec un dernier gémissement, le vent mourut, et la cape solitaire déployant ses bords au maximum, plongea sur Ulla et vint l'envelopper d'un nouveau linceul. L'ombre s'obscurcit progressivement, effaçant d'abord Saturne, puis les bannières triomphales des anneaux...

La bulle virale eut un brusque-soubresaut et noircit entièrement, tout en projetant Ulla au sol comme une vulgaire poupée de chiffon. Le vent hurla une dernière fois.

Terrifiée, Ulla se roula en boule. Autour d'elle, la bulle s'enfla démesurément.

Finalement, se libérant de sa prison spatio-temporelle au prix d'un effort démesuré bien qu'invisible, qui fit instantanément sauter le boîtier de commandes, la cape-bulle s'arracha à Ulla et s'éleva pour aller rejoindre son compagnon incomplet.

Dans l'unique seconde de conscience qui lui resta avant de se

congeler à jamais dans le livide univers de Titan, Ulla ne trouva pas le temps de regretter ce qu'elle n'avait jamais ressenti, et mourut comme elle avait vécu, chef-d'œuvre artificiel et parfait de calculs prémédités et réussis. Elle ne vit pas les capes voltiger avec le vent, et n'imagina jamais qu'elle avait fait naître l'hétérosexualité sur Titan, déclenchant ainsi un processus d'évolution dont aucun être humain ne verrait jamais l'aboutissement, soixante millions d'années après.

Non, sa dernière pensée fut pour la bulle virale, et elle fut courte :

Sale coureuse, infidèle...

Presque sur l'horizon, les deux capes, les deux Titans, se livraient à un étrange et féroce combat. Des lambeaux des deux créatures retombaient de toutes parts telles des larmes déchiquetées. Ces créatures dans l'ensemble peu gracieuses avaient une façon encore plus maladroite de se faire la cour.

À côté d'Ulla, il ne restait plus la moindre trace de la source, à se demander si elle avait jamais existé. Au-dessus d'elle, les bannières des anneaux continuaient à flotter, impassibles, comme si elles n'avaient rien vu – ou peut-être comme si, au cours des six milliards d'années écoulées, avaient tout vu, un événement suivant l'autre dans l'oubli, jusqu'à ce que ne demeurent que les bannières triomphales de leur beauté reflétée en elle-même.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

How Beautiful with Banners.

© The Estate of the Late James Blish.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

BIENVENUE AU PAVILLON DES SINGES

par Kurt Vonnegut

Nous venons de rencontrer les amères délices de la chasteté, modèle de comportement légué par la tradition et incorporé au sujet par un véritable dressage. On sait assez que notre civilisation moderne a fini par le rejeter, au moins officiellement. Mais si demain quelque civilisation future avait besoin de le réinventer ? Peut-être alors les comportements amoureux tomberaient-ils dans l'oubli ; peut-être faudrait-il, pour les faire revivre, soumettre le sujet à un autre dressage. Une idée plutôt dérangeante, dans l'unique texte de ce recueil qui présente l'idée – proh pudor ! – que la copulation n'est pas sans rapports avec la fécondation.

DONC, Pete Crocker, shérif du comté de Barnstable, c'est-à-dire du cap Cod tout entier, entra un après-midi de mai dans le Salon Fédéral de Suicide Éthique de Hyannis. Il annonça aux deux Hôtesse – grandes de six pieds – qu'on lui avait signalé la venue probable dans les parages d'un apilulomane notoire appelé Billy le Poète, ajoutant qu'elles n'avaient pas lieu de s'inquiéter.

Un apilulomane était une personne qui refusait de prendre ses pilules de contraception éthique trois fois par jour, encourant ainsi une amende de dix mille dollars et une peine de dix ans de prison.

À cette époque, la population de la Terre s'élevait à dix-sept milliards d'êtres humains, ce qui représentait une trop grande quantité de mammifères aussi gros pour une planète aussi petite. Les gens étaient virtuellement tassés les uns contre les autres comme des drupéoles.

Les drupéoles sont les petites protubérances pulpeuses qui composent la partie externe d'une framboise.

Le Gouvernement Mondial attaquait donc la surpopulation sur deux fronts. D'une part au moyen de la promotion du suicide éthique, qui consistait à se rendre au Salon de Suicide le plus proche pour demander à une Hôtesse l'administration d'une mort indolore tandis qu'on était étendu dans un fauteuil de relaxation – d'autre part au

moyen de l'ingestion obligatoire de la pilule de contraception éthique.

Le shérif expliqua aux Hôtesse, deux jeunes femmes jolies, inflexibles, et supérieurement intelligentes, qu'on établissait des barrages routiers et qu'on fouillait le quartier maison par maison pour capturer Billy le Poète. La principale difficulté était que la police ignorait à quoi il ressemblait. Les quelques personnes qui l'avaient vu et qui avaient connu sa véritable identité étaient des femmes – et elles ne parvenaient pas à s'accorder sur sa taille, la teinte de ses cheveux, sa voix, son poids, ni la couleur de sa peau.

« Inutile de vous rappeler, les filles, poursuivit le shérif, qu'un apilulomane est très sensible au-dessous de la taille. Si Billy le Poète arrivait par hasard à se glisser jusqu'ici et à faire des siennes, un bon coup de pied bien placé lui fera son affaire. »

C'était une allusion au fait que la pilule de contraception éthique, la seule forme légale de contrôle des naissances, rendait les gens insensibles de la taille jusqu'aux pieds.

La plupart des hommes avaient l'impression que le bas de leur corps était pareil à du fer froid ou à du bois de balsa. Quant aux femmes, elles avaient l'impression que le leur était fait de coton humide ou de ginger-ale éventée. La pilule était si efficace qu'on aurait pu bander les yeux d'un homme une fois qu'il l'avait prise, lui demander de réciter le discours de Gettysburg, et lui donner un coup de pied dans les couilles pendant sa déclamation sans qu'il en saute une seule syllabe.

La pilule était « éthique » car elle n'altérait pas les facultés reproductrices, ce qui aurait été immoral et contre nature. La pilule ôtait simplement tout plaisir à l'acte sexuel.

Ainsi la science et la morale allaient-elles de concert.

Les deux Hôtesse du salon de Hyannis s'appelaient Nancy McLuhan et Mary Kraft. Nancy avait des cheveux d'un blond ardent, tandis que la chevelure de Mary était brune et luisante. Leur uniforme était constitué de rouge à lèvres blanc, d'un maquillage prononcé autour des yeux, d'un collant violet porté à même la peau, et de bottes de cuir noir. Leur entreprise, modeste, ne comportait que six cabines de suicide. Dans une semaine particulièrement chargée, juste avant Noël par exemple, il leur arrivait d'endormir soixante personnes. La tâche s'accomplissait à l'aide d'une seringue hypodermique.

« Ce que je voulais surtout vous dire, les filles, dit le shérif Crocker, c'est que nous avons les choses en main. Vous pouvez vaquer sans crainte à vos occupations.

— N'avez-vous pas oublié une partie du message ? lui demanda Nancy.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Ne vous ai-je pas entendu dire qu'il venait probablement tout droit par ici ? »

Le shérif haussa gauchement les épaules en signe d'innocence. « Nous n'en avons pas la certitude.

— Je croyais justement que c'était tout ce qu'on savait avec *certitude* de Billy le Poète : que sa spécialité était de déflorer les Hôtesse des Salons de Suicide Éthique. » Nancy était vierge. Toutes les Hôtesse étaient vierges. Elles étaient également psychologues et infirmières diplômées. Il fallait en outre qu'elles soient dotées d'un corps rose et charnu, et qu'elles mesurent au moins six pieds de haut.

L'Amérique avait changé sous de nombreux aspects, mais elle n'avait toujours pas adopté le système métrique.

Nancy McLuhan était furieuse que le shérif essayât de leur dissimuler la vérité à propos de Billy le Poète – comme s'il avait craint que cette vérité les fit paniquer. Elle lui en fit la remarque.

« Combien de temps pensez-vous qu'une fille tiendrait le coup dans le S. S. E., dit-elle en faisant allusion au Service de Suicide Éthique, si elle s'effrayait aussi facilement ? »

Le shérif recula d'un pas et rentra le menton. « Pas très longtemps, je suppose.

— Tout à fait vrai », dit Nancy, qui se rapprocha de lui et lui mit sous le nez le tranchant de sa main, prête à porter une prise de karaté. Toutes les Hôtesse étaient expertes en judo et en karaté. « Si vous avez envie de savoir à quel point nous sommes sans défense, approchez-vous de moi en faisant semblant d'être Billy le Poète. »

Le shérif secoua la tête avec un sourire forcé. « Je préfère m'abstenir.

— Voilà bien la chose la plus sensée que vous ayez dite aujourd'hui, dit Nancy en lui tournant le dos tandis que Mary riait. Nous n'avons pas peur – nous sommes *furieuses*. Même pas furieuses, il n'en vaut pas la peine. Il nous *ennuie*. Quelle barbe, qu'il vienne de si loin et cause tout ce tapage juste pour... » Elle laissa sa phrase en suspens. « C'est trop absurde.

— Je ne suis pas tant furieuse contre *lui* que contre les femmes qui se sont laissé faire sans se défendre, dit Mary. Qui se sont laissé faire et n'ont même pas pu dire à la police à quoi il ressemblait. Et des Hôtesse de Suicide, en plus !

— Il y en a qui ont dû négliger leur karaté », dit Nancy.

Billy le Poète n'était pas le seul à être attiré par les Hôtesse des Salons de Suicide Éthique – tous les apilulomanes l'étaient. Obnubilés par la démence sexuelle que provoquait leur refus de prendre la pilule, ils voyaient dans les lèvres blanches, les grands yeux, les collants et les bottes des Hôtesse autant de symboles qui épelaient : *sexe, sexe, sexe*.

À la vérité, la sexualité était bien la dernière chose qui occupât l'esprit des Hôtesse.

« Si Billy suit son mode d'opération habituel, dit le shérif, il va étudier vos habitudes et le voisinage. Puis il choisira l'une d'entre vous et lui enverra un poème obscène par la poste.

— Charmant, dit Nancy.

— Il lui arrive, aussi d'utiliser le téléphone.

— Comme c'est courageux », dit Nancy. Par-dessus l'épaule du shérif, elle vit arriver le facteur.

Une lumière bleue s'alluma au-dessus de la porte d'une cabine dont Nancy avait la charge. C'était la seule cabine qui fût occupée à ce moment-là, et la lumière bleue indiquait que la personne qui s'y trouvait réclamait ses services.

Le shérif demanda à Nancy si l'occupant de la cabine ne serait pas par hasard Billy le Poète. « Si c'est lui, répondit-elle, je pourrais lui briser le cou entre le pouce et l'index.

— Un Grand Papa Finassier », dit Mary, qui avait vu le patient. Un Grand Papa Finassier, c'était n'importe quel vieillard, sénile et rusé, qui ergotait, badinait et évoquait ses souvenirs pendant des heures avant de laisser une Hôtesse l'endormir.

« Il y a deux heures qu'il essaie de se décider pour son dernier repas », grommela Mary.

Puis le facteur entra. Il leur remit une seule lettre, barbouillée au crayon à l'adresse de Nancy. Celle-ci, sachant déjà qu'il s'agissait de quelque cochonnerie envoyée par Billy, arbora en la prenant une attitude majestueuse de colère et de dégoût.

Elle ne se trompait pas. Le poème qui se trouvait à l'intérieur n'était pas une œuvre originale ; c'était une chanson de l'ancien temps qui avait pris une signification nouvelle depuis que l'engourdissement dû à la contraception éthique était devenu un phénomène universel. Il était également gribouillé au crayon :

*Nous marchions à travers le parc,
Pinçant les fesses des statues dans le noir.
Si le cheval de Sherman peut se laisser faire,
Toi aussi.*

Lorsque Nancy entra dans la cabine de suicide pour voir ce qu'il voulait, le Grand Papa Finassier était étendu dans le fauteuil de relaxation vert menthe où des centaines de personnes étaient mortes paisiblement au cours des ans. Il examinait le menu de Howard Johnson, le traiteur voisin, tout en tambourinant au rythme de la musique de fond que distillait un haut-parleur encastré dans le mur jaune citron. La pièce, peinte couleur de parpaing, n'avait qu'une seule fenêtre munie de barreaux et d'un store vénitien.

À côté de chaque Salon de Suicide Éthique se trouvait une

succursale Howard Johnson, et vice versa. La succursale Howard Johnson avait un toit orange, et le Salon de Suicide un toit violet, mais tous deux appartenaient à l'État. Presque tout appartenait à l'État.

Presque tout, par ailleurs, était automatisé. Nancy, Mary et le shérif avaient de la chance d'avoir du travail. La plupart des gens n'en avaient pas, et le citoyen moyen se languissait chez lui devant sa télévision, patronnée par l'État. Toutes les quinze minutes, son poste l'incitait à voter intelligemment, à consommer intelligemment, à suivre les offices de la confession de son choix, à aimer ses semblables, à obéir aux lois – ou à appeler le Salon de Suicide Éthique le plus proche pour y découvrir les talents d'amitié et de compréhension des Hôtesse.

Marqué par l'âge, chauve, tremblant, les mains tavelées, le Grand Papa Finassier était une sorte d'objet rare. Grâce aux injections contre le vieillissement qu'ils subissaient deux fois par an, la plupart des gens semblaient avoir vingt-deux ans. Le fait que le vieillard parût vieux indiquait que sa tendre jeunesse s'était envolée avant qu'on eût découvert le vaccin anti-vieillissement.

« Nous sommes-nous enfin décidé pour ce dernier dîner ? » lui demanda Nancy. Elle prit conscience de la mauvaise humeur qui transparaissait dans sa voix, trahissant l'exaspération que lui causait Billy le Poète et l'ennui que lui inspirait le vieil homme. Elle en eut honte, car c'était une faute professionnelle. « La côtelette de veau panée est très bonne. »

Le vieillard redressa la tête. Avec la finesse vigilante de la seconde enfance, il l'avait surprise en flagrant délit de faute professionnelle, de manque de gentillesse, et il allait l'en punir. « Vous ne semblez pas très amicale. Je croyais que vous étiez censée faire preuve de gentillesse. Je croyais que cet endroit était censé être agréable.

— Je vous demande pardon, dit-elle. Si je vous ai paru peu amicale, ça n'a rien à voir avec vous.

— Je pensais que je vous ennuyais peut-être.

— Non, non, dit-elle avec courage, pas du tout. Vous connaissez certainement une histoire très intéressante. » Entre autres choses, le Grand Papa Finassier prétendait avoir connu J. Edgar Nation, le pharmacien de Grand Rapids qui était le père du contrôle éthique des naissances.

« Alors, *prenez* un air intéressé », lui dit-il. Il pouvait se permettre ce genre d'impudence. En fait, il pouvait s'en aller quand il le voudrait, tant qu'il n'aurait pas demandé la piqure – et il fallait qu'il la *demande*. C'était la loi.

Tout l'art de Nancy – et celui de toute Hôtesse – consistait à faire en sorte que les volontaires ne repartent pas, à les cajoler, les amadouer

et les flatter patiemment à chaque étape du processus.

Nancy dut donc s'asseoir dans la cabine et faire semblant de s'émerveiller de la nouveauté de l'histoire que racontait le vieillard, une histoire que tout le monde connaissait à propos des circonstances qui avaient amené J. Edgar Nation à expérimenter sa pilule de contraception éthique.

« Il ne soupçonnait absolument pas que sa pilule serait un jour utilisée pour les humains, disait le Grand Papa Finassier. Son rêve était de faire respecter la morale dans le pavillon des singes du zoo de Grand Rapids. Le saviez-vous ? demanda-t-il d'un ton sévère.

— Non, non, pas du tout. C'est très intéressant.

— Lui et ses onze enfants revenaient de la messe un jour de Pâques. Il faisait si beau, et l'office avait été si pur et si merveilleux, qu'ils décidèrent de passer par le zoo. Ils marchaient sur des nuages.

— Mmm. » La scène qu'il décrivait était empruntée à une pièce qu'on passait à la télévision tous les ans à Pâques.

Le Grand Papa Finassier se donna un rôle dans la scène, prétendant avoir bavardé avec les Nation juste avant qu'ils n'arrivent au pavillon des singes. « Bonjour, monsieur Nation, lui ai-je dit. Quelle belle matinée. – Et bonjour à *vous*, monsieur Howard, m'a-t-il dit. Il n'y a rien de tel qu'une matinée de Pâques pour qu'un homme se sente renaître, purifié et en harmonie avec les intentions de Dieu.

— Mmm. » Nancy entendit la sonnerie du téléphone, agaçante bien qu'elle fût étouffée par la porte matelassée.

« Nous sommes donc allés ensemble au pavillon des singes, et que croyez-vous que nous y ayons vu ?

— Je n'en ai aucune idée. » Quelqu'un avait décroché le téléphone.

« Nous avons vu un singe jouer avec ses organes génitaux !

— Non !

— Si ! Et J. Edgar Nation en fut si bouleversé qu'il est rentré directement chez lui pour se mettre à la recherche d'une formule qui ferait des singes au printemps une vision décente pour une famille chrétienne. »

On frappa à la porte.

« Oui ? dit Nancy.

— Nancy, dit Mary, on te demande au téléphone. »

Quand Nancy sortit de la cabine, elle découvrit le shérif en train de s'étrangler de petits couinements de plaisir professionnel. Des agents munis d'une table d'écoute se dissimulaient dans la succursale Howard Johnson. Il semblait que Billy le Poète fût en ligne ; son appel avait été localisé, et la police était déjà en route pour l'appréhender.

« Retenez-le, retenez-le », chuchota le shérif à l'intention de Nancy. Il lui tendit le téléphone comme si c'était un bloc d'or massif.

« Oui ? dit Nancy.

— Nancy McLunan ? » fit une voix d'homme. La voix était déguisée, comme si l'homme parlait à travers un mirliton. « Je vous appelle de la part d'un ami commun.

— Ah ?

— Il m'a demandé de vous transmettre un message.

— Je vois.

— C'est un poème.

— Très bien.

— Prête ?

— Prête. » Nancy perçut dans l'écouteur un bruit lointain de sirènes. Son correspondant devait avoir entendu, lui aussi, mais récita le poème sans trace d'émotion. Le poème disait :

« Asperge-toi de lotion Jergen.

Voici venir l'homme de l'explosion

démographique. »

Ils l'appréhendèrent. Nancy entendit tout – les pas précipités, les coups, la chamaillerie, les cris.

La dépression qu'elle éprouva en raccrochant était d'origine glandulaire. Son corps vaillant s'était préparé à un combat qui n'aurait pas lieu.

Le shérif se précipita hors du Salon de Suicide, si pressé de voir le criminel qu'il avait contribué à capturer qu'une liasse de papiers s'échappa de la poche de son imperméable.

Mary les ramassa tout en appelant le shérif. Celui-ci s'arrêta un instant, lui dit que les papiers n'avaient plus d'importance, et lui demanda si elle voulait l'accompagner. Il y eut un moment de confusion entre les deux filles, Nancy essayant de persuader Mary d'y aller en lui assurant qu'elle-même n'éprouvait aucune curiosité à l'égard de Billy. Mary s'éloigna donc, après avoir remis inconsciemment la liasse de papiers à Nancy.

C'était un paquet de photocopies des poèmes qu'avait adressés Billy à des Hôtesse en d'autres lieux. Nancy lut celui qui se trouvait sur le dessus de la pile. Il faisait allusion à un effet secondaire des pilules de contraception éthique : non seulement celles-ci engourdissaient les gens, mais elles coloraient également leur urine en bleu. Le poème s'intitulait *Ce qu'a dit le pilulomane à l'Hôtesse de Suicide* :

Je n'ai pas semé, je n'ai pas filé,

Et grâce à la pilule je n'ai pas péché.

J'aimais les foules, la puanteur, le bruit,

Et quand je pissais, je pissais turquoise.

Je mangeais sous un toit orange,

*Articulé au progrès comme un gond de porte.
Sous un toit violet, je suis venu aujourd'hui
Pisser une fois pour toutes ma vie d'azur.
Hôtesse virginale, racoleuse de la mort,
La vie est belle, mais tu es plus belle encore.
Pleure mon vit, fille violette –
Il n'a jamais déversé que de l'eau bleu ciel.*

« Vous n'aviez jamais entendu raconter comment J. Edgar Nation avait été amené à inventer le contrôle éthique des naissances ? demanda le Grand Papa Finassier d'une voix fêlée.

— Jamais, mentit Nancy.

— Je croyais que tout le monde le savait.

— Je viens de l'apprendre.

— Quand il en a eu fini avec le zoo, vous n'auriez pas pu distinguer le pavillon des singes de la Cour Suprême du Michigan. À la même époque, on soulevait un grave problème aux Nations Unies. Ceux qui se vouaient à la science disaient que les gens devaient cesser de se reproduire à un tel rythme, et ceux qui se vouaient à la morale disaient que la société s'effondrerait si les gens se livraient à la sexualité uniquement pour le plaisir. »

Le Grand Papa Finassier quitta son fauteuil de relaxation et s'approcha de la fenêtre, où il écarta deux lattes du store vénitien. Il n'y avait pas grand-chose à voir de ce côté-là : l'horizon se limitait à l'envers d'une maquette de thermomètre haute de six mètres qui faisait face à la rue. Le thermomètre, gradué en milliards d'habitants de zéro à vingt, indiquait l'effectif de la population terrestre au moyen d'une fausse colonne de liquide constituée d'une bande de plastique rouge transparent. Tout près du bas de la colonne, une flèche noire indiquait la population idéale déterminée par les scientifiques.

Le Grand Papa Finassier contemplait le soleil couchant à travers le plastique rouge et le store vénitien, de sorte que son visage était strié de bandes alternées d'ombre et de lumière pourpre.

« Dites-moi, demanda-t-il, quand je mourrai, de combien ce thermomètre descendra-t-il ? Dix centimètres ?

— Non.

— Un centimètre ?

— Pas tout à fait.

— Vous connaissez la réponse, n'est-ce pas ? » dit-il en se tournant vers elle. Toute sénilité avait disparu de sa voix et de ses yeux. « Un centimètre, là-dessus, représente trente-trois millions trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois habitants. Vous le saviez, n'est-ce pas ?

— C'est... c'est peut-être vrai, dit Nancy, mais, à mon avis, il ne faut

pas le considérer sous cet angle-là. »

Il ne lui demanda pas sous quel angle, à son avis, il fallait considérer la chose. Il se contenta de suivre ses propres pensées. « Je vais vous dire une autre vérité : je suis Billy le Poète, et vous êtes une très jolie femme. »

D'une main, il sortit de sa ceinture un revolver à canon court. De l'autre, il se dépouilla de son crâne chauve et de son front ridé, qui étaient un postiche en caoutchouc. Il paraissait vingt-deux ans.

« Une fois que tout sera terminé, la police voudra savoir exactement à quoi je ressemble, dit-il avec un sourire malicieux. Au cas où vous ne seriez pas douée pour décrire les gens, comme c'est apparemment le cas de la plupart des femmes, voici :

*Un mètre soixante,
L'œil bleu qui chante,
Cheveux bruns aux épaules pendants –
Lutin viril
Si volatil
Que les dames le disent ardent.*

Billy avait vingt centimètres et à peu près vingt kilos de moins que Nancy. Elle lui dit qu'il n'avait aucune chance, mais elle se trompait. Il la fit sortir par la fenêtre, dont il avait descellé les barreaux la nuit précédente, puis l'obligea à se glisser dans une bouche d'accès cachée de la rue par le thermomètre géant.

Il la fit descendre dans les égouts de Hyannis. Il s'était muni d'une torche électrique et d'une carte, et il savait où il allait. Nancy dut le précéder sur l'étroite passerelle de service. Son ombre qui dansait devant eux semblait les guider, et elle essaya de se repérer par rapport au monde réel d'en-haut. Quand ils passèrent sous la succursale Howard Johnson, elle devina où elle se trouvait, grâce aux bruits. Les machines qui préparaient et servaient les repas étaient silencieuses, mais pour que les gens qui mangeaient là ne se sentent pas trop seuls, les constructeurs avaient doté la cuisine d'une ambiance sonore. C'est ce qu'entendit Nancy : un enregistrement sur bande du cliquetis des couverts et du rire des Noirs et des Porto-Ricains.

Après cela, elle fut perdue. Billy ne lui disait rien d'autre que « À droite », « À gauche » et « Pas de bêtises, Junon, ou je vous fais sauter cette foutue grosse tête. »

Une fois seulement, ils eurent un semblant de conversation. Ce fut Billy qui la commença, et qui y mit fin. « Qu'est-ce qu'une fille avec des hanches comme les vôtres peut bien foutre à vendre de la mort ? » lui demanda-t-il, la suivant toujours.

Elle osa s'arrêter. « Je peux vous répondre », lui dit-elle. Elle était

certaine de pouvoir lui fournir une réponse qui le ratatinerait aussi efficacement que du napalm.

Mais il lui donna une bourrade, la menaçant une fois encore de lui faire sauter la tête.

« Vous ne voulez même pas écouter ma réponse, lui dit-elle d'un ton sarcastique. Vous avez peur de l'entendre.

— Je n'écoute jamais une femme tant que l'effet de la pilule n'a pas disparu », ricana Billy. Tel était donc son plan : la garder prisonnière pendant au moins huit heures. C'était le temps qu'il fallait pour que l'effet de la pilule se dissipe.

« C'est un principe idiot.

— Une femme n'est pas une femme tant que l'effet de la pilule n'a pas disparu.

— Vous vous entendez assurément à traiter une femme comme un objet plutôt que comme une personne.

— Remerciez-en la pilule », dit Billy.

Il y avait cent trente kilomètres d'égouts sous l'agglomération de Hyannis, dont la population comptait quatre cent mille drupéoles – quatre cent mille âmes. Nancy perdait toute notion du temps. Quand Billy annonça qu'ils avaient enfin atteint leur destination, elle aurait juré qu'une année s'était écoulée.

Voulant vérifier cette angoissante impression, elle se pinça la cuisse pour voir ce que disait son horloge corporelle. Sa cuisse était toujours insensible.

Billy lui ordonna de gravir les échelons métalliques scellés dans la maçonnerie humide. Un cercle de lumière pâle les surplombait – la lune filtrée par les polygones en plastique d'un énorme dôme géodésique. Nancy n'avait pas besoin de poser la question traditionnelle de la victime : « Où suis-je ? ». Il n'y avait qu'un dôme comme celui-là dans tout le cap Cod – celui qui abritait l'ancien quartier des Kennedy dans le port de Hyannis.

C'était un musée qui montrait ce qu'avait été la vie en des temps plus exubérants. Le musée était fermé – il n'ouvrait que pendant l'été.

L'orifice par lequel émergèrent Nancy, puis Billy, se situait au milieu d'une étendue de ciment vert qui figurait l'ancien emplacement de la pelouse des Kennedy. Sur le ciment vert, devant les antiques maisons de bois, s'élevaient des statues représentant les quatorze Kennedy qui avaient été présidents des États-Unis ou du Monde. Ils jouaient à une variante du football.

Incidemment, la Présidente du Monde au moment de l'enlèvement de Nancy était une ex-Hôtesse de Suicide appelée « Ma » Kennedy. Sa statue ne viendrait jamais se joindre à cette partie de football, car bien que son nom fût Kennedy, elle n'était pas authentique. Les gens se

plaignaient de son manque de style et la trouvaient vulgaire. Sur le mur de son bureau, il y avait un panneau qui disait : IL N'EST PAS INDISPENSABLE D'ÊTRE FOU POUR TRAVAILLER ICI, MAIS C'EST ASSURÉMENT UN AVANTAGE, un autre : PENSEZ ! et un troisième enfin : UN DE CES JOURS, IL VA FALLOIR S'ORGANISER, PAR ICI.

Son bureau se trouvait dans le Taj Mahal.

Jusqu'à son arrivée dans le Musée Kennedy, Nancy McLuhan avait eu la certitude qu'elle aurait tôt ou tard l'occasion de briser tous les os du petit corps de Billy, et peut-être même de l'abattre avec son propre revolver. Cela ne lui aurait pas déplu ; elle le trouvait plus répugnant qu'une tique gorgée de sang.

Ce ne fut pas la compassion qui la fit changer d'idée – elle s'aperçut que Billy avait toute une bande. Huit personnes les attendaient autour du trou, hommes et femmes en quantités égales, le visage dissimulé sous des bas. Ce furent les femmes qui saisirent fermement Nancy en lui recommandant de rester calme. Elles étaient au moins aussi grandes qu'elle, et la tenaient de façon à pouvoir infliger de terribles souffrances si cela s'avérait nécessaire.

Nancy ferma les yeux, mais la conclusion n'en était pas moins évidente : ces femmes perverses étaient des consœurs du Service de Suicide Éthique. Elle en fut si bouleversée qu'elle demanda d'une voix forte et amère : « Comment pouvez-vous violer ainsi votre serment ? »

La souffrance qu'on lui infligea aussitôt fut si vive qu'elle se plia en deux et éclata en sanglots.

Quand elle se redressa, il lui restait beaucoup d'autres choses à dire, mais elle demeura silencieuse. Elle se demanda intérieurement ce qui avait bien pu inciter des Hôtesse de Suicide à renier tout concept de décence humaine. L'apilulomanie à elle seule ne pouvait en être la cause ; elles devaient absorber une drogue quelconque.

Nancy se remémora toutes les terribles drogues dont on lui avait parlé à l'école, certaine que ces femmes devaient s'adonner à la pire de toutes.

Cette drogue était si puissante, lui avait répété ses professeurs, qu'il suffisait d'un seul verre pour qu'une personne engourdie de la taille aux pieds pût se mettre à copuler à plusieurs reprises avec enthousiasme. C'était certainement la réponse : les femmes, et les hommes aussi sans doute, avaient bu du gin.

Ils poussèrent Nancy dans la maison du centre, aussi obscure que tout le reste, et elle entendit deux hommes annoncer à Billy les dernières nouvelles. Elle crut entrevoir dans ces nouvelles une lueur d'espoir. Des secours étaient peut-être en route.

Le membre de la bande qui l'avait appelée au téléphone pour lui

transmettre le message obscène avait laissé croire aux policiers qu'ils tenaient Billy le Poète, ce qui était un handicap pour Nancy. D'après les deux hommes, la police ignorait encore la disparition de Nancy et un télégramme avait été envoyé à Mary Kraft, par lequel Nancy lui annonçait qu'elle avait été appelée à New York pour une affaire de famille urgente.

C'est ce qui lui donna sa lueur d'espoir : Mary n'accorderait pas foi au télégramme. Elle savait que Nancy n'avait pas de famille à New York, qu'elle n'avait aucun parent parmi les soixante-trois millions d'habitants de la grande ville.

Les compagnons de Billy avaient mis hors circuit le système d'alarme du musée, et ils avaient sectionné une grande partie des chaînes et des cordons destinés à empêcher les visiteurs de toucher aux objets de valeur. Nancy n'eut pas à se demander qui l'avait fait, ni comment : l'un des hommes était armé d'une énorme cisaille.

Ils la conduisirent dans une chambre de bonne à l'étage. L'homme à la cisaille coupa le cordon qui isolait le lit étroit, puis ils la couchèrent et deux hommes la tinrent tandis qu'une femme lui injectait un soporifique.

Billy le Poète avait disparu.

Alors que Nancy commençait à perdre conscience, la femme qui lui avait fait la piqûre lui demanda quel âge elle avait.

Nancy avait décidé de ne pas répondre, mais elle s'aperçut que la drogue qu'on lui avait administrée la laissait sans volonté. « Soixante-trois ans, murmura-t-elle.

— Quelle impression cela fait-il d'être vierge à soixante-trois ans ? »

Nancy s'entendit répondre à travers un brouillard ouaté. Elle fût surprise de sa réponse, voulut crier qu'elle n'avait pas pu dire une telle chose. « L'impression d'être inutile », avait-elle répondu.

Un moment plus tard, elle demanda à la femme, d'une voix étouffée, « Qu'y avait-il dans cette seringue ?

— Ce qu'il y avait dans la seringue, mon chou ? Mais, mon chou, c'est ce qu'on appelle le *sérum de vérité*. »

La lune s'était couchée quand Nancy s'éveilla, mais il faisait encore nuit. Les stores étaient fermés et la pièce était éclairée d'une bougie. C'était la première fois que Nancy voyait une bougie allumée.

Elle avait été réveillée par un rêve plein de moustiques et d'abeilles. Les moustiques et les abeilles n'existaient plus, pas plus que les oiseaux, mais Nancy avait rêvé que des millions d'insectes grouillaient sur son corps depuis la taille jusqu'aux pieds. Ils ne la piquaient pas, mais sa peau fourmillait. Nancy était devenue une apilulomane.

Elle se rendormit. Quand elle s'éveilla de nouveau, elle était entraînée par trois femmes coiffées de bas transparents vers une salle

de bain pleine de vapeur. Quelqu'un venait d'y prendre un bain ; Nancy distingua sur le sol les empreintes de pieds humides, et l'air empestait le parfum à l'aiguille de pin.

Tandis qu'on la baignait et qu'on la parfumait, puis qu'on l'habillait d'une chemise de nuit blanche, sa volonté et son intelligence lui revinrent peu à peu. Alors que les femmes se reculaient pour l'admirer, elle leur dit calmement : « Je suis peut-être devenue une apilulomane, mais cela ne veut pas dire que je doive penser ou agir comme telle. »

Personne ne la contredit.

Nancy fut conduite au rez-de-chaussée, puis hors de la maison. Elle s'attendait à ce qu'on fa fit descendre une fois encore par quelque bouche d'égout. Elle se dit que ce serait un cadre parfait pour se faire violer par Billy – au fond d'un égout.

Mais ils lui firent traverser l'étendue de ciment vert qui avait remplacé la pelouse, puis l'étendue de ciment jaune qui avait remplacé la plage, et enfin l'étendue de ciment bleu qui avait remplacé l'eau du port. Il y avait là vingt-six yachts ayant appartenu aux différents Kennedy, noyés dans le ciment bleu jusqu'à leur ligne de flottaison. Ce fut vers le plus ancien de ces yachts, le *Marlin*, autrefois propriété de Joseph P. Kennedy, qu'ils conduisirent Nancy.

L'aube pointait. À cause des hauts immeubles résidentiels qui entouraient le Musée Kennedy, le soleil ne pénétrerait pas dans le microcosme du dôme géodésique avant une bonne heure.

Nancy fut escortée jusqu'à l'écoutille de la cabine avant du *Marlin*. Les femmes lui indiquèrent par gestes qu'elle devait descendre seule les cinq marches.

Elle se pétrifia un instant, et les femmes en tirent autant. Dans la scène qui se déroulait sur le pont figuraient également deux statues véritables : debout à la barre se dressait la statue de Frank Wirtanen, autrefois capitaine du *Marlin*, à côté duquel se tenait son fils, Carly, qui était également son second. Ils ne prêtaient aucune attention à la pauvre Nancy. Leur regard, à travers le pare-brise, était fixé sur l'étendue de ciment bleu.

Nancy, pieds nus et vêtue de sa fine chemise de nuit blanche, descendit bravement dans la cabine qu'inondaient la lueur des bougies et le parfum d'aiguille de pin. L'écoutille de l'escalier fut refermée et verrouillée derrière elle.

Ses émotions et l'ameublement antique de la cabine étaient si complexes que Nancy ne parvint pas tout d'abord à distinguer Billy le Poète de son environnement, de tout l'acajou et de tout le verre enchâssé de plomb qui l'entourait. Puis elle le vit à l'autre bout de la cabine, adossé à la porte du cockpit avant. Il portait un pyjama de soie

violet à col officier, passepoilé de rouge et décoré sur la poitrine d'un dragon d'or qui crachait le feu.

Contraste frappant, il portait également des lunettes et tenait un livre à la main.

Nancy s'immobilisa sur l'avant-dernière marche. Elle agrippa fermement la rampe de l'escalier et montra les dents, calculant qu'il faudrait dix hommes, de la taille de Billy pour la déloger.

Une grande table les séparait. Nancy s'attendait à ce que la cabine fût occupée principalement par un lit, sans doute en forme de cygne, mais le *Marlin* était un bateau de jour et la cabine n'avait rien d'un sérail. Son atmosphère était à peu près aussi voluptueuse que celle d'une salle à manger de la petite bourgeoisie d'Akron, dans l'Ohio, aux environs de 1910.

Il y avait une bougie sur la table, ainsi qu'un seau à glace avec deux verres et une bouteille de Champagne. Le Champagne était aussi illégal que l'héroïne.

Billy ôta ses lunettes. « Soyez la bienvenue, dit-il avec un sourire timide et embarrassé.

— Je ne viendrai pas plus loin. »

Il n'émit aucune objection. « Vous êtes très belle là où vous êtes.

— Et que suis-je censée répondre – que vous êtes incroyablement séduisant ? Que j'éprouve un désir insurmontable de me jeter dans vos bras virils ?

— Si vous vouliez me rendre heureux, ce serait assurément un bon moyen de le faire, dit-il d'une voix humble.

— Et *mon* bonheur, qu'en faites-vous ? »

La question parut le surprendre. « Nancy – c'est précisément ce dont il s'agit.

— Et si mon idée de bonheur ne coïncide pas avec la vôtre ?

— Quelle est mon idée du bonheur, à votre avis ?

— Je ne vais pas me jeter dans vos bras, je ne vais pas boire ce poison, et je ne bougerai pas d'ici à moins que quelqu'un m'y oblige, dit Nancy. Alors, je pense que votre idée du bonheur va se réduire à me faire tenir par quatre-vingts personnes sur cette table pendant que vous me poserez vaillamment un pistolet armé contre la tempe pour pouvoir faire ce que vous voudrez. Ça ne pourra pas se passer autrement, alors appelez vos amis et finissez-en ! »

Ce qu'il fit.

Il ne lui fit aucun mal. Il la déflora avec une compétence glaciale qu'elle trouva effroyable. Quand tout fut terminé, il n'en parut pas plus fier ni plus arrogant. Il semblait plutôt terriblement déprimé, et il lui dit : « Croyez-moi, s'il y avait eu un autre moyen... »

Elle lui répondit par un visage de marbre – et des larmes silencieuses

d'humiliation.

Les aides de Billy rabattirent une couchette pliante, à peine plus large qu'une étagère à livres et retenue à la paroi par des chaînes. On y coucha Nancy, puis on la laissa seule de nouveau avec Billy le Poète. Grande comme elle était, pareille à une contrebasse posée en équilibre sur cette étroite étagère, elle se sentait petite et pitoyable. On l'avait enveloppée d'une couverture rugueuse des surplus militaires, dont elle tira un coin pour se cacher le visage.

En écoutant les bruits, Nancy devinait ce que faisait Billy – ce qui était peu de chose. Il était assis à la table, et de temps à autre il soupirait, reniflait, tournait les pages d'un livre. Il alluma un cigare, dont la puanteur se glissa sous la couverture de Nancy. Quand il eut aspiré la fumée, il se mit à tousser sans pouvoir s'arrêter.

Après que la toux se fut calmée, Nancy dit d'un ton dégoûté, à travers la couverture : « Vous êtes si fort, si supérieur, si vigoureux. Ce doit être merveilleux, d'être aussi viril. »

Billy se contenta de soupirer.

« Je ne suis pas un apilulomane très typique, dit-il. J'ai exécré ce que je faisais – j'en ai exécré chaque instant. »

Il renifla, tourna une page.

« Je suppose que toutes les autres femmes en ont raffolé – qu'elles n'en avaient jamais assez.

— Pas du tout. »

Elle se découvrit le visage. « Que voulez-vous dire, *pas du tout* ?

— Elles ont toutes été comme vous. »

À ces mots, Nancy s'assit et le regarda fixement. « Les femmes qui vous ont aidé ce soir...

— Qu'est-ce qu'elles ont ?

— Vous leur avait fait ce que vous m'avez fait. »

Il ne leva pas les yeux de son livre. « Exactement.

— Alors pourquoi ne vous ont-elles pas tué, au lieu de vous aider ?

— Parce qu'elles comprennent. » Puis il ajouta avec douceur : « Elles sont *reconnaissantes*. »

Nancy sortit de son lit et s'approcha de la table, dont elle agrippa le rebord en se penchant vers Billy. « Je ne suis pas reconnaissante, lui dit-elle d'une voix tendue.

— Vous le serez.

— Et qu'est-ce qui pourrait provoquer un tel miracle ?

— Le temps », dit Billy.

Il ferma son livre. Nancy était surprise par son magnétisme – c'était lui qui tenait de nouveau les rênes.

« Ce que vous avez enduré, Nancy, était la nuit de noces typique d'une jeune fille collet monté d'il y a cent ans, quand tout le monde était apilulomane. Le jeune marié n'avait pas besoin d'aides, parce que

l'épousée n'avait en général aucune intention de le tuer. Cela mis à part, l'événement se déroulait à peu près dans le même esprit. Ce pyjama *est celui* que portait mon arrière-arrière-grand-père pour sa nuit de noces aux chutes du Niagara.

« D'après son journal intime, sa femme a pleuré toute cette nuit-là et a vomi deux fois. Mais avec le temps, elle est devenue une partenaire sexuelle enthousiaste. »

Ce fut au tour de Nancy de répondre par le silence. Elle avait compris le sens de l'anecdote, et elle était effrayée de l'aisance avec laquelle elle admettait qu'après des débuts aussi révoltants, l'enthousiasme sexuel pouvait aller croissant.

« Vous êtes une apilulomane tout à fait typique, dit Billy. Si vous osez y réfléchir un instant, vous vous rendrez compte que votre ressentiment vient de ce que je suis un mauvais amant et un gringalet ridicule. À partir de maintenant, vous n'allez plus pouvoir vous empêcher de rêver au compagnon idéal qui convient véritablement à une Junon telle que vous. Et vous le découvrirez, ce compagnon – grand, fort et doux. Le mouvement des apilulomanes progresse à grands pas.

— Mais... » dit Nancy. Elle s'interrompt, regardant par un hublot le soleil qui se levait.

« Mais quoi ?

— Si le monde est dans une situation aussi difficile aujourd'hui, c'est à cause de l'apilulomanie de l'ancien temps. Ne comprenez-vous pas ? insista-t-elle faiblement. Le monde ne peut plus se permettre de donner libre cours à sa sexualité.

— Bien sûr que si, dit Billy. La seule chose qu'il ne puisse plus se permettre, c'est la reproduction.

— Alors pourquoi ces lois ?

— Ce sont de mauvaises lois, dit Billy. Aussi loin que vous remontiez dans l'histoire, vous vous apercevrez qu'il y a toujours eu des gens avides de gouverner, de faire des lois, de les faire appliquer et de dire à tout un chacun comment Dieu Tout-Puissant veut que les choses se passent sur la Terre. Ces gens-là se sont toujours tout pardonné, à eux-mêmes et à leurs amis, tout en étant absolument dégoûtés et terrifiés par la sexualité naturelle des hommes et des femmes ordinaires.

« Pourquoi en est-il ainsi, je ne le sais pas. C'est une des nombreuses questions qu'il faudrait poser aux machines. Mais je sais une chose : ce dégoût et cette terreur connaissent aujourd'hui un triomphe total, et la plupart des hommes et des femmes ont le sentiment qu'eux-mêmes et leurs semblables sont des choses dégoûtantes. La seule beauté sexuelle que puisse contempler un être humain ordinaire, de nos jours, il la trouve dans la femme qui va le tuer. Le sexe, c'est la mort. Voilà une équation aussi brève qu'immonde : *Sexe égale mort. C.Q.F.D.*

« Alors vous voyez, Nancy, ajouta Billy, j'ai passé cette nuit, et beaucoup d'autres avant, à essayer de restituer au monde une certaine mesure de plaisir innocent, parce qu'il n'y a aucune raison pour que le monde soit aussi dépourvu de plaisir. »

Nancy s'assit doucement et inclina la tête.

« Je vais vous dire ce qu'a fait mon grand-père à l'aube qui suivit sa nuit de noces, dit Billy.

— Je ne crois pas que je veuille l'entendre.

— Ce n'est pas violent. C'était... l'intention était tendre.

— C'est peut-être pour cette raison que je ne veux pas l'entendre.

— Il a lu un poème à sa femme. » Billy prit le livre qui se trouvait sur la table et l'ouvrit. « Son journal intime indique de quel poème il s'agit. Nous ne sommes pas mari et femme, et nous ne nous reverrons peut-être pas avant des années, mais j'aimerais vous lire ce poème pour que vous sachiez que je vous ai aimée.

— Non – je vous en prie. Je ne pourrais pas le supporter.

— Très bien. Je vous laisse le livre ici ; la page est marquée, au cas où vous voudriez le lire plus tard. Voici le début du poème :

Comment t'aimé-je ? Laisse-moi compter.

Je t'aime au plus profond, au plus large et au plus haut

Que mon âme puisse atteindre quand elle cherche à perte de vue

Les confins de l'Existence et de la Grâce idéale.

Billy posa une petite fiole sur le livre. « Je vous laisse aussi ces pilules. Si vous en prenez une par mois, vous n'aurez jamais d'enfants. Et vous serez quand même une apilulomane. »

Puis il sortit. Ils sortirent tous, sauf Nancy.

Quand Nancy leva enfin les yeux vers le livre et la fiole, elle vit que cette dernière portait une étiquette. L'étiquette disait : BIENVENUE AU PAVILLON DES SINGES.

Traduit par JACQUES POLANIS.

Welcome to the Monkey House.

L'HOMME SANS TÊTE

par Gene Wolfe

Ainsi l'amour s'apprend ; peut-être même n'est-il qu'apprentissage et découverte, entrée dans un instant éternellement nouveau et retour à des sources éternellement cachées. L'âge mythique de l'amour, c'est la jeunesse ; et le moment mythique par excellence, c'est la première fois. Vous vous sentez bien seul et vaguement monstrueux ; vous vous décidez quand même... et, avec un peu de chance, vous découvrez l'autre. Il est différent et en même temps semblable, assez semblable à vous pour qu'un échange puisse se produire, et une complicité s'instaurer. Le fantasme est, dit-on, ce qui s'interpose entre le sujet et celui à qui il croit avoir affaire : le partenaire sexuel. Mais si le partenaire faisait irruption dans le fantasme ?

C'EST vraiment très aimable à vous de lire l'histoire d'un homme comme moi, aussi grotesquement contrefait – ou peut-être aimez-vous les individus contrefaits ? La plupart des gens détourneraient les yeux. À moins de les écarquiller. Ou d'avoir la nausée. Je n'ai pas de tête.

Non, je ne plaisante pas, et je ne vais pas vous raconter une insipide histoire de peine capitale. Je suis né sans tête.

Je ne me souviens pas, bien sûr, de ma naissance. Mais Pline – Pline l'Ancien, je crois ; vérifiez si vous voulez – nous a décrits en long et en large. Nous vivons dans l'Inde, a-t-il dit. (Moi, j'habite en Indiana ; aucun rapport, direz-vous, et pourtant je vois là un lien subtil.) Nous sommes représentés dans une illustration d'un vieux manuscrit de Marco Polo. (Si je dis *nous*, c'est parce que je me sens apparenté à ces personnages. C'est un tableau ravissant, une miniature ; on y voit aussi un homme – on le retrouve chez Pline – qui se protège du soleil avec son pied, et un autre qui n'a qu'un œil.) Pourtant Marco Polo n'a pas dit qu'il les avait vus lui-même. Peut-être qu'en son temps notre espèce avait disparu, abstraction faite de ma propre personne, et je n'étais pas né. Dans l'hypothèse où vous seriez toujours incapable de vous représenter mon apparence, permettez-moi de me décrire. Mes mains descendent plus bas que ma chemise et cette particularité me trahit (ainsi que l'homme de la miniature ancienne) ; je ne regarde jamais dans une glace. Mes yeux sont très grands – deux ou trois fois

plus grands que les vôtres. Mes paupières ont une courbure très étudiée et s'ouvrent largement. Mes grands yeux brillants ont leur centre là où sont placés les mamelons pectoraux atrophiés qu'ont la plupart des hommes. Je pense que mes yeux sont mon plus grand avantage naturel.

J'ai une large bouche qui s'étire sur toute la largeur de mon ventre, et de grosses dents. Mes lèvres, que je puis voir en me courbant en avant lorsque je suis nu, sont plus rouges que celles de la plupart des gens, si bien qu'on pourrait les croire maquillées, ce qui serait ridicule. Ma bouche n'est pas droite ; si elle n'était pas si large et si j'étais une femme, on dirait, je crois, que sa lèvre supérieure est en arc de Cupidon. Mon nez est important mais, Dieu merci, il est assez plat pour ne pas trop bomber sous mon veston. Bien sûr il est possible qu'il ait été aplati par la pression exercée sur lui pendant tant d'années par mes vêtements.

N'ayant pas de tête, je n'ai, bien entendu, pas de cou. Tant mieux, d'ailleurs, car un moignon sans emploi se dressant entre mes épaules ferait stupide. Il s'agit, je pense, d'un cas de déformation dû à la thalidomide ou autre produit similaire. Vous vous demandez certainement comment sont distribués mes organes internes, mais à vrai dire, je n'en ai pas la moindre idée. Mettez-vous à ma place : le sauriez-vous, si vous étiez différent des autres ? Je suppose que ma bouche donne directement sur mon estomac ; et mon cerveau doit être situé à proximité de mon cœur, ce qui sans doute lui assure un bon approvisionnement en sang généreusement oxygéné – mais tout cela n'est qu'hypothèses.

Comme je vous l'ai dit, je suis né ainsi. Ce dut être un choc épouvantable pour ma pauvre mère. Toujours est-il qu'elle prit – initiative personnelle ou démarche dictée par mon père – une tête, une tête postiche, en fait une tête de poupée, de celles qui imitent de très près la physionomie des bébés humains et qu'on trouve facilement dans le commerce, et elle l'attacha à mes épaules par des courroies. Heureusement les bébés ont des visages assez inexpressifs tandis que les poupées, du moins les articles de haut de gamme, ont des physionomies étonnamment suggestives. Lorsque l'on me couvrait le nez, la bouche et les yeux d'une robe pour m'exhiber en public, je pleurais presque continuellement, sans que fût jamais décelée la supercherie.

Mes premiers souvenirs portent sur cette tête de poupée. Je jouais avec des cubes – des cubes de bois multicolores où figuraient non seulement des lettres et des chiffres, mais divers animaux, surtout des animaux de la ferme. J'avais en main un de ces cubes, et il me parut offrir une ressemblance extraordinaire avec l'objet que je portais sur les épaules. Ne souriez pas, car je conserve un souvenir ému de cet

instant. C'était un cube jaune sentant la peinture fraîche, et je crois me rappeler l'avoir ensuite mis dans ma bouche. Je m'estime heureux de ne pas l'avoir avalé. (Comment se fait-il qu'on se rappelle aussi distinctement certains moments privilégiés alors qu'on oublie les événements, souvent plus frappants, qui se situent avant ou après ces souvenirs ?)

J'étais un garçon maladif, ce qui conspira avec mon anatomie particulière à me faire dispenser de sport et à m'interdire les activités telles que le scoutisme, où l'on se complaît à cet âge. Ma mère me conduisait à l'école et me ramenait le soir à la maison, sauf pendant les dernières semaines du troisième trimestre. C'est une lettre de notre médecin de famille qui m'avait épargné le cruel embarras où m'aurait jeté la pratique des sports ; cependant l'idée me vint à l'esprit, lors de ma première année de lycée ou vers cette époque que, si j'avais eu une constitution plus robuste et la permission d'enlever ma tête, j'aurais pu faire un bon joueur de football. J'avais alors une tête perfectionnée, de celles que l'on fabrique spécialement pour les ventriloques : je pouvais en mouvoir la mâchoire, lorsque je parlais, par l'intermédiaire d'un long fil joignant sa lèvre inférieure à mon nombril.

Mes études me posaient certains problèmes. J'avais découvert – ou plutôt mes parents m'avaient trouvé, sur mon insistance – une marque de chemises très bon marché dont le tissu était si léger qu'il en était à peu près transparent. Néanmoins il me fallait être toujours au premier rang, et, pour voir le tableau, m'incliner en arrière en projetant mes hanches en avant. C'est par ce détail que vous saurez si je fus votre camarade de classe, si tant est que vous vouliez le savoir, car je n'ai pas l'intention de révéler mon nom. Si vous avez souvenance d'un garçon au visage plutôt inexpressif, assis au premier rang dans la posture que je viens de décrire, il est fort possible que vous ayez été mon condisciple. Pour vous en assurer, vous serez tenté de chercher ma photo dans l'annuaire de l'école, mais vous n'y verrez pas ce visage inexpressif. Car si mes souvenirs sont exacts, la tête que je portais à cette occasion avait des yeux du type espiègle, des taches de rousseur et un nez retroussé.

Naturellement, il me fallait changer de tête environ tous les ans au cours de ma croissance ; et je n'en ai pas fait collection. Ma tête de tous les jours est assez séduisante, et sa bouche contient un amplificateur reproduisant les mots que je murmure dans un micro ; mais si séduisante soit-elle, je suis trop heureux de m'en débarrasser dès qu'elle ne m'est plus nécessaire, dès qu'en refermant la porte de mon appartement je me retranche du monde extérieur et de ses têtes de cochon, ce monde où le Dummkopf (j'adore ce mot) est roi.

Vous comprendrez donc pourquoi, lors d'une brève rencontre, je

priai instamment la fille d'éteindre les lumières et de baisser les stores. Je voulais enlever ma tête ; j'étais déjà assez tendu comme ça, et je savais que je n'arriverais à rien si je ne pouvais m'en débarrasser. Je pensais qu'elle accepterait parce que ce n'était pas, m'avait-il semblé, une professionnelle – vous voyez ce que je veux dire. Pourtant elle m'objecta qu'il faisait chaud, et c'était vrai ; il faisait très chaud. Son appartement, lacune regrettable, n'était pas climatisé. Les locataires, me dit-elle, devaient s'équiper de climatiseurs à leurs frais ; et elle avait eu l'intention, avant les grosses chaleurs, d'économiser suffisamment pour faire face à cette dépense, mais il y avait eu tant d'autres achats à faire... Je connaissais la musique. Une fille comme celle-là, rencontrée dans un parc d'attractions, s'attend à recevoir un petit quelque chose. Je ne veux pas dire qu'elle agit en vraie professionnelle, et sans doute faut-il qu'un homme lui inspire une certaine sympathie pour qu'elle en fasse son partenaire après un examen attentif. N'empêche qu'elle sait par expérience qu'elle peut en tirer un profit substantiel. Je lui demandai si elle avait un ventilateur électrique, et sa réponse fut négative.

« On peut en avoir un très bien pour une dizaine de dollars, lui dis-je.

— Vingt-cinq », rétorqua-t-elle, mais elle était souriante et bon enfant.

Une fois les lumières éteintes, malheureusement, celles de la rue, les stores levés, étaient suffisantes pour éclairer son sourire dans l'obscurité.

« Il faut compter au moins vingt-cinq dollars pour un bon ventilateur, dit-elle, je me suis renseignée.

— Quinze », répliquai-je.

Et je lui donnai le nom d'un magasin vendant ce genre d'article à prix réduit. Victime des structures de distribution traditionnelles, elle payait les choses, lui expliquai-je, deux fois plus cher.

« Bien, dit-elle. Voulez-vous me retrouver demain vers six heures dans ce magasin ? Nous verrons ce qu'ils ont et, si je trouve quelque chose d'aussi bon marché, je l'achète.

— Entendu », lui dis-je.

Comme c'était étrange, pensais-je, de m'offrir une fille comme ça pour le prix d'un ventilateur au rabais. Et puis je pouvais toujours lui poser un lapin, mais elle devait savoir que je n'en ferais rien parce que j'aurais envie, probablement, de la revoir sans trop tarder. D'ailleurs ce serait assez intéressant de la piloter dans le magasin en pensant à ce que j'allais lui acheter et au pourquoi de cet achat, et en observant à travers ma chemise et de très bas, sans qu'ils s'en doutent, tous les autres clients parfaitement conscients de la situation. Enfin nous aurions peut-être envie de passer ensuite à un autre genre de

distracted, c'est pourquoi je lui dis : « Entendu. » Je n'avais pas renoncé à baisser le store, mais il se trouvait de l'autre côté du lit et la fille était là qui m'empêchait, pour le moment, d'y accéder.

« Pourquoi veux-tu qu'il fasse si sombre ? Au moins, avec le store levé on a un peu d'air.

— Je ne suis pas habitué à me déshabiller devant quelqu'un, voilà tout.

— Je sais pourquoi, tu n'as pas de poils sur la poitrine ! »

Avec un petit rire nerveux, elle glissa une main sous ma chemise. Heureusement ses doigts rencontrèrent un de mes sourcils.

« Non, ce n'est pas pour ça, dit-elle en retirant la main.

— Je souffre d'une malformation grotesque.

— Tu n'es pas le seul. Qu'est-ce que c'est ? Une marque congénitale ? »

J'allais répondre non mais, à la réflexion, n'était-il pas exact que j'avais été en quelque sorte marqué congénitalement ? Je m'apprêtais donc à répondre oui lorsque la pièce se fit soudain beaucoup plus sombre.

« Tu as baissé le store ? lui dis-je.

— Non. Le drugstore ferme à présent et c'est lui surtout qui nous éclairait. »

Sur ce, j'entendis fonctionner une fermeture éclair et pendant une minute je me creusai stupidement la cervelle pour savoir d'où ce bruit pouvait bien venir. D'elle, bien sûr – elle ouvrait sa robe dans le dos. À mon tour...

J'enlève ma chemise et j'essaie d'ôter ma tête. Impossible. Une boucle de courroie coincée ou quelque chose dans ce goût-là. Mais je ne m'en inquiète pas trop, ce dont je suis le premier étonné. Je me dis que ça va simplifier les choses : si je garde ma tête, je serai sûr de ne pas la remettre à l'envers lorsque je me rhabillerai dans le noir. En tout cas, mes yeux s'habituent à l'obscurité et je devine ma partenaire. Et elle, me voit-elle ?

« Me vois-tu ? » lui dis-je.

J'enlève mon pantalon. Garder ma tête, d'accord, mais ni mes sous-vêtements, ni mes souliers.

« Pas du tout », répond-elle.

Pourtant son petit rire me dit qu'elle me ment.

« Je fais sans doute un complexe d'infériorité.

— Ce serait injustifié. Tu es beau garçon. Tu as les épaules larges, du coffre.

— J'ai un visage de bois.

— C'est vrai que tu ne souris pas beaucoup. Et ta marque, où est-elle ? Sur ton ventre ? »

Je sens sa main me palper dans le noir, mais contrairement à mon

attente son exploration ne va pas jusqu'à mon visage – mon vrai visage.

« Oui, sur mon ventre.

— Écoute », me dit-elle...

Je vois maintenant son corps à la peau blanche, mais sa tête, plongée dans une ombre plus épaisse, semble avoir disparu.

« ... tout le monde se tourmente pour une chose comme ça. Sais-tu ce que j'imaginai quand j'étais petite ? Je croyais avoir un visage à l'intérieur de mon nombril. »

J'éclate de rire. Trop drôle. Humoristique, même. Les voisins doivent trouver mon hilarité excessive. Car je ris à ventre déboutonné, et je dois être le seul homme au monde à pouvoir le faire.

« Non, ne ris pas, c'est vrai. »

Mais elle rit, elle aussi.

« Il faut que je voie ça.

— Tu ne peux rien voir, il fait trop sombre. C'est un petit trou noir, c'est tout. Et de toute façon, il n'y a pas de visage à l'intérieur.

« Je veux le voir. »

Je me rappelle avoir repéré des allumettes sur sa table de nuit, à côté des cigarettes. Je les trouve.

« C'est une histoire que je me racontais toute seule : j'avais en moi-même une sœur jumelle qui n'avait jamais grandi et il n'en était resté qu'un minuscule visage dans mon ventre. Hé là ! que fais-tu ?

— Je te l'ai dit, je veux voir. »

J'ai enflammé une allumette, et j'en protège la flamme au creux de la main.

« Non, tu ne peux pas faire ça ! »

Elle essaie de se retourner tout en gloussant de plus belle, mais je la maintiens sur le dos avec ma jambe.

« Tu vas me brûler.

— Ne crains rien. »

Je me penche sur elle pour examiner son nombril à la lueur vacillante de l'allumette. Tout d'abord je ne vois rien. Rien que les petits plis et circonvolutions habituels. Et au moment où l'allumette va s'éteindre, je vois.

« À mon tour de voir le tien, dit-elle, et elle essaie de me prendre les allumettes, sans succès.

— Je vais regarder le mien moi-même, lui dis-je, frottant une seconde allumette.

— Tu vas mettre le feu à tes poils.

— Non. »

Ce n'est pas facile à voir, mais en me pliant à la taille j'y parviens. Là aussi je vois un visage. Et aussitôt je souffle sur l'allumette.

« Alors, me dit-elle avec son petit rire nerveux, tu as trouvé ? »

Son buste, comme le mien, est un visage, mais avec des yeux protubérants. La bouche se trouve là où son corps se plie, car elle est à moitié assise sur les oreillers empilés ; le nez épaté est entre les côtes. *Nous sommes tous ainsi*, pensé-je, et cette pensée me pénètre tout entier. *Nous sommes tous ainsi*.

Les deux petits visages contenus dans nos nombrils s'unissent en un baiser.

Traduit par JEAN BAILLACHE.
The Headless Man.

© Jerry Carr, 1972.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

LE JOUR DE LA MAJORITÉ

par A.K. Jorgenson

La vie sexuelle est une quête. On cherche un partenaire, on cherche à maintenir l'entente avec le partenaire, on cherche à ranimer la flamme, et ainsi de suite jusqu'à la nuit du tombeau. Mais la première quête est sans doute la quête de soi : jusqu'à la première fois, on ne sait pas très bien qui on est parce qu'on ne sait pas très bien qui est l'autre. Le héros de Wolfe trouve l'issue lui-même ; il y a aussi des cas où la société aide ses membres en développant des rites initiatiques à leur usage. Le phénomène est général dans les cultures primitives ; peut-on concevoir une institution de ce genre dans une société néo-puritaine à la Vonnegut, ou même dans une société prétendument libérée comme celle où nous vivons ? Ces deux modèles conduisent peut-être à des avenir voisins, comme le suggère la nouvelle ci-dessous.

J'AVAIS dix ans et je n'en avais encore jamais vu un ! Voir celui d'une femme était pratiquement exclu, à moins d'un coup de chance dont se vantaient quelques rares garçons de mon école. Mais à presque tous savaient à quoi ressemblait celui d'un homme.

Les réponses étaient déroutantes.

« Tu es trop jeune, me dit un jour un freluquet deux fois plus petit que moi, tandis qu'un autre garçon, beaucoup plus grand, hochait la tête en signe d'acquiescement.

— Nous ne voulons causer de tort à personne », ajouta le grand, qui s'avéra plus tard avoir raison. Sa voix muait déjà, et je pense qu'il était en pleine transition. « Nous ne te dirons rien. »

Il y avait dans la cour de récréation un certain nombre de petits clans, où chacun chuchotait d'un air mystérieux en tournant le dos au reste de l'école. J'appartenais à un groupe assez dispersé de garçons dont je dirai, avec du recul, qu'ils étaient intelligents et sensibles, et qu'ils appartenaient aux meilleures familles. Ils s'intéressaient avant tout à leurs études, ou à des passe-temps dignes de ce nom. Mais j'éprouvais quelque mépris pour leur ignorance et leur manque de caractère. En fin de compte, je traînais à la remorque de l'un des

groupes menés par des garçons dynamiques, ou je me mêlais sauvagement à une bande bagarreuse le temps d'une bonne castagne, avant d'aller sauter à la corde avec les filles. J'essayais tout, sans être le copain attiré de qui que ce fût. Mais plusieurs groupes savaient pouvoir compter sur moi s'ils avaient besoin d'aide pour se défendre contre une bande de brutes ou pour essayer un jeu intéressant. « Allez chercher Rich Andrews, disait quelqu'un, il viendra jouer. »

On m'entraîna un jour après l'école à une réunion très secrète qui se tenait dans le terrain vague, entre le cimetière et le terrain de jeux. Des guetteurs étaient postés à la lisière des buissons, et nous dûmes franchir le mur du cimetière, puis nous accroupir pour ramper vers le point de rencontre en longeant le fond des cratères laissés par les bulldozers entre les monticules de terre.

L'endroit était bien caché derrière un épais paravent de feuillage, loin dans les buissons. Churchill était là, ainsi qu'Edwards et mon ami Pete Loss. Il se passait déjà quelque chose qui me parut équivoque, car Churchill et Gimble se tenaient dans un petit berceau de verdure à l'écart des autres. Bien que je ne pusse distinguer grand-chose, je vis qu'ils avaient baissé leurs pantalons.

« Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? demandai-je à Pete.

— Oh ! ils jouent à faire l'amour.

— Pourquoi ? Comment ça ?

— Tu sais comment on fait ? demanda-t-il. Je suppose que non. Oh ! je l'ai fait une fois, ce n'est pas terrible. Churchill pense avoir trouvé un meilleur moyen. Ça l'excite.

— Je n'aime pas ça », répondis-je. J'étais à la fois curieux et effrayé, mais j'essayais de prendre l'air de celui qui ne s'en laisse pas conter.

« Viens, dis-je à Pete. Allons-nous-en.

— Ils veulent te montrer, dit-il.

— Oh ! je connais tout ça, mentis-je. Je ne vais pas jouer les tapettes pour ce sale cochon de Churchill. »

J'insistai, et Pete me suivit dès que je fis mine de partir. Les guetteurs tentèrent de nous barrer le chemin, comme s'ils avaient des vues sur moi, « Arrêtez ! criai-je, je vais hurler ! Allez, quoi, soyez chics. » Ils me laissèrent partir, mais persuadèrent Pete de rester.

Je m'en allai et, bien sûr, ne dis rien à personne. J'avais laissé passer une autre occasion d'apprendre quelque chose sur le sexe. Nous avions évidemment des cours d'éducation sexuelle, ce qui me donnait de sérieuses connaissances techniques mais ne m'apportait aucune expérience pratique. J'hésitais à explorer plus avant, chose que les professeurs n'encourageaient d'ailleurs pas ; et comme mes parents étaient assez stricts, j'avais fini par me désintéresser de la chose.

C'est après la réunion dans les buissons que fut soulevée la controverse. Quelqu'un dit à Churchill :

« Espèce d'idiot. On ne se contente pas de s'amuser avec, ni d'avoir des poils tout autour. On t'y met quelque chose quand tu as l'âge. C'est l'opération !

— Je me moque de l'opération, répondit Churchill. On peut faire ça » et il décrivit la masturbation avec un geste dont l'éloquence me fit éprouver une bouffée de chaleur. Miss Darlington approchait, et j'avais peur qu'elle ait entendu. Elle portait sur le devant une bedaine de première grandeur.

Tous se turent à son approche, mais j'entendis Elkes souffler à Churchill : « Regarde leurs brioches ! C'est là qu'ils ont leurs organes sexuels. On te pose des organes extérieurs sur ceux que tu as déjà. Darlies a un gros truc mâle sur le sien, il dépasse d'un kilomètre. »

Pour être franc, j'en fus horrifié. Je m'étais toujours demandé si tous les poils masculins venaient de cet endroit intime, et quelle taille atteignaient les organes. Mais la baignade séparée pour les adultes était entrée en vigueur quelques années avant mon premier bain, et s'ils portaient ces trucs-là sur la plage, on ne pouvait pas les distinguer de ventres un peu proéminents. Ça me rappelait un livre que j'avais lu, dans lequel on disait comment la brioche venait maintenant aux adolescents, alors qu'elle n'affectait autrefois que les hommes âgés et les femmes mûres. Je me demandais ce que cachait l'expression : « bedaine », et me sentais tout drôle rien que d'y penser. Mais ça me rendait aussi un peu triste, tout comme le fit par la suite la connaissance plus approfondie que j'acquis en ce domaine. Impossible en effet de déterminer ce qui est le plus satisfaisant : le soulagement apporté par l'acte sexuel, ou le maintien de ce sentiment intérieur de virilité que procure une chasteté prolongée. Il y a là une certaine dimension, toute de puissance et de force mentale, que la condition physique ne semble pas améliorer, et dont elle ne peut pas non plus tirer parti.

Autrefois, à ce qu'on m'a dit, il y avait dans les films des scènes plus explicitement érotiques. Mais la télévision, de nos jours, tout comme le théâtre, est devenue très réservée. J'ai entendu un professeur de l'école supérieure, connu pour ses mœurs extrêmement libres, dire que nous vivions une seconde Ère Victorienne. D'après lui, à chaque fois qu'une reine atteint un âge respectable, c'est à l'approche d'une fin de siècle : et les gens craignent que l'apocalypse soit pour la fin de 1999. Ainsi, pour une raison et pour une autre, sont-ils devenus d'une pruderie craintive.

Ridicule, d'ailleurs, car ils n'auraient pas pu cacher les fausses bedaines qu'ils portent maintenant à l'époque où la mode était au torse nu.

Je demandai un jour à mon père ce qui se passait lorsque les gens prenaient de la brioche.

« Tu as certainement appris tout cela à l'école, fils.

— Ben non, c'est la seule chose qu'on ne nous a pas apprise.

— Pourquoi veux-tu le savoir ? Il n'est pas toujours bon de connaître ces choses-là.

— Ben, je ne... enfin, c'est que les copains, à l'école, en parlent à la récréation. Je suis grand, maintenant, papa, j'ai presque onze ans. Je devrais comprendre de quoi ils parlent.

— Je vois. Il faudra que je parle à ton principal, Rich, je m'en rends compte. De toute façon, les gens prennent simplement de la brioche quand ils engraisent au-dessous de la ceinture. On mange trop de nos jours.

— Ah... ? Mais à l'école, ils disent que ce n'est pas pour ça. C'est mal vu de trop manger ou de trop boire, mais les gens ont quand même...

— Ça suffit, Rich. Dans un an ou deux, tu seras assez grand pour comprendre. En attendant, tu étudies la biologie depuis au moins deux ans, et tu dois tout connaître des processus sexuels primitifs. »

Je savais quand il fallait me taire. D'après les livres d'histoire, les parents n'étaient pas aussi sévères au milieu du XX^e siècle, et ce n'était pas une bonne chose. Je me demande si c'est ce qui rend les gens honteux et leur fait désormais cacher leurs débordements sexuels. Faites ce que je dis, mais pas ce que je fais, et cetera – une hypocrisie involontaire dont ils ne peuvent se défaire. Cette allusion au sexe « primitif » m'intriguait, car lorsque Edwards avait demandé à l'école ce que signifiait « primitif », on lui avait répondu qu'il s'agissait d'une forme non évoluée, avant son plein développement. Mais il y a deux sortes de développement, la maturation naturelle et l'intervention scientifique, et je crois bien qu'on ne nous a pas encore expliqué la partie scientifique.

Avant de réussir à entrevoir furtivement quelque chose, j'avais à peu près deviné de quoi il s'agissait. C'était une hypothèse bien hésitante, mais je suppose qu'elle confirme la parole de Socrate. Peu importe qu'on me croie ou non, j'étais dans le vrai. Plus rien à voir avec les idées idiotes de ma petite enfance, quand je m'imaginais qu'il poussait aux gens de longues queues, ou qu'ils cachaient un petit singe poilu à l'intérieur de leurs pantalons. J'avais fait le rapprochement avec la création du tissu vivant artificiel, qui remontait à plus de vingt ans. On invente sans arrêt de nouvelles formes de tissu vivant : on peut désormais remplacer un vieux corps par un nouveau, en pièces détachées ou en entier. Et les méthodes sont si perfectionnées que le prétendu corps artificiel est meilleur que le naturel. Il faut dire qu'on a éliminé toutes les différences subtiles qui existaient entre les produits chimiques et leurs équivalents naturels, ce qui représente un progrès parmi tant d'autres.

S'il arrive maintenant à quelqu'un de perdre une jambe (ce qui m'est arrivé un jour, sauf qu'on a dû seulement me l'enlever plus tard), et qu'on lui en fasse repousser une quelques mois après, pourquoi n'améliorerait-on pas les organes sexuels naturels, ou « primitifs » ? Je commence à penser comme une de mes tantes qui, pour une raison que je ne relaterai pas ici, m'avait dit qu'il n'y avait aucun plaisir dans le sexe, que la sensation de plaisir était dans l'esprit, pas dans l'organe ni dans le système nerveux. Alors pourquoi avoir un meilleur organe ? Pour un type pas très doué, ça ne doit pas changer grand-chose, à moins que ça ne lui redonne confiance en lui.

J'ai d'autres repères en ce domaine. Avant d'avoir treize ans et d'entrer dans le monde des adolescents, j'acquis un indice supplémentaire en écoutant une conversation entre deux vieillards : ils se plaignaient de ce que les nouvelles bedaines n'avaient pas en fin de compte résolu les problèmes sexuels des gens.

Une autre fois, je réussis à surprendre quelque chose que je n'étais pas censé voir. C'était sur la plage, un jour où le soleil était très chaud et où les gens transpiraient dans leurs trop nombreux vêtements d'été. Une femme se mit soudain à hurler en s'agrippant le bas du ventre, comme si elle voulait en arracher quelque chose. Au bout d'un moment, les autres femmes s'attroupèrent autour d'elle pour essayer de l'aider, mais elle était tellement affolée qu'elle mit en lambeaux son costume enveloppant, si bien qu'on put voir l'espèce d'énorme galette charnue qui se collait à elle. On aurait dit un gros sein de femme un peu flasque ou un fantastique bourrelet de graisse, ce qui, je suppose, était par trop invraisemblable. Lorsque la femme tira dessus, la chose céda, s'étirant comme un tentacule, et...

« Veux-tu te sauver, sale petit gamin ! Comment oses-tu regarder ? Va-t'en d'ici ? » En entendant ces cris perçant, j'ai pris mes jambes à mon cou.

La première visite au sexiatre représentait le véritable jour de la majorité, plus encore que la visite médicale d'incorporation ne constituait l'initiation à la vie militaire. Je voyais approcher cet acte solennel avec des sentiments mitigés, car j'avais eu une enfance agréable et j'éprouvais peu d'attraction pour la vie adulte. Je me présentai au Centre, où une infirmière releva mes coordonnées et où on me fit signer un acte par lequel je m'engageais à assurer les responsabilités de l'âge adulte : un truc assez vague qui consistait surtout pour moi à me décharger de toute conséquence ennuyeuse plutôt qu'à prendre un engagement quelconque. Si j'avais refusé, il m'aurait fallu signer vingt formulaires, avec des dizaines de conditions particulières en petits caractères. C'était cela, m'avait-on dit, ou finir dans un établissement austère réservé aux arriérés.

Un médecin commença par vérifier la déclaration de mon médecin de famille concernant mon âge sexuel. Il m'examina avec cette franchise et cette correction qu'exigeait le contrôle scientifique des phénomènes sexuels, préleva des échantillons de mon sang ainsi qu'un petit morceau de ma peau, me regarda le fond des yeux, vérifia ma taille, ma couleur de peau et ainsi de suite. Je fus autorisé pendant la plus grande partie de cet examen à garder pudiquement mon pantalon, bien qu'on m'eût dépouillé de tout le reste, y compris ma montre.

Lorsque je fus passé par la salle de radiographie générale, la salle de dépistage du cancer et autres lieux, et qu'on m'eut fait diverses injections de rappel contre différentes maladies, on me renvoya chez moi. Je m'en allai avec un curieux sentiment de malaise, une impression de banalité décevante.

Je fus surpris de recevoir deux semaines plus tard une autre carte officielle me demandant de me présenter à nouveau au Centre d'Hygiène Sexuelle. C'était l'après-midi, cette fois, et l'infirmière m'introduisit dans l'autre cabinet du médecin avec un peu plus de respect. Elle avait un petit air de retenue qui me plongea dans l'expectative.

« Bonjour, Andrews. Content de te revoir. Toujours en pleine forme ?

— Oui, monsieur, merci. » On n'admet jamais ne pas se sentir tout à fait le même après avoir été farci de vaccins préventifs.

« Alors tu es prêt à te faire adapter un consexé ! Très bien, Andrews, c'est une affaire privée qui, je le pense, s'expliquera d'elle-même. Nous ne craignons pas de traiter le sexe comme un sujet scientifique, mais je te fais confiance pour garder tout cela pour toi. Si tu n'es pas totalement satisfait – *pour quelque raison que ce soit* – n'en parle à personne et viens me voir. C'est bien compris ?

— Oui, docteur.

— Je suis un sexiatre, pour être précis, pas un médecin. Maintenant, viens jeter un coup d'œil dans ce bocal. »

Je regardai. Comme tout un chacun, je pense, je fus frappé d'horreur à la vue de cette chose vivante, sorte de boule de chair affaissée recouverte d'une peau humaine ordinaire, immobile dans son récipient comme un tronçon détaché d'un cadavre.

« Tu t'y habitueras, dit-il. Ce n'est que de la chair ordinaire. Elle est dotée d'une sorte de cœur rudimentaire, avec un pouls très faible, ainsi que de sang et de muscles. Et de la graisse. Ce n'est que de la chair. Vivante, bien sûr, mais parfaitement inoffensive. »

Il souleva le couvercle et la toucha. Elle céda sous la pression, puis enveloppa son doigt. Il la modela comme de la pâte à pain ou de la plasticine, et elle fléchit avec une certaine tendance à reprendre son

aspect informe.

« Touche-la.

— Je ne pourrais pas.

— Allons. »

Devant la fermeté de sa voix, j'obéis. Le contact évoquait celui d'une peau tiède. On aurait pu croire qu'ils s'agissait d'un ventre replet. J'enfonçai mon doigt, que la chose pressa doucement de contractions musculaires.

« Elle est à toi », me déclara le sexiatre.

Je faillis m'évanouir de dégoût. Tout le monde est ainsi horrifié avant de se rendre compte à quel point le tissu vivant isolé peut être simple, inoffensif et utile, sans parler de ses nombreuses applications thérapeutiques. J'étais embarrassé à l'idée de l'endroit auquel pouvait s'appliquer le « consexé » sur mon corps, et mon intuition était teintée d'incertitude par une ignorance tout aussi embarrassante. Mais il suffit de porter un consexé pendant très peu de temps pour se rendre compte à quel point c'est naturel, et délicieusement agréable quand on le met en action. C'est un bienfait pour les explorateurs solitaires, les astronautes, le personnel des stations météorologiques ou militaires isolées, et ainsi de suite.

« Ne t'inquiète pas, me dit le spécialiste alors que je reculais, dégoûté. Ce n'est pas plus horrible que la façon dont tu es venu au monde, ou que le rôle joué par tes parents dans la mise en route du processus. En fait, c'est plus propre, plus sûr, plus efficace et beaucoup plus satisfaisant qu'une femme. Grâce au ciel, heureusement que nous avons cela ; nous serions débordés. »

Alors que je restais pétrifié, il ajouta :

« Je vais te montrer comment ça marche. Ne l'enlève pas avant au moins une semaine, pour quelque raison que ce soit. Viens me voir immédiatement si tu ressens le moindre inconfort. Plus tard, tu pourras l'enlever pour faire du sport, bien qu'on puisse presque tout faire sans l'ôter – nager, par exemple. Pour aller aux toilettes, il se retrousse assez facilement, mais ne perturbe surtout pas la succion et ne le tripote pas sans raison. Il adhère parfaitement si tu le laisses tranquille, et il est très agréable à porter. »

Il m'entraîna dans une cabine particulière, où je me déshabillai et m'étendis sous une couverture moelleuse. Puis il apporta la chose, qu'il tenait à la main, et écarta la couverture.

Je retins mon souffle. Ce fut le pire moment de ma vie, pour ce qui est de la peur, sinon de la souffrance.

« Je l'ai légèrement stimulé, dit-il. Cette fois-ci, c'est lui qui prendra l'initiative. Par la suite, c'est toi qui devras faire le premier mouvement, sinon il ne se passera rien ; mais il réagit à la moindre sollicitation. Maintenant, tu vas rester étendu là une demi-heure,

jusqu'à ce que je te dise de partir. »

Il le déposa entre mes cuisses, et le consexé recouvrit toutes ces parties qu'on ne voit jamais sur les images de nus, sauf lorsqu'il s'agit de peintures religieuses classiques. C'était doux, et la sensation était agréable. La première fois qu'un sexiatre vous laisse ainsi, seul avec votre corps, votre consexé et vos pensées intimes, est un moment crucial.

Ce fut un plaisir sans mélange, et comme on ne m'avait prévenu de rien, je laissai le processus se dérouler de lui-même. Pourtant, j'étais en même temps écoeuré par la mesquinerie du comportement sophistiqué des adultes. Bon sang, me dis-je, ils considèrent que tout cela va de soi. Mais ma curiosité l'emporta sur ma dignité, et je ne me rebellai pas.

C'était à peine terminé que j'entendis une conversation qui me fit sursauter.

« As-tu une lettre de tes parents ? demandait le sexiatre à un inconnu.

— Non.

— Mais tu refuses quand même de te laisser adapter un accessoire ?

— Oui.

— Bien, je reconnais que ce n'est pas obligatoire. Mais il faudra que tu fournisses de bonnes raisons à ton refus. Et sans une lettre d'un médecin, d'un parent ou d'un tuteur, nous risquons de ne pas accepter tes raisons.

— Je suis objecteur de conscience.

— Pour quel motif ? Te rends-tu compte de ce à quoi tu t'exposes en refusant de porter un consexé ?

— Je ne crois pas à tous les bienfaits qu'on lui attribue, dit le jeune garçon, d'une voix faible.

— Tu ne les connais même pas, rétorqua le sexiatre d'un ton condescendant. J'en suis à peu près sûr. Mais tu as certainement envie de savoir d'abord de quoi il retourne ? Le sujet doit t'intéresser suffisamment pour que tu aies envie d'en faire l'expérience pendant un certain temps ?

— Non, monsieur, par principe.

— Par principe ! Qu'en connais-tu ? Dis-le-moi. *Que* connais-tu d'un si vaste sujet ?

— Je ne crois pas aux principes sur lesquels se fondent les services de santé.

— Tu n'y crois pas ! Tu n'y crois pas malgré le fait que l'État m'autorise à doter chaque garçon et chaque fille d'un consexé approprié dès qu'ils atteignent la puberté. Chaque garçon et chaque fille, dans cette population qui dépasse quatre-vingts millions d'habitants, porte un...

— Pas tous.

— Tous sauf un ou deux sur un million, et c'est la plupart du temps pour des raisons de santé ou d'ambivalence sexuelle. Le consexé est approuvé par l'Académie Militaire et par toutes les autorités supérieures du pays dans les domaines de la santé, de la loi ou de l'éducation. Presque toutes les confessions religieuses l'ont accueilli favorablement. Mais tu refuses.

— Favorablement ? Je n'en crois rien.

— Je vois. Tu ne penses pas que ce pays est déjà largement surpeuplé ? Tu ne crois pas qu'avant l'invention du consexé, les adolescents n'étaient que de misérables inadaptés qui essayaient tant bien que mal de se situer dans un contexte mal défini ? Que les garçons s'adonnaient dans la promiscuité à des relations sexuelles contre nature, que les filles étaient parfois enceintes dès les premières années de leur puberté, et qu'avant même d'être adultes, des enfants contractaient à cause de ces coutumes de graves maladies vénériennes ?

« Tu penses pouvoir te passer de tout ceci. Et que comptes-tu faire pour compenser ? Traîner sur un scooter-jet ou te soûler ! Violer une femme, ou te contenter de lui voler son sac à main ! Et si tu deviens adulte...

« Sais-tu qu'il y a dans ce pays vingt millions de célibataires, hommes ou femmes, qui n'ont jamais été mariés et n'ont jamais eu ce qu'on appelle une aventure, mais qui n'en sont pas moins totalement satisfaits et épanouis sexuellement ? Le savais-tu ?

— C'est peut-être ce que disent les journaux, monsieur.

— Dis-moi, poursuit le sexiatre d'un ton plus amène et quelque peu enjôleur, serait-ce parce que tu aurais contracté quelque mauvaise habitude ? C'est très courant, il n'y a pas de quoi avoir honte. Ceci te rendra service.

— Non, monsieur.

— Allons, allons, monsieur-les-grands-principes, sois franc avec moi. Vraiment ? Tu es sûr de ne jamais t'être livré à... voyons, quelque pratique solitaire ?

— Quoi, monsieur ? Je... je n'ai jamais rien fait de mal.

— Soyons sérieux, mon garçon. Il n'y a personne qui n'ait jamais rien fait de mal.

— Mais je n'ai rien fait, monsieur.

— Tes parents approuvent-ils ton attitude ?

— Je le pense, monsieur.

— Tu le penses ? Ça ne suffit pas. Allons, sois un bon garçon et laisse-toi mettre un consexé. C'est bien plus agréable que les relations sexuelles naturelles ou n'importe quoi d'autre. Tu ne veux pas te singulariser, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur...

— Bon. Alors c'est réglé. Mademoiselle, il accepte, en fin de compte. Apportez-le, voulez-vous ?

— Non, monsieur, je n'ai pas accepté. Non !

— Je suis expert en ce domaine, mon garçon. Tu veux dire que tu n'as toujours pas accepté le fait que l'État sait ce qui est bénéfique pour les citoyens, après tout ce que je t'ai dit ?

— Je n'ai pas accepté, monsieur, non. Ce n'est pas l'État...

— Tu n'as pas accepté ? Mais tu as dit que tu acceptais.

— J'ai dit que je ne voulais pas me singulariser ; mais je ne peux pas porter un de ces trucs.

— Alors tu vas te singulariser, non ? Que veux-tu dire, « je ne peux pas » ? Viens dans le laboratoire, que je te montre. »

Le silence régna pendant près d'une demi-heure. Je savais maintenant à quoi ressemblait un de ces laboratoires, et je pouvais imaginer le sexiatre le lui faisant visiter, l'invitant à regarder dans un microscope pour voir de minuscules microbes se tortiller dans du plasma, lui montrant les diagrammes des acides aminés, des groupes sanguins, des types de cellules de peau et d'un tas d'autres choses, sortant des échantillons pour effectuer quelques expériences rapides, lui décrivant certains exemples simples de tissus vivants artificiels conçus pour des applications diverses. Puis la porte s'ouvrit et ils revinrent dans le bureau.

« Alors, qu'en penses-tu ?

— Très intéressant, monsieur.

— Impressionnant, n'est-ce pas ? Tu ne trouves pas ?

— Si, monsieur.

— Alors, qu'en dis-tu ? C'est à toi de décider. Tu sais à peu près comment ça marche, maintenant, et j'espère que ça ne te fait plus peur.

— Non, monsieur.

— Tu y réfléchiras.

— J'y réfléchirai, monsieur.

— Très bien. Penses-tu pouvoir te décider tout de suite ?

— Oh ! oui.

— Bon, alors j'appelle l'infirmière, d'accord ? »

Pas de réponse. Il fit fonctionner la sonnette de son bureau.

« Tout bien pesé, tu ne vas pas refuser, n'est-ce pas ?

— Eh bien... S'il vous plaît, monsieur...

— Je vais téléphoner à tes parents. »

L'infirmière entra dans ma cabine, déposa mes vêtements sur le lit, et referma la porte. Alors que je me glissais hors des couvertures, j'entendis le dé clic du téléphone, puis un second dé clic.

« Je te donne encore une chance, dit le sexiatre, au cas où tu aurais

honte, ou autre chose du même genre. » Il s'adressa à l'infirmière :
« Dites-moi, mademoiselle, portez-vous un consex ? »

— Oui, docteur, j'en porte un.

— Un consex mâle ?

— Oui.

— Et vous en êtes contente ? Ce n'est ni inconfortable ni malsain ?
Ça ne vous empêche pas de faire ce que vous voulez ? Ça ne vous donne aucun sentiment de culpabilité ?

— Je l'adore, dit-elle. Je n'ai jamais eu aucun problème avec. Il répond à mes avances et ne désobéit jamais.

— Merci. Et maintenant, mon garçon, es-tu satisfait ?

— Que s'est-il passé la première fois ? » demanda le jeune garçon à l'infirmière, avec un mélange d'audace et de timidité.

L'infirmière ne répondit pas. Je me demandai si elle avait rougi. Le garçon poursuivit :

« Mon père appelle ça une prostituée artificielle.

— Ce sont des âneries, petit. Tu ne sais pas de quoi tu parles. On dit pire encore du prétendu mariage sanctifié.

— J'ai des objections religieuses, dit le garçon. Je suis capable de me contrôler sans tout ça.

— Tout quoi ? Sans quoi ? demanda le sexiatre d'un ton acerbe.

— Ce... cet accessoire.

— Ce n'est que de la chair vivante, répliqua le sexiatre. Regarde, en voici un. Tu vois ? je le touche. Si Dieu n'avait pas voulu qu'il existe, il n'existerait pas, n'est-ce pas ? Touche-le à ton tour. Tes parents n'en portent-ils pas un ?

— Non, monsieur, ils n'en portent pas.

— Ah ? Mais tu es parfaitement libre de faire comme *tu* l'entends. N'aie pas peur d'aller contre leur volonté. Comme je te l'ai dit, les autorités t'ont convoqué afin de t'en donner un, et tu es sous la protection de la loi. Nous te soutiendrons sans réserve. Tes parents ne s'opposent pas à la fluoration, n'est-ce pas ? Ou à l'antismog dans l'air ?

— Si, monsieur, ils s'y opposent.

— Hmmm. »

J'entendis marmonner : « Famille de dingues » derrière ma porte que l'infirmière ouvrit pour faire entrer le sexiatre. Celui-ci s'approcha à grandes enjambées, parlant comme un bonimenteur.

« Ah ! Andrews, tu es un garçon raisonnable. Te voilà devenu un homme, à présent ; tu as appris tout ce qu'il y avait à savoir. Comment as-tu trouvé l'expérience ?

— Très bien, monsieur.

— C'est agréable, non ?

— Oui, monsieur, très agréable », répondis-je tout en sympathisant

secrètement avec le garçon qui se tenait dans le bureau. Je savais que la voix de tous les pouvoirs temporels lui parlait par la bouche du sexiatre, je connaissais toutes les pressions qu'elle impliquait et j'admirais sa résistance.

Le sexiatre s'agenouilla et me saisit par les bras.

« Voyons, dit-il, monsieur Andrews, cela t'ennuierait-il que nous montrions à notre ami ici présent comme ce petit consexte te va bien ? Il faudra également que nous t'apprenions à le nourrir, car il va grandir et mûrir en même temps que toi. C'est pour cette raison qu'il est important que ce jeune Topolski se fasse adapter le sien dès maintenant. »

Je décelai la légère nuance de mépris manifestée par le sexiatre en prononçant le nom étranger du garçon, et je fus tenté de lui retourner celui dont il usait depuis le début de la conversation.

« Il n'y est pas obligé, non ?

— Tu ne vas pas prendre son parti ? dit le sexiatre, qui me poussa en avant tout en abaissant mon pantalon. Alors, qu'as-tu contre ça ? demanda-t-il en montrant le consexte appliqué contre mon ventre comme une feuille de vigne et d'un aspect aussi anodin qu'un repli de peau. J'ai même pensé, poursuivit-il autant pour lui-même que pour la jeune infirmière, qu'ils sont bien plus esthétiques que les slips de bain, et que ce retour à la pudeur vestimentaire en tous lieux est tout à fait inutile. Le temps viendra où les tendances se renverseront, et où nous ne craignons plus de nous montrer à nouveau entièrement nus. »

Je comprenais son point de vue et commençai presque à aimer mon consexte, bien que la sensation qu'il pouvait procurer fût inquiétante par son intensité. Mais après un examen superficiel, le garçon se détourna sans prononcer un mot.

« Alors ? » demanda l'homme, de toute sa hauteur. Je pris soudain conscience de la pression mentale dont j'avais laissé le pouvoir quasi magnétique me subjuguer, et devant laquelle se cabrait ce jeune garçon noiraud de douze ans. « Tu ne veux pas avoir une mauvaise note dans ton dossier, n'est-ce pas ? »

Quel dossier ? me demandai-je. Je ne savais pas à cette époque que les fichiers de l'État prenaient également en compte cet aspect supplémentaire de la « conformité » des individus.

« Je fais beaucoup de sport », dit timidement le jeune garçon, qui faiblissait à vue d'œil et cherchait un endroit où se cacher. Il devait se sentir terriblement ridicule et confus.

« Ah ! c'est donc ça ! Eh bien, Darson, le champion du monde du marathon, porte le sien quand il court ! Et tous les autres athlètes en portent eux aussi. Ils se contentent de l'enlever pour l'envelopper dans une petite couverture au moment des compétitions. Ça ne leur pose aucun problème. Allons, voyons ; sois un brave garçon. Nous nous

contenterons de prendre tes mesures – la plupart sont indispensables – et tu pourras revenir plus tard chercher ton consexé. Qu'en dis-tu ?

— Très bien », dit le garçon. Je le vis se raidir à nouveau devant l'attitude paternelle, et j'étais à peu près certain que cette autorité n'aurait pas assez de poids dans son combat intérieur pour lui faire accepter le consexé. Mais il serait obligé de se soumettre aux examens, comme l'exigeait la loi. Plus tard, le sexiatre appellerait ses parents et il lui faudrait revenir signer un tas de formulaires, dont l'un consisterait à déléguer au ministère de la Santé la responsabilité de son bien-être sexuel – condition moralement aussi inacceptable pour lui et pour ses parents que le consexé leur était physiquement insupportable.

Une fois rhabillé et congédié, je traînai un moment près de la porte du sexiatre, attendant vaguement qu'il se passât quelque chose. Lorsque le garçon donna son adresse, je m'aperçus qu'il habitait près de chez moi, juste derrière le coin de la rue.

Le fait que nous fussions voisins semble peut-être dénué d'importance. Mais il en aura. Je passerai de ce côté dès que je le pourrai, pour demander à Topolski la véritable raison de son refus de porter « l'accessoire ».

Traduit par JACQUES POLANIS.
Comming-of-Age Day.

Publié avec l'autorisation de l'Agence Hoffman, Paris.
© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

WHISTLER

par Ron Goulart

Le texte de Jorgenson marque un tournant dans ce recueil. Nous en avons fini, au moins en apparence, avec l'éloge de la passion ; désormais il ne s'agit plus que de reconnaître le corps pour ce qu'il est, et de satisfaire ses besoins quand ils se manifestent. Déjà Stendhal, dans Lucien Leuwen, pointait le problème en termes fort directs : « Qu'est-ce qu'un amant ? C'est un instrument auquel on se frotte pour avoir du plaisir. » Mais il y a instrument et instrument. Une prothèse est un objet partiel ; on peut avoir envie d'un être humain complet – et néanmoins artificiel. Toutes les littératures des deux hémisphères ont chanté l'hétérosexualité et au besoin l'homosexualité ; reste la mécanosexualité, qui est le domaine à peu près exclusif de la S.-F.

SON agent apparut sur l'écran du visiphone et lui demanda : « Auriez-vous quelques bonnes idées de papiers peints ? »

Mel Felson était à sa table de dessin, le corps très incliné sur la gauche. De taille moyenne, brun de cheveux, âgé de vingt-neuf ans, il portait un vêtement vert « toutes occasions ». Il jeta un coup d'œil en coin à l'appareil, du haut de son tabouret.

« Quoi donc ? » fit-il, puis il se remit à observer sa maison sous dôme, de style colonial, à un demi-arpent de distance de son atelier également sous le dôme.

« Vous arrivez à dessiner dans une pareille position ? » s'enquit Bubber Krigstein. Comme toujours, il était lui-même assis parmi un entassement de coussins remplis d'eau dans son bureau de Manhattan, aux murs nus.

« Non », répondit Felson. Une fumée purifiée » s'élevait de la cheminée en pseudo-métal au sommet de sa maison et se perdait en spirale dans la clarté de l'après-midi d'été. « Excusez-moi un instant, Bubber. » Il mit le visi en position d'attente et pressa le bouton du téléphone du salon.

« Allô ! » répondit Whistler de sa voix la plus grave. L'écran ovale du phone resta sombre. Quelque part dans le salon invisible, une femme d'âge moyen riait. « Résidence Felson.

— Qu'est-ce que vous fabriquez avec la cheminée, imbécile ? demanda Felson à l'invisible Whistler. Nous sommes à la mi-mai.

— La nostalgie ne connaît pas de saisons, mon garçon, répliqua Whistler. Et l'amour non plus, ajouterai-je.

— Qu'est-ce que vous brûlez là-bas ?

— Nous grillons de la guimauve, répondit Whistler, de sa voix basse et vibrante. Parfois, dans le tohu-bohu de la vie quotidienne, Mel, nous oublions les petits et simples...

— D'accord, d'accord. » Il coupa le contact avec Whistler et remit en circuit son agent à la frêle carcasse.

Comme à l'ordinaire, Bubber se tassait sous son vaste bureau de métal, épaulé de coussins d'eau. Il essayait des casques en plastique dur. « Votre fortune est faite, déclara-t-il quand il se rendit compte que Felson faisait de nouveau attention à lui.

— Bubber, on est en 1991, rappela Felson à l'agent. Il y a près d'un demi-siècle que nous bénéficions d'une paix relative. Il n'y aura plus de grandes guerres !

— Il subsiste cette menace d'une attaque-surprise, dit Bubber. L'aspect inattendu de la chose. » Il choisit un casque protecteur vert citron. « Écoutez, votre problème financier est résolu.

— Quel problème financier ? La pension alimentaire de Rosa, les paiements des impôts sur les hypothèques et la propriété, le versement annuel au parti politique de mon choix, les...

— Tout cela, coupa Bubber. Mel, un artiste de votre talent devrait gagner plus de trente-deux mille malheureux dollars par an.

— Si je n'avais pas pour agent un pauvre mec qui se planque tout le temps sous son bureau dans l'attente de l'Apocalypse, ce serait possible. » Felson détourna les yeux. La fumée sans danger continuait de monter. « C'est bon. Qu'est-ce que vous me proposez ? Un bon boulot d'illustrateur ?

— Mieux que ça, Mel. » Le petit Bubber sourit. « Qu'est-ce que vous savez dans le domaine du papier mural humoristique ?

— Rien. » Felson quitta soudain sa table pour se précipiter contre la baie panoramique de l'atelier. La porte donnant sur la rampe du patio s'était soudain ouverte. Une femme potelée, seulement vêtue d'un ensemble mono de sous-vêtements toutes saisons gambadait en descendant la pente, tout en répandant des fleurs artificielles. « Un instant, Bubber. » Felson allait presser le bouton du salon, mais il se contint. Il revint plus lentement à la fenêtre. « Bubber, reprit-il dans le micro, est-ce que le chèque de la Société Gow des Plaques Minéralogiques Patriotiques est arrivé ?

— D'un jour à l'autre, ont-ils promis. Le seul type autorisé à signer les chèques a dû se téléporter en Équateur pour fixer des plaques patriotiques sur une armée de blindés. Pourquoi ?

— Mme Gow est en train de danser à poil sur ma pelouse et je me sentirais plus à l'aise s'il était trop tard pour que Gow me retire son fric. » Il donna un coup sur le bouton du salon. « Idiot, fit-il quand le visage hilare d'un Wistler torse nu apparut sur l'écran. Vous ne m'aviez pas informé que vous faisiez griller de la guimauve avec la femme d'un de mes clients.

— Mon garçon, un gentilhomme ne raconte pas tous les détails de ses liaisons. » Whistler était grand et beau, avec une moustache et un bronzage élégant.

« Écoutez, espèce de mécanique sans cervelle, foutez-moi dans le pétrin une seule fois encore, et je m'en lave les mains : vous irez moisir dans le sous-sol de Nardikian, l'avertit Felson. De toute façon, comment avez-vous fait la connaissance de Mme Gow ?

— Elle est venue pour vous voir un jour où vous étiez en visite chez votre fiancée à Westport, dit Whistler en lissant sa moustache auburn. Pour parler franc, je crois qu'elle espérait bien vous trouver seul. Elle a prétendu qu'elle venait livrer des plaques minéralogiques. Des gros trucs, pas vrai ? Une histoire de généraux célèbres qui ont l'air de vous saluer quand vous passez sur la route ou dans les airs. Je les ai mises je ne sais plus trop où, pour vous, mon garçon. Une idée originale, mais comme je vous l'ai déjà dit...

— Pourquoi danse-t-elle sur ma pelouse ? » La grassouillette Mme Gow avait quitté la rampe et enfonçait jusqu'aux chevilles dans le gazon de plaskolite.

« Elle se sent libérée de toute inhibition, expliqua Whistler. Ne vous êtes-vous jamais senti dans le même état quand vous et votre fiancée...

— Pas en plein après-midi, en plein jour, et dehors sur une pelouse, non, déclara Felson. Collez-lui une couverture sur le dos et rentrez-la de force. Gow habite ici même, à Brimstone, Connecticut, vous savez. Supposons qu'il survole le voisinage dans son airmobile, baisse les yeux et voie sa grosse imbécile de bonne femme en train de se trémousser sans inhibitions sur ma pelouse. Fini le boulot des plaques patriotiques pour moi !

— Un artiste doué comme vous, mon garçon, ne devrait pas...

— Faites-la rentrer immédiatement », ordonna Felson. Il revint à son agent, tournant le dos à la fenêtre.

« Pourquoi danse-t-elle sur votre gazon ? demanda Bubber. Vous la connaissez ?

— Nous avons des amis communs. Qu'est-ce que cette histoire de papiers peints drolatiques ? »

Le mince agent fouilla dans son casque protecteur pour y prendre un mémo. « Pouvez-vous vous téléporter à Youngstown, Ohio, cet après-midi pour rencontrer le vice-président de la ReSyk Paper Company ?

— Non.

— Bien sûr que si. Ils paient mille dollars le rouleau.

— Curieuse façon de payer ?

— Par rouleau de papier humoristique. Il faut... attendez que je voie où j'ai noté ça... il faut douze dessins et légendes humoristiques par rouleau, m'a dit le nommé Norge Heaslip, à Youngstown. Il a l'emploi de six rouleaux de vous. Bon. Disons qu'il vous faut une semaine par rouleau. Cela fait six sacs en six semaines, moins mes vingt pour cent.

— Je ne sais rien du papier mural.

— Vous en avez vu sur les murs, non ?

— Eh bien, oui.

— Eh bien, ce Heaslip a remarqué certains de ces draps humoristiques dessinés par vous et votre boulot lui plaît. Allez le voir.

— Attendez. Norge Heaslip habite tout juste à New Canaan. Ne puis-je lui parler chez lui ?

— Il me dit qu'il sort de son bureau pour se téléporter dans les faubourgs et se détendre. Il préfère discuter affaires dans l'Ohio, expliqua Bubber. Vous pourriez emporter quelques-uns de vos draps de lit.

— Ils sont tout chiffonnés.

— N'en avez-vous pas une paire et deux taies d'oreillers bien pliés dans vos cartons ?

— J'en avais, mais vous n'avez pas idée de ce qu'un androïde peut trouver drôle.

— Hein ?

— Peu importe. Donnez-moi l'adresse de Heaslip dans l'Ohio ainsi que le numéro de la plus proche station de téléportation. J'ai rendez-vous avec Jalna ce soir, vous savez.

— Heaslip est homme d'action. Cela ne devrait pas vous prendre plus d'une à deux heures. »

Felson s'éloigna du phone. Il s'était retourné vers la fenêtre. Mme Gow n'était plus en vue. Mais un homme au visage ridé regardait par-dessus la haute haie décorative à gauche de la maison de Felson.

Quand il se rendit compte que Felson l'observait, il se baissa vivement et disparut.

« J'ai collé l'adresse de Heaslip dans un autre de ces chapeaux de protection, dit Bubber. Un peu de patience. »

Les sourcils froncés, Felson retourna à sa table de dessin. Il prit un crayon électrique. S'il pouvait se faire 6 000 dollars de plus avec cette affaire de papier mural – même si ce n'était pas son boulot préféré – il se rapprocherait du moment où ses dettes seraient éteintes et où il pourrait se remarier. Tout cela prenait un sens si Jalna se trouvait quelque part au bout. Son agent lui donna l'adresse, qu'il nota en marge d'une ébauche de dessin pour un gâteau de mariage non

personnalisé. « Très bien, Bubber. Je rassemble mes échantillons, je saute dans ma machine et je file à la station de Brimstone. Je vous tiendrai au courant.

— J'ai l'impression que c'est un barreau de l'échelle pour vous, Mel, dit Bubber, caché sous son bureau. Rappelez-vous, ce n'est pas en faisant seulement ce qu'on aime qu'on peut atteindre les sommets.

— D'accord, je vais essayer votre manière. » Felson débrancha les connexions de son atelier, prit un carton d'échantillons et sortit pour aller dans le garage à étage de l'auto biplace et de l'airmobile. Sa propre machine s'élevait justement dans le bleu chaud de l'après-midi.

« J'emmène la belle Mme Gow faire une petite balade, mon gars », annonça Whistler dans le micro du cockpit.

Mme Gow riait de nouveau et ne portait encore que ses dessous toutes saisons.

Felson suivit des yeux l'appareil couleur d'œuf qui prit de l'altitude puis vira en direction de Westport. Il embarqua dans son auto et mit en marche le moteur électrique. « Il va falloir que Nardikian examine de nouveau cet idiot de mécanisme », songea-t-il.

Vingt-cinq minutes après, il était dans l'Ohio.

Il y avait cinq semaines que Felson hébergeait Whistler. Comme le lui avait expliqué son ami Nardikian, ils gagneraient dans les 10 000 dollars par an avec Whistler dès que Nardikian aurait tout mis au point.

Un soir pluvieux d'avril, la nuit tombée, Nardikian était arrivé avec Whistler dans un plyosac opaque. « Je le garderais bien à la maison, mais Magda pense qu'il ne serait pas très sain de le laisser en contact avec les enfants, avait dit Nardikian, dont les lentilles de contact dégouлинаient d'eau. Il avait trente-quatre ans, était trop gras, plus brun que Felson, le poil plus emmêlé.

« Garder qui ?

— Permits que je l'apporte. »

Felson s'écarta quand Nardikian entra avec son paquet d'un mètre quatre-vingts de haut dans la maison sous dôme. « Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Es-tu seul ? Jalna n'est pas venue après mon appel ?

— Non, elle participe à une marche contre l'Organisme de Télépauvreté de Stamford. » Felson observa que le contenu du sac portait des chaussures suisses fort élégantes. « Tu as un type là-dedans ?

— Assieds-toi sur le divan, Whistler, ordonna Nardikian.

Le long sac traversa le salon pour se poser sur le sofa à colonne pneumatique.

« Ton ami est-il un personnage célèbre qui ne tient pas à être vu ? »

Tout en se débarrassant de son poncho qu'il accrocha au bras robotique du placard mural, Nardikian poursuivit : « Tu vis seul la plupart du temps.

— Depuis que Rosa a obtenu le divorce accéléré à Guanajuato pour aller vivre en Hollande avec ce représentant en bas à varices, oui, reconnu Felson. Mais Jalna vient de temps en temps. Tu sais bien que nous sommes fiancés.

— Félicitations, fit Nardikian, qui pensait à autre chose. Pour commencer, je n'ai pas exactement volé ce machin. Tu n'as donc pas à t'inquiéter du côté légal. Actuellement, j'ai une option non écrite. D'accord, c'est avec le veilleur de nuit que j'ai l'option, mais je pense qu'elle sera valable. De toute façon, ils vont faire faillite. Et une fois les détails mis au point, c'est 20 000 dollars par an pour nous, à partager moitié-moitié. »

Felson adressa un signal au robot-bar. Quand celui-ci roula jusqu'à lui, il composa sur le cadran la commande : une « soyaie » pour Nardikian et un « tirebouchon » à la vitamine C pour lui-même. « Qui donc trimbales-tu dans cet idiot de sac ? »

En entrant dans la pièce pour prendre son verre de bière, Nardikian déclara : « Ce que tu as sous les yeux, c'est une machine à baiser de première classe. »

Felson jeta encore un coup d'œil aux chaussures de luxe. « Tu as barboté un androïde ?

— J'ai pris une option dessus, rectifia son ami.

— Où cela ?

— Whistler provient de la Fondation de Recherches Sexuelles des Médecins Célèbres, à Westport, répondit Nardikian. Son appellation complète est Whistler-260/0R-fb87.

— La F.R.S.M.C. ?

— Oui, Section Orgasme.

— J'ai entendu dire qu'ils allaient fermer boutique faute de subventions gouvernementales.

— Exact, fit Nardikian, souriant. Il y a déjà trois mois que la Section Orgasme a cessé tout travail. Le pauvre Whistler amassait la poussière dans le magasin de la clinique. Écoute. Le neveu de leur gardien de nuit travaille avec moi chez Technokraft. Il m'a raconté que les Médecins Célèbres étaient dans une mauvaise passe et avaient plus de deux douzaines d'androïdes de recherche sexuelle qui restaient totalement inutilisés.

— Pourquoi as-tu choisi celui-ci ?

— Ah ! » Nardikian traversa le tapis thermique jusqu'à l'androïde enlinceulé et tirailla sur le sac. « Lève ton cul une seconde, Whistler. » Il le débarrassa entièrement du plyosac. « J'ai pris le plus beau.

— Bonsoir, dit Whistler d'une voix agréable. Très heureux de faire

vosre connaissance, mon garçon. » Il offrait l'apparence d'un homme approchant de la quarantaine et très élégant. Malgré son voyage en sac, ses cheveux auburn mêlés de gris étaient parfaitement coiffés.

« Il a ce qu'ils appellent dans le catalogue le profil classique. » Nardikian toucha un disque d'argent derrière l'oreille gauche de l'androïde. « Tourne, que Mel te voie de côté.

— Avec plaisir, mon garçon.

— Bien, constata Felson. Aussi bien de profil que de face. Que comptes-tu en faire ?

— Que comptons-nous en faire, plutôt. Je vais tout partager avec toi, fifty-fifty. » Il secoua la tête en soupirant. « Un type comme toi, avec un pareil talent, avec ton dessin, ne devrait pas en être réduit à se débrouiller avec trente mille par an. Je veux te voir ramasser au minimum cinquante mille, Mel. Alors tu pourras te dédouaner et épouser Jalna. Elle est tout juste ce qu'il te faut et je ne crois pas qu'elle se débine jamais en Hollande avec un marchand de chaussettes qui...

— Et comment nous servirons-nous d'un robot de recherche sexuelle pour nous faire dans les vingt mille de plus par an ?

— Dis-lui ce que tu faisais à la clinique, ordonna Nardikian à l'androïde.

— La cour aux dames.

— Il est programmé pour se conduire avec courtoisie dans les réunions sociales, précisa Nardikian. En réalité, il a été spécialement construit pour la Section Orgasme. Il est garanti amener à la jouissance complète dans quatre-vingt-sept pour cent des cas.

— Quatre-vingt-dix pour cent, selon le dernier bulletin de l'ordinateur d'orgasme », rectifia Whistler.

Nardikian observa l'androïde, entre ses paupières mi-closes, durant quelques secondes. « Quatre-vingt-dix pour cent, acquiesça-t-il. Et pas seulement ça, il est doué de toutes les manières et caractéristiques qui plaisent aux femmes. Elles le voient, elles écoutent sa voix, sautent au page, et *hop* !

— Dans au moins quatre-vingt-onze pour cent des occasions, précisa Whistler. Il y a également une caméra technicolor dans mon membre viril.

— C'est du superflu, dit Nardikian. Bien que peut-être certaines dames puissent aimer ce genre d'images.

— En outre, reprit Whistler, quand je caresse un sujet, je peux lire immédiatement son électrocardiogramme, si je le désire.

— Je me charge du reste des explications, dit Nardikian.

— Mais bien sûr ! Veuillez me pardonner d'avoir outrepassé mes attributions, mon garçon. »

Nardikian se tourna vers Felson : « Le petit truc en argent derrière

son oreille est une trouvaille à moi. C'est un système parasite qui nous confère sur lui un contrôle plus poussé. Je te montrerai comment ça marche avant de partir.

— Je peux jouer de la musique en stéréophonie par les oreilles, fit Whistler avec un sourire.

— Attends, Nardikian ! Tu vas laisser ce type ici ? »

Son ami lui déclara : « Je ne peux pas le garder à la maison, Mel. Un androïde construit pour baiser les nanas, photographe de l'intérieur leurs parties génitales tout en jouant de la musique d'ambiance par les oreilles... ce ne serait pas un bon exemple pour les enfants. »

Felson, tout en manipulant le cadran pour un deuxième « tire-bouchon » à la vitamine C, remarqua : « Cela ne me dit toujours pas comment nous en tirerons du fric.

— On le loue.

— Le louer ? À qui ?

— À des dames. À des femmes esseulées. Regarde autour de toi. Examine la structure sociale de Brimstone, Wilton, Westport, et cetera. Tu es entouré de nénettes solitaires dont les maris sont tout le temps en train de se téléporter aux quatre coins du monde, et même parfois sur la lune, pour leurs affaires. Tiens ! Je parie que tous les soirs, quarante pour cent des femmes de Brimstone et des environs sont toutes seules.

— Cinquante-deux pour cent, en réalité, avança Whistler.

— D'accord, cinquante-deux pour cent, fit Nardikian. Tu sais, Mel, je me suis laissé dire que deux des plus importantes fabriques d'androïdes ont dans l'idée de produire des compagnons mécaniques pour les femmes. Notre chance, c'est d'être les premiers.

— Ah ! oui ? répliqua Felson. Moi, artiste publicitaire, à qui l'on reconnaît partout un potentiel important, je gagne ma vie à dessiner des généraux célèbres pour les plaques de voitures et des lapins humoristiques pour les couches-culottes en papier et des gags pour les draps de lit et les taies d'oreiller assorties... et voilà que tu veux faire de moi un maquereau !

— Crois-tu que j'oserais encore regarder mes fils en face si je ne considérais pas cette entreprise comme autre chose qu'une simple histoire de proxénétisme ? protesta Nardikian. Personne n'a envie d'être le fils d'un maque. Mais un père qui se fait dix mille de mieux par an, c'est tout à fait différent.

— Et comment va-t-on le louer ? En s'installant à un coin de rue ?

— Je n'ai pas encore étudié tous les détails, avoua Nardikian. Et je désire procéder à quelques essais avec lui, peut-être lui apporter quelques modifications.

— Je suis parfait dès à présent, signala Whistler, souriant.

— Es-tu certain que ton système parasite a bien le contrôle de ce

mec ?

— Évidemment, affirma Nardikian. Il ne faut pas trop le dominer, sinon il perdra sa spontanéité et son charme. Les filles qui s'embêtent n'ont pas envie de coucher avec un mannequin triste.

— Je doute même qu'elles aient envie de coucher avec une mécanique, émit Felson en vidant son verre.

— Au contraire, mon garçon.

— Si nous commercialisons bien l'affaire, cela marchera, insista Nardikian. J'avoue que j'ai dû me procurer Whistler quelques semaines plus tôt que je ne l'avais envisagé, et tout ça à cause des congés improvisés du veilleur de nuit, mais je te garantis que tout sera organisé pour la fin du mois. » Il posa la main sur l'épaule de Felson. « Je l'ai dressé à la docilité. Il n'a besoin ni de nourriture, ni de lubrifiant ni de rien. Il restera tranquille dans une de tes chambres disponibles tant que nous ne serons pas prêts à encaisser la monnaie.

— Je ne sais pas trop si j'ai envie d'encaisser de la monnaie au moyen d'un idiot d'androïde avec un appareil photo dans le zizi. »

Nardikian lui répondit tout en lui tapotant l'épaule : « Même si tu décides de te retirer de l'affaire, Mel, même si tu préfères laisser tomber ces dix mille dollars ou plus par an... rends-moi le service de garder l'objet chez toi. Magda refusera tout net que je le conserve à la maison. Un petit service ?

— C'est bon. On va essayer à ta manière, acquiesça Felson.

— Je sais que mon séjour ici se passera à notre satisfaction mutuelle, dit Whistler en se levant pour aller au robot-bar où il se commanda un pseudoMartini. Je suis programmé à boire dans les milieux sociaux intéressants. À votre santé.

— Oui, à notre santé. » Felson alla derrière le hublot du salon pour regarder tomber la pluie de printemps.

Felson rentra de Youngstown, Ohio, avec un contrat pour six rouleaux de papier mural humoristique et une option pour une douzaine d'autres. Le crépuscule tombait quand il rentra au premier niveau de son garage. Son airmobile était de nouveau au niveau supérieur.

Whistler était également de retour. Le bel androïde était allongé sur la carpepe en imitation peau d'ours devant la cheminée de métal blanc, vêtu d'une combinaison de repos en quasi-soie. « Votre carton me paraît bien bourré, mon garçon.

— Bourré d'échantillons de papiers peints, Écoutez, Whistler...

— Jalna sera en retard d'une demi-heure.

— Elle a appelé ?

— C'est évident, mon garçon. Une fille époustouflante, permettez-moi de le répéter, bien qu'un peu mince à mon goût. Elle a téléphoné

il y a quelques instants pour dire qu'elle serait retenue au rassemblement pour la Reconstruction du Brésil plus longtemps qu'elle ne l'avait prévu. Quelque chose à voir avec l'orateur invité qui devait attendre que les effets du gaz calmant de la police...

— C'est bon. Très bien. » Felson jeta son carton sur le sofa et un rouleau de papier s'en déroula. Il était couvert de dessins de personnages avec des nez comme des saucisses. « Vous ne vous servirez plus jamais de l'airmobile.

— C'est venu instinctivement sur le moment, mon garçon. Je vous prie de nous excuser, Mme Gow et moi.

— Qu'est-il advenu de l'accord selon lequel vous deviez vous tenir tranquille dans ma chambre d'amis en attendant que Nardikian ait mis au point son système idiot pour devenir riche en vitesse ?

— On finit par s'énerver au bout d'un mois.

— D'un mois ? Deux jours après votre arrivée, vous vous défiliez pour fréquenter des bars peu connus, vous introduire dans les bals de clubs hippiques, puis vous alliez aux concerts de rock des Nostalgiques Années Soixante-Dix et vous ramassiez des bonnes femmes sur le retour que vous rameniez à la maison. J'ai dû me débrouiller pour que ma fiancée – la mienne ! – ne vienne plus ici parce que je ne savais jamais sur quel cinéma j'allais tomber. Énervé, vous ?

— Je suis programmé pour la lubricité, mon garçon. Si vous m'autorisez à le dire.

— Chaque fois que j'obtiens Nardikian au phone, il jure que le truc qu'il vous a installé suffit à vous contrôler. Mais avec moi, ça ne fonctionne pas. »

L'élégant androïde répondit : « Nardikian était tellement plongé dans ses propres travaux qu'il n'a sans doute pas mis le meilleur de lui-même dans ce système de contrôle parasite. Et maintenant, il a encore plus de boulot.

— Ouais, je n'avais nullement prévu – et lui non plus – qu'il devrait se téléporter à Tuzla en Yougoslavie pour la Technokraft une semaine après vous avoir collé ici. » Felson desserra son col. « En tout cas, je veux que vous restiez à la maison. Pour le moment, je vais prendre une douche.

— Mieux vaudrait attendre que Mme Sven-Elven ait fini, mon garçon.

— Mme Sven-Elven ?

— Elle est passée boire un verre après le ski, expliqua Whistler. Elle venait juste de se téléporter de quelque part dans les Alpes. Une chose en a amené une autre, comme cela se produit dans quatre-vingt-onze pour cent des cas.

— Seigneur Dieu ! s'écria Felson. Mais c'est la femme du docteur Cosmo Sven-Elven, directeur de la Fondation de Recherches Sexuelles

des Médecins Célèbres de Westport ! Et voilà qu'elle vous tombe dessus en revenant des Alpes ?

— Oui, mon garçon. Voilà même ses skis appuyés contre...

— Le chef de la clinique d'imbéciles d'où vous êtes parti ! Et sa femme est dans ma cabine à douche ? Ne vous a-t-elle pas reconnu comme une mécanique en fuite ?

— Pas encore, mon garçon. La dame s'intéresse fort peu aux travaux du docteur. Elle me l'avait déjà expliqué la semaine dernière quand j'ai fait sa connaissance lors d'un bal de chasseurs à courre. Et à propos, je ne suis pas fugitif. On m'a emprunté.

— Peut-être devrait-on vous restituer à la F. R. S. M. C.

— Ce qui vous ôterait tout espoir de gagner le gros fric, lui rappela Whistler. De plus, je ne crois pas que je pourrais de nouveau supporter ce mode de vie. »

Felson avala plus d'air qu'il ne lui en fallait. « Je me passerai de douche. » Il pivota et quitta la maison.

Jalna McKeefer était une souple brune de vingt-sept ans, belle, passionnée. « Ouvre », suggéra-t-elle.

Felson mit son engin en pilotage automatique circulaire au-dessus du sombre Détroit de Long Island. « Tu ne devrais pas toujours me faire des cadeaux, Jalna.

— Quand on aime quelqu'un, on lui offre des choses. » La jolie fille desserra son harnais pour se pencher et lui parler à l'oreille droite. « De plus, j'ai eu cela pratiquement pour rien en adhérant au Club de Gadgets Doubleday. »

Quand Felson eut ouvert la petite boîte que Jalna lui avait posée sur les genoux, il vit à l'intérieur une main en argent. « Un presse-papiers ?

— Non. Pousse donc le bouton sur le poignet. »

Felson obéit. La main d'argent rampa hors de son emballage de rubans plastiques, lui trotta sur la cuisse, vint se placer au bas de son ventre et lui empoigna la braguette. Felson rattrapa la main et pressa de nouveau le bouton. Il retourna le gadget pour lire les petits caractères gravés dans la paume. « Wakzoff, un produit de la Nouvelle Rio. » Felson tendit la main à bout de bras, la tenant par le pouce. « Tu veux dire que c'est un truc pour aider les gens à se masturber ?

— Cela m'a paru plutôt fascinant. »

De l'autre bras étendu, Felson maintint la boîte et y laissa retomber la main. « Jalna, je n'ai pas besoin de gadgets sexuels, pas avec... » Il s'interrompit.

« Pas avec quoi ? »

Il jeta la boîte sur le siège arrière du véhicule qui planait dans la nuit. « Jalna, tu connais ce type qui est... mon invité ?

— Whistler ? Bien sûr. Il est tout à fait attirant, dans le genre un peu formaliste. Bien qu'il n'ait pas ta force virile animale. » Elle lui posa un baiser sur la tempe.

Felson déclara : « C'est un androïde. »

La jolie brune s'écarta de lui, serrant sa poitrine entre ses bras. « Un androïde ?

— Oui, il a été construit pour... dans le but d'avoir... tu sais bien, avec les femmes...

— Mel, tu veux dire que tu possèdes un de ces androïdes fornicateurs comme ceux qu'ils utilisent à la Fondation de Recherches Sexuelles de Westport ? Mais c'est simplement fascinant !

— Pas « comme ceux ». Whistler est l'une des machines de la F. R. S. » Il regardait la mer obscure et les lumières des côtes du détroit. Felson lui expliqua toute l'histoire de Whistler et du plan d'enrichissement de Nardikian, ainsi que toutes les difficultés que lui causait l'androïde.

Jalna le prit dans ses bras. « C'est merveilleux de ta part, Mel. Courir des risques, manifester de l'esprit d'entreprise. Je te l'ai toujours dit, que tu as des possibilités formidables, fit-elle tout en l'embrassant sur la joue et l'oreille. Tu vas sortir de tes embarras financiers plus vite que tu ne crois. Je quitterai mon poste de professeur-adjoint de dessin animé au Collège du Connecticut et nous pourrions nous marier. Tu sais ce que je pense du mariage.

— Je pense comme toi, Jalna, je suis impatient. »

Elle le poussa du coude. « Je veux dire : ce que je pense de la position respective de l'homme et de la femme dans les liens du mariage. »

Felson jeta un coup d'œil au siège arrière. Il avait cru entendre les doigts d'argent tambouriner avec agacement contre les parois du carton. « Oui, tu crois à un retour aux aspects simples des mariages de la première partie du siècle. L'homme chef de maison, la femme lui étant soumise. Eh bien, je pense que je suis capable d'assumer la charge du foyer.

— Ne te l'ai-je pas toujours dit ? » Elle s'appuya à lui, lui caressant la poitrine et le ventre.

Felson ferma les yeux en souriant. Il se redressa soudain en criant : « Oh ! La main s'est échappée de la boîte !

— C'est moi, Mel.

— Ah ! oui. Je te demande pardon. » Il la regarda en hochant la tête. « Avec toutes ces idioties que je fais à présent, plaques d'autos patriotiques, taies d'oreiller et papiers peints humoristiques...

— J'ignorais que tu faisais des papiers muraux.

— C'est tout récent. Je t'en reparlerai plus tard. Oui, toutes ces imbécillités que je fabrique, cela n'a de sens qu'à cause de toi, Jalna.

— Bien sûr, Mel. » Elle l'embrassa.

Durant les deux semaines suivantes, Felson ne vit pas souvent Jalna. Le nombre des démonstrations pour la Reconstruction du Brésil et des marches contre la Télépauvreté paraissait grossir. Avec l'emploi du temps déjà très chargé de Jalna au Collège, cela ne leur laissait que peu de loisir. Felson le regrettait, mais il était assez occupé à ébaucher des idées de papier mural humoristique.

Gow ne lui donnait plus de plaques patriotiques à exécuter. Felson soupçonnait le fabricant de plaques d'avoir appris ce qui s'était passé entre Whistler et Mme Gow, mais son petit agent soutenait que la seule objection de Gow, c'était que le général Patton de Felson avait l'air trop aimable. Bubber Krigstein lui trouva cependant, pour compenser la perte du contrat Gow, un nouveau boulot de dessins amusants pour un spectacle de marionnettes classiques qui débitaient les bulletins d'information sur le Réseau National des Gosses.

Au milieu d'un mercredi de ciel bleu de la fin mai, un homme rondouillard en perruque poudrée téléphona à Felson : « Monsieur Felson, ici la Vieille et Authentique Taverne Yankee.

— Jamais entendu parler.

— Nous n'avons ouvert que le mois dernier. Nous sommes sur la Route de Poste de Boston, près de Westport. » Il rajusta sa perruque de l'époque coloniale. « Si je vous appelle, monsieur Felson, c'est que je n'arrive pas à trouver M. Whistler dans l'annuaire. La compagnie du téléphone me dit que c'est votre nom qui figure à l'adresse qu'il donne toujours. »

Felson demanda « Whistler vous doit de l'argent ?

— Ce n'est sûrement qu'un oubli. Pour le prix des chambres, nous pouvons attendre un moment. Toutefois, pour les deux caisses de Vin d'Ananas Renforcé de Californie, j'ai dû payer de ma propre poche. Je n'aimerais guère le déranger quand il est ici avec une de ses bonnes amies, voilà pourquoi je préfère m'adresser discrètement à vous. »

Felson regarda par la fenêtre de l'atelier juste à temps pour voir son airmobile, avec Whistler aux commandes, décoller et s'éloigner. « Très bien. Je vais vous communiquer mon numéro d'ordinateur bancaire et vous pourrez toucher le montant de la note de M. Whistler. Combien ?

— Pour le vin, cela fait deux cent quarante dollars, dit le comptable de la Taverne Yankee. Y compris les frais de bouchon.

— Bon. Mon numéro bancaire est le 206-9MF602. Au revoir. »

Felson était sur le point d'appeler Nardikian qui se trouvait à Kano, au Nigeria, pour toute la semaine, quand le vibreur du phone se fit de nouveau entendre.

Cette fois, il vit un homme au visage plissé qu'il croyait vaguement reconnaître. L'homme sanglotait doucement. « J'ai fait une chose

terrible. »

Cela ressemblait à un appel de dingue, sauf que Felson avait l'impression d'avoir déjà vu ce dingue-là. « Je vous demande pardon ?

— Qu'est-ce qui m'a pris de faire ça ? soupira le petit homme ridé. Peut-être la jalousie mêlée de rage aveugle. Nous ne devrions pas – du moins je le pensais encore récemment – éliminer l'amour profond et l'affection durable de plus de douze années de bonheur et d'harmonie familiale. Le phénomène de la crise passionnelle est l'un de ceux que nous n'avons certes pas suffisamment étudié. Comme j'avais prévu de le dire à mes collègues réunis ici à Yawata, Japon, nous avons seulement...

— Vous ne seriez pas par hasard le docteur Cosmo Sven-Elven ? »

Le petit homme interrompit ses sanglots pour hocher la tête et ébaucher un sourire. « Si, c'est bien moi Je suis ici à Yawata pour suivre un congrès sur la fellation transistorisée. Je suis l'orateur principal, sinon je me téléporterais immédiatement à Brimstone, au Connecticut. En fait, j'ai plaqué mes collègues en plein milieu d'un aphorisme pour me précipiter dehors et vous appeler. Qu'est-ce qui nous pousse à réagir à des impulsions pareilles ? C'est un sujet chargé de...

— Mais qu'aviez-vous à me dire ?

— J'éprouve des regrets de ce que j'ai fait de terriblement irrationnel.

— C'est vous le type qui regardiez par-dessus mes haies ! déclara Felson, se rendant compte de l'endroit où il avait déjà vu ce petit homme plein de plis.

— J'ai aussi regardé dans votre cheminée et mis des micros dans vos chambres à coucher, reprit le docteur en reniflant. En réalité, ce n'était pas vous que je surveillais, mais mon androïde égaré et ma...

— Vous pouvez reprendre Whistler, si c'est ça qui vous tourmente. Alors, cessez de pleurer.

— Non, ce n'est pas pour ça que je pleure, dit Sven-Elven. Pas plus qu'en raison de l'infidélité de ma femme, Mme Sven-Elven, ni de mon incapacité à l'affronter pour lui révéler qu'elle faisait l'amour avec une de mes propres inventions. Permettez que je vous dise clairement ce que j'ai fait. Peut-être un homme plus raisonnable n'aurait-il pas adopté le même moyen, mais j'étais loin de toute raison ce matin avant de me téléporter au Japon.

— Au juste, qu'avez-vous...

— J'ai placé une bombe à l'intérieur de Whistler.

— Une bombe ?

— Quand elle explosera, elle le démolira en même temps que Mme Sven-Elven.

— Une bombe ?

— N'était-ce pas une chose idiote à faire ? Un homme dans ma position, directeur de la Fondation de Recherches Sexuelles de Westport. Un homme dont le Who's Who d'Extrême-Orient a...

— Revenons à la bombe, docteur.

— Je l'ai introduite dans votre maison ce matin à l'aube. Pendant votre sommeil, j'ai disposé une bombe petite mais puissante, de ma propre conception, dans les rouages intérieurs de Whistler.

— Et il est resté tranquille pendant ce temps-là ?,

— Après tout, je sais comment le manipuler. J'ai donc placé ma petite bombe, puis j'ai effacé de son cerveau tout souvenir de ma visite.

— À quel moment la bombe doit-elle éclater ? »

Le petit médecin ridé poussa encore un sanglot. « C'est là que j'ai fait preuve d'une astuce diabolique. Vous n'imaginez pas comme la fureur aveugle peut inspirer l'homme. La bombe est liée aux mécanismes internes de Whistler de façon à exploser la prochaine fois qu'il aura des rapports sexuels. Selon diverses paroles et allusions de ma femme, hier soir, elle avait encore rendez-vous avec lui pour cet après-midi.

— Aïe ! fit Felson.

— Exactement ce que je pense ! J'avais à peine dépassé l'introduction de mon discours quand mon esprit a émergé des nuages et que j'ai pris conscience de l'atrocité de ce que j'avais fait. Certes, l'idée en soi est très astucieuse et...

— Puis-je désamorcer la bombe ?

— Question fort pertinente, monsieur Felson. Je vous appelle précisément dans l'espoir que vous le puissiez. Dessinez-vous assez bien pour copier un schéma simple que je vais vous montrer ?

— Oui. » Felson prit un crayon électrique et copia le dessin que le docteur Sven-Elven collait contre l'écran. Tout en effectuant le tracé, il notait ce que le médecin disait de la bombe et de la façon de la désamorcer.

« Allez tout de suite dans votre maison et faites-le, dit Sven-Elven quand Felson eut terminé. Je reste en ligne au cas où vous auriez encore à me consulter.

— Whistler est parti depuis vingt minutes. Je ne sais pas où il est allé.

— Ce qui complique un peu notre problème », conclut le docteur.

Felson sauta de son automobile alors que l'employé à perruque blanche avait encore la main sur la poignée de la porte. Mme Sven-Elven n'était pas chez elle quand il était passé. Le robot-portier lui avait dit qu'elle assistait à un rassemblement Pro-Télépauvreté. Felson ne s'était pas donné la peine de vérifier. Whistler ne l'aurait jamais

retrouvée à un pareil meeting.

Felson fonça au long de la galerie extérieure des anciens présidents des États-Unis. L'androïde Abraham Lincoln lui donna un coup de son chapeau tuyau-de-poêle. Dans le bureau d'accueil, il ne trouva qu'un pupitre de signature automatisé. En finissant sa course contre le pupitre large et bas, Felson le frappa de ses jointures. « Avez-vous enregistré un M. Whistler ici ? » D'après ce que le comptable lui avait dit dans la matinée, cette taverne était devenue l'un des lieux de rendez-vous favoris de Whistler.

« Nous ne sommes pas autorisés à fournir des renseignements sur nos hôtes », répondit le bureau.

Felson frappa plus fort. « Avez-vous une personne humaine à qui je puisse parler ? C'est vraiment très important. »

Le bureau émit un curieux bruit raclant. « Whistler, M. et Mme, Cottage vingt-six, lâcha-t-il. Oh ! Je n'étais pas censé vous le dire, monsieur. Vous m'avez dérangé avec votre coup brutal. Veuillez ne pas tenir compte de... »

Felson pivota, sortant rapidement du bureau. Autour du bâtiment principal de l'auberge, dans le style pseudo-colonial, trois douzaines de cottages étaient dispersés, très Vieille Angleterre, entourés d'ormes et de bouleaux blancs de plantation récente. Felson se dirigea vers les petites maisons au trot.

Le cottage vingt-six était voisin du vingt-cinq. Felson, en reprenant haleine, jeta un coup d'œil circulaire. « C'est bien cela », se dit-il. Le cottage était isolé près d'un ruisseau artificiel. Tout en tirant de sa poche le diagramme de désamorçage, Felson contourna la piscine.

Il escalada le perron, heurtant le battant de l'épaule tout en agissant sur la clenche. La porte n'était pas fermée à clef. Elle s'ouvrit devant lui.

« Ne bougez plus ! » cria-t-il.

Whistler, nu jusqu'à la ceinture, se tenait debout, un genou déjà sur le bord d'un lit à l'autre bout de la pièce. Il avait la main gauche sur la couture du pantalon. « Mel, mon garçon, dit-il, je suis en mesure de tout vous expliquer.

— Vous et Mme Sven... » Les paupières de Felson clignotèrent. Ce n'était pas Mme Sven-Elven qu'il voyait assise sur le lit.

« J'espère que tu n'es pas venu ici dans l'intention d'abattre quelqu'un », lui dit la souple Jalna. Passant la main sous elle, elle tira un coin de drap rose et le passa sur ses épaules. « Parce que c'est toujours toi que je préfère, Mel. La vérité, c'est que je me suis sentie de plus en plus fascinée par Whistler. Après que tu m'as informée que c'était un androïde. Je juge parfaitement naturel de procéder à quelques expériences avant le mariage. »

Felson regarda sa fiancée, puis l'androïde, sans rien dire.

« J'ignore quel genre de scène vous aviez en tête, mon garçon, quand vous avez pénétré ici comme un jeune amoureux de la fin du siècle dernier. Mais permettez-moi de vous affirmer, tout comme la belle Jalna, que ceci n'a rien de sérieux. » Jalna intervint : « Je suis désolée de te voir réagir de cette façon, Mel. Nous devons tous apprendre à vivre avec les circonstances au fur et à mesure que nous avançons dans l'existence. Je crois que si maintenant tu t'en allais un peu plus silencieusement que tu n'es arrivé, tout s'arrangerait. »

Whistler sourit en hochant la tête. « Ce serait la chose la plus intelligente à faire, mon garçon. »

Au bout de quelques secondes, Felson déclara : « D'accord. Je veux bien essayer votre manière. » Il sortit du cottage, refermant doucement le battant derrière lui. Quand il se trouva de nouveau au bord de la mare décorative, il prit le dessin de la bombe, le plia, le déchira en quatre et laissa tomber les morceaux dans l'eau calme.

Traduit par BRUNO MARTIN.

Whistler.

© Joseph Elder, 1973, for *Eros in Orbit*. Reproduit avec l'autorisation de l'auteur, de E. J. Carnell Agency, Londres, et de l'Agence Hoffman, Paris.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

DON SLOW ET SON ATTRAPE-FILLE ÉLECTRIQUE

par Thomas Brand

Épicitre le disait déjà : nous évitons les plaisirs quand ils entraînent trop de désagréments. Ceux qui fabriquent nos « compagnons mécaniques » ne raisonnent pas autrement : grâce à eux, le plaisir est moins aléatoire, moins vulnérable, et peut-être aussi moins savoureux. N'oublions pas l'avertissement de René Girard : « Ce n'est pas la loi, sous aucune forme concevable, qu'on peut rendre responsable des tensions et aliénations auxquelles l'homme moderne est exposé, c'est l'absence toujours plus complète de toute loi. » Après Goulart, Brand illustre ce propos sur le mode humoristique : les machines obéissant aux lois de la robotique ne sont pas très inquiétantes. Reste qu'un être humain assoiffé de sexe est condamné à vivre avec ces instruments trop bien conçus. C'est une marionnette. Un personnage de comédie. La mécanosexualité humanise le robot et robotise l'homme. Au terme du parcours, que reste-t-il de la différence ?

LORSQUE nous avons quitté Don Slow, garçon génial cent pour cent Américain, jeune inventeur de son métier, adolescent original et originaire de Racine, il venait de réaliser sa plus grande invention : son Attrape-Fille électrique.

En fait, il n'avait pas eu la moindre intention de créer un Attrape-Fille. Il voulait inventer un rayon de la mort. Cependant, pour une raison quelconque, le circuit électronique s'était inversé, donnant un résultat complètement opposé à celui qu'il avait prévu.

Don Slow s'en rendit compte de lui-même la première fois qu'il pointa sa nouvelle invention vers une cage remplie de rats blancs et qu'il appuya sur la gâchette (tout en réprimant un ricanement franchement monstrueux).

À sa grande stupéfaction, les rats ne se ratatinèrent pas immédiatement. Bien au contraire. Ils bondirent en piaillant et se lancèrent d'étranges regards de fureur. Criant à pleins poumons, ils se mirent à courir en rond comme des dératés, s'agrippèrent avec rage et

ravagèrent la cage qui bientôt ne contint plus qu'un ouragan de poils blancs.

« Comme c'est curieux », fit Don Slow.

Il examina soigneusement sa nouvelle création. Évidemment, pour un œil non initié, cela devait déjà paraître extraordinaire. Car ça ressemblait à un vulgaire pistolet désintégrateur à rayon laser d'usage courant.

Néanmoins, toutes les implications qu'engendrait cette nouvelle invention ne s'infiltrèrent pas immédiatement au fond du crâne viril de Don Slow (ce n'était pas pour rien qu'il s'appelait Don Slow⁽¹⁵⁾). Et une bonne partie de la journée s'écoula avant qu'il ne tire accidentellement un coup de pistolet à rayon dans la cage de la perruche.

L'oiseau poussa un hurlement à la Tarzan et démolit la porte de sa cage. Il sortit en vrombissant par une fenêtre et fonça dans le ciel bleu, impatient d'en découdre avec aigles et faucons. (On découvrit un peu plus tard, éparpillées sur un col élevé des Andes, les plumes d'un condor venant de recevoir une raclée magistrale.)

L'aube apparut lentement au-dessus de l'horizon oriental.

« Bonté divine, déclara Don Slow. J'ai inventé un affreux machin. »

Il demeura immobile, enveloppé par les vapeurs qui empuantissaient son Laboratoire Secret, contemplant sa nouvelle invention en silence. Une lueur étrange finit par briller dans ses yeux.

« Il faut poursuivre les expériences, se dit-il. Il faut faire subir l'ultime épreuve à cet appareil. »

Il quitta son Laboratoire Secret et passa dans sa chambre. Il se changea rapidement, abandonnant sa blouse de laboratoire pour enfiler son costume de Don Slow, orné d'un éclair pointant vers son bas-ventre. Puis il mit son masque noir.

Ensuite, Don Slow s'esquiva par le panneau secret installé au fond de sa penderie. Il descendit un passage étroit construit à l'intérieur des murs de la maison. Enfin, il atteignit une salle secrète, située dans une installation de vidange apparemment abandonnée. À l'intérieur était garé un long véhicule noir à la carrosserie luisante : Robauto, la plus célèbre invention de Don Slow.

Robauto était le Fidèle Serviteur et Loyal Assistant de Don Slow. Et c'était également sa voiture. Don Slow l'avait inventé durant sa Période Noire. En plus de tous les équipements standard, rayons laser avant et arrière, écrans de fumée, sièges éjectables, couchettes escamotables avec des draps de satin, distributeur de Champagne et autres aménagements, un ordinateur était installé sous le tableau de bord de Robauto. Il était programmé pour communiquer à travers le tableau de bord grâce à un système de voix électronique lui permettant d'émettre des rapports sur les conditions de la circulation,

de faire de savoureux commentaires sur le paysage environnant, de réciter quelques limericks(16) et de proférer, durant des moments de lassitude créative, quelques extraits d'une haute élévation morale et spirituelle tirés des histoires de Horatio Alger(17).

« Regarde, Robauto, déclara Don Slow. Voici ma dernière invention, la plus grande de toutes.

— Qu'est-ce que c'est que ce machin ? demanda Robauto à sa façon laconique.

— C'est mon nouvel Attrape-Fille électrique. C'est de loin le meilleur truc que j'aie jamais réalisé. Il est encore mieux que mon Robot Enchanteur ou que mon Sexlabo Sous-Marin. Si je tourne ce pistolet à rayon sur n'importe quelle fille de mon choix, ça l'enflammera immédiatement et la mettra dans une humeur particulièrement réceptive. Ça l'excitera, Robauto, ça l'excitera complètement ! Et de plus, Fidèle Serviteur et Loyal Assistant, ça la transformera en une diablesse frétilante assoiffée de sexe, n'ayant plus pour seul but que la satisfaction immédiate de son irrésistible désir. Personne ne pourra lui échapper quand cette arme sera utilisée, et sûrement pas moi. Du moins, je l'espère.

— Peut-être est-ce ta plus grande invention, et peut-être pas, Honorable Maître, dit Robauto. Après tout, elle demande encore à être vérifiée dans la pratique.

— C'est justement pour cela que je suis ici », répondit Don Slow.

Il se glissa sur le siège avant de Robauto, dont les phares illuminèrent un mur de brique. Don Slow pressa un bouton et une partie du mur s'éleva automatiquement. Robauto le Lustré s'avança dans une petite rue déserte d'un obscur quartier de la ville, et le mur se referma derrière le véhicule. Bourdonnant comme un insecte gigantesque, l'aérodynamique et surpuissant Robauto se mit à foncer dans le soir tombant.

« Nous allons chasser le plus grand de tous les gibiers, déclara Don Slow. Des nanas ! »

Au même instant, quelques rues plus loin, un succulent morceau de fille nommé Sandra Smith s'étirait en bâillant avant de quitter son immense lit couvert de vison. Une demi-douzaine de servantes accoururent tandis que Sandra se regardait dans l'immense miroir de son plafond. Et ce qu'elle vit était tellement appétissant qu'elle se sentit elle-même tout excitée : de grands yeux lutins, une longue chevelure blond platiné qui lui descendait jusqu'à la taille, des lèvres au teint de cerise mûre. Sandra s'enflamma en admirant son propre reflet aux mensurations provocantes : 105-55-92.

Sandra était la Fine Fleur du Gratin. La plus belle, la mieux payée, la plus douée des poules de luxe de Space City, recherchée même par des

gens pour lesquels son nom n'était qu'une légende, une merveilleuse légende murmurée lors de délicieux bavardages. Sa technique, sa maîtrise des tourments érotiques prolongés, avaient fait d'elle un idéal auquel toutes les autres étaient comparées, qu'il s'agisse de gymnastique suédoise, de rapports sadomasochistes, d'acrobaties au trapèze ou d'une simple partie de jambes en l'air de type courant.

Les servantes s'occupèrent ensuite de Sandra, la baignèrent et la frottèrent jusqu'à ce que sa peau rosie devienne toute luisante, brossèrent sa chevelure pour lui donner une douceur extraordinairement soyeuse, et la préparèrent pour son raid quotidien.

Ayant enfilé ses bottes-cuissardes lustrées, Sandra traversa son appartement, et ses talons hauts cliquetaient comme des glaçons dans un verre.

Sandra s'esquiva par le panneau secret installé au fond de sa penderie, laquelle était remplie de vêtements de soie et de satin, de luxueuses fourrures, de collants en caoutchouc, d'un assortiment de lanières et de fouets plus ou moins longs et plus ou moins souples. Elle descendit un passage étroit construit à l'intérieur des murs de la maison. Enfin, elle atteignit une salle secrète, située dans une installation de vidange apparemment abandonnée. À l'intérieur était garée une longue décapotable luisante et dorée : Amador, la célèbre voiture de sport de Sandra.

Amador était l'emblème de Sandra. La carrosserie de la décapotable était plaquée d'un platine lustré assorti à la chevelure blond platiné de la jeune femme. Lorsqu'elle passait dans les boulevards et les avenues à bord de la célèbre Amador, tous ceux qui apercevaient le véhicule savaient aussitôt qui était la conductrice, et ce qu'elle cherchait.

Sandra monta dans la voiture. Les phares d'Amador illuminèrent un mur de brique. Sandra pressa un bouton et une partie du mur s'éleva automatiquement. La rutilante voiture de sport s'avança dans une petite rue déserte d'un obscur quartier de la ville, et le mur se referma derrière le véhicule. Ronronnant comme une énorme chatte, l'aérodynamique et surpuissante Amador se mit à foncer dans le soir tombant.

« Je vais chasser le plus grand de tous les gibiers, déclara Sandra. Le plaisir. »

En roulant vers le centre-ville, Robauto récita quelques-uns des limericks préférés de Don Slow ; celui du jeune Tobias, celui de l'homme de St. Clair, celui de la jeune fille en verre.

Don Slow n'y prêta pas attention. Il était impatient d'essayer sa nouvelle invention.

Les rues paraissaient étrangement vides. Il n'y avait presque pas de filles. En y réfléchissant bien, il n'y avait presque personne. La plupart

des magasins et des boutiques étaient fermés.

« Où diable sont passés les gens ? demanda Don Slow.

— Tu sais quoi ? répondit Robauto. Ma mémoire électronique vient subitement de se rappeler quelque chose. Aujourd'hui, c'est le jour de la grande parade du Cirque Temporel. »

La paume de Don Slow frappa son front viril.

« Mais bien sûr ! Ils y sont tous ! Ils regardent la parade du Cirque Temporel dans l'Avenue Centrale. C'est là qu'il faut aller ! »

Amador ronronnait dans les rues de la ville.

Sandra était fort étonnée. Il n'y avait presque pas de piétons. Elle aperçut de nombreuses concurrentes dans les environs, mais presque personne d'autre.

Elle faisait des petits signes de salut à ses rivales (rien que des mini-ceintures de chasteté et des coiffures à la Minerve). Elle remarqua avec satisfaction que ses concurrentes en étaient réduites à parcourir les rues dans de simples Rolls Royce, Mercedes et autres Jaguar. Aucun emblème aussi somptueux qu'Amador. Ses rivales lui rendaient son salut, ou bien lui présentaient leur médius tendu(18), selon leur degré de jalousie. Certaines allaient jusqu'à cracher.

Cette absence de clients surprenait Sandra.

Elle se gara au bord du trottoir, devant un café où se trouvait une de ses sœurs, toute seule au milieu d'un océan de tables vides.

« Qu'est-ce que tu fais, Sandra ? Tu viens braconner sur mon territoire ?

— Où sont passés les gens ?

— Ils doivent tous être dans l'Avenue Centrale, pour la parade du Cirque Temporel. »

Sandra se tapa le front.

« Mais bien sûr ! La parade du Cirque Temporel. C'est là qu'ils sont tous ! »

La parade du Cirque Temporel était l'événement le plus important qui se soit jamais produit à Space City. La Première Expédition Terrienne vers l'Époque Préhistorique était de retour de son premier voyage dans la première machine temporelle, et avait ramené une foule de spécimens capturés : des dinosaures et autres bestioles préhistoriques, et même quelques authentiques hommes des cavernes, Cro-Magnon, Néanderthal, etc. Les spécimens défilaient dans l'Avenue Centrale, imitant les parades des anciens cirques, au son des orchestres, et bannières au vent.

Presque toute la population de Space City était venue assister au défilé. C'était un événement exceptionnel. Les monstres géants s'avançaient au centre de la chaussée, à pas pesants ; des

tyrannosaures, des brontosaures, des stégosaures, ayant tous une lueur méchante dans le regard. Il ne s'agissait pas de grosses baudruches, ni de reproductions animées, mais bien des monstres en chair et en os, qui sifflaient et déféquaient dans toutes les directions.

Don Slow se gara dans une rue adjacente, grouillante de monde, d'où il pouvait apercevoir les têtes des créatures qui défilaient un peu plus loin. Mais Don Slow ne regardait pas les créatures monstrueuses. Il regardait les créatures qui regardaient les monstres ; ces délicieuses friandises rousses, brunes et blondes attroupées sur les trottoirs en lançant des *oh* et des *ah* devant les biceps cromagnoniens.

Un joli fruit mûr aux grands yeux verts s'arrêta devant Robauto.

« Oooh, quelle splendide voiture ! dit-elle en passant les doigts sur la carrosserie du véhicule.

— Barre-toi ! dit Robauto. Et enlève tes doigts poisseux de mon chrome auto-lustrant. Il nous faut un gibier plus délicat.

— Viens donc ! déclara un copain de la minette. Ne t'occupe pas de cette voiture. Nous allons rater le défilé. Regarde ! Voilà les tigres à dents de sabre.

— Nous pouvons faire mieux que ça ! » s'exclama Robauto.

Une clameur s'éleva de la foule.

« Regardez, voilà les mammouths laineux ! »

Effectivement, une procession de mammouths laineux s'avavançait pesamment ; ils marchaient à la queue leu leu, des trompes laineuses maintenaient des queues laineuses. Ils étaient poussés par des Cro-Magnon agitant des massues. Même à cette distance, on pouvait se rendre compte que l'authenticité des Cro-Magnon n'était pas gâtée par les déodorants.

Don Slow regarda ce spectacle avec dégoût. Les incisives jaunâtres des hommes préhistoriques ne l'intéressaient pas.

Et brusquement, entre les rangs des Cro-Magnon, Don Slow aperçut une image scintillante de l'autre côté de l'Avenue Centrale. Une image d'un blond platiné, debout sur le siège avant de... d'une... était-ce bien cela, une décapotable blond platiné ?

Cette image était si étincelante, si splendide que Don Slow la rangea immédiatement dans une niche intime de sa galerie de fantasmes.

« Sacré bon sang de bonsoir, regarde là-bas ! » s'exclama Don Slow.

Les antennes de Robauto se dressèrent vivement.

« Oh ! oui, Honorable Maître, je la vois, je la vois ! dit Robauto.

— C'est elle ! » précisa Don Slow.

Il dégaina son pistolet à rayon.

« Je vais tirer avec mon irrésistible Attrape-Fille, annonça-t-il. Prépare-toi à intervenir. »

Don Slow dirigea son arme vers l'autre côté de l'avenue, visa l'image étincelante ; il affermit son poignet en le maintenant de sa main libre.

Malheureusement pour l'ordre public de Space City, Sandra Smith choisit cet instant précis pour s'asseoir. Don Slow la suivit dans son collimateur et, bzzzzzt, pressa la détente au moment même où Sandra disparaissait derrière le pare-brise d'Amador.

Le rayon se contenta d'effleurer obliquement la chevelure soyeuse et dorée de Sandra, mais il frappa la surface réfléchissante et inclinée du pare-brise d'Amador avec un maximum de force et d'intensité, *sproiinngg !*, et rebondit dans toutes les directions pour éclabousser la parade du cirque, les Cro-Magnon, les mammouths laineux et tous les dinosaures avec une impartialité très démocratique.

« Oooh ! » s'exclama le chœur charmé des spectateurs, voyant le rayon électronique passer au-dessus de leurs têtes comme un feu d'artifice du 4 Juillet(19).

« Aaah ! s'exclama le chœur des spectateurs tandis que démarrait la débandade générale.

Des dinosaures rugirent. Des mammouths laineux lancèrent des barrissements. La foule s'éparpilla.

« Oh-oh ! fit Don Slow.

— Foutu crétin, déclara Robauto.

— Bonté divine ! » s'exclama Don Slow.

Il resta immobile, enraciné dans la stupeur, regardant s'exprimer les fruits de sa folie.

Des cris et des hurlements.

Frémissant de plaisir, des mammouths laineux s'affalèrent sur leurs derrières laineux en poussant des barrissements de mammouths laineux, et arrosèrent l'avenue de jets de sperme, comme des bateaux-pompes saluant l'arrivée d'un nouveau navire dans le port.

Les cris et les hurlements redoublèrent.

« Je me demande si nous ne devrions pas partir », suggéra Don Slow.

Une avalanche de femelles Cro-Magnon, toutes en incisives, en mamelles pendantes et en odeurs puissantes, se ruèrent dans les locaux du Mignon Rose, un bar délicieusement aménagé que fréquentaient des jeunes gens aux goûts raffinés.

Des cris et des hurlements inimaginables.

« Je suis sûr que nous devrions partir, affirma Don Slow.

— Regarde ! » s'exclama Robauto.

De l'autre côté de l'Avenue Centrale, un des mammouths laineux, en proie à l'indicible extase caractéristique des mammouths laineux, fonçait comme une énorme boule de bowling laineuse vers Amador et sa conductrice blonde (platinée).

La fille aux cheveux d'or poussa un hurlement d'horreur quand le mammoth laineux leva une patte gigantesque au-dessus d'elle.

« À la rescousse ! » lança Don Slow.

Robauto mit toute la gomme, sortit un bras escamotable, agrippa

Sandra dans sa poigne escamotable, la souleva par la peau du cou et la sauva – il s'en fallut d'un fin cheveu – juste avant que la patte poilue ne s'abatte et pulvérise Amador, transformant le véhicule en un tas de métal lustré.

« Hiii ! cria Sandra en se faisant brutalement pousser sur le siège arrière de Robauto.

— Hue, Robauto, filons ! » hurla triomphalement Don Slow.

Robauto prit le premier carrefour sur les chapeaux de roues, et remonta un boulevard encombré par l'avant-garde des fuyards, premiers signes d'un mouvement de retraite générale sans précédent.

« Ma nouvelle invention ! exulta Don Slow. C'est un succès... un succès !

— Sans aucun doute, répondit Robauto. L'avenue va dégouliner de foutre d'éléphant pendant une semaine.

— Où suis-je ? demanda Sandra.

— Vous êtes sauvée, grâce à moi, Don Slow, jeune génie professionnel

— Je me sens toute drôle, déclara Sandra. Je m'échauffe souvent, mais cette fois, c'est vraiment... dingue.

— C'est uniquement à cause de ma récente invention. Vous avez été touchée par le rayon de mon nouveau pistolet Attrape-Fille super-excitant. Vous allez vous jeter sur moi dans quelques secondes.

— Mon petit gars, si j'avais l'intention de me jeter sur vous, vous n'auriez pas besoin d'envoyer des signaux de fumée. Vous auriez déjà reçu le message.

— Hmm, le rayon ne vous a peut-être pas touchée suffisamment. »

L'attention de Sandra s'était détournée vers l'habitacle scintillant de Robauto.

« Comme ce véhicule est intéressant. Vraiment somptueux. C'est la première fois que je vois un bidet sur un siège arrière.

— Mon Honorable Maître est extrêmement tatillon, déclara Robauto.

— Et que sont ces adorables petites choses ? demanda Sandra.

— Des inventions de mon Honorable Maître, répondit Robauto.

— Certaines sont convexes, d'autres concaves. Leur usage paraît évident.

— Mon Honorable Maître les a conçues pour sa distraction personnelle durant ses périodes de mélancolie. »

Don Slow précisa :

« Cela fait partie d'une de mes grandes recherches expérimentales, où je développe une relation mathématique entre certains plaisirs simples et la fluctuation du mouvement dans des états à la fois constants et accélérés.

— Comme c'est intéressant, ronronna Sandra.

Ses yeux se mirent à briller, avec cette luminosité caractéristique de

la découverte d'un nouveau plaisir.

« Comment fonctionnent-elles ?

— Automatiquement. Elles sont branchées sur la batterie de Robauto.

— Faites attention en les manipulant, dit Robauto. Je suis très sensible à cet endroit !

— Eh, euh... où se trouve le bouton de mise en marche de ces petites douceurs ? demanda la jeune femme dont l'appétit grandissait.

— Il n'y en a pas, répondit Don Slow. Elles sont activées par une requête verbale. Il suffit de demander à Robauto pour profiter de ses services.

— Vous permettez ?

— Je vous en prie. Nous serons bientôt dans mon Laboratoire Secret, et là, ce sera à moi de jouer. À moi, Don Slow, jeune génie professionnel.

— Vous permettez, Robauto ? minauda Sandra.

— Oh ! bien sûr, Belle Demoiselle, bien sûr, chevrota Robauto.

— Alors, dans ce cas, Robauto, veuillez me servir, je vous prie.

— Avec tous les moyens dont je dispose, Belle Demoiselle, de toutes mes fiches et de toutes mes cosses.

— Ah ! Robauto, c'est délicieux, dit Sandra. C'est vraiment délicieux.

— Fais attention, Fidèle Serviteur et Loyal Assistant, déclara Don Slow. Ne t'emballe pas. Tu n'es qu'une machine.

— Oh ! oh ! oh ! gémit Sandra. Oh, Robauto, tu sais ce qu'il faut faire pour qu'une fille se sente bien. Oh ! mon Robauto chéri. Oh ! mon chéri, mon amour de Robautoooo !

— Oh ! c'est comme ça qu'il faut faire, répondit Robauto. Ça nettoie bien le charbon des vieilles cosses !

— Oh ! Fanfaron, dit Don Slow.

— Je crois bien que tu es jaloux, Grand Cornichon, répliqua Robauto.

— Contente-toi de garder tes palpeurs sur la route pour ne rien heurter ! »

Robauto fonçait maintenant à une vitesse impressionnante vers un ensemble de cabines de péage qui barraient la route. Devant eux, des voitures bloquaient chacun des couloirs « Automatique ».

Robauto obliqua vers le couloir « Monnaie ». Don Slow entendit hurler le gardien de péage à l'air dédaigneux ; aussitôt après leur passage se déclenchèrent derrière eux des bruits de sirènes, de sonnerie d'alarme ainsi que divers mouvements, et tous les signaux de néon installés au-dessus des cabines se mirent à lancer des

TILT

TILT

TILT

tandis que Robauto fonçait sur l'autoroute.

« Oh ! tu as raison, soupira Sandra. Le plus fort des plaisirs est lié au mouvement. »

Un signal d'avertissement rouge se mit à clignoter sur le tableau de bord : « Approche de flics. Approche de flics. »

C'était exact. Des flics approchaient, effectivement. Don Slow pouvait voir grossir leurs taches menaçantes sur l'écran-radar arrière.

« Nous allons devoir nous occuper de ces flics, déclara Robauto.

— C'est *toi* qui t'en occuperas, répondit Don Slow. C'est toi qui as traversé le péage sans payer.

— Oh ! je me sens super, annonça Sandra.

— Dois-je utiliser mes étranges pouvoirs pour obscurcir les esprits des hommes ? demanda Robauto.

— Tout ce que tu voudras ! Mais débarrasse-toi d'eux !

— Oh ! super, super, super !

— Mais accélère, Robauto ! Tu peux distancer ces salauds !

— Je ne peux pas rouler plus vite ! Elle décharge ma batterie !

— Oh ! des super-burgers avec du ketchup !

— Tourne à gauche au prochain croisement ! ordonna Don Slow. Nous pouvons peut-être leur faire perdre nos traces. »

Dans un crissement, Robauto prit le virage sur les jantes.

« Oh ! merde ! s'écria Robauto.

— Robauto ! Tu sais parfaitement qu'on ne doit pas employer un tel langage devant une dame !

— C'est à cause de cette route que tu m'as fait prendre. C'est la voie rapide ! Et elle nous ramène directement vers l'Avenue Centrale !

— Oh ! merde ! s'écria Don Slow.

— Et ces flics sont toujours accrochés à nos basques », précisa Robauto.

Don Slow se retourna. Il pouvait maintenant les voir distinctement. Deux flics en moto, qui grossissaient de plus en plus en se rapprochant de notre Robauto exténué.

« Position de combat ! ordonna Don Slow. Préparons-nous à repousser l'ennemi ! »

Un des flics à moto, sirène claironnante, essayait maintenant de les dépasser sur la gauche en leur faisant signe de se rabattre. Robauto allongea un de ses pots d'échappement télescopiques. Le flic alla valser comme une miette qu'on époussette d'une chiquenaude.

« Et d'un ! » annonça Don Slow.

Il chercha une arme, espérant trouver son Pistolet Étourdisseur. Mais il saisit son Attrape-Fille. Et il visa l'autre flic qui approchait.

« Attention ! » cria Robauto en enclenchant simultanément tous ses systèmes de freinage.

Droit devant eux, la route fut brusquement encombrée par la masse

torrentielle des réfugiés épouvantés qui fuyaient le désastre du centre-ville.

« Boudiouuu ! s'exclama Sandra en se penchant vers l'avant.

— Ouups ! » répliqua Don Slow en tirant avec l'Attrape-Fille.

Cette fois, il n'arrosa pas seulement la rue entière, mais son tir effrayant frappa également le bâtiment tout proche du Musée Municipal d'Antiquité et d'Égyptologie.

« Bon sang, dit Robauto. J'imagine ce qui va se produire. »

Et tandis qu'ils regardaient, les portes du musée furent arrachées de leurs gonds. Une horde d'affreuses momies enrubannées sortit dans la rue, certaines en sautillant, d'autres en marchant, portant toutes leur virilité momifiée devant elles, comme des béliers.

Les cris et les hurlements atteignirent leur paroxysme.

Le flic qui les poursuivait s'arrêta dans un crissement de pneus. Il quitta sa moto et tira un coup de semonce en l'air. Puis il se retourna et fila comme un lapin. L'instant d'après, comme la double explosion d'une chandelle romaine, le flic et une momie passèrent près de la poupe de Robauto.

Avec un grondement, Robauto recula dans la direction d'où ils étaient venus, en passant la marche arrière à pleine vitesse.

« Tu as vu ça ! beugla Don Slow. Tu as vu ça ? Ma nouvelle invention possède des pouvoirs reconstituants, rajeunissants et résurrectionnels !

— Et tu en auras bien besoin si jamais un de ces pauvres cons qui sont là-bas parvient à nous rattraper.

— Il faut l'annoncer au monde !

— Le monde s'en aperçoit, tu peux me croire, le monde s'en aperçoit !

— Ton Honorable Maître semble avoir inventé une certaine source de désagréments, Robauto, fit brillamment remarquer Sandra.

— Mon Honorable Maître est un honorable trou du cul, répondit Robauto.

— Ferme-la, mon Fidèle Serviteur et Loyal Assistant.

— Dis donc, il va y avoir du spectacle quand ces momies vont rejoindre les mammoth laineux !

— J'ai dit : ferme-la !

— Et la tienne !

— Maintenant, arrête de tripoter notre invitée sur le siège arrière et ramène-nous à mon Laboratoire Secret. C'est à mon tour de m'amuser, pour changer un peu. Foutus serviteurs. Ils prennent des libertés, même quand on les invente soi-même !

— Sandra, mon amour, avons-nous réellement besoin de la présence de ce troglodyte ? demanda Robauto.

— Je n'ai besoin que de toi, Robauto, ronronna Sandra.

— Tu vas avoir besoin d'un nouveau véhicule, maintenant que l'ancien est tout écrabouillé, n'est-ce pas, Sandy, ma chérie ?

— Bien sûr. Un véhicule avec une batterie *très* endurante, avec des tas de fiches et de cosses.

— Hé, qu'est-ce que vous voulez dégager de tout ce charabia ? demanda Don Slow.

— C'est justement toi, répondit Robauto. Dégage !

— Ma propre voiture ! Mon Fidèle Serviteur et Loyal Assistant ! Qui envisage de se débarrasser de moi, Don Slow, jeune génie professionnel !

— Dehors !

— Tu ne peux pas me faire ça ! C'est moi qui t'ai inventé ! »

ZAP ! Robauto activa le siège éjectable de Don Slow.

ZOOM ! Don Slow s'élança d'un seul coup par une ouverture qui venait brusquement de se découper dans le toit de l'habitacle.

ZONK ! En pleine apogée, Don Slow donna un grand coup de crâne contre un lampadaire.

« Traître, espèce de tas de merde fourbe ! » hurla Don Slow, des chapelets d'étoiles devant les yeux, en atterrissant tout seul sur la route, loin derrière Robauto.

« Reviens ici ! » cria-t-il avant de viser, puis de tirer sur le véhicule qui s'éloignait.

C'était l'Attrape-Fille qu'il tenait à la main.

Le rayon frappa directement la carrosserie auto-lustrante et super-réfléchissante de Robauto. Et le rayon rebondit directement pour frapper Don Slow en pleine poire.

« Nyargh ! » s'exclama-t-il, planté sur la chaussée dans une horrible béatitude, regardant avec impuissance Robauto disparaître au bout de la voie rapide en pétaradant d'un ton moqueur.

« C'est ainsi que nous prenons congé de la Joyeuse Île des Mongoliens, déclara Robauto.

— Oh ! Robauto, tu m'enflammes réellement, dit Sandra. Tu es si spirituel.

— Tu aimerais entendre certains de mes limericks ?

— Oh ! oui, des tas. Et même tous.

— Je vais commencer par Le Jeune Homme de Biarritz.

— Robauto, toi et moi, nous irons loin ensemble. »

Sandra n'en savait rien, mais elle venait de paraphraser le titre exact de leur prochaine et excitante aventure : *Sandra l'Allumeuse et son Truc-Muche Électronique*, et si les chaussures et les soquettes ne s'en vont pas toutes avec les fermetures Éclair et les jeans, le vieil Oncle Morse vous racontera tout dans sa prochaine histoire, au cours de laquelle nous entendrons Sandra s'écrier : « Oh ! Robauto, tu sais vraiment comment il faut traiter une Dâââ-me ! » Restez à l'écoute, et

en attendant mangez beaucoup de, enfin, vous savez.

Traduit par HENRY-LUC PLANCHAT.

Don Slow and his Electric Girl Getter.

Tous droits réservés

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

UNE FILLE UN PEU DÉMODÉE

par Joanna Russ

Si les robots sont souvent drôles, il arrive que les androïdes soient mélancoliques. La chair est triste, plus triste assurément que le métal : elle est faite de la même étoffe que les songes et elle n'en sait rien. Quant à l'être humain qui en fait usage, il se complaît dans des satisfactions perverses anodines et n'accède pas à la complète humanité. L'auteur s'amuse beaucoup à décrire un homme-objet pour nous faire sentir la condition des femmes-objets, mais le résultat laisse percevoir une sorte de détresse intime : ce n'est pas en réduisant autrui à la condition d'image qu'on échappe soi-même au désir des images et plus secrètement à la condition d'image. Inverser les rôles, c'est reproduire le problème. Entre la sagesse et la vengeance, Joanna Russ n'a pas tout à fait choisi.

JE me réveillai un matin d'automne dans le Vermont, alors que j'accompagnais mes hôtes à la maison dans la voiture de verre et qu'autour de nous toutes sortes d'érables tournoyaient doucement dans le brouillard. Il n'y a que dans cette partie du monde qu'on peut voir de telles couleurs. Nous avançons lentement à travers des flamboiements humides. Les véhicules électriques ont aussi l'avantage d'être silencieux et nous entendions les gouttes d'eau tomber des feuilles. Quand la maison nous vit, ma bonne vieille sucette ronde au bout d'un bâton, elle s'illumina du haut en bas et, à notre approche, nous fit entendre le second concerto brandebourgeois, parmi les troncs noirs et détrempés et les feuilles embrasées, délicate attention que je m'accorde de temps à autre, à moi et à mes invitées. Résonance étincelante à travers la forêt mouillée – je préfère la pureté céleste des accords électroniques.

On accède à la maison par le côté, là où elle a l'air presque plate sur sa colonne centrale – un peu convexe, en réalité. Elle ne s'accroupit pas comme un poulet pour vous accueillir, à l'instar de la hutte de la Baba Yaga, mais laisse tomber une longue spirale grillagée, comme une langue (semble-t-il ; en réalité, ce n'est qu'un escalier en colimaçon.) À l'intérieur, un seul couloir vous sépare de la pièce

principale. Inutile de gaspiller de la chaleur.

Davy était là, Davy, le plus beau des hommes. Notre lente approche lui avait donné le temps de nous préparer des rafraîchissements que mes invitées prirent sur le plateau qu'il leur tendait, en le regardant bouche bée. Mais il n'était pas le moins du monde embarrassé. Lové à mes pieds, le moins protocolairement du monde, les bras autour de ses genoux, il riait aux bons endroits, lorsque la conversation l'exigeait (il se fie, pour cela, à mes expressions).

La pièce principale est lambrissée de bois blond et, par terre, il y a une moquette (marron) assez épaisse pour y dormir et une longue baie vitrée d'où l'on peut contempler les tempêtes de neige qui tourbillonnent ici cinq mois de l'année. J'aime le temps purement visuel. Il fait suffisamment chaud pour que Davy puisse se promener nu la plupart du temps, mon amour de glace, nuage de cheveux et de nudité blonde, qui ne fait jamais tant partie de la maison que lorsque, assis sur le tapis, le dos appuyé sur un fauteuil rouille ou vermillon (on imite l'automne, ici), il contemple de ses yeux bleus noyés le soleil couchant, les cheveux presque couleur de cendre, les muscles de son dos et de ses cuisses tressaillant légèrement. La maison laisse pendre des objets bizarres de son plafond : objets trouvés, mobiles, ouvre-boîtes, balles rouges, touffes d'herbes sauvages. Davy aime jouer avec.

Je fis les honneurs de la maison à mes hôtes – Elinor, la calme, Priss, la nerveuse, Kay, l'entrepreneuse. Je leur montrai la bibliothèque avec les livres et la visionneuse de microfilms, qui est reliée à notre bibliothèque régionale, à des kilomètres de là, les espaces de rangement dans les murs, les différents escaliers, les salles de bain moulées en fibre de verre en deux parties qu'on assemble, les lits qui se rabattent dans les murs des chambres d'ami et la serre (près du noyau central, pour utiliser au maximum la chaleur), où Davy vient s'émerveiller des jeux de lumière sur mes orchidées, mes palmiers, mes bougainvilliers, toute ma petite jungle tropicale. J'ai même une vitrine spéciale pour les cactus. Dehors, dans le jardin, on trouve, selon la saison, du laurier sauvage, des masses enchevêtrées de rhododendrons, parsemées d'iris qui semblent issus d'un merveilleux et antique croisement entre l'insecte et la dentelle. Mais tout cela sera sous la neige dans quelques semaines. J'ai même une clôture électrifiée, héritée du précédent propriétaire, qui entoure tout le terrain pour empêcher les daims d'entrer et, occasionnellement, tuer les arbres qui profitent un peu trop du doux climat dont bénéficie la maison.

Je laissai mes amies jeter un coup d'œil sur la cuisine – un fauteuil, garni d'un tableau de bord digne d'un 707 – mais pas sur l'endroit où je range mes outils et d'où l'on a accès au noyau central, lorsque la Maison souffre d'indigestion. C'est sale et il faut regarder ou l'on met

les pieds. Je leur montrai cependant l'Écran, qui me permet de rester en contact avec mes voisins dont le plus proche est à vingt kilomètres, le Téléphone, mon soutien à longue distance, et le Phonographe, où je range ma musique.

Priss déclara qu'elle n'aimait pas sa boisson, qu'elle n'était pas assez sucrée. Aussi demandai-je à Davy de lui en composer une autre.

« Voulez-vous dîner ? » dis-je.

Et elle rougit.

Je me réveillai plus tard dans la journée. Davy dort à côté. Vous avez sûrement entendu parler des blonds aux yeux bleus, non ? J'entrai dans sa chambre, pieds nus, et le contemplai pendant qu'il dormait, inconscient, les voiles dorés de ses cils ombrageant ses joues, un bras éclairé par un rayon de lumière venu du couloir. Il en faut beaucoup pour le réveiller (on peut presque lui faire l'amour pendant qu'il dort), mais j'étais moi-même encore trop ensommeillée pour commencer tout de suite et me contentai de m'accroupir au bord du lit et de suivre du doigt les dessins que font les poils sur sa poitrine. D'abord, larges en haut, sur les muscles, puis se rétrécissant vers son ventre délicat (qui s'abaissait et se soulevait au rythme de sa respiration), pour devenir une ligne mince en dessous du nombril. Puis, ce soudain fleurissement rêche du pubis, dans lequel reposait doucement son sexe endormi, comme un bouton de rose.

Je suis une fille un peu démodée.

Je caressai son organe sec, velouté, jusqu'à ce qu'il remue dans ma main, puis fis courir mes ongles doucement le long de ses flancs pour le réveiller ; je fis la même chose – bien que très légèrement – à l'intérieur de ses bras.

Il ouvrit des yeux étoilés et me sourit.

C'est très agréable de suivre avec la langue les petits cheveux fous sur la nuque de Davy ou de blottir son nez dans tous les creux de son long corps musclé de nageur : à la saignée du coude, aux avant-bras, au creux des reins et des genoux. Un homme nu est comme une croix, un point de convergence de chair vulnérable et délicate comme un bourgeon de bananier, cet endroit d'où je tire tant de plaisir.

Je le secouai doucement. Il frémit, rassembla les jambes et étendit les bras. De mon index, je traçai une blanche ligne éphémère sur son cou. Petit Davy était à moitié dressé maintenant, signe que grand Davy a envie d'être chevauché. J'obéis, m'assis sur ses cuisses et, me penchant sur lui sans toucher son corps, l'embrassai sur la bouche, le cou, le visage, les épaules. Davy est très, très excitant. Très beau aussi. Glissant un bras sous ses épaules pour le soulever, je frottai la pointe de mes seins contre sa bouche, d'abord l'un puis l'autre, ce que nous aimons tous les deux, puis il m'attrapa les épaules et laissa retomber

sa tête en arrière tandis que je l'attirais vers moi pour caresser son dos, ses fesses. Je me laissai alors glisser à côté de lui. Petit Davy était entièrement rempli à présent.

Davy, ma merveille, la tête tournée de côté, les yeux fermés, ses poings musclés s'ouvrant et se fermant. Le dos arqué, dans son demi-sommeil, il se prépara à jouir, trop vite pour moi. Je pressai petit Davy entre le pouce et l'index suffisamment pour le ralentir et puis, quand j'en eus envie, montai sur lui, tentatrice, me frottant sur son sexe, lui mordillant le cou. Ah ! son souffle dans mon oreille, ses doigts se refermant convulsivement sur les miens.

Je m'amusai encore un peu avec lui, le provoquai, puis l'avalai tout entier, comme une graine de pastèque – combien délicate ! Davy gémissait, sa langue dans ma bouche, son regard bleu brisé, tout son corps courbé d'une manière incontrôlable, toutes ses sensations concentrées là où je le tenais.

Je ne fais pas cela souvent, mais cette fois, je décidai de le faire jouir en glissant un doigt dans son anus : convulsions, flammes, cris inarticulés, tandis que l'orgasme l'emportait. Si je lui avais laissé prendre plus de temps, j'aurais joui avec lui, mais il reste en érection longtemps après le plaisir et je préfère cela ; j'aime les frémissements et la dureté d'après, plus lisse, plus souple que celle d'avant ; la malléabilité de Davy est irréaliste à ce moment-là. Je l'enserrai totalement, l'enfonçai en moi, jouissant dans un seul geste de sa gorge musclée, de ses aisselles, de ses genoux, de la force de son dos et de ses fesses, de son merveilleux visage, de la peau si fine à l'intérieur de ses cuisses. Le pétrissant, le maltraitant, hoquetant de tout mon corps ; petite verge enfouie, lèvres gonflées, sphincter avide, la demi-lune flexible sous l'os du pubis. Et tout le reste autour, sans aucun doute.

Je l'avais fait mien ; j'étais étendue, béate, sur lui, apaisée, heureuse jusqu'au bout des ongles, mais encore palpitante – cette fois encore, cela avait été merveilleux. Son corps humide sous moi, en moi.

Et je levai la tête pour voir.

Priss. Elinor. Kay.

« Pour l'amour de Dieu, *c'est tout ?* » s'exclama Elinor en se tournant vers Priss.

Je me levai, le chatouillai avec mon ongle et les rejoignis sur le seuil de la chambre. « Reste, Davy. » C'est l'un des mots clefs que la maison « comprend ». L'ordinateur central transmet alors une série de signaux aux implants dans son cerveau et il s'étend avec obéissance sur le lit. Lorsque je dis à l'ordinateur central : « Dors », Davy s'endort. C'est une merveilleuse excroissance de la maison. Le protoplasme originel provenait d'un chimpanzé, je crois, mais le comportement n'est plus contrôlé organiquement. Il est vrai qu'il se livre à quelques activités primaires sans moi – il mange, élimine, dort, entre et sort de sa boîte à

exercices, – mais même ces actions dépendent d'un programme de l'ordinateur. Et j'ai évidemment la préséance.

Il est théoriquement possible que Davy possède (enfouie dans une circonvolution de son cerveau) une sorte de conscience, qui peut ne jamais même être en contact avec sa vie active – Davy est peut-être un poète à sa façon – mais je préfère ne pas y croire. Sa conscience – telle qu'elle est, et je suis prête à lui en accorder une pour les besoins de la discussion – n'est rien d'autre que la possibilité permanente d'une sensation, une abstraction purement intellectuelle, un néant, une collection pittoresque de mots. C'est, empiriquement, tout à fait vide et surtout, ça ne nous concerne ni vous ni moi. L'âme de Davy réside ailleurs ; c'est une âme tout extérieure. L'âme de Davy réside dans sa beauté.

« Leucotomisé ! dit Kay d'un ton outragé, lobectomisé ! Kidnappé dans son enfance !

— Sottise ! répondit Elinor. Leur race est éteinte depuis des dizaines d'années. Qu'est-ce que c'est ? » Je le leur dis. Elinor, entourant les épaules de Kay de son bras – je pense que je vous ai dit que j'étais une fille un peu démodée – lui expliqua d'un ton serein qu'on croyait communément que, dans le passé, les hommes avaient des Janies comme j'avais un Davy, que les femmes avaient été aux hommes ce que Davy était pour moi, mais que tout cela n'était qu'une légende. Cela relevait de la plus haute fantaisie. « Ignorance populaire », dit Elinor. Elle promet de nous raconter la véritable histoire une autre fois.

Priss ne cessait de le regarder. « Est-ce qu'il coûte cher ? » demanda-t-elle (et elle rougit). Je le lui prêtai. Il fallut modifier une partie de ses programmes, évidemment. Nous les laissâmes en sortant sur la pointe des pieds. C'était la première fois, dit Priss, qu'elle avait vu tant d'âme dans les yeux d'une créature.

Et elle a raison. Elle a raison, vous savez. L'âme de Davy réside dans sa beauté ; il est poignant que Davy lui-même ne puisse prendre conscience de son âme. La Beauté, c'est tout ce qui est important en lui, et la Beauté est toujours creuse, toujours extérieure.

N'est-ce pas ?

Traduit par MARTINE WIZNITZER.
An Old Fashioned Girl.

LE FAISEUR D'AMOUR

par Gordon Eklund

Ici les androïdes ont une intériorité (au point de poser un problème politique). Mais ils en ont été dotés par construction, et parce que leur statut de sujets les aide à remplir leur fonction. L'idéal de la mécanosexualité, c'est d'exciter non seulement le corps mais les âmes, de produire non seulement de la jouissance mais des fantasmes. Ce résultat peut être atteint accidentellement (témoin la nouvelle de Blish) ou volontairement, comme c'est le cas ici. On en arrive alors à une version très sophistiquée du paradoxe sur le comédien : qu'éprouve celui qui aide les autres à éprouver ? Réponse : la solitude, et rien de plus. Une solitude que curieusement le spectateur ne voit pas, ou qu'il ne veut pas voir, parce que ça lui gâcherait le plaisir. Nous vivons dans une société du spectacle, de la communication, des signes ; le spectateur saturé ignore le vide à la base de sa plénitude. C'est lui qui maintenant manque d'intériorité. Il est moins humain que la machine.

DEBOUT au centre du studio, silencieux et immobile comme une statue, Adrian regardait les autres. Son regard se déplaçait de temps en temps, chaque fois qu'il le fallait, mais le reste de son corps demeurait pétrifié. Les autres n'avaient pas remarqué qu'il les observait et cela l'amusa. Les techniciens – cinq petits hommes à l'air tourmenté, tous vêtus de la même manière banale et colorée – étaient affairés à disposer leur matériel sur le plateau central en prévision de la scène principale. Ce matériel comprenait des appareils volumineux, ressemblant de façon frappante à des caméras de télévision par leur forme et leur position. Ce n'étaient pourtant pas des caméras, mais des appareils d'enregistrement. Au bas de chaque enregistreur pendait librement une série de fils qui descendaient jusqu'au plancher. Plus tard, ces fils seraient attachés à un bandeau qui serait lui-même placé autour du crâne d'Adrian. Mais cette opération ne serait effectuée que lorsque la scène serait prête pour l'enregistrement, et seulement quand Boone et Cynthia auraient fini de discuter dans leur coin, à l'écart des autres.

Adrian soupira en les regardant depuis l'autre bout du studio. Il avait horreur des contretemps de cet ordre, lorsque la difficulté était entièrement due au manque de capacité d'une autre personne. Il

ignorait, dans ce cas précis, s'il fallait rejeter le blâme sur Boone ou sur Cynthia, mais il choisit finalement la fille, car Boone était son patron, lui versait un bon salaire, et méritait le bénéfice du doute, alors que la fille n'était rien pour lui. Adrian ne voyait pas pourquoi il était énervé par ce contretemps. Ou par n'importe quel autre retard. Il aurait pu se dire que son temps était précieux, mais il savait qu'il n'en était rien. Le temps, considéré comme tel, ne signifiait rien pour Adrian. Il ne s'intéressait jamais au moment qui passe. Il n'aimait pas les retards, tout simplement.

Il s'assit en serrant les genoux entre ses mains et en les remontant vers son menton. Autour de lui, divers fils éparpillés sur le sol ressemblaient à des serpents endormis. Adrian évita d'en toucher un seul. L'électricité lui faisait peur.

Dans le coin, Cynthia pleurait encore. Tout en parlant à Boone, elle leva les mains – d'abord l'une, puis l'autre – et s'essuya rapidement les yeux. On lui avait demandé de pleurer au cours de la scène précédente, celle qui avait été enregistrée près de la piscine, à l'autre extrémité du studio. Et elle n'avait toujours pas récupéré complètement. Peut-être était-ce pour cela qu'Adrian était irrité. Le scénario lui avait demandé un maximum de colère, et il l'avait fournie, mais une fois la scène achevée et enregistrée, il s'était calmé aussitôt. Et s'il pouvait y arriver, elle devait aussi en être capable. Alors, quel était le problème ?

C'était le premier jour. Il était clair qu'elle appréhendait de travailler avec lui, et il pouvait lui pardonner cette attitude. Il était l'artiste le plus célèbre dans la profession, et elle tournait depuis moins d'un an – il avait lu sa biographie – pour un certain Buckley qui dirigeait un petit studio au sud de la ville. Techniquement, les enregistrements de Buckley étaient grossiers, et produits pour une clientèle spécialisée mais curieusement étendue. De nombreux acteurs avaient commencé leur carrière avec des gens comme Buckley ; quelques-uns restaient parfois avec eux pendant toute une année. Adrian, lui, n'avait jamais fait cela. Il avait commencé directement au sommet. Douze ans plus tôt, avec Boone. Et il s'y était toujours maintenu. Et il y resterait.

Cynthia avait maintenant cessé de pleurer. Boone et elle s'approchèrent d'Adrian, marchant parfois sur les fils dénudés qui jonchaient le sol. Il contrôla sa colère.

« Tout va bien, dit Boone. Elle est prête, maintenant.

— Il fallait que je me calme », ajouta Cynthia.

Elle était tout près de lui, ses cuisses nues juste devant les yeux d'Adrian. Il crut voir derrière elle un technicien se retourner pour la regarder. Cela l'énerva plus que tout le reste. Qui était cet homme, et pour qui se prenait-il ? Adrian décida d'en parler à Boone. C'était sûrement un nouveau.

« Je suis sûre que je m'y habituerai, disait-elle. J'y arriverai. Mais c'est le premier jour et je suis un peu...

— Elle y met trop de sentiments, déclara Boone, les poings serrés au fond des poches de son épais pardessus. Mais elle est bien, Adrian. Tu sais qu'elle est bien, pas vrai ?

— Je ne sais pas encore.

— Je sens, en travaillant pour vous – avec vous – je sens que je dois faire de mon mieux.

— Oui, je sais », répondit Adrian.

Il tourna les yeux vers Boone, mais celui-ci s'éloignait déjà. Adrian avait voulu lui demander du regard : *Tu ne lui as pas dit ? Tu ne lui as pas dit que je n'aimais pas bavasser ?* Boone ne lui avait peut-être pas dit, à moins qu'elle ait décidé de ne pas tenir compte de cet avis.

« Je suis désolée, dit Cynthia.

— Asseyez-vous donc. »

Il lui désigna le sol d'un geste. Mais son esprit suivait Boone, observait Boone, pensait à Boone.

« Merci. »

Elle s'assit à côté de lui, la hanche délicatement appuyée contre la sienne. Adrian s'écarta doucement d'elle. Toucher, ça le connaissait, mais il avait remarqué qu'elle s'était assise sur un fil. Et il savait que l'électricité traversait facilement la chair.

Boone donnait des ordres aux techniciens qui installaient les enregistreurs autour du grand lit central. Cynthia tourna la tête pour les regarder et les observer comme si elle n'avait jamais vu faire cela auparavant. En la voyant, Adrian eut presque envie de lui dire la vérité. Mais il savait que ce n'était pas le moment. On avait besoin d'elle pour l'instant. S'il avait osé, il lui aurait déclaré qu'elle n'était pas faite pour ce travail. À cause de sa carrure. Elle n'avait encore que dix-huit ou dix-neuf ans, et n'était pas grosse, mais sa silhouette était forte, ses os puissants, et ses hanches étaient larges et saillantes. Les formes pleines n'étaient plus populaires. La mode était aux filles plus jeunes et plus petites. Cynthia était presque assez jeune et avait un joli visage un peu pâle que même Adrian trouvait sympathique, et lorsqu'elle souriait – ou faisait la moue –, elle avait une façon de relever sa lèvre supérieure qui laissait apparaître la roseur tendre de ses gencives.

« Cela ne vous est encore jamais arrivé ? »

Elle voulait parler de ses larmes.

« Jamais, répondit-il.

— Pas même au début ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Pour moi, cela n'a toujours été qu'un travail.

— Mais je suis devenue vous-même, et je sais... »

Adrian détourna brusquement la tête, comme si quelque chose de très important venait d'attirer son attention. Mais il n'y avait rien. Il lui donnait seulement le temps d'abandonner sa pensée sans l'exprimer. Il savait pertinemment ce qu'elle avait voulu dire : qu'elle était devenue lui-même et qu'elle connaissait parfaitement ses sentiments. Elle avait partiellement raison. Elle était devenue lui-même. Chaque femme, de tout âge, était devenue Adrian à un moment ou à un autre. La plupart des hommes également. Un milliard d'exemplaires de ses enregistrements étaient en circulation dans le monde entier. En comptant que cinq personnes profitaient de chaque enregistrement, cela donnait un chiffre à peine inférieur à celui de la population mondiale. Et Mars. Il y avait aussi des gens qui vivaient là-haut. Mais pas trop. Moins de vingt mille. Et même moins que cela maintenant. Plus de mille personnes étaient mortes sur Mars la semaine précédente.

Mais elle ne connaissait pas ses sentiments. Personne ne les connaissait, bien que chacun pensât savoir ce qu'il ressentait. Une fois, un journaliste avait dit d'Adrian qu'il était l'homme répandant ses émotions comme un hémophile répand son sang. C'était ce qu'ils pensaient tous. Ce qu'ils savaient tous.

« Je vais me marier la semaine prochaine. Je le connais depuis trois ans. Boone m'a dit de vous demander si cela ne vous dérangeait pas.

— Absolument pas.

— Je veux dire, à cause du travail. Je *sais* que vous ne vous êtes jamais marié.

— Personne n'a jamais voulu m'épouser.

— Oh ! non – elle gloussa derrière son poing fermé – ce n'est pas vrai.

— Non ? Réfléchissez-y un instant, dit-il en se tournant pour la dévisager, presque souriant. Voudriez-vous m'épouser ?

— Je... » Elle répondit d'une voix hésitante, se demandant s'il fallait dire la vérité. « Eh bien, pour être franche... non. Mais je...

— N'ajoutez rien, dit-il en levant une main. Ne dites pas que vous êtes différente, parce que ce n'est pas vrai. Et ne prétendez pas que vous me connaissez, parce que c'est également faux. Et vous n'arriverez pas à me connaître, même après avoir travaillé avec moi. Cela ne voudra rien dire.

— Je... » commença-t-elle en essayant de sourire, lui montrant gentiment ses dents supérieures, puis sa gencive, les dents claires et luisantes protégées par les replis de chair tendre et rose. « Vous savez, je ne vous ai encore jamais entendu prononcer autant de mots d'un seul jet. Si ça continue, vous allez bientôt me sourire. »

Boone était en train d'engueuler un technicien, celui-là même qui

s'était retourné pour regarder Cynthia. Le ventre de Boone tremblait comme de la gelée et il agitait tels des sabres ses deux petits bras épais.

« Il fait froid, ici.

— Oui.

— Je frissonne.

— Il fait toujours froid, ici. Vous voyez comment Boone est habillé ? Comme il est gras ? Il faut qu'il fasse froid. Il compte sur nous pour produire notre propre chaleur.

— Vous avez raison », répondit-elle.

Boone s'était approché du principal transformateur mural, orné de cadrans éclairés en vert et de boutons qui lançaient des lueurs rouges, comme des étoiles colorées sur un arbre de Noël électrique, et la machine elle-même bourdonnait doucement.

« Très bien, déclara Boone, et ces mots tranquilles résonnèrent dans le grand studio comme un soudain roulement-de tambour. Allons-y. »

Cynthia, debout, se dirigea aussitôt vers le plateau tandis qu'Adrian la suivait d'un pas plus digne. Comme le technicien, il examina le dos de la jeune fille et observa la manière dont ses hanches oscillaient, se demandant si ce mouvement était habituel ou si elle le faisait volontairement à son intention. Adrian lui sourit.

Le lit était prêt. Un technicien s'approcha et noua un bandeau autour de la tête d'Adrian. Deux fils reliaient le bandeau à l'un des enregistreurs. Puis le technicien effectua la même opération sur Cynthia. Boone resta près du mur pour lire les cadrans. Il cria quelque chose aux techniciens qui lui répondirent sur le même ton. Cynthia se pencha et s'assit d'un air affecté sur le bord du lit. Il faisait sept mètres de large et onze de long. Le matelas épais et ferme reposait à même le sol.

Adrian s'assit auprès d'elle.

« Autre chose ? demanda-t-elle.

— Quoi que je vous demande, faites-le.

— Et le scénario ? |

— Ne vous en faites pas pour ça, répondit-il en se tapotant le front juste au-dessus du bandeau. Je l'ai bien en tête.

— À vous entendre, tout est facile.

— C'est facile. Pour vous. »

Adrian dirigeait toujours ses propres scènes après avoir jeté chaque matin un coup d'œil sur le scénario. Depuis peu, à la demande du public, ses rôles étaient généralement agressifs, ce qui simplifiait considérablement les choses. Il parlait rarement aux autres actrices des éventuelles conséquences d'une scène particulière ; il préférait leur faire la surprise. C'était une bonne méthode, qui marchait presque toujours. Quand une scène se terminait mal, ce n'était jamais la faute

d'Adrian. : C'était toujours la faute de l'une des actrices, et si elles échouaient trop souvent – ce qui arrivait à certaines –, on ne les reprenait pas. Adrian y veillait. Il n'aimait pas devoir répéter une scène. C'était encore pire qu'un contretemps.

Cette scène-là se déroula très bien. Mieux qu'ils ne s'y étaient attendus, car la jeune fille, Cynthia, se montra excellente. Elle fut véritablement merveilleuse. Adrian lui-même en fut stupéfait.

Quand la scène fut terminée, Adrian retira vivement son bandeau et traversa la pièce. Cynthia resta sur le lit à sangloter fortement. Adrian la regarda. Il n'y avait pas assez de sang, mais il s'en moquait. Si les véritables sensations de douleur avaient été enregistrées, cela suffirait largement. Que Boone s'occupe des quantités nécessaires d'hémoglobine. Adrian savait que le public ne demandait pas une preuve physique, mais l'expérience sensuelle d'une douleur véritablement ressentie.

Boone vint vers lui au moment où il s'essuyait et se préparait à s'habiller. L'air souriant, il demanda à Adrian ce qu'il en avait pensé.

« Tu sais bien ce qui s'est passé ? demanda Adrian.

— Tu parles si je le sais, répondit Boone, le visage rayonnant. Hé, tout le monde le sait dans la maison.

— Alors, pourquoi me le demander ?

— Et le sang ? Tu crois qu'il y en avait assez ?

— Tu sais ce que j'en pense. »

Adrian boucla son pantalon. Il fit rapidement glisser ses doigts le long de sa chemise, sentant le tissu se refermer.

« Ouais, dit Boone.

— C'est la meilleure depuis longtemps, déclara Adrian. Elle devrait faire son chemin. Tu as de la chance de l'avoir trouvée.

— C'est Gina qui l'a découverte. Elle dit qu'elle veut se marier.

— Ça ne me dérange pas.

— Ouais, elle changera d'avis.

— C'est une possibilité.

— Bien sûr. »

Boone tourna vivement la tête et balaya la pièce du regard. Puis, ne voyant rien de spécial, seulement la fille et les techniciens groupés près du lit, il murmura :

« Ça va, Adrian ?

— Je ne me suis jamais senti aussi bien.

— Les fils. J'ai vu que tu avais de nouveau peur des fils. »

Adrian retint sa colère. Il était fier de la manière dont il contrôlait ses émotions – toutes ses émotions.

« J'ai toujours eu de la méfiance envers l'électricité, dit-il.

— Je repensais simplement à l'autre fois. Tu ne... tu ne crois pas que tu...

— Je ne crois rien du tout, Boone, répondit Adrian.

— Je n'en suis pas si sûr, mais... » Boone s'arrêta pour observer de nouveau la pièce. Cette fois, il cherchait de l'aide. « Je n'aurais pas dû le demander, mais Gina... elle m'a dit... elle m'a dit que tu n'allais pas très bien.

— Oh ? demanda Adrian. Elle a dit ça ?

— Oui, elle l'a dit. Mais... enfin, je suppose qu'elle s'est trompée. Et j'en suis soulagé. Elle le sera également. On se tracasse pour toi, Adrian. Tu devrais le savoir.

— Je le sais, Boone.

— Bien sûr. »

Souriant de nouveau, Boone s'éloigna en se dandinant pour rejoindre rapidement les techniciens. Toute l'équipe se mit à démonter l'installation du lit. Il n'était pas midi, mais la journée d'Adrian était terminée. Il ne jouait jamais plus de deux scènes par jour. C'était écrit dans son contrat. Deux scènes au maximum. Au début, il en avait joué jusqu'à quinze ou vingt dans une seule journée, mais travailler de cette manière entraînait de trop nombreux contretemps. Les choses allaient bien mieux maintenant.

Cynthia s'approcha en essuyant ses joues marquées de traces sombres.

« Vous rentrez ?

— Oui. »

Elle lui emprunta sa serviette pour s'essuyer les jambes.

« Moi aussi », dit-elle. Elle se frotta les cuisses et les fit briller comme si elles avaient été polies. « Nous habitons dans le même bâtiment.

— Je ne le savais pas.

— Vous voulez m'accompagnez ? Vous rentrez à pied ?

— Oui, à pied. »

Adrian sortit. Le dôme était rose aujourd'hui, ce qui signifiait que c'était jeudi. Le trottoir qui bordait le studio glissait lentement sous, le poids du trafic de midi. Adrian se réfugia dans l'ombre du bâtiment pour ne pas être remarqué. Cynthia sortit peu après lui. Elle portait un short en laine vert clair et une paire de bottes en suédé qui laissaient libres ses orteils. Sa chevelure longue tombait de manière à lui recouvrir les deux seins.

« Est-ce que... les gens... est-ce qu'ils ne vous embêtent jamais ?

— Non. »

Il la conduisit jusqu'au trottoir roulant sur lequel ils montèrent tous les deux. Il fut aussitôt reconnu. L'air lui-même semblait le remarquer, s'arrêtant un court instant avant de glisser avec le vent. Cela ne dérangeait pas Adrian. La même chose se produisait partout où il allait, chaque jour. Us le reconnaissaient, voilà tout. Ils croyaient le

connaître. Us avaient baisé avec lui, été baisés par lui, et ils croyaient que cela leur permettait de le connaître. Mais ils l'importunaient rarement. C'était un homme qu'ils connaissaient sans vraiment le connaître. Et cela les gênait. Et les tenait à l'écart.

Une fille qui marchait à sa gauche lui adressa la parole.

« Adrian, je voudrais... »

Mais il accéléra le pas, suffisamment pour intercaler une grosse femme entre lui et la fille. Le trottoir descendait la colline en pente forte. Un millier de paires de genoux se tendit.

Cynthia était déconcertée. Adrian s'irrita de voir qu'elle ne pouvait pas s'adapter à tout cela et il regretta de lui avoir permis de l'accompagner. Il s'était laissé impressionné par le jeu de cette actrice, et c'était entièrement sa faute. Cela avait été une erreur.

« C'est un spectacle important pour vous aussi, n'est-ce pas ? Je suis tellement repliée sur moi-même... C'est ma première... Enfin, j'avais oublié à quel point c'est important pour vous.

— C'est si important ? demanda-t-il d'un ton détaché.

— C'est votre rentrée. » Elle s'appuya contre lui lorsque le trottoir tourna au coin et quelques mèches de cheveux légères et synthétiques flottèrent près de ses narines. « Pendant combien de temps vous êtes-vous retiré ? » Sa voix caressa l'oreille d'Adrian. « Un an, n'est-ce pas ? Presque un an ?

— C'est à peu près cela.

— Enfin, bref. Vous n'avez sans doute pas envie d'en parler. »

Il haussa les épaules, se tenant très droit. Le coin s'éloignait derrière eux ; droit devant s'étirait le chemin du retour. Cynthia resta silencieuse un instant, mais juste un instant.

« Cela ne vous ennue jamais ? La façon qu'ils ont de vous regarder, de vous dévisager, ce qu'ils savent sur vous. Ce qu'ils croient savoir. Ne sont-ils vraiment rien pour vous ?

— J'y suis habitué.

— Oui, je le pense, mais vous...

— Vous devrez vous y habituer aussi.

— Vous croyez ? Je ne sais pas. Ce ne sera pas le pire. Le pire moment, c'est à l'intérieur, quand je travaille. On n'a personne – je veux dire, à l'extérieur – je sais qu'on n'a personne et ça ne peut pas... passer. Quand je suis là-dedans, je ne sais plus avec qui je suis, et quand j'en sors avec lui, c'est encore pire. Je dois réfléchir, me demander : Suis-je en train de jouer, ou est-ce réellement ce que je ressens ? Vous ne pouvez pas vous imaginer ça. Ce n'est plus qu'une seule chose, un seul mouvement, et si troublant. On peut comprendre, mais il...

— Parlez plus bas.

— Oh ! je m'excuse, je ne voulais pas... »

Un homme les suivait de très près. Adrian pouvait le sentir derrière lui, juste derrière son épaule. Il les écoutait.

Levant les yeux, il vit les titres des informations horaires qui glissaient autour du dôme.

CRISE AFRICAINE : MENACE DE GUERRE

2 045 TUÉS SUR MARS

FINALE : BROWN 46 SOLON 18

ÉLIMINATION DES ANDROIDES, PROPOSE LA COMMISS.
SPÉCIALE

« C'est horrible. »

Cynthia venait également de lire les titres.

« Les androïdes ? »

— Oui. Les éliminer. Ce n'est qu'une façon délicate de dire qu'il faut les tuer. Les androïdes sont aussi des gens. Ce qu'ils ont fait n'est pas étonnant. J'aurais fait la même chose.

— Mais vous n'êtes pas une androïde.

— Vous en avez déjà vu un ?

— Non.

— Moi, si. Mon oncle habitait Mars et il en emmenait un avec lui quand il venait nous rendre visite. Il occupait de hautes fonctions, et ils étaient bien obligés de le laisser faire. Il était très malade et l'androïde était le seul qui sache prendre bien soin de lui. Mon oncle est mort, maintenant. Mais j'ai parlé à l'androïde. Il s'appelait Karl. Il m'a dit...

— Ça vous a dit. Ce ne sont pas des gens, ce ne sont que des machines.

— Vous n'en savez rien. Ce sont des gens. Je vous dis que je lui avais parlé.

— Vous n'avez entendu que ce qu'il a bien voulu vous dire. C'est tout. Extérieurement, ils peuvent être gentils, aimables et humains. Ils pourraient tromper n'importe qui. Mais à l'intérieur, tout au fond, ce n'est que de l'électricité. Des machins, des fils et des lampes. Du vide. De la chaleur... mais de la chaleur froide. Il n'y a pas d'humanité en eux. »

Les informations s'étaient effacées, remplacées par un énorme portrait en pied d'Adrian. Soudain, le haut du portrait se pencha pour regarder la ville. Les lèvres s'ouvrirent en un sourire de plaisir. Des lettres rouges explosèrent brusquement sur sa poitrine.

UN DÉSIR SECRET

Puis :

ADRIAN

« Je n'aurais jamais cru... commença Cynthia.

— Ne regardez pas. Gardez les yeux baissés vers le trottoir. Ne leur

donnez pas ce plaisir.

— Très bien », répondit-elle.

Ils arrivèrent. Adrian avait un appartement à l'étage le plus élevé du bâtiment, qui était une tour très droite, toute raide, la dernière mode du point de vue fonctionnel et architectural, avec des murs en verre teinté et un portier chamarré qui les salua d'un air respectueux.

« Bonsoir, monsieur. »

Ils entrèrent ensemble dans le hall. Une douzaine d'ascenseurs les attendaient, portes ouvertes. Cynthia s'avança vers l'un d'eux, mais Adrian prit une autre direction et s'éloigna d'elle d'un pas rapide.

« Adrian, attendez », dit-elle. Et elle lui cria : « J'habite au 1602.

— À demain », murmura-t-il.

Il s'engouffra dans l'ascenseur privé qui ne desservait que le dernier étage. Les portes se refermèrent aussitôt derrière lui. Il crut entendre une voix excitée lui dire : « Mais... oh ! attendez ! » mais il était seul ; l'ascenseur grimpait à vive allure vers le sommet. Qu'attendait-elle donc de lui ? Pourquoi personne ne lui avait-il expliqué ? Ils le savaient tous, de Boone jusqu'au dernier technicien. Il s'était dit qu'elle devait être au courant. Elle s'amusait avec lui ; elle devait en savoir bien plus qu'elle ne voulait le dire.

Son appartement était dépourvu de tout mobilier. Une moquette bleu pâle affrontait les murs intérieurs et le plafond aux couleurs vives. Les cloisons extérieures étaient en verre teinté, couleur émeraude, mais Adrian laissait toujours les rideaux soigneusement tirés. Il y avait treize pièces, mais il prenait garde de ne jamais pénétrer dans plus de trois d'entre elles. La cuisine, où il allait maintenant commander un verre d'eau de pluie ; le salon ; la salle de bain. Dans cette dernière, un grand miroir se tenait à l'affût juste derrière la porte, et Adrian y venait souvent se regarder. Ce miroir était la seule forme de distraction qu'il se permettait. Autrefois, il y avait eu des peintures murales, des sculptures mobiles, de la musique ornementée, et la tridi. Mais le miroir était tout ce dont il avait besoin. Le reste, c'était pour les autres.

Cependant, il ne voulait même pas se regarder pour l'instant. Il s'assit simplement au centre du salon et la moquette pâle ondula doucement autour de lui, comme un lac tranquille et endormi. Il ferma les yeux et s'éteignit. *Clic*, Il lui avait fallu énormément de temps pour développer ce talent, mais cela lui était maintenant aussi facile que simplement tousser. *Clic*,

Lorsqu'il se réveilla, la pièce était dans l'ombre. Il frappa des mains la moquette, à petits coups – quatre, cinq, six – et le plafond s'éclaira d'une lumière rose. Près de la porte de la cuisine, le visiphone se mit à bourdonner gravement. Adrian se leva, s'étira, et alla répondre.

Gina Watson, qui travaillait pour Boone et occupait l'appartement

4215, le scruta de son visage froid, délicat et sans âge. Ses lèvres minces se retroussèrent pour lui montrer des dents bien nettes. Ses cheveux gris, dégarnis comme ceux d'un homme atteint de calvitie, retombaient telle une guirlande au-dessus de ses yeux minces. « Où étais-tu ? demanda-t-elle.

— Ici.

— Bon. C'était juste pour savoir.

— Qu'est-ce que tu veux, Gina ?

— La nouvelle. Je voudrais savoir comment elle se débrouille. Son nom m'a échappé, je le crains.

— Cynthia.

— Alors ?

— Elle s'en tire très bien.

— Tu veux que Wanda vienne, ce soir ? demanda Gina.

— Non.

— Je m'en doutais. Tu en veux une autre ?

— Non. »

Elle soupira ; le son de sa voix traversa aisément les quelques mètres qui séparaient Adrian du récepteur.

« Au moins, tu n'essaies pas de me cacher quelque chose. Tu as cessé ce petit jeu. Mais bien vite. Cela fait combien de temps ? Trois jours. Bon sang. Je l'avais prévenu. J'avais bien dit que ça ne marcherait pas. Qu'il essuierait un retour de flammes. Je suppose que tu as dû la reconnaître assez facilement.

— Reconnaître qui ?

— Et ensuite, elle a dû te parler de la révolte. Quelle histoire ! Son oncle ! Mais tu dois bien comprendre que je n'ai rien pu faire. Pour obtenir un modèle qui fonctionne bien, on doit leur laisser un peu de liberté d'esprit, mais ils finissent toujours par se retourner contre nous. Je suis sûre que tu recommences à croire que tu en es un. À cause de tout ce que tu ne sais pas. Si nous perdons encore un an pour ça, je te jure que je lui arrache la tête. Ne la laisse pas entrer. Elle est quelque part dans le bâtiment.

— De quoi parles-tu donc ?

— Et réfléchis bien à tout ça, Adrian. Jusqu'à ce que nous arrivions. C'est ma faute, nous n'aurions pas dû attendre aussi longtemps. Je parie que tu n'as pas arrêté de te faire du mouron depuis que tu es rentré.

— Pas du tout.

— Boone m'avait prévenu. J'aurais dû y penser. Si un lourdaud comme lui peut voir que quelque chose ne va pas... enfin ! Mais essaie de te souvenir de ton certificat de naissance. Et des photos de ta mère. Le rapport de l'opération. Ce qu'a dit le docteur. Il nous a fallu toute une année la dernière fois. Mais pas cette fois-ci. Tu es un être

humain, mon cher Adrian. Comme moi.

— Tu vas venir ici ?

— Sans doute », répondit-elle en soupirant légèrement.

Elle paraissait plus contrariée que fâchée, plus ennuyée qu'effrayée.

« Plus tard, ajouta-t-elle. Plus tard. Chaque chose en son temps. Va te regarder dans la glace, Adrian. Occupe-toi. Je dois d'abord la retrouver. »

L'écran s'éteignit. Une petite tache blanche tenta brièvement de se maintenir au centre de l'écran, mais des vagues sombres s'étendirent rapidement pour l'effacer. Adrian se retourna avant même que cela fût terminé.

Cynthia se tenait près de la porte.

« J'ai entendu, dit-elle.

— Entendu quoi ? »

Adrian lui tourna le dos et s'éloigna d'elle d'un pas rapide en dissimulant sa surprise. Le vestibule s'ouvrit soudain devant lui. Ses pieds continuèrent d'avancer durant un instant, puis il s'arrêta en frissonnant.

« J'ai failli entrer là-dedans, murmura-t-il en désignant le vestibule.

— Oh ! allez-y », dit-elle.

Il se retourna pour la dévisager et secoua la tête.

« Sortez d'ici.

— Vous n'allez pas m'aider... me cacher ?

— Non, pas question.

— Je n'espérais pas que vous le feriez, mais... vous croyez vraiment en être un ? C'est pour cela que vous vous êtes éclipsé pendant un an ?

— Oui, c'est pour ça. » Il lui dit crânement la vérité. « Je pensais en être un. C'est incroyable, n'est-ce pas ? Et vous avez failli me le faire croire à nouveau. Vous êtes contente ?

— Non », répondit-elle.

Il s'avança vers elle, la prit par les épaules et se mit à la secouer. Comme une petite fille, elle le dévisagea de ses yeux clairs d'adolescente à travers ses cils artificiels et mécaniques. Il la lâcha.

« L'année dernière, quand j'ai découvert ce que faisait l'industrie – produire des choses comme vous – j'ai naturellement pensé que je devais aussi en être un. Vous comprenez, je n'ai jamais pu me rappeler mon passé. Ma vie débute le jour où j'ai commencé à travailler pour Boone, avant cela, c'est le vide. Mais ils m'ont expliqué. Un docteur m'a expliqué. À vingt ans, j'ai dû subir une opération. Ils ont réussi à sauver ma vie, mais pas ma mémoire. Ils m'ont montré des photos de moi avec ma mère. Toute sortes de choses. Maintenant, je sais que je ne suis pas l'un d'entre vous.

— Les médecins ont pu mentir. Les photos... truquées.

— N'insistez pas, murmura-t-il en hoquetant. Je pourrais vous tuer.

— Allez-y. Je vous en prie. Pour moi, quelle différence cela ferait-il ? Ne comprenez-vous pas que de toute façon ils me désactiveront dès qu'ils m'auront arrêtée ? Tous les autres sont morts, à cause de la révolte. C'est grâce à vous que j'ai pu rester en activité aussi longtemps. Mais maintenant, vous voyez, tout est fini. »

Il baissa les yeux. À ses pieds, la moquette s'agitait bizarrement, comme si chaque brin était un ver recherchant la chaleur de la terre.

« Taisez-vous, dit-il.

— Donc, vous ne m'aiderez pas.

— Non.

— Ils vous arrêteront aussi.

— Non, répondit-il, cherchant maintenant ses yeux. Vous avez presque réussi à m'avoir, une fois de plus, mais j'aurais dû m'en douter. En plus vous êtes trop grosse. Personne ne voudra de vous. Laissez-les vous désactiver. Vous avez presque failli m'y faire croire. »

Il pouvait voir la porte d'entrée de l'endroit où il se trouvait, et il s'aperçut qu'elle se dilatait. Un pied passa par l'ouverture et Gina Watson entra, suivie de Boone. Deux costauds pénétrèrent à leur tour dans l'appartement, portant uniquement un étui de revolver sous l'aisselle.

« Très bien, déclara Gina en s'avançant vivement vers Cynthia. Quel est son nom ?

— Cynthia, répondit Adrian.

— Alors, Cynthia. Vous allez devoir me suivre. N'essayez pas de nous créer d'ennuis ou nous devrons vous désactiver sur-le-champ.

— Vous le ferez de toute façon, dit Cynthia. Mais c'est d'accord. »

Son visage resta impassible. Elle évita de croiser le regard d'Adrian.

« Je vous suis », ajouta-t-elle.

Elle sortit avec les gardes.

« Je m'attendais à plus de difficultés de sa part, déclara Boone. Ces machines se fichent donc de mourir ?

— Elles ne meurent pas, le corrigea Gina. Est-ce qu'une lampe électrique meurt quand on l'éteint ?

— Tu as raison », dit Adrian.

Gina se tourna vers lui.

« Bon, dit-elle. Maintenant, est-ce que tout est clair pour toi ?

— Je suis humain et elle ne l'est pas. Je crois qu'il n'y a rien à ajouter. Mais... pourquoi ?

— Je pensais que cela irait mieux, répondit Boone. Que ce serait plus facile pour toi. Mais je me suis trompé. C'était la meilleure parmi celles disponibles. Mais elle a bien failli te faire avoir une rechute.

— Nous allons devoir recommencer tous les enregistrements, dit Adrian.

— Non. ». Boone secoua la tête et saisit les pans de son pardessus

pour donner plus de poids à ses paroles. « Je ne pense pas. Nous allons diffuser tout ce que nous avons tourné. L'intrigue sera un peu faible, mais tout le monde se fiche de l'intrigue. Tu sais, elle était vraiment bien – comme tu l'as dit, la meilleure depuis des années.

— Il n'y a pas moyen...

— Un décret doit être diffusé d'une minute à l'autre, répondit Gina. Ils ont tué au moins trois mille personnes sur Mars. Il va falloir les désactiver tous.

— Peut-être trouvera-t-on ce qui cloche, déclara Boone.

— Peut-être, dit Gina, Adrian, veux-tu que Wanda vienne ?

— Oui, je crois que ce serait très bien », répondit-il.

Quand il fut seul, après leur départ, Adrian s'assit sur la moquette et croisa les mains sur ses genoux ; mais un instant plus tard, se souvenant qu'il avait demandé Wanda afin de se débarrasser d'eux, il se releva pour se dévêtir. Une fois nu, Adrian s'assit de nouveau et resta là jusqu'au moment où la porte s'ouvrit.

Il se redressa légèrement pour la regarder.

Wanda possédait sa propre clef. Elle descendit prudemment du vestibule, les doigts tendus comme si elle était aveugle, et marchant presque sur la pointe des pieds. C'était une fille jeune, de quinze ou seize ans, et elle portait une robe ample de couleur vive qui lui descendait à peine aux genoux. Ses cheveux bruns étaient noués en deux couettes derrière sa nuque. Elle sourit en apercevant Adrian et il lui fit un signe de tête. Il ne l'avait jamais entendue prononcer un seul mot. Elle se tourna pour ôter sa robe.

« Attends, dit-il. Pas encore. Viens ici. » Il lui fit signe de s'asseoir à côté de lui. Elle lui obéit, regardant droit devant elle. Wanda était sa petite amie depuis sa dernière convalescence – un mois auparavant, deux mois, quelque chose comme ça. En fait, c'était son renouveau d'intérêt pour les filles qui avait d'abord convaincu Gina et Boone qu'il était enfin guéri. Avant cela, il y avait eu d'autres filles. Gina les lui procurait facilement. Elles étaient toutes assez jeunes, et toujours silencieuses. Il n'avait jamais insisté pour cela, mais elles étaient ainsi, voilà tout. Quand il se lassait de l'une d'elles, elle disparaissait. Un jour, il avait appelé Gina et lui avait demandé de lui envoyer Gloria, mais une autre fille était venue. Plus tard, après qu'il l'eut renvoyée, en ayant assez d'elle pour l'instant, Gina l'avait appelé pour lui dire que la nouvelle se nommait Nancy. Jusqu'à présent, il n'était pas encore lassé de Wanda et trouvait sa compagnie fort agréable.

Ils étaient maintenant assis l'un contre l'autre. Adrian ne se donna pas la peine de se tourner pour la regarder. Il attendait que quelque chose se produise. Fermant les yeux, il s'aperçut que l'attente était plus aisée dans le noir.

Il le sentait, maintenant. Une faible douleur naissait quelque part

dans son esprit. Et elle grandissait lentement, prudemment, avec hésitation. Il serra les poings en la sentant se développer. La sueur se mit soudain à lui picoter les sourcils. Ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. La souffrance était grande, et elle devint plus forte encore. Insupportable. Il se mordit les lèvres pour ne pas crier.

Puis il ouvrit les yeux, mais ne pouvait plus rien voir.

La douleur avait disparu. Elle s'était élevée comme une vague énorme, pour l'engloutir, mais maintenant qu'elle était passée il ne restait plus que le moutonnement tranquille d'une mer calme.

Cynthia était donc éteinte. Désactivée. Morte. Et il était le dernier, maintenant. Il n'aurait plus jamais à endurer cette douleur. Du moins jusqu'au jour, et il viendrait certainement, où on déciderait de le désactiver à son tour.

Il demanda alors à Wanda de se déshabiller. Ce qu'elle fit.

Adrian se pencha vers elle et prit la tête de la fille entre ses mains. Ses gestes se firent tendres et caressants, doux et attendris. Il fut incapable de penser à autre chose. L'attirant vers lui, il posa la nuque de Wanda sur ses cuisses. Puis il se pencha jusqu'à elle et déposa un baiser sur ses lèvres. Un seul.

Elle releva la tête. Il regarda les lèvres de la jeune fille approcher de sa poitrine. D'abord, cela le chatouilla et il faillit pousser un petit gloussement car ses sens étaient à vif, mais il se contrôla et souleva fermement Wanda qui se balança bientôt entre ses bras. Ses lèvres et ses dents continuèrent de lui mordiller le sein, comme un nourrisson, et sa langue glissa doucement sur sa poitrine dépourvue de poils.

Ses yeux étaient tout près d'elle, maintenant. Ses bras remontèrent pour la bercer. Il fredonna un fragment de mélodie, d'une voix si basse que lui seul pouvait l'entendre, une vieille mélodie sans paroles, car les mots importaient peu à cet instant. Les lèvres sèches, la bouche froide, la gorge vide.

Il poussa un soupir.

Le visage de Wanda était tout chaud contre sa poitrine et il concentra ses sensations à cet endroit, puis il les laissa un instant se fixer plus bas en sentant la chevelure de la jeune fille caresser doucement la peau de son bas-ventre.

Les sensations remontèrent de nouveau. Au centre – au milieu – au cœur.

Adrian sentit sa propre humanité et apprécia cette saveur soudaine. Maintenant il la connaissait – la voyait, l'entendait, la ressentait vraiment. Il en était imprégné.

Il ne pouvait pas douter, et il n'y avait aucune raison.

Sa voix se tut. Elle se brisa simplement et il ne put s'empêcher de pleurer. Puis, goûtant ses propres larmes, il s'aperçut qu'elles n'étaient pas différentes de celles de Cynthia. Ou de Wanda. D'ailleurs,

comment auraient-elles pu l'être ?

« Mon bébé, dit-il à la fille qui suçait sa poitrine. Mon enfant. Bébé. »

Il la berçait doucement.

« Wanda corrigea-t-elle.

— Oh ! oui, Wanda. »

Les yeux fermés tout en se balançant légèrement.

« Adrian », ajouta-t-il avec passion.

Traduit par HENRY-LUC PLANCHAT.

Lovemaker.

© Joseph Elder, 1973.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

AMOUR ET COMPAGNIE

par Robert Sheckley

Avec la nouvelle d'Eklund, nous avons élargi la problématique du besoin et de la jouissance. La mécanosexualité a fait irruption dans nos rêves. Elle va y rester pour quelque temps. L'homme peut être manipulé, mais il doit toujours être complice, dans la mesure où – contrairement à l'androïde – il a des droits reconnus par la société : tel est le thème traité par Sheckley dans cette colossale nouvelle, connue en France sous le nom de Pèlerinage à la Terre, et à qui nous rendons ici le titre voulu par l'auteur. Tout le problème est de savoir ce que peuvent bien valoir les droits civils et le respect humain dans la société du spectacle, où cette histoire est située comme la précédente.

ALFRED SIMON était né sur Kazanga, une petite planète agricole de la région d'Arcturus et c'est là qu'il avait passé sa paisible jeunesse, menant son tracteur à travers les fertiles champs de blé et écoutant, pendant les longues soirées tranquilles, des disques de chansons d'amour venus de la Terre.

La vie n'était pas désagréable sur Kazanga. Les filles étaient mignonnes, sympathiques et consentantes : de bonnes compagnes pour une balade dans les collines ou une baignade dans les ruisseaux ; et, aussi, de solides épouses. Mais elles n'étaient pas romantiques pour deux sous. On pouvait s'amuser sur Kazanga, franchement et joyeusement. Mais cela n'allait jamais plus loin que le simple amusement.

Simon sentait bien que, dans sa douce existence, il manquait quelque chose. Un jour, il sut ce que c'était.

Un marchand avait atterri sur Kazanga, à bord d'une vieille guimbarde à moitié démantibulée, bourrée de livres. C'était un grand type dégingandé, grisonnant et légèrement détraqué. Bien entendu, une fête fut donnée en son honneur, car, dans les mondes extérieurs, où les occasions de se distraire n'abondaient pas trop, la moindre nouveauté était accueillie avec joie.

Le marchand s'empressa aussitôt de leur faire part des derniers potins qui couraient dans la Galaxie : la guerre des prix entre Détroit II et III ; la pêche sur Alana ; les toilettes de la femme du président de

Moracia ; la façon bizarre dont parlaient les gens de Doran IV...
Finalement, quelqu'un demanda : Parlez-nous de la Terre !

« Ah ! soupira le marchand en levant les sourcils. Vous voulez que je vous parle de la planète mère ? Eh bien, les amis, rien ne vaut la bonne vieille Terre, pas une seule planète de la Galaxie. Sur la Terre, les amis, tout est possible. Rien n'est interdit.

— Rien ? demanda Simon.

— Ils ont une loi contre l'interdiction, expliqua le marchand avec un sourire. Et personne jusqu'à présent n'a eu l'idée d'enfreindre cette foi ! La Terre, les amis, c'est *autre chose*. Vous autres, vous vous spécialisez dans l'agriculture ? La Terre, elle, s'est spécialisée dans toutes ces inutilités que sont la folie, la beauté, la pureté, l'horreur et le reste... Et les gens n'hésitent pas à faire des années-lumière pour venir goûter ces produits...

— Et l'amour ? demanda une femme.

— L'amour, ma fille ? fit le vendeur d'un ton paternel. Mais la Terre est le seul endroit de la Galaxie qui sache encore ce que c'est ! Détroit II et III ont bien essayé de l'acclimater, mais ils ont trouvé cela trop coûteux ; Alana a décidé que cela causait trop de désordre ; quant aux mondes comme Moracia, ou Doran IV, ils n'ont jamais trouvé le temps de l'importer. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, la Terre est spécialisée dans tout ce qui n'est pas pratique et elle en tire profit.

— Profit ? demanda un gros fermier.

— Naturellement ! La Terre est vieille, ses mines sont épuisées et ses champs sont stériles. Ses colonies maintenant sont indépendantes et peuplées de types sérieux comme vous autres, préoccupés de faire valoir leurs biens. Aussi, qu'est-ce que la Terre pouvait bien monnayer d'autre que, justement, ces futilités qui rendent la vie digne d'être vécue ?

— Avez-vous connu l'amour, sur la Terre ? questionna Simon.

— Si je l'ai connu ! répondit le marchand, avec une pointe d'amertume dans la voix. J'ai connu l'amour et, à présent, je voyage... Ces livres, les amis... »

Pour un prix exorbitant, Simon acheta un vieux livre de poésie qui le fit rêver d'amour au clair de lune, d'aurore naissante sur les lèvres desséchées des amants, de corps enlacés sur une plage sombre, éperdus d'amour et bercés par le lancinant clapotis des vagues.

Mais tout cela n'était possible que sur la Terre ! Parce que, comme l'avait dit le marchand, les enfants de la Terre, éparpillés dans les mondes lointains, étaient trop endurcis au travail, dans leur lutte pour la vie sur des sols souvent hostiles. Le blé et l'avoine poussaient sur Kazanga et les usines se multipliaient sur Détroit II et III. Les pêcheries d'Alana étaient le sujet de conversation de toute la Ceinture Méridionale, et il y avait des animaux dangereux sur Moracia et, sur

Doran V, un désert à conquérir. Tout cela était très bien. Mais ces nouveaux mondes étaient austères, méthodiquement organisés, stériles dans leur perfection. Quelque chose avait été perdu, dans ces mornes confins de l'espace. Et ce quelque chose, seule la Terre savait encore ce que c'était.

C'était pour cela que Simon travaillait, épargnait et rêvait. Et, lorsqu'il eut atteint sa vingt-neuvième année, il vendit sa ferme, empaqueta quelques chemises dans un sac de voyage, revêtit son meilleur costume et une paire de solides chaussures de marche, et prit place à bord du long courrier Kazanga-Métropole.

Enfin il arriva sur la Terre, la Terre où tous les rêves *doivent* se réaliser, car une loi interdit qu'il en soit autrement.

Simon s'acquitta rapidement des formalités de douane, quitta le Spacioport de New York et se retrouva bousculé clans un métro qui le déposa à Times Square. Il émergea à la surface, ébloui par la lumière du jour, solidement cramponné à son sac de voyage, car on l'avait prévenu que la ville était infestée de pickpockets.

Le souffle coupé d'émerveillement, il regarda autour de lui.

La première chose qui le frappa fut le nombre incroyable de cinémas, à deux, à trois, à quatre dimensions, pour satisfaire aux goûts de chacun.

À sa droite, une enseigne éclatante annonçait : L'AMOUR SUR VÉNUS ! UN DOCUMENTAIRE SUR LES PRATIQUES SEXUELLES DES HABITANTS DE L'ENFER VERT ! SCANDALEUX ! RÉVÉLATEUR !

Il eut envie d'entrer. Mais, de l'autre côté de la rue, on donnait un film de guerre. Le panonceau proclamait : LES BRISEURS DE SOLEIL ! UN FILM CONSACRÉ AUX RISQUE-TOUT DES FLOTTES DE L'ESPACE ! Un peu plus loin encore : TARZAN CONTRE LES GOULES DE SATURNE !

Il se rappela, de ses lectures, que Tarzan était un ancien héros folklorique de la Terre.

Tout cela était merveilleux. Mais il y en avait trop ! Il vit de petites boutiques en terrasse où l'on pouvait déguster des produits venus de tous les coins de la Galaxie, et, particulièrement, des spécialités terriennes comme les pizzas, les hot-dogs et les spaghetti. Il y avait d'autres boutiques où l'on vendait des surplus de la Flotte Spatiale Terrienne, d'autres encore où l'on ne servait que des boissons.

Simon ne savait pas trop bien par quoi commencer. Soudain, il entendit derrière lui un bruit saccadé de coups de feu. Il fit volte-face.

C'était tout simplement une baraque de tir, longue et étroite, peinte de couleurs vives. Le propriétaire, un gros homme basané, perché sur un haut tabouret, souriait à Simon.

« Tentez votre chance ! »

Simon s'approcha et vit qu'au lieu des cibles habituelles, quatre jeunes femmes, fort légèrement vêtues, étaient assises sur des chaises criblées de traces de balles. Chacune avait une cible peinte sur le front et une autre au-dessus de chaque sein.

« On tire avec des vraies balles ? demanda Simon, ébahi.

— Qu'est-ce que vous croyez ? Il y a une loi sur la Terre qui interdit de tromper le client sur la marchandise. Des vraies balles et des vraies pépées ! Allez, avancez un peu ! Vous pouvez en descendre une !

— Vas-y, beau blond ! cria l'une des filles. J'te parie qu'tu m'loupes.

— Regarde-le un peu. Il loupait une fusée à dix mètres !

— Mais non ! Montre-leur un peu, mon joli ! »

Simon se gratta la tête, essayant de ne pas paraître trop surpris. Après tout, il était sur la Terre, où tout était permis à condition que cela puisse rapporter.

« Est-ce que vous avez des baraques où on peut descendre des hommes ? demanda-t-il.

— Bien sûr, fit le propriétaire du tir. Mais, dites donc un peu, vous n'auriez pas des goûts pervers, par hasard ?

— Absolument pas !

— Vous êtes étranger, hein ?

— Oui. Comment l'avez-vous deviné ?

— Votre costume ! Je vois ça tout de suite au costume. » Le gros homme ferma les yeux et se mit à brailler : « Approchez, approchez ! Venez tuer une femme ! Débarrassez-vous des désirs refoulés ! Appuyez sur la gâchette et vous serez soulagé ! Mieux qu'un massage ! Mieux qu'une bonne cuite ! Approchez, approchez ! Venez tuer une femme ! »

Simon demanda à l'une des filles :

« Est-ce que vous êtes vraiment mortes quand on vous tue ?

— Ne soyez pas stupide !

— Mais le choc... »

La fille haussa les épaules :

« Ça pourrait être pire ! »

Simon eut envie de lui demander ce qu'elle aurait pu faire de pire que cela, mais le patron de la baraque se pencha par-dessus le comptoir et lui glissa d'un ton confidentiel :

« Écoute, mon pote. Vise un peu ce que j'ai là ! »

Simon se pencha par-dessus le comptoir et vit une mitraillette.

« Pour un prix dérisoire, continua l'autre, je te laisse te servir de cette pétoire. Tu peux bousiller la baraque et foutre les murs en l'air si tu veux. Ce truc-là tire des pruneaux de 45 ; ça pète le feu, crois-moi, mon pote. Avec une pétoire pareille, on se sent quelque chose dans le ventre quand on tire !

— Ça ne m'intéresse pas, répondit froidement Simon.

— J'ai des grenades aussi, insista l'autre. Tu pourrais...

— Non, merci !

— Si tu y mets le prix, tu peux me descendre *moi*, si c'est ça que tu veux. Mais j'aurais pas cru ça. Alors, qu'est-ce que t'en dis ?

— Non ! Jamais ! C'est horrible ! »

La patron le contempla d'un air railleur.

« Ah ! je vois. Monsieur n'est pas d'humeur ! Comme tu veux ! Je suis ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quand tu voudras, mon pote !

— Jamais ! cria Simon, et il s'enfuit.

— À tout à l'heure, beau blond ! » lui lança une des filles.

Simon s'arrêta à un stand de rafraîchissements et commanda un Coca-Cola. Ses mains tremblaient. Avec effort, il réussit à se calmer et il se mit à siroter son verre de Coca. Il ne devait pas juger les Terriens d'après ses propres conceptions, pensa-t-il. Si, sur Terre, on prenait du plaisir à tuer les gens et si les victimes n'y voyaient pas d'inconvénients, il n'y avait pas de raison d'y trouver à redire.

Et pourtant ?

Simon était en train de réfléchir à la question, quand il entendit une voix derrière lui :

« Alors, bonhomme ! »

Il se retourna et aperçut un petit homme rabougri, au visage de fouine, flottant dans un imperméable trop grand pour lui.

« Pas d'ici ? Hein ?

— Non. Comment l'avez-vous deviné ?

— Les chaussures ! Je vois ça tout de suite aux chaussures. Qu'est-ce que tu dis de notre petite planète ?

— Je me sens un peu... perdu, avança prudemment Simon. Je ne m'attendais pas... quoi...

— Évidemment ! répliqua le petit homme. Tu es un idéaliste. Ça se voit tout de suite à ta figure. Tu es venu sur Terre avec une idée derrière la tête. Est-ce que je me trompe ? »

Simon fit signe que oui. Le petit homme continua :

« Je vois ce qu'il te faut, l'ami. Tu voudrais une bonne petite guerre, histoire de défendre une cause solide. Tu es tombé à la bonne adresse. Nous avons actuellement six guerres en permanence et il est très facile d'obtenir une position importante dans n'importe laquelle.

— Je m'excuse, mais...

— Juste en ce moment, poursuivit le petit homme, les masses laborieuses opprimées du Pérou sont engagées dans une lutte désespérée contre la monarchie décadente et corrompue. Il suffirait peut-être d'un seul homme pour faire pencher la balance de leur côté. Pourquoi pas *toi*, l'ami ? Tu pourrais suffire, *toi*, pour assurer la

victoire des socialistes ! »

Observant l'expression de Simon, le petit homme se reprit vivement :

« Mais il y a aussi beaucoup à dire en faveur de l'aristocratie éclairée. Le vieux roi du Pérou, un sage, un philosophe dans la meilleure tradition platonique, aurait grandement besoin de ton aide. Son petit corps d'humanistes, de savants, de gardes suisses, de chevaliers du royaume et de serfs royaux, est gravement menacé par la conspiration socialiste, d'inspiration étrangère. Un seul homme, peut-être, et...

— Cela ne m'intéresse pas.

— Les Anarchistes, en Chine...

— Non plus.

— Tu préférerais peut-être les Communistes au Pays de Galles ? Ou les Capitalistes au Japon ? Ou bien encore, divers groupes minoritaires comme les Féministes, les Prohibitionnistes... Nous pourrions sûrement arranger ça...

— Je ne veux pas de guerre ! insista Simon.

— Comme je te comprends, acquiesça vivement le petit homme. La guerre est un terrible fléau. Dans ce cas, tu es venu sur la Terre pour y trouver l'amour.

— Comment avez-vous deviné ? »

Le petit homme eut un sourire modeste :

« L'amour et la guerre sont les deux grandes spécialités de la Terre. De tout temps, elles n'ont pas cessé d'être, une mine d'or pour nous.

— Est-ce que l'amour est difficile à trouver ? demanda Simon.

— Deux pâtés de maisons plus haut, dit aussitôt le petit homme. Tu ne peux pas le rater. Tu n'as qu'à dire que c'est Joe qui t'envoie.

— Mais ce n'est pas possible ! Quand même, il ne suffit pas...

— Que sais-tu de l'amour ?

— Rien.

— Nous autres, nous sommes des experts en la matière.

— Mais j'ai lu dans le livre... La passion au clair de lune...

— ... les corps enlacés sur une plage sombre, éperdus d'amour et bercés par le lancinant clapotis des vagues, enchaîna l'autre.

— Vous l'avez lu aussi ?

— C'est la brochure publicitaire... Bon, il faut que je me sauve. Deux pâtés de maisons plus haut. Tu ne peux pas te tromper. »

Et, avec un signe de tête amical, Joe disparut dans la foule.

Simon finit son Coca-Cola et se mit en marche dans la direction indiquée, le sourcil froncé de réflexion, mais décidé à ne pas juger avant d'avoir vu de quoi il retournait.

Lorsqu'il fut à la hauteur de la 44^e rue, il aperçut une immense enseigne au néon violemment éclairée : AMOUR ET CIE.

En lettres plus petites : OUVERT 24 HEURES PAR JOUR !

Et, encore plus bas : *Premier étage*.

Simon fit la grimace. Un terrible soupçon venait de lui traverser l'esprit. Ce qui ne l'empêcha pas de monter et d'entrer dans une antichambre meublée, avec goût où on lui indiqua un long couloir aux portes numérotées.

Il fut invité à pénétrer dans un bureau où il fut reçu par un homme grisonnant, d'allure élégante, qui se leva de derrière un imposant bureau pour venir lui serrer la main.

« Alors ! Comment ça va sur Kazanga ?

— Comment avez-vous deviné que j'étais de Kazanga ?

— Votre chemise ! Je vois cela tout de suite à la chemise. Je me présente : Mr. Tate. Je suis là pour vous servir au mieux de mes possibilités. Monsieur...

— Simon. Alfred Simon.

— Asseyez-vous, je vous en prie, monsieur Simon. Cigarette ? Apéritif ? Vous ne regretterez pas de vous être adressé à nous, cher monsieur. Nous sommes la plus vieille maison spécialisée dans l'amour et de loin la plus importante ; beaucoup plus importante que notre plus proche concurrent Passion Illimited. D'autre part, nos tarifs sont tout ce qu'il y a de plus raisonnable et les produits que nous vous offrons de toute première qualité. Puis-je vous demander comment vous avez entendu parler de nous ? Vous avez peut-être lu notre pleine page de publicité dans le *Times* ? Ou bien...

— C'est Joe qui m'envoie.

— Ah ! oui. Joe est un de nos agents les plus précieux, fit Mr. Tate en hochant la tête. Eh bien, cher monsieur, je ne vois pas pourquoi nous attendrions plus longtemps. Vous avez fait un long chemin pour connaître l'amour, à présent vous allez être satisfait. »

Il avisa un bouton sur son bureau, mais Simon l'arrêta.

« Je ne voudrais surtout pas vous paraître impoli ou quoi que ce soit, mais...

— Oui ? fit Mr. Tate avec un sourire encourageant.

— Je ne comprends pas très bien, laissa échapper Simon, rougissant et transpirant abondamment. Je crois que j'ai dû me tromper. Je n'ai pas fait tout ce voyage pour... enfin, je veux dire... vous ne pouvez tout de même pas vendre de *l'amour* ? Pas de *l'amour* ! Je veux dire, ce n'est pas vraiment de *l'amour* ?

— Mais justement si ! dit Mr. Tate avec une surprise non jouée. C'est précisément là toute la question ! N'importe qui peut acheter du sexe ! C'est même la chose la moins chère dans tout l'univers, après la vie humaine. Mais *l'amour*, lui, est rare, *l'amour* est une chose spéciale qui ne se trouve nulle part ailleurs que sur la Terre ! Est-ce que vous avez lu notre brochure, monsieur Simon ?

— Les corps enlacés sur une plage sombre ?

— Exactement. C'est moi-même qui l'ai rédigée. Cela vous donne un petit aperçu de ce dont il s'agit. Ce sentiment, monsieur Simon, vous ne pouvez pas l'éprouver avec *n'importe qui*. Vous ne pouvez l'éprouver que si la personne vous *aime*.

— Mais ce n'est quand même pas du véritable amour, insista Simon, toujours dubitatif.

— Mais précisément si, cher monsieur ! Si nous vendions de l'amour simulé, nous devrions le préciser. Les lois concernant la publicité sont très strictes sur notre planète. N'importe quoi peut être vendu à condition que le label soit authentique. C'est une question de principes, monsieur Simon ! »

Tate reprit son souffle et poursuivit :

« Ne vous méprenez pas, cher monsieur. Notre produit n'est en aucune façon un substitut, c'est le véritable amour tel que l'ont chanté les poètes de tous les temps. Grâce aux prodiges de la science moderne, nous sommes en mesure de vous faire connaître ce sentiment, à votre convenance, sous une présentation agréable, entièrement à votre disposition et pour un prix absolument dérisoire.

— Je m'étais imaginé quelque chose de... plus spontané.

— La spontanéité a son charme, convint Tate. Nos laboratoires font actuellement des recherches dans ce domaine. Croyez-moi, rien n'est impossible à la science, aussi longtemps qu'un débouché peut se présenter...

— Je n'aime pas ça du tout, coupa Simon. Je crois que je ferais mieux d'aller au cinéma.

— Attendez ! fit Tate. Vous pensez que nous essayons de vous tromper. Vous vous dites que nous allons vous présenter une fille qui fera semblant d'être amoureuse de vous, mais qui en réalité ne le sera pas. Est-ce que je me trompe ?

— Non, c'est bien cela...

— Eh bien, sachez qu'il n'en est absolument pas ainsi ! D'une part, cela serait beaucoup trop coûteux. D'autre part, cela exigerait un effort et une tension considérables chez la fille, dangereux pour son équilibre psychologique...

— Mais alors, comment vous y prenez-vous ?

— Nous utilisons notre connaissance de la science et de l'esprit humain. »

Pour Simon, tout cela n'était rien d'autre que du baratin. Il se dirigea vers la porte.

« Dites-moi une chose, insista Tate. Vous m'avez l'air d'être un garçon intelligent. Ne pensez-vous pas que vous sauriez distinguer le véritable amour d'une contrefaçon ?

— J'en suis certain.

— Voilà donc votre garantie ! Ou bien *vous* êtes satisfait, ou vous ne

nous payez pas un centime.

— Je vais réfléchir, dit Simon.

— Pourquoi attendre ? Les meilleurs psychologues affirment que le véritable amour fortifie, redonne la santé, rétablit l'équilibre hormonal, embellit le teint. L'amour que nous vous fournissons a toutes les qualités voulues : affection absolue, affection quasi mystique pour vos défauts comme pour vos qualités, désir irrésistible de vous plaire et, en supplément, ce que seul Amour et Cie peut vous procurer : cette incontrôlable étincelle qu'est le coup de foudre. »

Mr. Tate appuya sur un bouton. Simon fit une moue indécise.

Soudain la porte s'ouvrit et une jeune fille entra dans la pièce : Simon en eut le souffle coupé.

Elle était grande et mince, ses cheveux étaient châains avec un léger reflet roux. De son visage, Simon n'aurait su rien dire, sinon qu'il lui fit venir les larmes aux yeux. Et si vous vous étiez avisé de lui demander ce qu'il pensait de sa plastique, il vous aurait tué sur-le-champ.

« Mademoiselle Penny Bright, je vous présente Alfred Simon. »

Elle ouvrit la bouche, pas un mot n'en sortit. Simon, lui aussi, était frappé de mutisme. Il la regarda et il *sut*. Plus rien d'autre n'importait. Du plus profond de son cœur, il savait qu'il était aimé.

Ils partirent sur-le-champ, la main dans la main, et un avion les déposa devant une petite villa aux murs blancs, entourée de pins, et donnant sur la mer. Enfin seuls, ils parlèrent, ils rirent et ils s'aimèrent. Plus tard, il vit sa bien-aimée drapée dans les rayons d'or du soleil couchant, telle une déesse du feu. Dans la lumière bleutée du crépuscule, elle le regarda de ses grands yeux sombres et son corps fut à nouveau mystère. Puis la lune se leva, énigmatique et claire, changeant les corps en ombres, et elle pleura et lui frappa la poitrine de ses petits poings ; et Simon lui aussi pleura, sans bien savoir pourquoi. Enfin ce fut l'aube, pâle et timide, éclairant leurs lèvres sèches et leurs corps enlacés, tandis que le lancinant clapotis des vagues les assourdissait, les enflammait, les rendait fous d'amour.

Vers midi, ils furent de retour dans les bureaux d'Amour et Cie. Penny lui serra tendrement la main pendant plusieurs minutes, puis elle disparut par une porte dérobée.

« Alors, fit Mr. Tate. Cet amour, c'était du vrai ?

— Oh ! oui.

— Vous êtes donc entièrement satisfait ?

— Entièrement ! C'était de l'amour et du vrai ! Mais je ne comprends pas pourquoi elle a insisté pour revenir ici ?

— Instructions post-hypnotiques, expliqua Tate.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que vous avez cru ? Tout le monde veut de l'amour, mais il n'y en a pas beaucoup qui veulent payer. Voici votre facture, monsieur. »

Simon, furieux, s'empessa de payer.

« Ce n'était pas la peine ! Vous savez très bien que j'aurais payé, pour nous avoir présentés l'un à l'autre. Où est-elle maintenant ? Qu'avez-vous fait d'elle ? »

— Je vous en prie, fit Tate d'un ton protecteur. Essayez de vous calmer.

— Je ne veux pas me calmer ! cria Simon. Je veux Penny !

— Cela est absolument impossible, déclara Mr. Tate d'un ton coupant. Il n'est vraiment pas nécessaire de vous donner en spectacle !

— J'ai compris ! Vous voulez m'extorquer encore de l'argent ! rugit Simon. Voilà ! Prenez ! Combien faut-il payer pour la délivrer de vos griffes ? »

Simon extirpa son portefeuille de sa poche et le lança violemment sur le bureau.

Mr. Tate repoussa le portefeuille d'un index dédaigneux.

« Reprenez votre argent. Amour et Cie est une maison ancienne et respectable. Si vous élevez de nouveau la voix, je me verrai dans l'obligation de vous faire jeter dehors. »

Simon se calma à grand-peine, rempocha son portefeuille, et se rassit. Il aspira une grande bouffée d'air et dit très doucement :

« Excusez-moi.

— Voilà qui est mieux ! Je ne peux pas supporter les gens qui crient. Mais si vous vous montrez raisonnable, je saurai être raisonnable moi aussi. Et maintenant dites-moi ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas ! » La voix de Simon s'élevait de nouveau. Il se maîtrisa et dit : « Mais elle m'aime !

— Certainement.

— Alors, pourquoi voulez-vous nous séparer ?

— Quel rapport cela a-t-il ? demanda Mr. Tate. L'amour est un délicieux interlude, une détente excellente pour l'intellect, pour l'ego, pour l'équilibre hormonal et pour le teint. Mais personne ne songerait à *continuer* d'aimer !

— Moi si, affirma Simon. Notre amour était une chose unique, spéciale.

— Toutes les amours le sont. Comme je vous l'ai déjà dit, elles sont toutes produites de la même façon.

— Quoi ?

— Vous avez sûrement entendu parler des mécanismes qui produisent l'amour ?

— Non, convint Simon. Je croyais que c'était... naturel... »

Mr. Tate secoua la tête.

« Nous avons renoncé à la sélection naturelle depuis plusieurs siècles, peu après la grande Révolution Technique. Le processus était beaucoup trop lent et, de plus, commercialement inexploitable. Pourquoi perdre tout ce temps, puisque nous pouvons produire à volonté n'importe quel sentiment ? Il suffit d'un simple conditionnement et d'une stimulation adéquate des centres cérébraux. Le résultat ? Penny, follement amoureuse de vous ! Pour rendre la réussite plus complète, nous avons calculé vos inclinations personnelles, lesquelles se sont révélées correspondre à son somatotype particulier. Nous ajoutons toujours la plage sombre, le clair de lune, l'aube blafarde...

— Alors on aurait pu lui faire aimer n'importe qui ? demanda lentement Simon.

— On aurait pu *l'amener* à aimer n'importe qui, corrigea Mr. Tate.

— Comment a-t-elle pu en arriver à exercer cet horrible métier ?

— Elle est venue à nous de son plein gré et elle a signé le contrat dans les formes réglementaires. C'est un travail qui paie très bien. Et à l'expiration, nous restituons à l'intéressée sa personnalité originale – absolument intacte ! Pourquoi dire que ce métier est horrible ? L'amour n'a rien de répréhensible.

— Ce n'était pas de l'amour ? protesta Simon.

— Je vous assure que si. L'article authentique ! Des laboratoires scientifiques dignes de foi se sont livrés à des tests tendant à comparer notre produit avec l'amour naturel. En tous points, *notre* amour s'est révélé supérieur en profondeur, en passion, en ferveur... »

Simon ferma les yeux, les rouvrit et dit :

« Écoutez-moi bien ! Je me fiche royalement de tous vos tests scientifiques. Je l'aime, elle m'aime, c'est la seule chose qui compte. Laissez-moi lui parler ! Je veux l'épouser ! »

De dégoût, Mr. Tate fronça les narines.

« Voyons, monsieur ! Vous ne voudriez tout de même pas *épouser* une fille comme elle ! Mais si c'est le mariage qui vous intéresse, nous nous occupons de cela également. Je pourrais vous arranger une union idyllique et spontanée, avec une vierge garantie par le gouvernement...

— Non ! J'aime Penny. Laissez-moi au moins lui parler !

— Cela est tout à fait impossible.

— Pourquoi ? »

Mr. Tate appuya sur un bouton placé sur son bureau.

« Que croyez-vous ? Nous avons tout effacé de son conditionnement précédent. À présent, Penny est amoureuse de quelqu'un d'autre. »

Simon avait compris maintenant. Il avait compris que Penny regardait déjà un autre homme avec la même passion qu'elle avait mise à le regarder lui, qu'elle éprouvait le même amour, total et sans

fond, que des tests scientifiques dignes de foi avaient déclaré infiniment supérieur au bon vieil amour naturel, démodé et inexploitable, et que sur cette même plage sombre, mentionnée dans la brochure...

Il sauta à la gorge de Tate. Deux assistants, qui venaient d'entrer dans la pièce, s'emparèrent de lui et le conduisirent vers la porte.

« Souvenez-vous ! cria Tate. Tout ceci ne change rien à l'expérience que vous avez vécue ! »

De fort mauvais gré, Simon dut reconnaître que Tate avait quand même raison.

Enfin, il se retrouva seul dans la rue.

Tout d'abord, il n'eut qu'une idée : fuir la Terre au plus vite. La Terre et toutes ses futilités commercialisées, qui étaient plus que n'en pouvait supporter un individu normal. Il se mit à marcher à pas rapides, et sa Penny marchait à son côté, les yeux remplis d'amour pour lui. Et pour lui, et lui, et vous, et vous...

Comme de bien entendu, il arriva devant la baraque de tir.

« Tentez votre chance ! clamait le propriétaire.

— Passez-moi la mitraillette », dit calmement Simon.

Traduit par JEAN-MICHEL DERAMAT.

Love Incorporated.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Denoël, 1960, pour la traduction.

RELATIONS SPATIALES

par Randall Garrett

Décidément, l'amour et la mort ont partie liée : Tristan vient de tuer Iseut, ou peu s'en faut. Il faut faire quelque chose : la société se doit de nous proposer une vie optimisée, avec de bonnes chances d'évoluer favorablement, surtout quand il s'agit de rendre supportable un voyage interstellaire.

LA petite sphère métallique, à une vitesse sans cesse décroissante, tombait dans l'espace vers un point lumineux. Aux yeux des passagers du navire spatial, celui-ci, de jour en jour plus brillant, cesserait graduellement d'être un minuscule point de lumière pour se transformer en un petit disque qui croîtrait jusqu'à devenir le vieux soleil familial.

À bord, ils ne pouvaient « voir » réellement ce soleil que depuis quelques jours. Tant que la vitesse du petit vaisseau avait été supérieure à celle de la lumière, la présence de l'astre n'avait pu être détectée que par les instruments de bord.

Quand le navire fut à vingt-quatre heures de la Terre, James Newhouse se frotta les mains :

« Offrons-nous une petite fête ! Célébrons le retour au bercail ! Juste nous quatre ! Demain sera bien assez tôt pour nous laisser tâter, triturer, questionner, subir l'assortiment de tortures des toubibs, qui voudront savoir si notre sang est encore rouge ; des astronomes, qui nous harcèleront dans l'espoir de nous arracher quelques explications sur les photographies ! Plus une seconde de paix pendant six semaines ! Après tout, nous avons aussi droit à une récompense ! »

Roger Gundersen, dont la massive carcasse reposait dans l'un des deux fauteuils abondamment rembourrés du bord, se gratta pensivement l'aile du nez : « Je vote oui, dit-il après un temps. Nous reste-t-il quelque chose à boire ?

— Plus qu'il n'en faut. Après tout, ce serait dommage de les perdre.

— Les perdre ?

— Eh oui ! Si nous retournons sur Terre avec trois bouteilles de reste, elles seront replacées dans les stocks, et nous ne les reverrons

jamais ! J'appelle ça une perte.

— D'accord, dit Gundersen. Nous ne les avons. effectivement pas volées. Et nous n'avons pas eu de vrai festin depuis longtemps. Trois ou quatre mois... au moins.

— Voilà qui tranche la question, dit fermement Newhouse, son visage bronzé s'éclairant déjà à cette agréable perspective.

— Avons-nous droit à la parole ? »

C'était la voix de Betty, douce, égale, pleine de chaleur.

Newhouse tourna la tête, toujours souriant. Il la vit, adossée à la cloison, près de la porte du dortoir, ses cheveux d'or fin légèrement ébouriffés. Elle portait la robe rose moulante que Newhouse aimait, de ce rose criard que seule une blonde sait porter.

« Pourquoi pas ? Tant que vous êtes d'accord, les filles, vous pouvez dire ce que vous voulez. Pas vrai, Rog ? »

— Absolument vrai, grimaça Gundersen. Ai-je entendu une objection quelconque venant des femmes durant cette expédition ? »

Newhouse vit Evelyn passer la tête dans l'entrebâillement de la porte ; ses cheveux sombres qui tombaient en vagues suivaient la courbe de sa gorge. Deux voix dirent en chœur :

« Non, pas d'objections.

— Je suggère dans ce cas que nous nous mettions à l'œuvre séance tenante. Il s'agit de nous retrouver parfaitement sobres au moment de l'atterrissage. Pas question de la moindre G.D.B. »

Gundersen s'était levé et manipulait le modulateur de lumière.

« Lumières tamisées, musique douce et belles filles arriveraient à rendre une expédition dans l'espace presque valable.

— Toujours tes sottises, Rog ! »

Il y avait suffisamment d'humour dans le ton de Betty pour atténuer l'agressivité de la réplique.

Gundersen n'y prêta aucune attention. Il était de bonne composition pour ce genre de choses, pensa Newhouse. C'était toujours ainsi qu'il prenait les taquineries de Betty. Elle était coutumière de ce genre de remarques – remarques que Newhouse n'eût jamais faites à Gundersen, même si elles lui traversaient parfois l'esprit. Mais elle les faisait de telle façon qu'il était facile pour Gundersen de hausser les épaules et de se comporter comme s'il n'avait rien entendu. S'il arrivait – rarement – que Gundersen fit quelque chose de particulièrement agaçant – et après tout cela se produit dans les milieux les plus civilisés –, Betty lui envoyait un de ses coups de patte et Gundersen le prenait tout aussi bien.

Ce genre de « sortie » cependant ne s'exerçait jamais sur Newhouse. Pour lui, la voix de la jeune femme était toujours douce et suave.

« Je t'aime, lui glissa-t-il tendrement, tout en sortant les bouteilles de brandy du coffre à liqueur.

— Comment ? » dit Gundersen. Il tripotait les boutons de contrôle de l'électrophone, à la recherche d'un programme musical.

« Pas toi, ballot ! dit Newhouse. Je parlais à la plus jolie blonde de tout l'univers connu.

— Merci, bon seigneur... murmura Betty d'une voix câline.

— Oh !... » dit Gundersen, l'air absent... Il pressa un bouton et la mélodie caressante de *Promeneur des Nuages*, de Veland, emplit la pièce.

« Ça vous va ? demanda-t-il.

— Parfait, répondit Newhouse, juste ce qu'il nous faut, n'est-ce pas, Betty ?

— J'ai toujours adoré cet air-là, Jim. » Le son de sa voix appartenait au rêve. Elle lui effleura l'épaule, caressante, aussi voluptueuse que la musique. « C'est l'air que nous écoutions, lors de notre première nuit dans l'espace, il y a trois ans, te rappelles-tu ? »

Il se rappelait. « Trois ans ! » pensa-t-il. On ne l'aurait pas cru. Quelle eût été la réelle durée du temps, sans la présence de Betty ? Comment cela se serait-il passé, si Gundersen et lui s'étaient trouvés enfermés, seuls, tous les deux, à bord du navire, pendant trois années ? Il y a beau temps qu'ils se seraient pris à la gorge.

Les psychologues, pensa-t-il, avaient parfaitement composé l'équipage. Il s'entendait bien avec Gundersen. Evelyn était très discrète, et...

Et il était tombé amoureux de Betty.

Il prit quatre verres dans le placard., de la glace dans le congélateur et une bouteille d'eau gazeuse dans le réfrigérateur.

« Je vous sers, les enfants ?

— Vas-y, dit Gundersen. Qui veut des sandwiches ?

— Pas moi, dit Newhouse. Betty ?

— Non, ça fait engraisser. Je dois surveiller ma ligne en vue de nos futures noces. » Son visage se trouva soudain devant celui de Newhouse, ses yeux bleus levés vers lui souriaient, quoique sa bouche demeurât inexpressive. « Pense donc, mon chéri, dans vingt-quatre heures, tu vas pouvoir faire de moi une honnête femme. »

Il ne répondit pas, il l'embrassa. Il pouvait sentir la chaleur et la douceur veloutée de ses lèvres, et la souple résistance de son corps dans ses bras. Ils dansèrent. Leurs pieds glissaient gracieusement en mesure. Newhouse ne s'était jamais vraiment pris pour un bon danseur mais, avec Betty, il se sentait un as. Leurs mouvements s'harmonisaient si parfaitement qu'elle semblait ne peser plus rien dans ses bras.

Les derniers accords de *Promeneur des Nuages* s'égrenèrent lentement, puis s'éteignirent. L'appareil resta un moment silencieux avant d'attaquer un air plus ancien, un échantillon d'un de ces airs de

jazz étincelants du XX^e siècle, que Newhouse ne put reconnaître.

« Asseyons-nous un instant, proposa-t-il, j'ai soif. Me feras-tu l'honneur de partager mon verre de brandy et soda ?

— Un verre sera-t-il assez plein pour nous deux ? »

Ils rirent. C'était une vieille plaisanterie, pas géniale, mais qui les amusait tous deux.

Ils ignoraient Gundersen apparemment très occupé à murmurer de douces choses à l'oreille d'Evelyn.

En ce qui concernait Newhouse, cette petite fête était une vraie réussite. C'était merveilleux d'être simplement près de Betty, et la perspective des moments à venir, plus merveilleux encore, ajoutait aux mille feux de l'enchantement.

Newhouse termina le premier verre, s'en versa un second et le troqua pour celui de Betty. C'était une de leurs coutumes. Un de ces petits riens qui jalonnaient leur vie en commun. Trois années de vie, c'est long, pour une petit groupe d'êtres humains condamnés à vivre les uns sur les autres dans un navire spatial conçu pour que deux personnes seulement puissent s'y mouvoir à l'aise. Mais, grâce au choix judicieux des sujets et aux efforts des psychologues en vue d'assurer une balance harmonieuse des personnalités, les occasions de friction avaient été pratiquement nulles pendant le long voyage vers Procyon, l'examen du système planétaire et le retour. Tout bien considéré, cela avait été trois années de bonheur.

Ils avaient tourné autour de l'étoile, pris des photos de ses sept planètes, accordant une attention spéciale à celle qui occupait la quatrième place en partant de l'étoile, car elle donnait l'impression d'être assez semblable à la Terre. Mais ils n'avaient pas atterri. Ce serait pour plus tard, après vérification par les savants terrestres des informations rapportées. L'humanité dirigeait pour la première fois ses antennes vers les étoiles. Et, selon l'expression de Gundersen, mieux valait, pour l'instant, « regarder sans toucher ».

Ils étaient à présent sur le chemin du retour et c'était leur dernier jour dans l'espace. Cela paraîtrait bizarre, pensait Newhouse, de voir d'autres gens après tout ce temps, d'entendre d'autres voix que celles auxquelles il était accoutumé.

Ils ne vinrent pas à bout des trois bouteilles de brandy. Une leur suffit. À mi-bouteille, Newhouse baignait dans une très agréable euphorie, et lorsqu'ils en virent le fond, la conversation était devenue joyeusement incohérente.

Quand la fête prit fin, Newhouse se retrouva dans sa chambre, mais Betty était dans ses bras. Il lui murmurait des mots d'amour qui se fondaient dans une légère brume alcoolisée, puis il se laissa anéantir, dans l'abandon total d'une passion violente et tendre.

Au matin, Newhouse avait une G.D.B. légère, mais suffisante pour que le déclenchement de la sonnerie du réveil produisit sur ses tympan un effet désastreux. Gundersen marmonnait entre ses dents lorsqu'il pénétra dans la chambre de contrôle.

Le fonctionnement du navire était presque entièrement automatique. Comme il approchait du Soleil, la luminosité croissante de l'astre en train de grossir fournissait à l'auto-pilote ses données de distance et de vitesse. Si tous, à bord, avaient été morts, ou inconscients, ou incapables, d'une façon ou d'une autre, de contrôler la marche de l'astronef, celui-ci, au lieu d'atterrir, se serait placé de lui-même sur une orbite située entre l'orbite de la Terre et celle de Mars, d'où il aurait émis un puissant signal susceptible d'être capté de partout à une distance d'un demi-milliard de kilomètres. D'autres vaisseaux auraient été envoyés dans l'espace à la rencontre de l'explorateur interstellaire de retour au port.

Mais ce ne fut pas nécessaire. Newhouse et Gundersen se trouvaient tous deux assis à la table de contrôle, ramenant le navire vers la planète mère.

Le temps de placer l'appareil sur une orbite de stationnement située à un million de milles au-dessus de la surface de la Terre, et les vapeurs dues à la nuit précédente s'étaient dissipées.

Gundersen avait contacté le terrain d'atterrissage du Centre Sahara, et ils se souriaient en complices lorsque la voix d'Ed Wales retentit dans le haut-parleur.

« Bienvenue au foyer, bohémiens ! Tout va bien ?

— Tout va très bien, dit Gundersen. On ne peut mieux. C'est formidable d'entendre votre voix...

— Pour nous aussi ! Les faisceaux d'atterrissage sont maintenant verrouillés. Débranchez votre auto-pilote. Nous allons vous faire descendre. »

La sphère commença sa descente en spirale vers la surface terrestre. Quand elle fut bien calée sur son réceptacle d'atterrissage, ce fut une bousculade effrénée vers la porte du sas. Ed Wales les attendait : au-dehors. Avant qu'ils aient pu prononcer quoi que ce soit d'autre que des « hello » délirants, il leur dit :

« Voici le bout du voyage, les gars, suivez-moi. Les filles seront dirigées vers le bâtiment X. »

Quand il entendit ceci, Newhouse se sentit violemment repris par sa G. D. B. Son cerveau s'alourdissait, devenait douloureux, son esprit se paralysait. Il secoua la tête et fit un effort pour retrouver quelque clarté de pensée.

Il lui semblait être submergé par une nausée généralisée et sa raison s'embrumait. Il songea à Betty, à ses cheveux d'or, à sa bouche tendre, comme au seul élément solide dans un monde devenu soudain irréel.

Il avala sa salive et se sentit mieux.

Il entendait bien Gundersen dire quelque chose, mais il ne pouvait attacher aucun sens aux mots.

« Venez, les gars, dit Wales, le choc va s'atténuer très rapidement. Allons-y. »

Il suivit Wales dans la voiture qui démarra en direction d'un groupe de bâtiments proche.

Quinze minutes plus tard, Newhouse était assis sur une chaise dans le bureau du psychologue, et lui souriait.

« Alors, Ed, nous sommes en bon état ?

— Vous semblez raisonnablement sain d'esprit, répondit aimablement Wales. Comment Gundersen s'est-il comporté durant le voyage ?

— Très bien, autant que je puisse en juger. Aucun ennui. »

Il savait que, dans un autre bureau, Gundersen subissait le même genre d'interview avec Larry de Vernier. Il se demanda comment les filles se tiraient de leur propre examen.

« Naturellement, poursuivit Wales, nous ne pourrions l'affirmer de façon absolue qu'après vous avoir soumis à toute une batterie de tests. Nous allons nous y mettre dans un instant.

— Ouais ! Je savais bien que nous finirions par y passer ! Ah ! qu'est-il devenu, le bon vieux temps où un honnête homme, tant qu'il ne se prenait pas pour Napoléon ou qu'il n'avait pas une légère tendance à courir tout nu dans les rues, était considéré comme étant sain d'esprit ! »

Wales sourit de bon cœur.

« Et que sont devenus les cochers de fiacre ?... Sérieusement, comment vous sentez-vous ? Soyez subjectif. Quelle est votre opinion ?

— Mon opinion ? J'ai une légère G. D. B. Nous avons festoyé hier soir. »

Wales rit.

« Cela n'a rien d'inhabituel. Dites-moi, le choc a-t-il été très pénible, lorsque vous avez compris que c'était une soirée d'adieu ?

— Une soirée d'adieu ? » Newhouse eut, un instant, l'air déconcerté, puis son visage s'éclaira : « Adieu à l'espace ? Oui, bien sûr. Naturellement, je ne volerai plus. Betty et moi allons nous marier aussitôt débarrassés de ces chinoiseries administratives. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? »

Le visage de Wales revêtit une expression étrange. Après un instant, il se pencha en avant et dit, tout à fait posément :

« Voici le bout du voyage, les gars, suivez-moi. Les filles seront dirigées vers le bâtiment X. »

Une vague nauséuse envahit à nouveau Newhouse, puis cela

s'apaisa...

« Vous avez déjà dit ça, Ed. Pourquoi le répéter ? »

Le psychiatre retrouva son sourire. Mais l'expression bizarre qu'avait reflétée son visage quelques secondes auparavant ne s'effaça pas tout à fait.

« Pour rien. Que me disiez-vous au sujet de... Betty ? »

Newhouse le regarda intrigué. « Je disais que j'allais l'épouser. Et j'ai dans l'idée que Rog et Evelyn vont en faire tout autant. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? N'est-il encore jamais arrivé à un de vos couples d'explorateurs de tomber amoureux ?

— C'est-à-dire que... » Le psychologue choisissait ses mots avec soin. « Jamais aucun d'eux ne m'a déclaré vouloir convoler en justes noces en remettant les pieds sur Terre... »

Discrètement, son pied gauche chercha un bouton dissimulé dans le parquet, derrière le bureau. Il se déplaça légèrement et appuya dessus.

« Je ne comprends pas très bien ce qui est arrivé, dit Roger Gundersen. Voulez-vous dire que vous avez tenu Jim enfermé ces dernières semaines comme fou ?

— Non, dit Wales, catégorique, pas fou dans le sens psychologique généralement admis. Dire qu'il est fou actuellement équivaldrait à dire que tous deux avez été fous pendant trois ans.

— Eh bien, dit Gundersen, têtue, ne l'étions-nous pas ?

— Du point de vue psychologique, il y a une différence entre l'hallucination provoquée par suggestion hypnotique, et une psychose.

— La différence est grande ?

— Hmmm. La limite est difficile à établir, admit le psychologue, mais c'est une question de contrôle.

— Et j'ai l'impression que Jim a échappé à votre contrôle.

— En un sens, oui. » Il s'assombrit. « Nous pensions avoir trouvé une solution. Jusqu'à présent, les ingénieurs ne sont pas parvenus à construire un vaisseau interstellaire capable de transporter confortablement plus de deux personnes, pour un temps indéterminé. Et ce n'est pas tout. Deux hommes en arriveraient très vite à ne plus pouvoir se supporter. De même deux femmes. Un homme et une femme tiendraient un peu plus longtemps, mais, un jour ou l'autre, s'abandonneraient à la violence. Or, vivre en compagnie et avoir des relations sexuelles s'avère être d'une absolue nécessité. Il nous semblait avoir résolu le problème : implantation hypnotique. Suggérer aux deux membres de l'équipage que deux femmes se trouvent à bord avec eux. Solution apparemment idéale. Votre Evelyn, par exemple, était votre création personnelle, la femme même de vos rêves. Si Newhouse disait ou faisait quoi que ce soit qui vous irritât, Evelyn pouvait l'injurier ou le remettre au pas, et votre agressivité se trouvait

ainsi satisfaite. Newhouse, naturellement, ne pouvait pas l'entendre. Quant à lui, son amie lui rendait le même service. Vous me suivez ?

— Je me rappelle... dit Gundersen. En un certain sens, elle me manque.

— Bien sûr. Mais la phrase clef, celle où j'annonçais que je renvoyais les filles dans le bâtiment X, a dissipé pour vous l'illusion. Elle vous a complètement libéré de l'emprise hypnotique. Pas de séquelles, pas de regrets. Nous sommes d'accord ?

— Tout à fait d'accord. Mais votre formule n'a pas opéré sur Jim ? » Wales hocha la tête.

« Non. Il y avait chez lui, profondément enraciné, bien enfoui, un narcissisme que nous n'avions pas détecté. La psychologie n'est pas encore une science parfaite, il s'en faut de beaucoup.

— Vous voulez dire qu'il est amoureux de lui-même ?

— Dans une certaine mesure, oui. Il refuse de croire que la femme idéale qu'il s'est composée pour lui-même n'était pas réelle.

— Je ne vois pas ce qu'il lui trouvait, dit Gundersen. Je me rappelle une blonde genre boniche, très ordinaire. » Il eut un petit rire mi-figue, mi-raisin.

Wales lui sourit.

« Naturellement, cela faisait partie de la suggestion hypnotique. Votre Evelyn ne l'impressionnait pas particulièrement non plus. Nous ne pouvions guère vous suggérer des chassés-croisés avec vos amies respectives, n'est-ce pas ?

— Et pourtant, nous étions tous deux obligés de percevoir les deux filles pour entretenir la farce, dit Gundersen. Il nous arrivait de nous tenir les coudes lors de discussions qui n'avaient même pas lieu !... Je le répète, il s'agit de folie provoquée. »

Wales haussa les épaules.

« Appelez ça comme vous voudrez. C'est le résultat qui compte. Cela a permis qu'un équipage de deux hommes puisse partir et revenir avec un minimum d'accrochages. Et cela rend l'auto-érotisme... dirons-nous, plus complètement satisfaisant ?

— Disons-le, bien sûr, fit sèchement Gundersen. Peut-être est-ce là ce dont Jim ne peut plus se passer.

— En partie, oui. Comme vous le savez, la vision est criante de vie.

— Et vous ne pouvez obtenir de Jim qu'il s'arrache de tout ça ?

— Jusqu'à un certain point... Il veut bien admettre que Betty n'était qu'une hallucination imposée sous hypnose. Mais il affirme que cette hallucination ne jouait qu'en ce qui concerne l'apparence physique. Il continue à prétendre qu'il avait des relations avec un être humain de chair et de sang.

— Je vois, dit Gundersen. Il pense que nous avons installé à bord une petite bourgeoise, mais qu'au moyen de l'hypnotisme nous lui

avons suggéré qu'elle possédait le corps et le visage d'Hélène de Troie. Écoutez, Ed, pourquoi ne me laissez-vous pas lui parler ? Je le connais très bien, et je crois que je pourrais peut-être l'aider à retrouver son bon sens. »

Le psychologue secoua emphatiquement la tête.

« Je crains fort que ce ne soit pas précisément le bon moyen. Pas encore. Vous comprenez, maintenant, il réalise qu'il n'y avait que deux personnes : vous et lui, à bord de cet appareil. Et il ne *pense pas* que nous ayons introduit., euh... une petite bourgeoise à bord... »

L'œil fixe, Gundersen finit par comprendre.

« Vous ne voulez pas dire ?... » commença-t-il.

Wales haussa les épaules, appuya sur une manette placée sur le côté de l'écran 3 D de son poste émetteur-récepteur.

Newhouse était assis dans sa chambre d'hôpital, l'air renfrogné. Quand il aperçut son ancien camarade de l'espace, il lui lança un coup d'œil torve et paillard. Il agita la main en jouant du poignet et cria « Hou ! Hou ! » d'une petite voix haut perchée et pleine de mépris. Wales, d'un geste sec, coupa l'image.

« Je crains fort, dit-il judicieusement, que Jim Newhouse n'ait pas *très bonne* opinion de vous pour le moment... »

Traduit par RÉGINE VIVIER.
Spatial Relationship.

© Mercury Publications, Inc., 1956.

Publié avec l'autorisation de l'Agence Ackerman (Hollywood) et de l'Agence Renault-Lenclud (Paris).

© Éditions Opta, pour la traduction.

LE MILLIONIÈME JOUR

par Frederik Pohl

Prothèses, robots, androïdes, conditionnement, produits chimiques : le cycle de la sexualité artificielle tire sur sa fin, et le lecteur peut croire que la S.-F. a tout essayé. Pour le détromper, voici un texte débordant d'idées, dont beaucoup n'ont pas encore été rencontrées dans ce recueil. Nous vous laissons la surprise des gadgets qui vous attendent, en signalant seulement que la présente nouvelle est la seule de tout le recueil qui parle du mariage. Oui, vous avez bien lu. Il ne s'agit pas, évidemment, du mariage comme moyen d'inscrire les descendants au sein d'un système de parenté où les lois de leur appartenance au groupe sont posées d'avance. Il ne s'agit pas davantage du mariage comme institution économique et « prostitution légalisée » (pour reprendre la terminologie d'Havelock Ellis). Non, il s'agit du mariage comme institution purement sexuelle. Ça existe en S.-F.

CE jour-là, dans dix mille ans à peu près, un garçon rencontra une fille et ce fut le début d'une histoire d'amour.

Je n'en ai pas dit beaucoup jusqu'ici, et pourtant rien n'est vrai. Le garçon n'était pas ce que vous et moi entendons normalement par garçon, car il avait cent quatre-vingt-sept ans ; la fille n'était pas une fille, pour d'autres raisons ; et dans l'histoire d'amour n'entraient ni la sublimation du besoin de violer ni la socialisation de l'instinct de soumission, qui, pour nous, constituent les éléments fondamentaux dans ce domaine. Cette histoire ne vous intéressera pas beaucoup si vous ne comprenez pas cela tout de suite. Mais si vous êtes prêt à faire ce petit effort, il est probable que vous la trouverez truffée, gonflée, bourrée à craquer de rire, de larmes et de sentiments poignants, toutes choses qu'on a le droit de trouver inutiles si l'on veut. La raison pour laquelle la fille n'était pas une fille, c'est que c'était un garçon.

Je vous vois déjà vous détourner de cette page avec colère ! Je vous entends déjà dire : ah ! zut, encore une histoire de pédés ! Calmez-vous. Ces lignes ne contiennent pas de brûlants secrets de perversion à l'intention exclusive de la coterie. En fait, si vous pouviez voir cette fille, vous ne devineriez jamais que c'est un garçon. Seins : deux ; organes reproducteurs : féminins ; hanches : rondes ; visage : imberbe ; lobe supra-orbitaires : inexistants. Vous la classeriez

immédiatement dans le sexe féminin. Bien sûr, on pourrait se demander de quelle espèce, car la queue prêtait à confusion, ainsi que la peau verte et soyeuse et les deux branchies derrière les oreilles.

Là, voilà que vous reculez d'horreur encore une fois. Voyons, faites-moi un peu confiance. Cette fille est une gosse adorable et si vous, homme normal, passiez ne serait-ce qu'une heure avec elle, vous remueriez ciel et terre pour l'emballer. Dora – nous l'appellerons ainsi ; son « nom » était omicron-Bivalent septième-groupe-non-pédestre S Doradus 5314, ce dernier chiffre spécifiant une couleur, en l'occurrence une certaine nuance de vert – Dora, disais-je, était féminine, charmante, adorable. J'admets que ça n'en a pas l'air. C'était, comme vous diriez, une danseuse. Son art réclamait à la fois des qualités intellectuelles et une spécialisation à outrance, ce qui exige d'énormes capacités naturelles et des exercices sans fin. Comme elle pratiquait cet art dans l'apesanteur absolue, la meilleure description que je puisse en faire, c'est de dire que cela relevait en même temps du numéro de contorsionniste et du ballet classique, quelque chose comme la mort du cygne interprétée peut-être par Danilova. C'était aussi vachement sexy. D'une façon symbolique, évidemment. Mais, ne nous le cachons pas, la plupart des choses que nous appelons « sexy » sont symboliques, vous savez, à l'exception peut-être des démonstrations de l'exhibitionniste. Le millionième jour, quand Dora dansait, ceux qui la regardaient en avaient la langue pendante, et vous l'auriez eue aussi.

Quant au fait qu'elle soit un garçon, cela n'avait pas la moindre importance pour son public qu'elle fût un mâle, génétiquement parlant. Cela n'en aurait pas eu pour vous non plus si vous vous étiez trouvé parmi les spectateurs, parce que vous n'en auriez rien su, sauf si vous aviez pris la peine de pratiquer une biopsie et d'utiliser un microscope électronique pour découvrir le chromosome XY – de toute façon, cela n'avait pas d'importance pour eux parce qu'ils s'en fichaient royalement. Grâce à des techniques non seulement complexes mais que nous n'avons pas encore découvertes, ces gens-là étaient capables de déterminer une grande partie des aptitudes et des qualités des bébés bien avant leur naissance – vers le deuxième niveau de la division cellulaire pour être précis, lorsque la segmentation de l'œuf en est à la blastogenèse – et ils renforçaient ces aptitudes, évidemment. Ne le ferions-nous pas ? Lorsqu'on découvre qu'un enfant possède un certain don pour la musique, on lui donne bien une bourse pour étudier à Juillard. Eux, s'ils découvraient chez un enfant des aptitudes à être femme, eh bien, ils en faisaient une femme. Comme le sexe était depuis longtemps dissocié de la reproduction, c'était relativement simple à réaliser et cela ne provoquait ni trouble ni commentaire, ou du moins très peu.

Qu'est-ce que j'entends par « très peu » ? Oh ! pas plus que n'en soulève notre propre intervention dans la Volonté Divine, lorsqu'on bouche une dent cariée, disons. Moins que le port d'un appareil pour sourd. Cela vous paraît-il toujours aussi horrible ? Alors, observez soigneusement la prochaine fille à la poitrine généreuse que vous rencontrerez et pensez qu'elle pourrait être une Dora, car les adultes génétiquement mâles mais somatiquement femelles sont loin d'être rares, même à notre époque. Un accident de l'environnement dans l'utérus suffit à bouleverser les plans de l'hérédité. La différence, c'est que, chez nous, cela n'arrive que par accident et que nous nous en apercevons rarement, et seulement après examen minutieux. Tandis que les gens du millionième jour le pratiquaient souvent et à dessein.

Bon, assez parlé de Dora. Vous n'en seriez que plus troublé si j'ajoutais qu'elle mesurait 2,10 mètres et qu'elle sentait le beurre de cacahuète. Commençons plutôt notre histoire.

Le millionième jour, Dora sortit de chez elle à la nage, s'engagea dans un tube de transport, fut renvoyée en un clin d'œil à la surface par le courant et éjectée dans un jaillissement de gouttelettes sur une plateforme élastique, qui était, pourrait-on dire, sa salle de répétition. « Oh ! zut », cria-t-elle, remplie de confusion, en essayant de reprendre son équilibre. Et elle se retrouva dans les bras d'un inconnu, que nous appellerons Don.

Ça ne fit pas un pli. Don était parti se faire changer les jambes. L'amour était bien la dernière chose qu'il avait en tête. Mais lorsque, l'esprit absent, voulant prendre un raccourci et traversant la plateforme d'atterrissage des sous-marinites, il se retrouva trempé et découvrit qu'il avait les bras remplis de la plus jolie fille qu'il ait jamais vue, il comprit aussitôt qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. « Voulez-vous m'épouser ? » demanda-t-il. Elle répondit doucement : « Mercredi » – et la promesse fut comme une caresse.

Don était de bronze, grand, musclé et séduisant. Il ne s'appelait pas plus Don que Dora ne s'appelait Dora, mais la partie personnelle de son nom se trouvait être Adonis, en l'honneur de sa vibrante virilité, et nous l'appellerons Don pour aller plus vite. Sa personnalité, selon le code des couleurs, était de 5 290 angströms, c'est-à-dire quelques degrés plus bleue que le 5 314 de Dora – mesure de ce qu'ils avaient découvert intuitivement au premier regard : qu'ils possédaient d'innombrables affinités de goût et d'intérêt.

Je désespère d'arriver à vous dire ce que Don faisait dans la vie – je ne veux pas dire pour gagner de l'argent, mais pour donner un but et un sens à sa vie, pour ne pas crever d'ennui. Je mentionnerai simplement qu'il voyageait beaucoup. Dans des vaisseaux intersidéraux. Pour faire fonctionner un vaisseau spatial, il fallait que

trente et un mâles et sept femelles génétiques fassent certaines choses et Don était l'un des trente et un mâles. En fait, il étudiait les options, ce qui impliquait une forte exposition à la radioactivité – moins à cause de son propre rôle dans le système de propulsion que des contrecoups du stade suivant, lorsqu'une femelle génétique indiquait sa préférence pour certaines sélections et que les particules infra-atomiques effectuant les sélections qu'elle préférait éclataient en une pluie de quantas. Bref, vous vous en fichez pas mal, mais cela veut dire que Don devait être revêtu en permanence d'une sorte de peau métallique légère, élastique, extrêmement résistante et de couleur cuivre. Je l'ai déjà mentionné mais vous avez probablement cru que je voulais dire qu'il était bronzé.

C'était, en outre, un homme cybernétique. La plupart de ses parties les moins fragiles avaient été depuis longtemps remplacées par des mécanismes d'une solidité à toute épreuve. Une pompe centrifuge au cadmium, et non un cœur, se chargeait d'irriguer son corps. Ses poumons ne fonctionnaient que lorsqu'il parlait à voix haute, car une série de filtres osmotiques recyclaient l'oxygène qu'il rejetait dans ses propres déchets. Il aurait probablement semblé étonnant à un homme du ^{xx}e siècle, avec ses yeux étincelants et ses mains à sept doigts. Mais à ses yeux, comme à ceux de Dora, il était puissamment et majestueusement homme. Au cours de ses voyages, Don avait survolé Proxima du Centaure, Procyon et les mondes merveilleux de Mira Ceti ; il avait apporté des semences sur les planètes de Canopus et avait ramené des petits animaux vifs et chauds du pâle compagnon d'Aldébaran. Soleils bleus, froideurs rouges, c'était par milliers qu'il avait vu les étoiles et leurs dix mille planètes. Il faisait, en fait, les lignes interstellaires, ne s'arrêtant que rarement sur Terre, depuis presque deux siècles. Mais tout cela vous est bien égal aussi. Ce sont les personnages qui font les histoires, et non les circonstances où ils se trouvent. Et c'est Don et Dora qui nous intéressent ici.

Eh bien, tout se passa le mieux du monde. Le grand sentiment qu'ils se portaient grandit, fleurit et porta ses fruits le mercredi, comme Dora l'avait promis. Ils se donnèrent rendez-vous dans la salle de codage, accompagnés de quelques amis sincères, et, pendant qu'on enregistrerait leurs identités pour les classer dans des mémoires, ils se souriaient, se chuchotaient des choses à l'oreille et répondaient en rougissant aux plaisanteries de leurs amis. Puis, ayant échangé leurs analogues mathématiques, ils s'en allèrent, Dora vers son habitat sous-marin et Don vers son vaisseau spatial.

Ce fut une idylle. Pour de vrai. Et ils vécurent heureux à jamais – ou, du moins, jusqu'à ce qu'ils décident de ne plus s'en faire et de mourir.

Naturellement, ils ne se revirent jamais.

Oh ! je vous imagine, vous autres mangeurs de steaks grillés au feu de bois, en train de vous gratter un oignon naissant d'une main, tandis que de l'autre vous tenez ce livre et que votre chaîne stéréo joue d'Indy ou Monk. Vous n'en croyez pas un mot, n'est-ce pas ? Pas un traître mot ? Ça n'est pas une vie, grommelez-vous en vous levant pour remettre des glaçons dans votre verre.

Et pourtant, Dora se dépêche de rentrer, à travers les tubes de transport, chez elle, dans sa maison souterraine (elle préfère habiter là et s'est fait altérer somatiquement pour pouvoir respirer sous l'eau). Si je vous disais avec quel doux sentiment de plénitude elle place l'analogue enregistré de Don dans son manipulateur de symboles, puis se branche et se met à planer... Si j'essayais de vous raconter un peu comment ça se passe, vous me regarderiez d'un œil vide. Ou furieux. En grommelant, qu'est-ce que c'est que cette manière de faire l'amour ? Et pourtant, je vous assure, mon ami, je vous assure que les extases de Dora sont aussi crémeuses et passionnées que celles de n'importe quelle belle espionne de James Bond et fichtrement meilleures que tout ce que vous pouvez trouver dans la « vie réelle ». Allez-y, regardez-moi d'un air furieux, grommelez tout votre soûl, Dora s'en moque. Si elle pense à vous, son trois fois arrière-arrière-grand-père, elle doit se dire que vous êtes une sacrée brute primitive. D'ailleurs, vous en êtes une. Dora est aussi éloignée de vous que vous l'êtes de l'australopithèque d'il y a un million d'années. Vous seriez incapable de nager ne serait-ce qu'une seconde dans les courants puissants de sa vie. Vous ne pensez quand même pas que le progrès suit une ligne droite, n'est-ce pas ? Vous reconnaissez sans doute que c'est une courbe ascendante, cumulative, peut-être même exponentielle ? Il faut un bon moment pour qu'elle démarre, mais quand elle part, c'est une bombe. Et vous, vous le buveur de scotch, le mangeur de steak, dans votre fauteuil relax, vous venez à peine d'amorcer la première étape de la réaction en chaîne. Qu'est-ce que c'est que six ou sept cent mille jours depuis la naissance du Christ ? Dora en est au millionième jour. À mille ans d'aujourd'hui. Les graisses de son corps sont poly-insaturées, comme celles de la margarine. Ses déchets sont détruits par hémodialyse dans son système sanguin pendant son sommeil – ce qui veut dire qu'elle n'a pas besoin d'aller aux waters. Lorsqu'elle le veut, pour passer le temps, elle peut produire plus d'énergie que toute la nation du Portugal n'en dépense aujourd'hui, lancer un satellite pour le week-end ou remodeler un cratère de la Lune. Elle aime Don tendrement. Chacun de ses gestes, de ses manières, de ses nuances, le contact de sa main, la joie de son amour, la passion de ses baisers, elle les garde précieusement emmagasinés sous forme mathématique et symbolique. Et quand elle a envie de lui, elle n'a qu'à brancher la machine.

Et Don, évidemment, possède Dora. Qu'il se trouve dans une ville flottant à quelques centaines de mètres au-dessus de la tête de Dora, ou dans l'orbite d'Arcturus, à quelque cinquante années-lumière, Don, en branchant son propre manipulateur de symboles, fait naître Dora des bandes magnétiques, lui donne vie. Et elle est là, devant lui, tout de suite. Et alors, frénétiquement, ils font l'amour toute la nuit. Pas dans leur chair, évidemment. Mais la chair de Don a subi de telles altérations que cela ne lui procurerait aucun plaisir. Ce n'est pas avec sa chair qu'il jouit. Ses organes génitaux n'éprouvent aucune sensation. Ni ses mains, ni sa poitrine, ni ses lèvres. Ce ne sont que des récepteurs, qui enregistrent et transmettent des pulsions. C'est avec son cerveau qu'il ressent. C'est l'interprétation de ces courants qui fait l'agonie ou l'orgasme, et le manipulateur de symboles lui donne l'analogue de l'étreinte, l'analogue du baiser, l'analogue d'heures ardentes et passionnées avec l'analogue éternel, exquis, incorruptible de Dora. Ou de Diane, ou de la douce Rose, ou de la rieuse Alicia. Car, bien sûr, ils ont déjà tous deux échangé leurs analogues avant de se rencontrer et ils le feront encore.

Allons donc ! dites-vous, tout cela est complètement farfelu. Et vous – oui, vous, avec votre lotion après-rasage et votre petite voiture rouge, vous qui noircissez des papiers dans un bureau toute la journée et courrez le jupon toute la nuit – dites-moi, de quoi auriez-vous l'air aux yeux de Téglatphalasar ou d'Attila le Hun ?

Traduit par MARTINE WIZNITZER.
Day Million.

Publié avec l'autorisation de l'Agence Hoffman, Paris.
© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

PASSAGERS

par Robert Silverberg

Cette fois, c'est décidé : nous abandonnons la technologie des orgasmes et nous vous proposons, pour terminer ce recueil, quelques nouvelles qui pourront sembler atypiques. Pur effet de point de vue : la sexualité a vocation à déborder son domaine et à envahir toutes les relations sociales. On a déjà vu dans Groupe que Silverberg a une prédilection pour les phénomènes d'interaction un peu compliqués, à commencer par la jalousie, qui met en jeu au moins trois personnes. Son attitude favorite face à autrui ? « Se sentir exclu de cette vie, vouloir y entrer et l'occuper entièrement », selon les termes de Merleau-Ponty. Le texte que voici a obtenu en 1969 le prix Nebula de la meilleure nouvelle de S.-F. Il décrit une méthode imprévue pour accéder à la jouissance ; les options déjà prises dans ce volume nous conduisent à avancer, pour la dénommer, la notion d'humanosexualité.

IL ne reste plus de moi que des fragments. Des morceaux de ma mémoire se sont détachés et sont partis à la dérive, comme des blocs arrachés à un glacier qui se désagrège. C'est toujours ainsi quand un Passager se retire. On ne se rappelle jamais avec certitude ce qu'a fait le corps pendant la période d'occupation. Il ne subsiste que des traces de souvenirs, des empreintes.

Comme le sable qui se colle à la bouteille jetée à la mer. Comme les élancements d'une jambe amputée.

Je me lève. Je rassemble mes esprits. Mes cheveux sont hirsutes ; je me peigne. J'ai les traits tirés. Manque de sommeil. Et un goût amer dans la bouche. Mon Passager a-t-il mangé des excréments avec ma bouche ? Ils le font. Ils font n'importe quoi.

C'est le matin. Un temps gris et incertain. Après être demeuré un moment à contempler le ciel, je frissonne, j'opacifie la fenêtre et me trouve maintenant face à face avec la surface incertaine et grise de la baie obturée.

La chambre est en désordre. A-t-elle eu la visite d'une femme ? Les cendriers débordent de cendres. Je cherche et finis par trouver plusieurs mégots tachés de rouge. Bon, une femme est venue.

Je tâte les draps. Ils conservent encore la tiédeur de la chaleur

partagée. Les deux oreillers sont chiffonnés. Mais la femme est partie, le Passager est parti et je suis seul.

Combien de temps cela a-t-il duré, cette fois ?

Je décroche le téléphone et appelle le central. « Quel jour sommes-nous ? »

La voix suave et féminine de l'ordinateur me répond : « Vendredi 4 décembre 1987.

— Quelle heure ?

— Neuf heures cinquante et une, heure locale.

— La météo ?

— La température de la journée sera comprise entre -1 et $+3,5$ degrés centigrades. Température moyenne : $-0,5$ degré. Vent de secteur nord, vitesse 12 nœuds. Peu de risques de précipitations.

— Que conseillez-vous contre la gueule de bois ?

— Sur le plan alimentaire ou sur le plan médical ?

— Comme vous voudrez. »

L'ordinateur médite quelques instants, puis décide d'attaquer sur les deux fronts et met la cuisine en marche. Des robinets jaillit du jus de tomate froid. Les œufs commencent à grésiller. De la console médicale fuse un liquide violacé. L'ordinateur central est toujours si prévenant. Je me demande s'il est arrivé aux Passagers de l'habiter. Que de joies en réserve pour eux ! Il est sûrement plus excitant d'emprunter les millions d'esprits du central que de s'installer de façon éphémère dans l'âme défectueuse et hors circuit d'un être humain qui bat la breloque.

4 décembre, a dit le central. Vendredi. J'ai donc été occupé trois nuits.

Je me rappelle le mardi matin. Les choses allaient mal au bureau. Pas moyen de sortir un diagramme exact. Le chef de service n'était pas à prendre avec des pincettes. Il avait été habité par des Passagers trois fois en l'espace de cinq semaines : résultat, c'était la pagaille et sa prime de Noël ne tenait qu'à un fil. L'usage veut qu'une personne ne soit pas sanctionnée en raison de manquements dus aux Passagers, mais il avait le sentiment d'être traité injustement... et il nous traitait injustement. Nous avons passé un sale quart d'heure. Réviser les graphiques, manipuler le programme, vérifier dix fois les paramètres. Finalement, on a sorti les prévisions détaillées concernant les variations de cotation des actions des entreprises privées de services publics pour les mois de février et mars 1988. L'après-midi, il y avait une conférence pour discuter les données obtenues et les analyser.

Je ne me souviens pas de l'après-midi de mardi.

Ce doit être à ce moment que le Passager m'a occupé. Peut-être pendant que je travaillais, peut-être même en pleine conférence sous les lambris d'acajou de la salle du conseil. Autour de moi, des visages roses et soucieux. Je tousse, je vacille, je me lève en titubant. Les

autres hochent la tête d'un air triste. Personne ne vient à la rescousse, personne ne m'arrête. Il est trop dangereux d'intervenir lorsqu'un Passager occupe quelqu'un : il y a de fortes chances pour qu'il y en ait un second à l'état désincarné, tapi à proximité en quête d'un corps vacant. Alors on m'évite. Je quitte l'immeuble.

Et ensuite ?

Tout en mangeant mes œufs, j'essaie de reconstituer ces trois nuits perdues.

Ce qui est naturellement impossible. Pendant la période de captivité, l'esprit conscient fonctionne mais, lorsque le Passager se retire, presque tous les souvenirs disparaissent du même coup. Il n'en demeure qu'un impalpable résidu, une pellicule cendreuse de réminiscences fantomatiques. Après, l'habité n'est plus jamais tout à fait le même. Bien qu'il ne se rappelle plus les détails de l'expérience qu'il a vécue, celle-ci l'a subtilement modifié.

Je m'efforce de me souvenir.

Une femme ? Oui : le rouge à lèvres sur les mégots. J'ai donc eu des rapports sexuels ici même. Était-elle jeune ou vieille, blonde ou brune ? Tout se perd dans la brume. Comment mon corps emprunté s'est-il comporté ? Ai-je été un amant honorable ? ? Je tâche de l'être quand je suis moi-même. Je surveille ma forme. À trente-huit ans, je suis capable de tenir trois sets au tennis par un après-midi d'été sans m'effondrer. Et de faire rayonner une dame comme il convient. Ce n'est pas de la forfanterie mais l'énoncé d'un fait. Chacun a ses talents. C'est le mien.

Mais je me suis laissé dire que les Passagers prennent un malin plaisir à contrecarrer les talents des gens. Le mien se serait-il diverti à me trouver une partenaire pour me faire ensuite piteusement échouer *ad libitum* ?

C'est une pensée désagréable.

Mon cerveau commence à s'éclaircir. La médecine prescrite par le central a des effets rapides. Je déjeune, je me rase, je reste sous le vibreur jusqu'à ce que j'aie la peau nette et je passe à ma séance de gymnastique. Le Passager a-t-il fait faire de l'exercice à mon corps mercredi et jeudi matin ? Sans doute pas. Il faut que je me rattrape. À l'approche de la quarantaine, le tonus perdu se récupère malaisément.

Je touche mes orteils vingt fois de suite sans plier les genoux.

Je fais travailler mes jambes.

Je me couche à plat ventre et effectue des flexions sur les coudes.

Si malmené qu'il ait été, mon corps répond bien. C'est mon premier instant de satisfaction depuis que je suis réveillé : éprouver ce chatouillement intérieur, constater que je suis toujours aussi vigoureux.

Après, c'est d'un bol d'air que j'ai besoin. Je me dépêche de

m'habiller et je sors.

Pas besoin d'aller au bureau, aujourd'hui. Là-bas, ils savent que je suis habité depuis mardi après-midi : inutile de leur faire savoir que mon hôte s'est retiré vendredi avant l'aube. Je dispose d'une journée de liberté. Je vais marcher dans les rues, faire fonctionner mes muscles, dédommager mon corps des outrages qu'il a subis.

L'ascenseur fait un piqué de cinquante étages. Je m'enfonce dans la morosité de ce matin de décembre.

Les tours de New York se hérissent alentour.

La file des voitures glisse. Au volant, les conducteurs sont nerveux. On ne sait jamais si celui du véhicule voisin ne va pas se faire occuper, et comme il y a toujours un passage à vide avant que le Passager s'installe, cela coûte un grand nombre de vies dans les rues et sur les routes. Mais en aucun cas celle d'un Passager.

Je déambule au hasard. Je traverse la 14^e Rue et poursuis mon chemin en direction du nord, attentif au ronronnement à la fois doux et violent des moteurs électriques. À la vue d'un jeune garçon qui danse la gigue, je comprends qu'il est habité. À l'angle de la 5^e Avenue et de la 22^e Rue, je croise un monsieur bedonnant, l'air prospère. Sa cravate est de travers, le numéro du jour du *Wall Street Journal* dépasse de la poche de son pardessus. Il pouffe de rire. Il tire la langue. Habité ! Habité ! Je l'évite. Hâtant le pas, je me dirige vers le passage souterrain qui canalise la circulation sur Queens et m'arrête un instant pour observer deux adolescentes en train de se quereller au bord du trottoir pour piétons. L'une d'elles est noire. Terrorisée, elle roule de gros yeux. L'autre la pousse contre la barrière. Habitées. Mais le Passager n'est pas d'humeur sanguinaire, il veut seulement s'amuser. La Blanche lâche la Noire qui, tremblante de la tête aux pieds, s'écroule, se relève et s'enfuit en courant. La première enfonce dans sa bouche une longue mèche de cheveux lumineux qu'elle se met à mâcher. Elle paraît s'éveiller. Elle semble éberluée.

Je détourne les yeux. On ne regarde pas un compagnon de souffrance lors de son réveil. C'est la morale des habités. En ces temps sombres, nous avons beaucoup de nouvelles coutumes tribales.

Je m'éloigne à grands pas.

Où vais-je de cette allure précipitée ? J'ai déjà couvert plus d'un kilomètre. Comme si j'avais une destination précise, comme si mon Passager était encore tapi dans mon crâne et m'éperonnait. Mais je sais qu'il n'en est rien. Je suis libre... au moins pour le moment.

Mais puis-je en être sûr ?

Le *cogito ergo sum* n'est plus en vigueur. Nous continuons de penser même quand nous sommes habités et nous vivons alors dans un désespoir muet, incapables de nous arrêter, si épouvantable, si suicidaire que puisse être le but vers lequel nous nous hâtons. J'ai la

certitude d'être à même de faire la différence entre la condition d'habité et la condition d'homme libre. Mais qui sait ? Peut-être suis-je le support d'un Passager particulièrement diabolique qui, bien loin de m'avoir quitté, s'est embusqué dans le cervelet pour me donner l'illusion de la liberté tout en me guidant subrepticement vers un but inconnu.

Avons-nous jamais disposé d'autre chose que de l'illusion de la liberté ?

L'idée que je suis peut-être habité sans en avoir conscience est inconfortable. Je transpire d'abondance et pas seulement à cause de la fatigue de la marche. Arrête-toi. Ici. Pourquoi continuer ? Tu es 42^e Rue. Voilà la bibliothèque. Rien ne t'oblige à poursuivre ton chemin. Repose-toi sur les marches.

Je m'assieds sur la pierre froide en me disant que c'est moi qui ai pris cette décision et personne d'autre.

Est-ce bien vrai ? C'est le vieux problème « libre arbitre ou déterminisme » posé en termes particulièrement odieux. Le déterminisme n'est plus une abstraction philosophique : c'est un tentacule glacé venu d'ailleurs qui s'insinue à travers les engrenures de la calotte crânienne. L'arrivée des Passagers remonte à trois ans. Depuis, j'ai été habité cinq fois.

À présent, le monde est bien différent de ce qu'il était. Nous nous sommes adaptés. Nous avons nos usages. Et la vie continue. Les gouvernements gouvernent, les assemblées délibèrent, les transactions en bourse se poursuivent comme par le passé, et nous avons des méthodes pour pallier les dégâts qui surviennent à l'improviste. C'est le seul moyen.

Que pouvons-nous faire d'autre ? Nous avons un ennemi impossible à combattre. Tout au plus pouvons-nous résister en prenant notre mal en patience.

Alors, nous faisons le dos rond.

Les marches de pierre sont froides. Peu de gens viennent s'y asseoir en décembre.

Je me répète que c'est en toute liberté que j'ai décidé de faire cette longue promenade et de m'arrêter, qu'aucun Passager n'occupe actuellement mon cerveau. Peut-être. Peut-être. Je ne peux pas me laisser aller à croire que je ne suis pas libre.

Et si le Passager avait déposé en moi un ordre à retardement ? Va à tel endroit et arrête-toi là ? C'est également possible.

Je regarde les autres personnes assises sur les marches de la bibliothèque.

Il y a un vieux monsieur aux yeux vides qui a étalé un journal sous son séant. Un petit garçon d'environ treize ans au nez épaté. Une dame grassouillette. Sont-ils tous habités ? J'ai l'impression que les

Passagers s'attroupent autour de moi, aujourd'hui. Plus j'examine les gens habités, plus j'acquiesce la conviction que je suis libre... pour l'instant. La dernière fois, trois mois se sont écoulés entre deux occupations. Il paraît qu'il existe des gens qui ne sont pour ainsi dire jamais libres. Leurs corps sont très demandés et ils ne recouvrent leur liberté que de loin en loin... un jour par-ci, une semaine par-là. Ou une heure. Nous ne sommes jamais parvenus à déterminer le nombre des envahisseurs qui se sont répandus sur la Terre. Peut-être sont-ils des millions. Peut-être n'y en a-t-il pas plus de cinq ou six. Comment savoir ?

Une traînée de neige dessine une arabesque sur le ciel gris. Le central avait annoncé qu'il y avait peu de risques de précipitations. Est-il habité lui aussi, ce matin ?

J'aperçois la femme.

Elle est assise une trentaine de mètres plus loin, cinq marches plus haut que moi. Sa jupe noire remontée sur ses cuisses révèle une paire de jambes élégantes. Elle est jeune. Des cheveux auburn d'un coloris intense. Des yeux clairs mais, à cette distance, leur nuance m'échappe. Elle est habillée simplement et n'a pas trente ans. Elle porte un manteau vert et son rouge à lèvres tire sur le grenat. Elle a la bouche pulpeuse, le nez fin et planté haut, et ses sourcils sont soigneusement épilés.

Je la reconnais.

Nous avons passé trois nuits ensemble dans ma chambre. C'est elle. Habitée, elle est venue me retrouver et, habité, j'ai couché avec elle. J'en suis certain. Le voile se déchire et je me rappelle. Je revois son corps svelte et nu sur mon lit.

Comment se fait-il que je m'en souviennais ?

Le souvenir est trop vivace pour être une illusion. Il est clair que j'ai été *autorisé* à me souvenir pour des raisons que je ne comprends pas. Et je me souviens d'autre chose encore : des petits cris de plaisir qu'elle poussait. Je sais maintenant que, durant ces trois nuits, mon corps ne m'a pas trahi. Et que je ne l'ai pas déçu.

Ce n'est pas tout. J'ai aussi le souvenir d'une musique pleine de méandres, du parfum de jeunesse de ses cheveux, du bruissement des branches dénudées dans les arbres. C'est bizarre ; elle me ramène au temps de l'innocence, le temps de ma jeunesse quand les filles étaient mystérieuses, le temps des surprise-parties, de la danse, de la chaleur et des secrets.

Elle agit sur moi comme un aimant.

Il existe aussi un protocole dans ce genre de circonstances. Il est mal vu d'aborder une personne qu'on a rencontrée lorsqu'elle était habitée, c'est considéré comme de mauvais goût. De telles rencontres ne vous confèrent nul privilège. Les étrangers demeurent des étrangers, malgré

tout ce qui a pu se passer entre vous et eux à l'occasion de cette conjonction involontaire.

Et pourtant, je suis attiré par elle.

Pourquoi cette violation du tabou ? Pourquoi cette infraction aux convenances ? Cela ne m'était jamais arrivé, j'ai toujours été scrupuleux en la matière.

Mais je me mets debout, je parcours la marche dans toute sa longueur pour ne m'arrêter que juste au-dessous d'elle. Je lève alors la tête. Machinalement, elle rapproche ses jambes l'une de l'autre comme si elle jugeait sa pose indécente, et j'en déduis qu'elle n'est pas habitée. Mes yeux plongent dans les siens. Ses iris sont verts. Vert fumé. Elle est belle et je fouille ma mémoire pour en extraire d'autres détails de nos nuits.

Je gravis lentement les degrés et m'arrête devant elle. « Bonjour. »

Elle m'enveloppe d'un regard neutre. Elle ne me reconnaît apparemment pas. Ses yeux sont voilés comme c'est souvent le cas après le départ d'un Passager. Pinçant les lèvres, elle m'étudie et répond sur un ton froid : « Bonjour. Je ne crois pas vous connaître.

— Non, vous ne me connaissez pas, mais quelque chose me dit que vous ne tenez pas à rester seule. Et je sais que j'ai besoin de compagnie, pour ma part. »

Je m'efforce de lui faire comprendre par mon seul regard que mes intentions sont pures. « Il y a de la neige dans l'air. Allons quelque part où il fait plus chaud. J'aimerais vous parler.

— De quoi ?

— Venez et je vous expliquerai. Je me présente : Charles Roth.

— Helen Martin. »

Elle se lève sans se départir de sa froideur impersonnelle. Elle est méfiante, mal à l'aise. Mais du-moins elle accepte de me suivre. C'est bon signe.

« Est-il trop tôt pour prendre un verre ?

— Cela dépend. Je ne sais pas quelle heure il est.

— Pas encore midi.

— Pourquoi ne pas le prendre quand même, ce verre ? »

Nous échangeons un sourire.

Il y a un bar de l'autre côté de la rue et nous y entrons.

Nous sommes assis l'un en face de l'autre dans la pénombre. Elle boit un daiquiri et moi un bloody mary. Elle se détend un peu. Je me demande ce que je veux de cette fille. Le plaisir de sa compagnie ; bien sûr. De sa compagnie au lit ? Mais je l'ai déjà eu, ce plaisir, trois nuits de suite et sans qu'elle s'en doute. Je veux autre chose. Quelque chose de plus. Mais quoi ?

Ses yeux sont injectés. Elle n'a guère dormi depuis ces trois nuits.

Je lui demande : « Es-ce que cela a été très pénible ?

— Quoi donc ?

— Le Passager. »

Elle tique. « Comment savez-vous que j'en ai eu un ?

— Je le sais.

— C'est une chose dont en principe on ne doit pas parler.

— Je suis large d'esprit. Mon Passager à moi s'est retiré dans le courant de la nuit. J'étais habité depuis mardi après-midi.

— Je crois qu'il y a deux heures que le mien m'a quittée. » Elle a les joues empourprées. Il est osé de faire un pareil aveu. « J'étais habitée depuis lundi soir. C'est la cinquième fois.

— La cinquième ? Moi aussi. »

Nous jouons avec nos verres. Le contact se noue presque sans qu'il soit besoin de mots. Nos récentes expériences avec les Passagers créent un lien entre nous, encore qu'elle ne sache pas que nous les avons partagées de manière aussi intime.

Nous bavardons. Elle est décoratrice de magasins et habite seule un petit logement pas bien loin d'ici. Elle me demande ce que je fais. Quand je lui réponds que je suis analyste financier, elle sourit. Ses dents sont sans défaut. Nous faisons renouveler les consommations. Maintenant, je suis catégorique : c'est bien cette fille-là qui était chez moi pendant que j'étais habité.

Un espoir germe au fond de moi. C'est un heureux hasard qui nous a fait nous rencontrer si peu de temps après nous être séparés, murés chacun dans notre rêve. Une chance, aussi, que des vestiges du mien aient subsisté dans mon esprit.

Nous avons partagé quelque chose, j'ignore quoi, mais, pour avoir laissé une trace aussi profonde en moi, cela a dû être merveilleux, et je veux maintenant venir à elle en toute conscience, lucide et maître de mes actes, afin de renouveler nos rapports en les rendant réels, cette fois. Je sais que cela ne se fait pas, que c'est un privilège qui ne m'appartient qu'en vertu de la présence éphémère des Passagers qui se sont introduits en nous. Mais j'ai besoin d'Helen. Je la désire.

Il me semble qu'elle a également besoin de moi sans savoir qui je suis. Mais la peur la retient.

Craignant de l'effrayer, je ne cherche pas à pousser mon avantage avec trop de précipitation. Peut-être m'inviterait-elle chez elle, peut-être pas. Toujours est-il que je ne le lui demande pas. Nous finissons nos verres et prenons rendez-vous : demain devant la bibliothèque. Sa main effleure brièvement la mienne. Et elle s'en va.

Cette nuit-là, je remplis trois cendriers. Sans trêve, je m'interroge. Est-il raisonnable d'agir comme je le fais ? Pourquoi ne pas la laisser tranquille ? Je n'ai pas le droit de la poursuivre. Le monde étant devenu ce qu'il est devenu, la prudence exige que chacun reste de son côté.

Pourtant, des souvenirs à demi effacés me déchirent comme un coup de poignard quand je songe à elle. Lueurs à l'éclat brouillé des occasions perdues derrière les escaliers, rires de jeunes filles dans les couloirs du premier étage, baisers volés, thé et gâteaux. Je revois la fille à l'orchidée dans les cheveux, celle à la robe pailletée, celle qui avait un visage d'enfant et des yeux de femme, c'est si loin, toutes envolées, toutes volatilisées, et je me jure que, celle-là, je ne la perdrai pas, que je ne permettrai pas qu'elle me soit arrachée.

Et c'est le matin. Le samedi matin. Je retourne à la bibliothèque sans trop espérer la trouver, mais elle est pourtant assise sur les marches. C'est comme un sursis de la voir. Elle a l'air agitée et paraît sur ses gardes. Il est visible qu'elle a beaucoup réfléchi et peu dormi. Nous nous engageons dans la 5^e Avenue. Elle est tout près de moi mais ne me prend pas le bras. Elle marche d'un pas sec et nerveux.

Je suis tenté de suggérer qu'on se rende chez elle au lieu d'aller dans un café. Par les temps qui courent, il faut agir vite en profitant des moments où l'on est libre. Mais je sais bien qu'envisager les choses d'un point de vue purement tactique serait une erreur. Une hâte vulgaire pourrait être fatale. Peut-être cela se solderait-il par une victoire banale, mais cette victoire me laisserait un goût de défaite. D'ailleurs, son humeur n'a rien d'encourageant. Je la regarde en songeant à des violons et à de nouvelles chutes de neige. Elle regarde le ciel gris.

« Je les sens qui me surveillent tout le temps, dit-elle. Comme des vautours qui planent dans le ciel et qui attendent, qui attendent, prêts à fondre sur leur proie.

— Il y a quand même un moyen de leur échapper. On peut toujours grignoter de petites bribes de vie quand ils regardent ailleurs.

— Ils nous observent tout le temps

— Mais non ! Ils ne sont certainement pas assez nombreux. Par moments, ils regardent ailleurs et deux êtres peuvent saisir l'occasion pour se réunir et essayer de partager un peu de chaleur humaine.

— À quoi bon ?

— Vous êtes trop pessimiste, Helen. Il arrive qu'ils restent des mois entiers sans faire attention à nous. C'est une chance qu'il ne faut pas laisser passer. »

Mais je ne parviens pas à briser la carapace de peur qui l'enveloppe. Le voisinage des Passagers la paralyse et elle se refuse à mettre quelque chose en route de peur d'en être dépossédée par nos persécuteurs. Nous arrivons devant l'immeuble où elle demeure et je me prends à espérer qu'elle va se laisser fléchir et m'inviter à entrer. Elle hésite l'espace d'un instant. Juste l'espace d'un instant ; elle me serre la main, elle sourit, mais son sourire s'efface et elle me laisse là avec une simple promesse : « On se retrouve demain au même endroit

à midi. »

Je rentre chez moi. C'est une longue route et je grelotte.

Son pessimisme a déteint sur moi. Je réfléchis, cette nuit-là. Essayer de sauver quelque chose me paraît bien vain. Et, plus grave encore, j'ai le sentiment qu'il serait cruel de la forcer dans ses retranchements, indigne de lui offrir un amour incertain alors que je ne dispose pas de ma liberté. Dans les circonstances présentes, il faut veiller à rester isolé pour éviter de faire souffrir quelqu'un quand un Passager vient s'emparer de nous.

Je ne vais pas au rendez-vous.

Je me répète que c'est la meilleure solution. Je me refuse à me jouer d'elle. Je l'imagine qui m'attend devant la bibliothèque. Elle se demande pourquoi je suis en retard, la tension la gagne, elle s'impatiente. Se fâche. Elle sera furieuse, mais sa colère s'apaisera et elle m'aura bientôt oublié.

Le lundi, je retourne au bureau.

Naturellement, personne ne fait allusion à mon absence. À croire qu'elle n'a jamais eu lieu. Aujourd'hui, le marché est soutenu et je suis à tel point plongé dans mon travail que ce n'est qu'au milieu de la matinée que je me surprends à repenser à Helen. Mais, à partir de ce moment, impossible de songer à autre chose. Quelle lâcheté de ne pas avoir été au rendez-vous ! Comme elles étaient puériles, les idées noires que j'ai ressassées l'autre nuit ! Pourquoi accepter aussi passivement le destin ? Pourquoi capituler ? À présent, je veux me battre, me construire un havre contre vents et marées, et j'ai la conviction que c'est faisable. Peut-être les Passagers nous laisseront-ils dorénavant tranquilles tous les deux. Et ce sourire indécis qu'elle a eu, samedi, devant sa porte, cette joie fugitive... j'aurais dû comprendre que, derrière le rempart de la peur, elle nourrissait les mêmes espoirs que moi. Elle attendait que je lui montre le chemin. Et au lieu de cela je suis rentré chez moi.

À l'heure du déjeuner, je me rends à la bibliothèque, persuadé que c'est en pure perte.

Mais elle est là. Elle fait les cent pas devant les marches, très mince, sous les gifles du vent. Je la rejoins.

« Bonjour, fait-elle après quelques secondes de silence.

— Excusez-moi pour hier.

— Je vous ai longtemps attendu. » —

Je hausse les épaules. « Je m'étais dit qu'il était inutile de venir. Mais j'ai changé d'avis. »

Elle essaie d'avoir l'air d'être en colère mais il n'y a pas d'erreur : elle est contente que je sois venu. Sinon pourquoi se serait-elle dérangée aujourd'hui ? Elle est incapable de dissimuler sa joie intérieure. Et moi aussi. Je tends le doigt vers le petit bar, en face.

« Je vous offre un daiquiri ? En gage de paix ?

— D'accord. »

Cette fois, il y a beaucoup de monde, mais nous réussissons néanmoins à trouver un box. Son regard brille d'un éclat qu'il n'avait pas samedi. Je devine que la barrière se désagrège.

« Vous n'avez plus aussi peur de moi, Helen.

— Je n'ai jamais eu peur de vous. J'ai peur de ce qui pourrait arriver si nous prenions le risque.

— Il ne faut pas.

— Je m'efforce de ne pas avoir peur, mais il y a des moments où j'ai le sentiment que c'est sans espoir. Puisqu'ils sont là...

— Nous pouvons quand même essayer de vivre notre vie.

— Peut-être.

— C'est indispensable. Faisons un pacte, Helen. Plus d'idées sombres. Cessez de vous tracasser pour les choses épouvantables qui seraient susceptibles de se produire. C'est entendu ? »

Une pause. Puis je sens sa main fraîche se poser sur la mienne. » C'est entendu. »

Nous vidons nos verres, je paie et nous sortons. Je n'ai qu'un seul désir : qu'elle me dise d'abandonner le bureau cet après-midi et de l'accompagner chez elle. Maintenant, il est inévitable qu'elle me le demande et le plus tôt sera le mieux.

Nous avons dépassé le premier pâté de maisons et elle ne m'a rien proposé. Je sens qu'elle mène un combat intérieur et j'attends qu'il arrive de lui-même à son dénouement sans intervention de ma part. Nous continuons de marcher. Nous nous donnons le bras, mais elle ne parle que de son travail, du temps qu'il fait. C'est une conversation artificielle, lointaine. À l'angle du second pâté de maisons, elle fait volte-face et nous rebroussons chemin, tournant le dos à son domicile. Je m'exhorte à la patience.

Parce que je n'ai plus besoin de hâter les choses. Son corps n'a plus de secrets pour moi. Nous avons commencé par la fin, par le côté physique. À présent, il faudra du temps pour repartir en sens inverse afin de parvenir à ce qui est le plus difficile, ce que certains appellent l'amour.

Mais elle ignore évidemment que nous nous sommes connus de cette façon. Les tourbillons de vent nous projettent de la neige en pleine figure et le froid coupant a pour effet, dirait-on, de réveiller mon honnêteté. Je sais ce que j'ai à dire. Il me faut renoncer à l'avantage injuste que je détiens.

« Helen, j'ai fait venir une femme chez moi pendant que j'étais habité.

— À quoi bon parler de ça ?

— C'est nécessaire. Cette femme, c'était vous. »

Elle s'immobilise et se tourne vers moi. Les passants autour de nous se hâtent. Elle est très pâle et deux taches rouges naissent sur ses joues.

« Vous n'êtes pas drôle, Charles.

— Je ne cherche pas à être drôle. Vous êtes restée avec moi du mardi soir au vendredi matin.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Je le sais. J'ignore comment c'est possible, mais il m'en reste un souvenir très net. Je revois votre corps tout entier.

— Ça suffit, Charles !

— Nous nous sommes bien comportés, et ça a sûrement dû faire plaisir à nos Passagers. Quand je vous ai revue, c'était comme de s'éveiller d'un rêve pour s'apercevoir qu'il est réel. La fille du rêve est à et...

— Non !

— Allons chez vous.

— Vous êtes délibérément odieux et je ne sais pas pourquoi, mais il n'y a aucune raison pour que vous gâchiez tout. Peut-être suis-je allée chez vous, peut-être pas. En tout cas vous ne devriez pas le savoir, et si vous le saviez vous ne devriez pas en parler, et...

— Vous avez une marque de naissance, de la taille d'une pièce de monnaie, à sept centimètres sous le sein gauche. »

Elle éclate en sanglots et, au beau milieu de la rue, se précipite sur moi. Ses longs ongles argentés me griffent les joues. Elle me bourre de coups de poing. Je l'immobilise. Personne ne nous prête attention. Les gens qui nous croisent, supposant que nous sommes habités, tournent la tête. C'est une vraie furie, mais mes bras sont des cercles d'acier qui l'enserrent. Elle en est réduite à taper du pied en grondant. Son corps est contre le mien. Elle est raidie. Au supplice.

« Nous les vaincrons, Helen, lui dis-je d'une voix basse et pressante. Nous allons achever ce qu'ils ont commencé. Ne me combattez pas, il n'y a pas de raison. Si je me souviens de vous, ce n'est qu'un heureux accident, je le sais, mais laissez-moi vous accompagner et vous verrez que nous sommes faits l'un pour l'autre.

— Lâchez... moi...

— Je vous en supplie ! Pourquoi être ennemis ? Je ne vous veux aucun mal. Je vous aime, Helen. Rappelez-vous : quand on est gosse, on joue à être amoureux. J'ai joué à ça, vous aussi sûrement. On a seize ans, dix-sept ans. On se chuchote des choses à l'oreille, on conspire... Le grand jeu, et on sait que c'est un jeu. Mais c'est fini de jouer. Nous ne pouvons plus nous permettre de fausses sorties. Nous avons si peu de temps quand nous sommes libres ! Il faut nous faire confiance, être ensemble à cœur ouvert...

— C'est mal.

— Non. Ce n'est pas parce qu'on prétend que deux êtres mis en contact par les Passagers doivent s'éviter que nous devons suivre cette stupide coutume. Helen... Helen... »

Mon accent l'a touchée. Elle cesse de se débattre. Son corps tendu s'alanguit. Elle me regarde. Son visage mouillé de larmes s'adoucit. Ses yeux sont brouillés.

« Ayez confiance en moi, Helen. Ayez confiance en moi ! »

Elle hésite. Et sourit.

Au même instant, je sens le frisson glacial parcourir ma nuque. Comme si une aiguille d'acier s'enfonçait dans mon crâne. Je me raidis. Mes bras qui la serraient retombent. Un bref instant, j'ai un passage à vide. Quand ce brouillard se dissipe, tout est différent.

« Charles ? s'écrie-t-elle. *Charles ?* »

Elle se mord les phalanges. Je fais demi-tour, indifférent, et retourne au bar. Un jeune homme est installé dans un des premiers boxes. Cheveux noirs luisants, joues lisses. Son regard croise le mien.

Je m'assieds. Il commande des consommations. Nous ne parlons pas.

Ma main se pose sur son poignet et y demeure. Le barman qui apporte les verres nous lance un regard méprisant mais garde le silence. Nous buvons. Reposons les verres vides sur la table.

« Viens », dit le jeune homme.

Je sors derrière lui.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

Passengers.

© Daraon Knight, 1968.

© Casterman, 1973, pour la traduction. Extrait de *Espaces inhabitables*, tome I.

LE VAISSEAU SURVIE

par Judith Merrill

Les astronefs sont des milieux hautement contraignants, à cause du confinement extrême et de la minceur des effectifs : nous l'avons déjà constaté chez Garrett et (dans une digression) chez Pohl. Dans un voyage interstellaire, il faut maintenir les grands équilibres : flore-faune, hommes-femmes, etc. C'est dire qu'ici la vie sexuelle n'est plus qu'un paramètre à l'intérieur d'un écosystème et qu'il faut l'étudier d'avance comme une variable intéressante, non comme une source inépuisable de tragédie et de bonheur. Sur ce thème, classique en S.-F. (voir par exemple Un homme d'expédition de Fredric Brown dans nos Histoires de cosmonautes), Judith Merrill propose une variation originale : elle montre que la solution retenue déterminera nécessairement la nature de la société d'astronautes.

UN demi-million de personnes avaient vraiment fait, ce jour-là, le voyage aller et retour jusqu'à la Station Spatiale Numéro Un pour regarder elles-mêmes le lancement. Et en bas, sur la Terre, cent millions d'écrans vidéo projetaient l'image du capitaine Melnick en train de faire un geste d'adieu théâtral à la base de sa main gantée, tandis que son autre main abaissait lentement le levier qui allait propulser le navire spatial hors de l'orbite du satellite artificiel, au-delà de la Lune et des autres planètes, dans l'espace inconnu.

De la Station Numéro Un, de la Terre et de la Lune, cent millions de vœux ajoutèrent leur pouvoir aux ondes supersoniques, tandis qu'une spirale de feu s'élevait sur la plus grande rampe de lancement jamais construite, marquant le départ du navire trois fois béni, le *Survie*. D'un pôle à l'autre, on dit des messes toute la journée dans les grandes églises, priant pour accélérer le vaisseau géant sur sa route, appelant le Seigneur à l'aide des Vingt et Quatre qui peuplaient le navire.

Du haut des montagnes, des caméras placées sur des télescopes transmettaient fidèlement les messages recueillis par ces grands yeux de verre qui ne clignaient jamais. De petits postes familiaux et d'immenses écrans de contrôle scrutaient le ciel à l'unisson pour suivre cette lueur qui s'atténuait au loin, pour regarder partir cette étoile artificielle.

Dans le navire, Melnick lâcha le levier de mise à feu et commença à ajuster la mentonnière et le casque de sa couchette d'accélération. Le tableau de bord, conçu pour être visible en position allongée, s'inclina automatiquement. Resserrant les courroies de la couchette avec les gestes rapides de l'habitude, le capitaine regarda attentivement le glissement de la grande trotteuse autour du chronomètre de décollage, sans négliger pour autant les lumières vertes qui commençaient à s'allumer à l'autre bout du tableau. La flèche de l'indicateur atteignit la première marque rouge.

« Le spectacle est fini. Passons aux choses sérieuses. » Le micro encastré dans la mentonnière envoyait la voix tendue du capitaine dans tout le navire. « À vous, les autres postes !

— Numéro un, tout va bien ! » Melnick pointa mentalement la première lumière verte, dont l'allumage prouvait que la couchette de l'astrogateur fonctionnait bien.

« Numéro deux, tout va bien !

— Numéro trois... – Quatre... – Cinq. » Le rythme monotone du chronométrateur semblait maintenant naturel à tout l'équipage. L'une après l'autre, les lumières vertes s'allumaient régulièrement, preuve que la sécurité était assurée, et le timbre du chronomètre marquait un temps après chaque *Tout va bien* !

« Il reste huit secondes avant le black-out, avertit le capitaine. Sept... six... Parés. » La première vague du choc d'accélération déferla dans vingt-quatre têtes casquées sur vingt-quatre repose-tête dessinés sur mesure. « Cinq » *ça doit marcher*, pensa Melnick, luttant très intensément contre la perte de conscience. « Quatre – » *ça doit... ça doit...* « Trois – » *doit... doit* « Deux – » *doit...*

À la station spatiale, un demi-million de spectateurs se dispersaient lentement sur la plate-forme de lancement géante. Ils formaient de longues queues ordonnées le long des rampes de lancement intérieures et attendaient les fusées plus petites qui allaient les ramener chez eux.

Pendant cette attente, ils se sentaient à la fois exaltés et déçus. Ils n'avaient rien vu de plus que ce qu'on pouvait voir de cet endroit n'importe quel autre jour. La zone des fusées avait été entièrement entourée de palissades, avec un double cordon de gardes pour qu'il soit bien sûr que les visiteurs trop curieux restent à leur place. Les explications officielles parlaient d'un nouveau *moteur*, d'un nouveau carburant, du danger des gaz d'échappement – mais personne n'y croyait. Chacun des cinq cent mille visiteurs savait où était tout le mystère : dans l'équipage, et rien d'autre. Des écrans vidéo géants, placés sur toute la plate-forme, donnaient à la foule des détails et des gros plans qu'ils auraient aussi bien vus s'ils étaient restés confortablement assis chez eux. Ils virent la main gantée du capitaine, mais pas son visage.

Il y avait des grognements et des récriminations, mais il y avait aussi quelque chose d'autre. Chacun des hommes, des femmes et des enfants, qui avaient été dans la station ce jour-là, pourrait dire, des années plus tard : « J'y étais quand le Survie est parti. Vous n'avez jamais rien vu d'aussi important dans votre vie. »

Parce que c'était autre chose qu'une petite balade dans une nouvelle planète. C'était autre chose que les centaines de décollages précédents. C'était le Survie, le plus grand navire spatial jamais construit. Les gens ne pensaient pas au Survie en terme de kilomètres/heure ; ils disaient « Sur Sirius en quinze ans ! »

Des suppléments hebdomadaires aux périodiques les plus dignes, presque tous les médias de la Terre en avaient rapporté l'histoire. Des graphiques de couleurs vives rendaient apparemment simple l'équilibre naturel des forces de vie dans lesquelles plantes et animaux allaient maintenir une atmosphère fraîche en permanence, ainsi qu'un approvisionnement alimentaire autonome. Conférences et programmes vidéo montraient comment la force centrifuge allait remplacer la gravitation.

Des mois avant le lancement, la presse et la télévision vidéo suivaient les préparatifs avec des comptes rendus quotidiens. Dans le monde entier, les gens connaissaient les surnoms des porcs, des veaux, des poulets et des membres de l'équipage – et même le nom scientifique exact du dernier petit chef-d'œuvre des biochimistes, une plante hybride dont les racines, les tiges, les feuilles, les bourgeons, les fleurs et les fruits étaient tous comestibles, nourrissants et délicieux, et qui avait l'avantage d'être le buveur de CO₂ le plus assoiffé qui existe au monde.

Le public connaissait les surnoms de l'équipage et le vrai nom de la plante. Mais il ne découvrit jamais, même les cinq cent mille qui partirent à la base de départ pour voir de leurs propres yeux, l'identité réelle des Vingt et Quatre qui formaient l'équipage. On savait que des milliers de gens avaient posé leur candidature, qu'il fallait avoir moins de vingt-cinq ans, être célibataire et ingénieur diplômé, pour arriver ne serait-ce qu'à l'examen d'aptitude physique ; que l'équipage était mixte et avait pour objectif de peupler la nurserie équipée spécialement, et d'élever une seconde génération pour le voyage de retour si, comme on l'espérait, il était possible de rester longtemps sur Sirius. D'ailleurs, on connaissait les moindres caractéristiques et les petites manies personnelles de tous les membres de l'équipage – ce qu'ils mangeaient, comment ils s'habillaient, leurs jeux, leurs pièces de théâtre, leurs musiques, leurs livres, leurs cigarettes, leurs prédicateurs et leurs partis politiques préférés. Il n'y avait que deux choses que le public ignorait et ne put jamais découvrir : les vrais noms des mystérieux Vingt et Quatre et la raison pour laquelle ces noms étaient

gardés secrets.

Il y avait, bien sûr, autant de rumeurs qu'il y avait de journalistes et de reporters. Des centaines d'explications furent données à un moment ou à un autre. Mais personne ne savait – personne, excepté la cinquantaine de V.I.P. qui avaient organisé le départ, et les Vingt et Quatre en personne.

Et à présent, alors que le dernier rayon de lumière s'estompait sur les écrans de télévision de la Terre entière, le corps humain s'habituaît à l'accélération linéaire du grand navire spatial. La gravitation des cabines approchait petit à petit celle de la Terre. Les corps torturés se détendaient dans les couchettes d'accélération, où les courroies les avaient maintenus en position de sûreté pendant la première phase, afin de garder leur sang et leurs intestins en place et d'empêcher l'estomac de suivre sa tendance naturelle à jaillir de la colonne vertébrale. Enfin, les cellules du cerveau, étourdies, se réveillaient en comprenant clairement qu'aucun signal de danger ne passait plus par les tissus traumatisés et enflammés.

Le capitaine Melnick s'éveilla en premier. La rangée de lumières vertes brillait toujours sur le tableau de bord. Furetant maladroitement dans ses courroies, Melnick jeta un regard tendu sur l'indicateur pour voir si les lumières fonctionnaient correctement, et poussa un soupir de soulagement en voyant s'éteindre celle qui était à la tête du tableau, et qui avait fonctionné automatiquement au moment où le poids de son corps avait quitté la couchette.

C'était bien – c'était essentiel, même – que le capitaine se réveille en premier. Si un des membres de l'équipage avait montré une capacité de récupération supérieure à la sienne, ç'aurait été mauvais. Melnick pensa avec lassitude à toutes les années à venir, pendant lesquelles cette domination artificielle devrait être maintenue au mépris de tout leur conditionnement humain. Mais, bien sûr, ça ne pouvait pas se passer si mal que ça, en réalité. L'équipage avait été choisi en fonction de sa capacité à s'adapter à des circonstances inhabituelles ; nul n'avait de liens de famille forts, ni de partis pris. L'habitude établirait de nouvelles castes assez tôt, mais le commencement était crucial. La survie dépendait de plus de choses que d'une simple question d'équilibre flore-faune et de gravité automatique.

Tandis que le capitaine regardait le tableau, une lumière s'éteignit, puis une autre. Provenant toutes les deux des officiers. Et puis les hommes commencèrent à se réveiller, et il était rassurant de savoir que leur propre tableau de bord leur montrait que les officiers avaient repris connaissance les premiers. En tout cas, il ne restait plus de temps pour s'inquiéter. Il y avait des choses à faire.

Un détachement fut immédiatement envoyé pour s'occuper des animaux, les libérer de leurs cages spéciales accélération, et vérifier

les dégâts éventuels survenus malgré les précautions prises. Les proportions de vies humaine, animale et végétale avait été soigneusement calculées d'avance pour apporter une efficacité et un confort maximum. Maintenant que le voyage avait commencé, ce monde en miniature devait maintenir son statu quo ou périr.

Dès qu'un nombre suffisant de membres de l'équipage fut réveillé, le lieutenant Johnson, le troisième officier, sortit avec un groupe de huit personnes pour inspecter les containers hydroponiques qui tapissaient la coque. Personne ne pensait y trouver de problèmes sérieux. Étant placées à la périphérie du navire, les plantes étaient exposées à une haute « gravité ». La traction extérieure exercée sur elles par la rotation devait avoir maintenu leurs racines en place, même pendant la phase de forte accélération. Mais il était certain qu'il y aurait une grande quantité de petits dégâts, sur les tiges, les feuilles et les bourgeons, et qu'il faudrait réparer immédiatement. Dans l'économie du vaisseau, les plantes avaient la fonction la plus vitale de toutes : celle d'absorber le gaz carbonique de l'air mort déjà utilisé par les êtres humains et les animaux et d'en tirer la nourriture qui permettait à leur système chlorophyllien de libérer de l'oxygène frais, prêt à être de nouveau utilisé.

Il y avait une vaste zone à inspecter. Des rangées entières de réservoirs solidement fixés de bout en bout du vaisseau géant, sur la circonférence interne de la coque. Johnson divisa le groupe des huit en quatre équipes, chacune ayant un biochimiste chargé de situer et de noter l'étendue des dégâts et un assistant pour faire les basses besognes : ramper le long des coursives pour réparer chaque tige cassée.

D'autres groupes reçurent pour consigne de vérifier les moteurs et de contrôler les mécanismes et les deux dernières femmes à se réveiller décrochèrent le dernier prix : le premier tour de cuisine. Melnick fit taire leurs protestations instantanées en leur rappelant sévèrement qu'elles étaient loin de mériter le droit de se plaindre ; mais intérieurement, le capitaine était content de la façon dont ça s'était passé. Ce premier repas à bord allait être une occasion spéciale. Un peu de cérémonie ne faisait pas de mal, et surtout, des codes sociaux devraient être immédiatement établis. Un discours était tout indiqué – un discours que Melnick ne voulait pas être obligé de faire en présence des vingt-quatre membres de l'équipage. Comme cela se présentait, les Quatre seraient presque certainement retenus plus longtemps que les autres. Si ces deux femmes ne s'étaient pas réveillées en dernier...

Le bourdonnement de l'interphone interrompit les méditations du capitaine. « Lieutenant Johnson, mon capitaine. » Malgré le ton correct et tranchant du jeune lieutenant, on sentait qu'il était effrayé.

Johnson était troisième à bord, et supervisait l'inspection des réservoirs.

« Vous avez des problèmes, en bas ? » Melnick parlait délibérément sans cérémonie, sachant que les hommes pouvaient l'entendre dans l'interphone et voulant établir immédiatement un sentiment d'unité entre les officiers.

« Un des hommes se plaint, mon capitaine. » Le jeune lieutenant avait déjà une voix plus assurée. « Il semble qu'il y ait quelque objection à la division du travail. »

Melnick réfléchit rapidement et décida de ne pas continuer cette discussion publique à l'interphone. « Ne bougez pas, je descends. »

Dans le vaisseau tout entier, des tuyaux d'aération et des escaliers partaient du niveau intérieur des quartiers d'habitation et « descendaient » vers le niveau extérieur des containers. Melnick les descendit quatre à quatre et arriva au point critique quelques secondes après la fin de la conversation.

« Qui est-ce qui n'est pas content ? »

— Kennedy – assigné à l'entretien des plantes avec le sous-officier Giorgio.

— De quoi vous plaignez-vous ? demanda Melnick à l'homme basané, en treillis, dont le visage portait une expression d'insatisfaction butée.

— Ouais. » La voix de l'homme était délibérément insolente. Les autres ne l'avaient jamais entendu parler de cette manière auparavant, et il semblait prendre confiance en lui en voyant leur surprise scandalisée. « Je pensais que j'allais être chouchouté pendant ce voyage. Comment se fait-il que j'aie tout le sale boulot, et que Giorgio arrive à rester si propre ? »

Son humour était trop lourd pour porter. « Ordre du capitaine, voilà pourquoi, dit Melnick d'un ton cassant. Tout le monde doit travailler double tant que tout n'est pas en parfait état. Si vous n'aimez pas ce travail-ci, je peux vous installer en tôle. Ne vous inquiétez pas pour les bons moments. Vous en aurez plus tard et vous en aurez beaucoup. Ça va être un long voyage, ne l'oubliez pas. » Le capitaine montra du doigt d'un air significatif le chronomètre encastré au-dessus d'eux. « Mais il ne reste plus beaucoup de temps d'ici le dîner. Vous devriez retourner au travail, si vous voulez trouver le déjeuner encore chaud. L'appel au mess est dans trente minutes. »

Melnick prit le risque de tourner brutalement les talons, terminant l'entrevue. Cela marcha. Mécontent, mais vaincu, Kennedy se hissa dans la coursive et se mit à ramper vers l'endroit que lui désignait Giorgio. Sans oser exprimer leur soulagement, le lieutenant et le capitaine échangèrent un rapide regard de triomphe, puis Melnick s'éloigna sans un mot.

Dans la grande salle de contrôle qui devait servir de mess, de salon et de salle de réunion générale pour tout le monde, pendant les quinze années à venir – ou le double, si la planète Sirius s'avérait inhabitable –, le capitaine attendit que les membres de l'équipage aient fini leurs tâches de vérification. Ils se rassemblèrent lentement dans le salon, sans utiliser les sièges rembourrés placés sur les côtés et la table installée au milieu, et restèrent debout en petits groupes, gênés. Un courant d'excitation les traversait tous, créant des silences de mort et jaillissant sous forme d'éclats de voix trop forts ; ils essayaient d'avoir l'air décontracté, mais n'y arrivaient pas. Ils savaient tous – ou espéraient savoir – ce que serait le sujet du discours du capitaine, et derrière les façades des visages bronzés et des corps bien musclés, ils étaient tous curieux et un peu effrayés.

Ils furent enfin vingt dans la salle, le capitaine se leva et frappa sur la table pour réclamer le silence..

« Je suppose, dit Melnick, que vous voulez tous, pour commencer, connaître notre position et les résultats de la vérification. » Dix-neuf têtes se tournèrent en même temps, saisies et déçues par cette introduction. « Quoi qu'il en soit, continua le capitaine, souriant du changement d'expression que ces quelques mots avaient provoqué, j'imagine que vous êtes tous aussi affamés et – euh – impatients que moi ; aussi, je reporterai toutes les informations de routine à plus tard, quand nos camarades nous auront rejoints. Il n'y a qu'une chose que nous devons aborder maintenant. »

Dans la pièce, chacun avait une conscience aiguë des Quatre. Bien sûr, ils avaient toujours su comment ce serait. Mais sur Terre, il y avait toujours d'autres hommes, des hommes normaux autour d'eux pour atténuer la chose. Maintenant, l'effort général fait pour maintenir un calme et un détachement artificiels était complètement abandonné : le capitaine se lançait sur le sujet qui les obsédait le plus :

« Notre vaisseau s'appelle le Survie. Vous savez pourquoi. Sur Terre, les gens pensent qu'ils savent pourquoi eux aussi ; ils pensent que c'est à cause des plantes et de la pesanteur artificielle, et des centaines d'autres miracles techniques qui nous font fonctionner. Bien sûr, ils savent aussi que notre équipage est mixte et qu'en conséquence, notre population – le capitaine fit une pause, laissant passer dans la salle de petits rires d'anticipation – et qu'en conséquence, notre population n'est en aucune façon définitive. Ce qu'ils ne connaissent naturellement pas, c'est la répartition des sexes au sein de l'équipage.

« Vous êtes tous conscients de la cause de ce secret. Vous savez que notre organisation est foncièrement opposée aux principes éthiques sur lesquels la paix a été établie après la quatrième guerre mondiale. Et vous savez combien ceux qui ont conçu ce voyage ont dû se battre avec les autorités pour faire approuver le projet. S'ils ont finalement

obtenu leur accord, c'est seulement parce que les plus hauts prélats ont compris clairement que les conditions de ce petit univers étaient en tous points différentes de celles de la Terre – et que la répartition proposée était *nécessaire à notre survie*. »

Le capitaine se tut, avant que les derniers mots ne jaillissent de ses lèvres, étudiant l'attitude des membres du groupe. Même à présent, au bout d'un an de conditionnement destiné à contrebalancer les conventions humaines, certaines personnes écoutaient ce discours public sur des questions intimes et dangereuses en rougissant et en souriant avec embarras.

« Bien sûr, vous comprenez tous que ce consentement était finalement fondé sur le principe de base lui-même. » Automatiquement, avec un geste qui dénotait une longue habitude que n'avait pas changée cette année d'entraînement intensif, le capitaine dessina en l'air une branche d'olivier. « *La survie de la race est le premier devoir de tout homme et de toute femme dotés de morale.* » Ce commandement avait été énoncé avec conviction, presque cérémonieusement, et il fut récompensé : les visages qu'il voyait n'étaient plus rouges de confusion. « Ce que nous faisons aujourd'hui a l'approbation totale des autorités. Nous ne devons jamais l'oublier.

« Sur Terre, la survie de la race dépend principalement du renforcement des liens familiaux. On a pensé qu'il n'était pas sage de mettre en danger ces liens en révélant au public notre mode de vie peu orthodoxe à bord. Si le vrai sens de l'expression « les Vingt et les Quatre » avait été diffusé sur Terre, cela n'aurait pu que déclencher des discussions et des débats frénétiques qui, au bout du compte, auraient été néfastes pour notre survie autant que pour la leur.

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien il aurait été désastreux qu'on sache que nous sommes vingt du même sexe à bord, et seulement quatre de l'autre, que des enfants naîtront en dehors d'une cellule familiale normale et seront élevés en commun. » Melnick s'arrêta et leva une main pour dissiper les murmures de la salle. « Je voulais que vous sachiez, avant l'arrivée des Quatre, que j'ai eu quelques idées qui, je l'espère, nous aideront à traverser la période initiale pendant laquelle des difficultés pourraient se présenter. Plus tard, quand les groupes de six-cinq d'entre nous, et un d'entre nous, et un d'entre eux, auront leur appartements définitifs, je pense qu'il sera possible – nécessaire, en fait – de laisser plus d'autonomie au sein de chaque groupe. Mais pour l'instant, j'ai établi un – comment dire ? – un programme de rendez-vous. » Le capitaine s'arrêta de nouveau, attendant que les rires déchargent la tension. « J'ai fixé des rendez-vous pour chacun d'entre nous avec chacun d'entre eux, pendant tous les moments libres du mois prochain. Peut-être qu'au bout de ce mois, nous serons capables de choisir les groupes ; peut-être que cela

prendra plus longtemps. Les grossesses ne seront pas mises en route tant que je n'aurai pas la certitude que les groupes fonctionnent bien. Pour l'instant, souvenez-vous de ceci :

« Ce n'est pas seulement notre nombre qui est supérieur au leur ; notre force aussi est plus grande que la leur, et notre situation sociale présente est meilleure. Nous devons nous habituer au fait que nous sommes responsables d'eux. C'est parce que nous avons plus d'endurance, plus d'expérience, parce que nous sommes moins sensibles à la douleur et à la maladie, plus aptes à supporter moralement les difficultés d'une vie monotone que ce rôle nous a échoué – et non pour la seule raison que nous portons les enfants. »

La voix du capitaine résonna dans le silence calme de l'équipage. « Lieutenant Johnson, dit Melnick à la femme bronzée aux cheveux dorés qui se tenait près de la porte, pourriez-vous faire monter les hommes de la cale ? Ils pourront finir leur travail après le repas. »

Traduit par SYLVIE FINKIELSZTAJN.

Survival Ship.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction.

QUAND ÇA CHANGE

par Joanna Russ

Le matriarcat n'est pas forcément une autre manière d'organiser les rapports entre les hommes et les femmes ; il peut aussi être un remède à la carence totale d'un sexe en déroute. Nous retrouvons Joanna Russ dans une nouvelle plus engagée encore qu'Une fille un peu démodée, et qui reprend sur un autre registre un thème de Judith Merrill : quand on change le fonctionnement de la vie sexuelle, on change le fonctionnement de la société. Cette nouvelle fait partie du cycle de Lointemps, dont l'auteur a tiré son célèbre roman : L'Autre Moitié de l'homme.

KATY roulait comme une folle ; nous avions bien dû prendre ces virages à cent vingt à l'heure. Elle est habile pourtant, extrêmement habile et je l'ai déjà vue démonter et remonter entièrement une voiture en un jour. Mon lieu de naissance sur Lointemps était uniquement équipé de machines agricoles et je refuse d'utiliser ces engins à cinq vitesses, n'ayant pas été élevée ainsi, mais même dans ces tournants au milieu de la nuit sur une infecte route de campagne, comme on en trouve seulement dans notre district, sa manière de conduire ne m'effrayait pas. Un drôle de détail à propos de ma femme pourtant : elle ne porte jamais d'armes. Elle est même partie camper dans les forêts au-dessus du 48^e parallèle pendant plusieurs jours, sans arme à feu. Et cela me fait peur.

Katy et moi avons trois enfants ensemble, un à elle et deux à moi. Yuriko, mon aînée, s'était endormie sur le siège arrière et rêvait d'amour et de guerre ainsi qu'on les voit à douze ans. Elle courait vers la mer, chassait dans le nord, rêvait de gens étrangement beaux vivant dans des endroits qui ne l'étaient pas moins, toutes ces visions merveilleuses que l'on imagine quand on va atteindre ses douze ans et que les glandes commencent à fonctionner. Bientôt, comme nous toutes, elle disparaîtra pendant des semaines pour revenir fière et crottée, ayant poignardé son premier cougar ou descendu son premier ours, tirant derrière elle la dépouille d'une bête épouvantablement dangereuse, à qui je ne pourrai jamais pardonner ce qu'elle aurait pu faire à ma fille. Yuriko prétend que la manière de

conduire de Katy la fait dormir. Pour quelqu'un qui a survécu à trois duels, beaucoup trop de choses me font peur. Ce doit être l'âge. Je le dis à ma femme.

« Tu as trente-quatre ans », me répliqua-t-elle, laconique jusqu'au silence.

Elle alluma les phares sur le tableau de bord. Trois kilomètres à faire encore, et l'état de la route ne faisait qu'empirer. Un coin reculé. Des arbres d'un vert électrique se précipitaient dans les lumières et disparaissaient derrière la voiture. Je me penchai vers le râtelier d'armes fixé à l'intérieur de la portière et basculai mon fusil sur ma cuisse. Yuriko s'étira à l'arrière. Ma taille, mais les yeux, le visage de Katy.

« Le moteur de la voiture est tellement silencieux, remarqua Katy, qu'on peut entendre respirer sur le siège arrière. »

Yuki se trouvait seule dans la voiture quand arriva le message et elle décoda avec enthousiasme les brèves et les longues (c'est idiot de monter un émetteur-récepteur à haute fréquence près d'un moteur à combustion interne, mais presque tout Lointemps fonctionne à la vapeur). Puis elle se précipita hors de la voiture, ma jeune perche vigoureuse, criant à se faire éclater les poumons ; bien sûr elle devait nous accompagner. Depuis la fondation de la colonie, depuis qu'elle avait été laissée à elle-même, nous étions intellectuellement préparées. Mais ceci est différent, c'est terrifiant.

« Des hommes ! avait hurlé Yuki en franchissant la portière de là voiture. Ils sont revenus. De vrais hommes de la Terre ! »

Nous les rencontrâmes dans la cuisine de la ferme, près de l'endroit où ils avaient atterri. Les fenêtres étaient ouvertes tant la nuit était douce. Nous avions dépassé toutes sortes de moyens de transport quand nous arrê tâmes la voiture dehors : des tracteurs à vapeur, des camions, une camionnette à plate-forme, même une bicyclette. Lydia, la biologiste du district, s'était arrachée assez longtemps à sa taciturnité nordique pour prélever des échantillons de sang et d'urine et, assise dans un coin de la cuisine, secouait la tête d'étonnement devant les résultats ; elle s'était même contrainte (très grande, très belle, très timide, piquant souvent de pénibles coups de fard) à exhumer les anciens manuels de langage, bien que je puisse parler ces vieilles langues par apprentissage hypnopédique (ce que je fais). Lyaia est mal à l'aise avec nous. Nous venons du Sud et sommes trop voyantes pour elle. Je comptai vingt personnes dans cette usine, tous les cerveaux du continent Nord. Phyllis Spet, je crois, était arrivée en planeur. Yuki était la seule enfant présente.

Puis je les aperçus tous les quatre. Ils sont plus grands que nous. Plus grands et plus larges. Deux me dépassaient en hauteur, malgré mon mètre quatre-vingts pieds nus. Ils appartiennent visiblement à notre

espèce, mais différents pourtant, indiciblement différents, et mes yeux ne pouvaient pas et ne peuvent toujours pas comprendre les lignes de ces corps étrangers. Je ne pus alors me forcer à les toucher, bien que celui qui parlait russe (quelles voix ils ont !) voulût me « serrer la main », une habitude du passé, j'imagine. Je peux seulement dire qu'ils ressemblaient à des singes aux visages humains. Il paraissait bien intentionné, mais je reculai d'horreur sur presque toute la longueur de la cuisine, puis je ris pour m'excuser, et, afin de montrer le bon exemple d'amitié interstellaire, pensai-je, je finis par lui « serrer la main ». Une main dure, très dure. Ils sont lourds comme des chevaux de trait. Des voix profondes, voilées. Yuriko s'était faufilée parmi les adultes et fixait les étrangers bouche bée.

L'*homme* – ce mot ne fait plus partie de notre vocabulaire depuis six cents ans – tourna la tête et dit en mauvais russe :

« Qui est-ce ? »

— Ma fille, répondis-je et j'ajoutai (avec ce respect irrationnel pour les bonnes manières que nous manifestons parfois dans les moments d'insanité) : Ma fille, Yuriko Janetson. Nous nous servons du patronyme. Vous diriez matronyme. »

Il rit nerveusement. Yuki s'exclama : « Mais je pensais qu'ils étaient beaux ! » profondément déçue de l'accueil qu'elle avait reçu.

Phyllis Helgason Spet, que je tuerais un jour, me lança à travers la pièce un regard froid, soutenu, venimeux, qui disait : « Fais attention à ce que tu dis. Tu sais ce dont je suis capable. » Il est vrai que je n'occupe qu'une petite position officielle, mais madame la présidente se prépare de sérieux ennuis – à la fois avec sa propre équipe et avec moi – si elle continue de considérer l'espionnage industriel comme une franche rigolade. Guerre et rumeurs de guerre, comme il est dit dans un des livres de nos ancêtres. Je traduisis les paroles de Yuki dans le mauvais russe de l'*homme*, autrefois notre langue véhiculaire, et l'homme rit de nouveau.

« Où sont tous vos gens ? » demanda-t-il sur le ton de la conversation.

Je traduisis encore et observai les visages autour de moi. Lydia avait l'air embarrassée, comme d'habitude, Spet rétrécissait les yeux sous une nouvelle machination et Katy paraissait très pâle.

« Ceci est Lointemps », dis-je.

Il n'eut pas l'air de savoir.

« Lointemps, répétais-je. Cela ne vous dit rien ? N'avez-vous pas d'archives ? Il y a eu une épidémie à Lointemps. »

Il parut modérément intéressé. Les têtes pivotèrent vers le fond de la pièce et j'entrevis la déléguée locale du parlement professionnel ; dès le lendemain matin, chaque assemblée de ville, chaque comité de district allait être en pleine réunion.

« Une épidémie ? reprit-il. C'est très regrettable.

— Oui, dis-je. Très regrettable. Nous avons perdu la moitié de notre population en une génération. »

Il parut passablement impressionné.

« Lointemps a eu de la chance, dis-je. Nous représentions initialement un important éventail de gènes, nous avons été choisies pour notre extrême intelligence. Nous avons atteint un haut degré de technologie et parmi la vaste population restante, chaque adulte représentait deux ou trois experts en un. La terre est bonne. Le climat est merveilleusement facile. Nous sommes trente millions à présent. Les choses commencent à faire boule de neige dans l'industrie, est-ce que vous me comprenez ? Donnez-nous encore soixante-dix ans et nous aurons plus qu'une vraie ville, plus que quelques centres industriels. Nous exercerons nos professions toute la journée ; nous aurons des techniciens radio, des mécaniciens travaillant à plein temps. Donnez-nous soixante-dix ans et nul ne devra plus passer les trois quarts de sa vie à travailler dans une ferme. »

J'essayai d'expliquer combien il était pénible pour les artistes d'attendre leurs vieux jours pour pratiquer leur art toute la journée. Alors qu'il y en avait si peu qui pouvaient être libres, comme Katy et moi-même. Je tentai d'exposer aussi les lignes générales de notre gouvernement, les deux Chambres, la Professionnelle et la Géographique. Je lui démontrai que les comités de district traitaient les problèmes trop importants pour une seule ville. Et que le contrôle de la population n'était pas une question de politique, pas encore ; il le deviendrait avec le temps. Cette question de temps constituait un point délicat de notre histoire. Il n'y avait pas d'urgence à sacrifier la qualité de la vie à une course démente vers l'industrialisation. Qu'on nous laisse aller à notre propre vitesse. Qu'on nous donne le temps.

« Où sont tous les gens ? » répéta ce monomaniac.

Je compris alors qu'il ne voulait pas dire gens, mais hommes, et qu'il donnait à ce mot la signification qu'il n'avait plus eue sur Lointemps depuis six siècles.

« Ils sont morts, dis-je, il y a trente générations. »

Je crus que nous l'avions assommé. Il cherchait sa respiration. Il fit comme s'il voulait s'extirper de la chaise sur laquelle il était assis. Il porta sa main à sa poitrine et nous regarda avec le plus curieux mélange de respect et de tendresse sentimentale. Puis il prononça avec solennité et sérieux :

« Une grande tragédie... »

J'attendis, ne comprenant pas bien.

« Oui, dit-il, en reprenant son souffle avec un sourire singulier – le sourire d'un adulte envers un enfant qui annonce qu'une surprise a été préparée et sera bientôt produite avec des cris d'encouragement et de

joie –, une grande tragédie. Mais c'est terminé. » Et de nouveau il nous considéra toutes avec la plus grande déférence. Comme si nous étions des invalides. « Vous vous êtes admirablement adaptées, remarqua-t-il.

— À quoi ? » demandai-je.

Il parut embarrassé. Il eut l'air stupide.

Finalement, il ajouta :

« Dans l'univers d'où je viens, les femmes ne s'habillent pas aussi simplement.

— Comme vous ? demandai-je. Comme une mariée ? » Car ces hommes portaient de l'argent de la tête aux pieds. Je n'avais jamais rien vu d'aussi fastueux. Il s'apprêta à répondre puis, apparemment, se ravisa, se contentant d'éclater de rire.

Avec une étrange gaieté – comme si nous représentions quelque chose de puéril et de merveilleux et qu'il allait nous faire une faveur immense, il expira faiblement en disant :

« Eh bien, nous sommes là... »

Je regardai Spet, Spet regarda Lydia, Lydia regarda Amalia qui est le chef local du comité municipal, Amalia regarda je ne sais qui. J'avais la gorge sèche. Je déteste la bière locale que les fermières absorbent comme si leurs estomacs étaient doublés d'iridium, mais j'acceptai celle que m'offrit Amalia (c'était sa bicyclette que nous avions aperçue dehors) et la vidai entièrement. Tout ceci allait prendre beaucoup de temps.

« Oui, vous êtes là... », dis-je en souriant (je me sentis ridicule) et je me demandai sérieusement si les cerveaux des Terriens mâles avaient un fonctionnement si différent des cerveaux des Terriens femelles, ce qui ne devait pas être possible – ou alors la race se serait éteinte depuis longtemps.

Le réseau radio avait diffusé la nouvelle sur toute la planète à l'heure qu'il était et une autre traductrice russe arriva de Varna par air ; je décidai de couper court quand *l'homme* montra des photos de sa femme, qui ressemblait à une prêtresse appartenant à quelque culte ésotérique. Il se proposait d'interroger Yuki, aussi l'enfermai-je dans une pièce arrière malgré ses protestations de fureur ; puis je sortis sous le porche devant la maison. Quand je quittai la cuisine, Lydia expliquait la différence entre la parthénogénèse (qui est si simple que tout le monde peut l'appliquer) et que nous pratiquons, c'est-à-dire la fusion des ovules. C'est pourquoi le bébé de Katy me ressemble. Lydia exposait maintenant la méthode Ansky mise au point par Katy Ansky, notre génie multimath et l'arrière, arrière, je ne sais combien de fois arrière-grand-mère de ma Katharina.

Un transmetteur de signaux caquettait faiblement dans une des annexes : des opératrices devaient flirter et se raconter des blagues sur la ligne.

Il y avait un homme sous le porche. L'autre homme de grande taille. Je l'observai pendant quelques minutes – quand je le veux, je peux me déplacer très silencieusement – et au moment où je lui permis de m'apercevoir, il cessa de parler dans la petite machine qui pendait autour de son cou. Puis il dit calmement dans un russe excellent :

« Saviez-vous que l'égalité sexuelle a été réhabilitée sur Terre ?

— Vous êtes le vrai, n'est-ce pas ? demandai-je. L'autre est là uniquement pour la parade ? » Je me sentis soulagée d'avoir tiré les choses au clair. Il inclina la tête avec courtoisie.

« Collectivement, nous ne sommes pas très intelligents, dit-il. Il y a eu trop de dégâts génétiques au cours de ces derniers siècles, dus aux radiations, aux drogues. Nous pourrions nous servir des gènes de Lointemps, Janet. Les étrangers n'appellent pas les inconnus par leur prénom.

— Vous pouvez avoir suffisamment de cellules pour vous noyer dedans, répliquai-je. Vous n'avez qu'à reproduire les vôtres. »

Il sourit.

« Ce n'est pas ainsi que nous voulons procéder. » Derrière lui, j'aperçus Katy s'encadrer dans le carré de lumière de la porte grillagée. Il poursuivit avec modestie et affabilité, sans se moquer de moi pourtant, mais avec l'assurance de quelqu'un qui a toujours eu l'argent et la force de son côté et qui ignore ce que c'est d'être médiocre ou provincial. Ce qui est très curieux, parce que la veille, j'aurais juré que cette description s'appliquait exactement à moi.

« Je m'adresse à vous, Janet, dit-il, parce que je soupçonne que vous exercez ici une influence plus profonde que n'importe qui d'autre. Vous savez aussi bien que moi que la culture par parthénogénèse présente toutes sortes de défauts spécifiques, et nous n'avons pas l'intention – si nous avons le choix – de nous servir de vous pour quoi que ce soit dans ce sens. Excusez-moi. Je n'aurais pas dû employer le mot « servir ». Mais vous pouvez certainement comprendre que ce type de société est anormal.

— L'humanité est anormale », répliqua Katy. Elle portait mon fusil sous son bras gauche. Le sommet de cette tête soyeuse ne m'arrive pas tout à fait à la clavicule, mais elle est aussi dure que de l'acier. L'homme s'anima avec cette même déférence souriante que son compagnon m'avait témoignée, et le fusil glissa dans la main de Katy comme si elle s'en était servi toute sa vie.

« Je suis d'accord, approuva l'homme. L'humanité est anormale. Je devrais le savoir. J'ai du métal dans les dents et une agrafe métallique ici. » Il toucha son épaule. « Les phoques sont des animaux de harem, ajouta-t-il, et les hommes aussi ; les singes s'accouplent au hasard et les hommes aussi ; les tourterelles sont monogames et les hommes aussi ; il y a même des hommes célibataires et des homosexuels. Je

suppose qu'il existe des vaches homosexuelles. Mais il manque quelque chose à Lointemps. » Il eut un ricanement sec que je mis sur le compte de ses nerfs.

« Il ne me manque rien, répliqua Kaly, sauf que la vie n'est pas éternelle.

— Vous êtes... ? demanda l'homme en hochant la tête de l'une à l'autre.

— Femmes, répondit Katy. Nous sommes mariées. » De nouveau ce ricanement sec,

« Une bonne combinaison économique, remarqua-t-il, pour travailler et élever les enfants. Et un arrangement qui en vaut un autre pour perpétuer l'hérédité au hasard, si le but de votre reproduction est de recopier le même modèle. Mais ne pensez-vous pas, Katharina Michaelason, que vous pourriez procurer à vos filles un sort plus enviable ? Je crois aux instincts, même chez l'Homme, et je ne peux pas croire que vous deux – vous êtes mécanicienne n'est-ce pas ? et je suppose que vous, vous remplissez les fonctions de chef de la police – ne ressentiez pas d'une certaine manière ce qui vous manque. Vous le savez intellectuellement bien sûr. Il n'y a qu'une demi-espèce ici. Les hommes doivent revenir à Lointemps. »

Katy ne répondit pas.

« Il me semble, Katharina Michaelason, poursuivit l'homme gentiment, que vous, plus que toutes les autres, bénéficiez d'un tel changement », et il frôla le fusil de Katy en se dirigeant vers le carré de lumière de la porte. Je crois que ce fut alors qu'il découvrit ma cicatrice : elle ne se voit que dans une lumière frissante, cette ligne mince qui va de la tempe au menton. La plupart des gens ne la remarquent même pas.

« Où avez-vous reçu cela ? » demanda-t-il. Je répondis dans un sourire involontaire : « Au cours de mon dernier duel. » Nous nous toisâmes pendant quelques secondes (ce qui est absurde mais vrai) jusqu'à ce qu'il rentrât à l'intérieur en refermant la porte-écran derrière lui. Katy s'écria d'une voix cassante :

« Espèce d'imbécile, n'as-tu pas compris que nous avons été insultées ? »

Elle épaula son arme et voulut tirer à travers la porte moustiquaire, mais je l'atteignis avant qu'elle fit feu et détournai le canon de son but. La balle se logea dans le plancher du porche. Katy tremblait. Elle répétait sans cesse :

« Voilà pourquoi je ne voulais jamais y toucher, parce que je savais que je tuerais quelqu'un, je savais que je tuerais quelqu'un. »

Le premier homme – celui avec qui je m'étais entretenue d'abord – parlait toujours à l'intérieur de la maison et expliquait le vaste mouvement de recolonisation et de redécouverte entrepris par la Terre

pour regagner ce qu'elle avait perdu. Il souligna les avantages qu'en retirerait Lointemps concernant le commerce, les échanges d'idées, l'éducation. Il ajouta également que l'égalité sexuelle avait été rétablie sur Terre.

Katy avait raison, évidemment. Nous aurions dû les descendre là où ils se trouvaient. Les hommes arrivent à Lointemps. Quand une culture a de gros canons et l'autre non, l'avenir peut se prévoir assez facilement. Il est probable que d'autres hommes seraient venus par la suite, de toute façon. J'aime penser que dans une centaine d'années d'ici, mes arrière-arrière-arrière-petits-enfants auraient pu les refouler ou les immobiliser, mais cela non plus n'est pas certain.. Je me souviendrai toute ma vie de ces quatre premiers hommes que j'ai rencontrés, qui étaient musclés comme des taureaux et qui me donnaient l'impression – même pour un instant – d'être petite.

Une réaction névrotique, prétend Katy. Je me souviens de tout ce qui s'est passé cette nuit ; je me souviens de l'excitation de Yuki dans la voiture, je me souviens des sanglots de Katy quand nous rentrâmes à la maison, comme si son cœur allait se briser, je me souviens de la manière dont elle fit l'amour, un peu péremptoire comme toujours, mais merveilleusement apaisante et réconfortante. Je me souviens d'avoir erré fébrilement dans la maison après que Katy se fut endormie, un bras nu baignant dans une tache de lumière venant du hall. Les muscles de ses avant-bras ressemblent à des barres de métal à force de conduire et de tester des machines. Parfois je rêve des bras de Katy. Je me souviens être entrée dans la chambre des enfants et avoir pris le bébé de ma femme, m'assoupissant un instant sous la chaleur poignante, incroyable, de cet enfant sur mes genoux. En retournant à la cuisine, j'y ai trouvé Yuriko qui se préparait un casse-croûte tardif. Ma fille dévore comme un grand danois.

« Yuki, dis-je, penses-tu que tu pourrais tomber amoureuse d'un homme ? »

Elle toussa d'un air moqueur.

« Et pourquoi pas d'un crapaud de trois mètres de haut ? » répliqua mon enfant avec tact.

Mais les hommes arrivent à Lointemps. Ces derniers temps, je veille beaucoup et je m'inquiète de ces hommes qui viendront sur cette planète, je m'inquiète pour mes deux filles et pour Betta Katharinason, je me demande ce qui arrivera à Katy, à moi, à ma vie. Les journaux de nos ancêtres ne sont qu'un long cri de souffrance et je suppose que je devrais être heureuse à présent, mais on ne peut pas rejeter ainsi six siècles, ni même (comme je l'ai découvert récemment) trente-quatre ans. Parfois je ris de la question que ces quatre hommes brûlaient de nous poser toute la soirée sans oser jamais la formuler vraiment, nous

regardant les unes après les autres, gaillardes en salopettes, fermières en pantalons de toile et chemises flottantes : lesquelles d'entre vous jouent le rôle de l'homme ? Comme si nous devions produire un double au carbone de leurs erreurs ! Je doute très fort que l'égalité sexuelle ait été rétablie sur Terre. Je n'aime pas penser que l'on puisse se moquer de moi, ni que Katy puisse être considérée comme faible, ou que Yuki doive se sentir peu importante ou bête, ou encore que mes autres enfants se voient voler leur complète humanité ou deviennent des étrangers. Et j'ai peur que mes propres exploits soient détournés de ce qu'ils étaient – ou de ce que je croyais qu'ils étaient – jusqu'à n'être plus qu'une curiosité banale de la race humaine, une bizarrerie comme on peut en voir sur le dos des livres, une bagatelle, dont on rit parfois à cause de son caractère exotique, baroque mais pas impressionnant, charmant mais pas utile. Je trouve cela plus douloureux encore que je ne pourrais le dire. Il faut admettre que pour une femme qui s'est livrée à trois duels – trois mises à mort –, il est grotesque de s'abandonner à de telles frayeurs. Mais le combat qui m'attend à présent est si terrible que je ne pense pas avoir le courage de l'affronter. Comme le dit Faust : *Verweile doch, du bist so schön !* Reste ainsi, ne change pas.

Parfois la nuit, je pense au nom original de cette planète modifiée par la première génération de nos ancêtres, ces femmes singulières pour qui, je suppose, le vrai nom évoquait un souvenir trop douloureux après la mort des hommes. Je trouve amusant, dans un sens macabre, de le voir si complètement détourné. Ceci aussi passera. Toutes les bonnes choses ont une fin.

Prenez ma vie mais n'emportez pas le sens de ma vie.

Pour-un-temps.

Traduit par FRANÇOISE LEVIE-HOWE.
When it Changed.

© Harlan Ellison, 1972.

Extrait de *Again, Dangerous Visions*.

© Librairie Générale Française, 1985, pour la traduction. Avec la permission de Michelle Lapautre, agent littéraire, et de Ellen Levine Literary Agency.

LES LENDEMAINS QUI CHANTENT

par Fritz Leiber

Après le point de vue des femmes sur le matriarcat, il est temps de donner celui des hommes (qu'on a eu grand soin de choisir aussi peu machos que possible). Il est temps, surtout, de regrouper nos forces avant l'assaut final : l'avenir nous prépare des amours inédites, des interdits nouveaux, des gadgets inconnus et des cellules sociales difficiles à concevoir. La seule vraie certitude, c'est qu'il y aura de plus en plus de machines et de moins en moins de place pour les hommes. Peut-être se raccrocheront-ils aux petits boulots comme l'imagine Leiber ; mais de toutes façons la conscience de leur inutilité les fera régresser à ta petite enfance, à l'âge où quelqu'un s'occupait d'eux et où peut-être ils ont connu cette plénitude dont nous portons la nostalgie. Citons ici Mélanie Klein : « La possibilité d'éprouver du plaisir, quelle qu'en soit la source, repose sur la capacité de jouir de la toute première relation au sein maternel. » Cette première relation sera peut-être aussi la dernière, sous une forme plus ou moins caricaturale (mères possessives, mères-machines). Bien des Tristan trouveront leur seule Iseut. Et la mort ne sera pas loin.

« CES baraques ne sont plus ce qu'elles étaient », dit le vieux Whitey Edwards, en tâtonnant à la recherche d'un coin de flexo descellé qu'il arracha à demi pour me prouver le bien-fondé de sa déclaration. La plaque de flexo se balançait au-dessus de nos tasses encroûtées de marc de café. Par le trou, on apercevait, semblables à de flasques macaronis multicolores, les tuyauteries des conduites ménagères : pour le gaz, l'eau, le syntholait à débit dosé, le tout-à-l'égout, la télé coaxiale, l'atomiseur médical, le musiko, le robot parleur, le robot mixer, le vidéo, le véléo, l'électro, le gelectro, etc. J'estimais que la contribution de la plupart de ces aides techniques au bonheur quotidien était plutôt déficiente.

« Peut-être », répondis-je en repoussant vivement les mains du vieux gâteux et en recollant le panneau élastique aux bords adhésifs qui, remis en place, dissimula à nouveau le fouillis de tubulures enchevêtrées pareilles à des boyaux de mouton de toutes les teintes de

l'arc-en-ciel. « Mais la mère est bâtie comme un taureau et elle va te piétiner et t'encorner si elle te surprend en train de démolir sa cuisine. Comme si les centipèdes géants ne suffisaient pas ! »

Un fantomatique scintillement balaya l'écran de la télé grand format coincée entre l'évier et le frigo. Apparut un groupe de femmes cinq-emplois et d'hommes huit-emplois discutant avec acharnement de tout et du reste au bord d'une piscine assez vaste pour que pût s'y cacher un croiseur espace-mer. Leur invraisemblable et sirupeux caquetage était incompréhensible ; toutefois, la parcimonie de leur vêtue rattrapait quelque peu l'ennui fastidieux qui émanait de leurs propos.

Whitey Edwards soupira. Sans un regard pour ces déesses suburbaines, il contemplait en plissant des yeux larmoyants le soleil du lundi qui se levait comme une malédiction sur les bâtiments poussiéreux entre Beatsville et le plaisant (quoique branlant) petit palais de la famille Henley. L'astre piqueté, effervescent, flamboyant dardait ses rayons courroucés par-dessous la large tente installée en face de nos fenêtres et de la porte.

« Dans le temps, reprit le vieux tandis que dodelinait son crâne blanchi, c'étaient des baraques solides construites avec des poutrelles d'acier, des plâtres épais, de sacrés tuyaux de fer, des tuiles, du plomb. On y réfléchissait à deux fois avant de les raser. Mais aujourd'hui... » Derechef, il exhala sa rancune en un soupir asthmatique. Autrefois, il avait été ouvrier du bâtiment. Il y avait longtemps. C'était avant que les robots aient pris les choses en main. Je n'étais pas encore né à l'époque.

L'écran était maintenant occupé par une petite bonne femme en boléro et en pagne, dressée sur ses ergots, qui discourait allègrement sur un débit précipité. « ... le soin que nous avons apporté à cette piscine nous a permis, à mon mari et à moi, d'être admis à la commission des conseillers ès piscines... » Et le son fut coupé.

Je m'apprêtais à répondre à Whitey que j'avais encore plus de soucis que lui sur le plan du boulot. Depuis jeudi, j'avais perdu mon emploi de sourieur ambulant sous prétexte que je faisais une concurrence déloyale aux psychiatres (robots et humains). Peut-être même aux centipèdes, est-ce que je sais ? Mais au moment où j'allais ouvrir la bouche, mon frère Dick émergea du coin lits, dissimulant sa maigre nudité sous ses vêtements tel un tzigane échappé d'une chambre à gaz nazie ou un type détenant au moins six emplois – alors qu'il n'avait qu'un seul job minable. Et encore ne travaillait-il que depuis vendredi soir après avoir été inscrit pendant trois semaines à l'assurance-secours probatoire.

« As-tu peur qu'une cliente enfourne elle-même une poignée de pièces dans les entrailles d'une de tes machines en fer-blanc si tu as une minute de retard ? » lui demandai-je doucement :

Il me lança un regard noir en tournoyant comme une toupie autour d'une jambe de pantalon récalcitrante. « Ne te fais pas de bile, Dickie, continuai-je. Toutes les femmes que j'ai illicitement psychanalysées étaient aussi intimidées par les mécaniques que par les choses du sexe. Dans les deux cas, elles voulaient se faire servir par un homme. »

Fort gracieusement, la société mettait à la disposition de la population des appareils distributeurs et autres machines fonctionnant à l'aide de monnaie. Les lav-o'matics, par exemple. Mais à présent, comme pour les lav-o'matics, il faut payer quelqu'un qui les fasse marcher à votre place. Parce que les machines sont fantasques et que l'entreprise individuelle est presque aussi sacrée que l'argent.

Dick maugréa quelque chose d'indistinct et ouvrit la porte, prêt à prendre un départ en flèche. Mais la voie était coupée par un nabot vêtu comme un respectable scarabée qui, le poing levé, se préparait justement à frapper à l'huis. Il portait des lunettes à verres télescopiques ; de son chapeau gris sortaient de frémissantes antennes argentées ; un boîtier noir et plat faisait office de carapace abdominale. Il jeta un coup d'œil circulaire, s'intéressant en particulier au capharnaüm encombrant la pièce, comme si nous avions un je ne sais quoi de pas très ragoûtant, mais il ne broncha pas.

Dick s'arrêta net devant ce coléoptère inattendu. Au même instant, rouge quant à la figure et noire quant au reste, la mère jaillit du coin lits, empoigna mon frère par les coudes et mugit :

« Stop ! Il ne sera pas dit qu'un de mes fils partira le ventre vide pour livrer bataille au XXI^e siècle ! »

Elle lui enfourna d'autorité un quartier d'orange dans la bouche à la manière d'un protège-dents de boxeur, se mit à farfouiller dans tous les coins, lui flanqua un sandwich dans une main et, dans l'autre, une tasse qu'elle entreprit de remplir incontinent de café bouillant.

Personne ne peut nier que la mère veille aussi farouchement sur ses quatre fils que le manager d'un quatuor de champions de boxe, consciente qu'elle est de notre génie et bien résolue à le faire reconnaître sous forme de carrières à sept ou huit emplois – quoique, pour l'heure, Dick fût le seul à avoir un boulot. (Je ne parle pas de Tom, marié et père de famille, qui n'habite pas avec nous.) Mais ni les obstacles ni les revers n'ont jamais découragé maman. Ce n'est pas tellement l'argent qu'elle recherche mais la gloire pour la famille Henley dressée contre le monde sanguinaire.

Envahi par une chaude bouffée de tendresse filiale, je la regardai – monstre meurtrier sans pitié pour ses fils et cependant ma sainte mère – tandis que Whitey lui adressait un petit bonjour de la main qui passa inaperçu. Elle tolère son vieil admirateur depuis le jour où père s'inclina devant la puissance nucléaire supérieure de sa femme et

mourut.

Dick donna un coup de dents dans son orange, l'avalala et cracha la peau pour crier que le café lui brûlait la main, et qu'est-ce que ce serait quand il lui passerait dans le gosier ? La mère ouvrit d'un seul coup le frigo au mépris du ressort que j'ai installé pour le maintenir fermé depuis que la clenche est cassée ; elle prit un glaçon et le laissa tomber dans la tasse de Dick. La porte du réfrigérateur se referma avec un bruit sourd et le ressort siffla comme un crotale qui va bondir à l'attaque.

Dick avala son café tandis que la mère le secouait en lui hurlant aux oreilles de profiter de la pause du déjeuner pour se mettre en quête d'un second boulot au lieu de courir la gueuse. Quand il eut vidé sa tasse, elle lui fourra le sandwich dans le bec, un vrai bâillon, et le laissa partir.

L'homme-scarabée s'écarta. Dick s'élança droit devant lui comme un bolide à une vitesse qui lui aurait valu de se fracasser les os si nous habitions encore l'appartement du vingtième étage qu'ils ont réussi à nous faire échanger contre ce rez-de-chaussée.

La télé clignota et, subito presto, nous montra une martiale file de huit-emplois (reconnaissables au chiffre ornant leur épaule) qui défilaient avec une plaisante uniformité devant la statue de plastique dorée d'un douze-emplois. En atteignant le centre de l'écran, chacun tournait la tête pour me crier quelque chose d'inaudible mais d'optimiste avec un éblouissant sourire qui découvrait une denture parfaitement entretenue.

Je poussai un soupir de satisfaction et me préparai à jouir d'un moment de tranquillité – en tout cas, jusqu'à l'instant où les centipèdes commenceraient à s'affairer – mais l'homme-scarabée glissa la tête par l'embrasure de la porte et dit courtoisement d'une voix flûtée :

« Bonjour, madame. Je suis le médico-statisticien du quartier. Je viens prendre votre tension et photographier vos organes pour la postérité comme il a été prévu la semaine dernière. »

La mère se retourna sans hâte et lui décocha un regard fulminant tel le taureau qui aperçoit le matador – ou, plus exactement, un marchand de cacahuètes – en train de traverser l'arène. De rouge, son visage devint violet. Lentement, elle tendit le bras vers la cafetière brûlante qu'elle souleva. L'homme-scarabée suivait innocemment des yeux l'ascension de la sphère meurtrière dont le couvercle émettait des jets de vapeur, comme s'il assistait à une séance d'initiation professionnelle à l'usage des candidats à un poste d'astrophysicien.

Whitey se leva mais je l'obligeai à se rasseoir.

« Pas toi, lui dis-je rapidement. Tu as beau être un vieil ami de la famille, les choses étant ce qu'elles sont, cela ne te mettra pas à l'abri

d'un coup de corne. »

Et je hurlai d'une voix aussi stridente que des freins d'ambulance : « Arrête, espèce de vieille sorcière ! »

La mère me fit face aussitôt comme prévu. Je l'aiguillonnai et elle chargea, la cafetière haut brandie. À faire pâlir Manolete. Mais j'esquivai d'une demi-véronique et, quand elle passa devant moi, je l'embrassai sous la nuque, à l'endroit précis où le matador plonge son épée. Je nouai vivement mes bras autour de ses hanches puissantes et bien-aimées et, un instant plus tard, tous les trois, elle, Whitey et moi, étions aussi heureux que des alouettes s'élançant de compagnie vers un amas d'étoiles étincelant. Maman nous servit le café.

Mais l'homme-scarabée, qui n'imaginait pas une seconde le péril mortel auquel il venait d'échapper, fit un pas de plus dans la cuisine. « Mrs. Henley, dit-il, il est absolument indispensable que vous passiez au contrôle médical. Vous faussez les statistiques de l'hygiène sociale de ce secteur. Je dois vous avertir que les personnes qui se soustraient au recensement médical encourent de très lourdes amendes. Il est inutile de vous déshabiller. Ne bougez pas, c'est tout... »

Je repoussai la cafetière contre le mur et tapotai doucement le bras de la mère tout en la maintenant fermement pour l'empêcher de devenir tout à fait aussi violette que tout à l'heure quand elle se mit à vociférer :

« Cochon d'espion médical ! Vous vous figurez que je vais me soumettre à votre sale curiosité ? Vous vous figurez que je vais poser pour vos ignobles photos alors que je n'aurai même pas droit aux soins d'un honnête médecin humain si je tombe malade ? J'ai quatre grands fils, tous des surhommes – Meaghan, ici présent, qui est un génie médical ; Harry qui est encore au lit, le plus grand poète du monde ; Dick, le Prince des Personnalités, que vous avez vu filer à son travail, ce que je m'abstiendrai de commenter ; et Tom, qui est une pure merveille. Et cette répugnante société se soucie tellement peu d'eux que, si je vais à la clinique, ce ne sont que des robots qui m'examinent, jamais un docteur en chair et en os ! »

Quelque soit l'objet de ses vociférations, elle s'arrange toujours pour placer son petit couplet publicitaire à propos de ses fils.

L'homme-scarabée chancela sous la tempête et recula un peu – un tout petit peu seulement.

« Mrs. Henley, reprit-il sur un ton conciliant, les robots médicaux ne sont ni communs ni inférieurs. Le ministre de la Santé Mentale lui-même préfère...

— Ce vieux charlatan ! » glapit la mère que je sentais frémir entre mes bras. Son teint virait à l'écarlate. « Lui dont les sbires ont livré mon génial Harry aux griffes des psychiatres prophylactiques !

— Mais, Mrs. Henley, s'entêta le petit bonhomme avec un courage téméraire, il saute aux yeux que votre état de santé n'est pas parfait. Un contrôle médical immédiat... »

Je saisis la perche qu'il me tendait. Je flanquai la mère dans les bras de Whitey et m'avançai vers l'avorton, agitant le doigt à la manière d'un sabre devant ses yeux d'insecte.

« Faites attention à ce que vous dites, l'ami, m'écriai-je. Sinon vous allez vous faire mettre à la porte pour avoir établi un diagnostic alors que vous n'êtes qu'un agent de recensement. C'est ce qui m'est arrivé : les analystes licenciés ont pris ombrage du fait que, dans l'exercice de mes fonctions, je donnais de sages conseils aux gens. »

Comme je prononçais ces mots, un tambourinement spectral se fit entendre, qui s'amplifia rapidement. Le bruit semblait venir de partout.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'enquit l'homme-scarabée avec étonnement. Je lui répondis : « Les centipèdes géants. »

Il pâlit, recula précipitamment, sondant de ses yeux télescopiques les ombres sous la table et sous l'évier. Au même moment, peut-être parce que toute cette agitation avait ébranlé le plancher, le ressort du frigo se détacha, un ressort à boudin de cinquante centimètres de long ; il fila en sifflant à travers les airs et vint atterrir presque aux pieds de l'homme-scarabée qui bondit dans l'espoir de s'accrocher au linteau de la porte, pour se mettre hors d'atteinte du monstre venimeux qu'avait enfanté son imagination. Mais il rata son coup et détala en sautillant comme s'il avait toute la ménagerie du vieux Fu-Manchu à ses trousses. Mû par un pur sentiment de compassion, je le suivis sous le grand vélum ponctué maintenant par l'ombre des choses qui tombaient en pluie sur la toile tendue ; je le rattrapai juste après avoir dépassé le tas de paillettes qui grossissait.

« N'ayez pas peur », lui dis-je en le saisissant avec ménagement à bras-le-corps et en l'obligeant à braquer ses télescopes sur la cime déchiquetée du mur qui se dressait derrière lui, à la hauteur d'un troisième ou d'un quatrième étage, alors que la semaine précédente il en comptait vingt. Deux grandes bestioles argentées, dotées d'une multitude de pattes et d'un corps sinueux, faisaient du *scenic-railway* sur le faite qu'elles dévoraient à grosses bouchées. Le produit de leur digestion dégringolait de la partie postérieure de leur corps sous forme de paillettes de ciment.

« Ce sont les centipèdes géants, murmurai-je. Rien de plus que des robots démolisseurs. »

Harry pourrait écrire sur ce thème un poème à vous faire frissonner ! De scintillants reptiles cosmiques grignotant le dôme gris de l'infini, se frayant à coups de crocs leur voie vers nous, venus des frontières de l'univers... Je fus interrompu dans cette évocation par la chute d'un

fragment plus gros que les autres, rejeté par le délicat appareil digestif de l'une des deux créatures, et qui s'écrasa, tel un météore, à guère plus d'un mètre de nous, faisant une brèche dans le sol et soulevant un geyser de poussière. L'homme-scarabée prit ses jambes à son cou et je rebroussai chemin.

« Maintenant, disparaissez, affreux petit rond-de-cuir, lançai-je, et ne revenez plus embêter ma mère. Avec elle, vous avez affaire à trop forte partie. Mais ne vous laissez pas démoraliser pour autant. Considérez-la comme une revenante issue d'un âge plus vigoureux et plus cruel – comme une duchesse en exil. »

Je n'étais pas sitôt rentré dans la cuisine où la mère et Whitey bavardaient en prenant le café qu'Ellie, la femme de Dick, sortit du coin lits, habillée de pied en cap, des valises plein les mains et, dans l'œil un regard aussi sombre que venimeux.

« Écoutez-moi tous, commença-t-elle, car je ne le répéterai pas deux fois. Je quitte ce bon à rien incapable de décrocher un second boulot, pour rejoindre mon ancien mari qui a toujours les trois emplois qu'il exerçait déjà quand j'ai commis l'erreur d'entrer dans cette famille de fous vaniteux, de fainéants et de poètes qui ronflent. »

En passant devant moi, elle donna un coup de pied au ressort qui vibra musicalement.

« Laisse-la partir, Meaghan, puisqu'elle n'est pas de taille à apprécier à sa valeur le Prince des Personnalités », me dit ma mère dont les joues avaient repris une teinte rose vif digne d'une femme du monde. J'aurais néanmoins suivi Ellie pour la raisonner – Dick ne méritait pas d'être lâché alors qu'il venait tout juste de poser un doigt de pied sur le premier barreau de l'échelle ; c'était d'ailleurs pour cela qu'elle le plaquait, car elle n'était qu'une sans-emploi qui crevait de jalousie – j'aurais suivi Ellie, dis-je, si, au même moment, n'était entré qui donc ? Tom, mon frère aîné, avec son grand sourire, ses larges épaules et l'auréole qui entoure un trois-emplois. Ou quatre, maintenant ? Bref, le voilà qui s'encadre dans la porte et s'exclame :

« Salut, la mère ! Ellie quitte encore Dick ? Qui est le petit morveux en train de battre la semelle dehors ? Un fonctionnaire de l'office du logement qui vient une fois de plus avec ses bonnes paroles pour vous convaincre d'évacuer ce piège à attraper la crève ? Salut, Whitey. Non, non, pas de café, maman, je veux parler à Meaghan. J'ai quelque chose pour le petit. »

Je savais évidemment à quoi il pensait et j'étais déjà accroupi devant le frigo pour remettre le ressort en place – un travail qui, selon mon estimation, pouvait facilement me prendre le reste de la journée – quand la poigne maternelle s'abattit sur mes épaules. Je me sentis soulevé de terre.

« Whitey s'occupera de ça. » Et les griffes bien-aimées me propulsèrent en direction d'une chaise ; je me retrouvai assis devant la table, ma tasse sous le nez, avec en face de moi le sourire épanoui du grand frère, aussi rempli de bienveillance que ladite tasse l'était de café – la mère m'avait resservi non sans avoir laissé tomber dans le breuvage une pincée de dexy (je l'ai vue faire) pour me gonfler le moral.

Quel sale boulot a-t-il bien pu dégoter pour se payer le luxe de le refuser et me l'offrir ? me demandai-je. Il fallait que ce soit quelque chose de rudement tocard puisque, aux dernières nouvelles, il n'avait comme jobs que : primo, polir les miroirs à l'intention des astronomes amateurs qui n'avaient pas le temps de les polir eux-mêmes ; secundo, placer chez les détaillants une marque de cigarettes anticancer garanties sans tabac mais ayant un goût d'authentique goudron et additionnées de nicotine ; tertio, répondre à la place d'un robot réceptionniste lorsque le coefficient-décibel de la voix du demandeur atteignait un seuil indiquant un état de fureur extrême. À en juger par le combiné qui se balançait à son cou, il exerçait encore au moins cette dernière fonction.

« Meaghan, commença-t-il avec son sourire épanoui, si on excepte un bataillon d'anges revivalistes exclusivement féminins, rien n'est plus merveilleux que l'amour fraternel. J'ai quelque chose de formidable à te proposer. Au fait, je suis passé quadruple – je suis représentant en dessous phosphorescents pour dames. »

Profitant du bruyant enthousiasme que la mère manifesta à ces mots, je jetai un coup d'œil aux alentours en quête d'une brèche par où m'esbigner. Mais Whitey, accroupi devant le frigo, bloquait la porte, tellement heureux de bricoler qu'il bichait comme un cafard arrière-grand-père (il y en avait justement un qui grimpait le long de sa jambe) tandis que ma mère, que son enthousiasme n'empêchait pas de me surveiller d'un œil de policier, apportait une grande tasse de café à Harry encore couché – pour attiser son génie poétique, sans doute – comme si elle n'eût pas mieux fait d'en asperger les pieds de ce flemmard !

« Meaghan... » enchaîna Tom.

Mais il n'alla pas plus loin : la sonnerie de son téléphone portatif l'interrompit. La voix qui s'échappa de l'instrument grésillait comme un essaim de frelons en colère. Tom rosit – pour ça, il tient de maman – et dit : « Certainement, madame. Toutefois... » Là, de roses qu'elles étaient, ses joues prirent une teinte brique et il se mit à faire des bulles comme un poisson.

Je me penchai, collai ma bouche contre le pavillon de l'appareil et criai : « Je vous aime tellement, belle inconnue. Maintenant, il ne vous reste qu'à méditer là-dessus. » Et je coupai la communication.

« Ça ne la satisfera pas, déclara Tom quand il eut recouvré sa couleur naturelle et sa respiration.

— Si, répliquai-je. Pendant vingt minutes. Que demander de plus en ce bas monde ? » Et j'ajoutai : « Tu disais donc ?

— Meaghan, je sais que tu as eu un moment cet insignifiant emploi de sourieur ambulant...

— Comment ça, insignifiant ? protestai-je. Les sociologues ont estimé que les gens qui passent leur temps à faire la navette entre le travail, les achats et tout ce qui s'ensuit avaient l'air si tendu et si morose qu'ils ont embauché des types comme moi pour se mêler aux passants et bavarder à bâtons rompus avec eux, histoire de les ragaeillardir. Ce n'est pas une si mauvaise idée.

— Je ne dis pas non mais tu es allé trop loin, me rappela Tom. Tu sondais l'esprit des gens pour découvrir leurs véritables soucis et essayer d'arranger les choses. C'est le travail des psychiatres, mon vieux, et tu ne peux blâmer cette auguste confrérie de t'avoir reproché de lui faire concurrence et de t'avoir éliminé du circuit.

— J'aidais les gens avec lesquels je m'entretenais, rétorquai-je avec entêtement. Comment aurais-je pu leur parler si je n'avais pas eu quelque chose de sérieux à leur dire ?

— Je vous aime tendrement, belle inconnue. C'est sérieux, peut-être ? »

Je continuai de protester :

« Je n'ai jamais tourmenté mes interlocuteurs et je n'ai jamais appuyé sur leur petit bouton marqué « *désespoir* ». Pourtant il y en avait des rangées entières ! Je me contentais de les encourager à ouvrir un peu leur esprit et leur sensibilité, à percevoir ce que pouvaient avoir de bouffon les ennuis des autres et à se déridier.

— C'est précisément le nœud du problème, fit-il. Tu as essayé d'en faire plus qu'on ne t'en demandait au lieu d'exercer tes fonctions avec un minimum d'effort et de chercher des boulots complémentaires pour arrondir tes revenus. »

Il se retourna furtivement afin de s'assurer que la mère n'était pas revenue, puis se pencha et poursuivit dans un murmure confidentiel :

« Oh ! Meaghan, mon petit vieux, j'en ai appris des choses sur la vie depuis que j'ai quitté la maison et que maman n'est plus derrière mon dos à me harceler avec ses rancœurs et ses folles ambitions ! Le monde est un lieu tout à fait agréable et confortable, à condition de se rappeler qu'il est peuplé de trois milliards d'autres cinglés décidés à grimper toujours plus haut. De se rappeler aussi qu'il ne faut jamais faire de zèle, que l'on doit guetter les sourires et les froncements de sourcils de ses supérieurs, ouvrir l'œil et le bon, être à l'affût de la plus infime occasion qui se présente de gagner un peu plus d'argent. Allonge le pas, collectionne les petits boulots, enfile-les les uns au bout

des autres comme les perles d'un collier, oublie la mère et ses rêves délirants. Oh ! est-ce que je t'ai dit que Kattie a maintenant deux emplois ? Elle n'en aurait jamais trouvé un seul si elle était restée avec maman qui n'arrêtait pas de l'écraser.

— La mère a raison, fis-je sèchement. Elle a plus de courage, de détermination et d'imagination que nous quatre réunis. Et quel dynamisme impitoyable ! Incroyable que cette vitalité débordante ne l'ait pas encore consumée ! Comment serais-tu jamais parti t'installer dans tes meubles si elle n'avait pas été là pour te botter les fesses ? »

« Tu as parfaitement raison, acquiesça-t-il. Pourtant la mère est une romantique incurable. Elle veut que ses quatre fils soient les grands-ducs de l'univers, les seigneurs suprêmes. »

Je ne pus m'empêcher de ricaner.

« Quand j'étais encore sourieur ambulant, lui confiai-je, un petit bonhomme, qui se prenait pour un grand romantique, m'a confié un jour qu'il ne désirait qu'une chose : s'évader de la prison de l'existence, brandir une épée étincelante sous le nez de tous les hommes et séduire leurs épouses – et également mettre la main sur toutes les filles célibataires qu'il rencontrait. Nous avons examiné ensemble cette turbulente image qu'il avait de lui-même et nous avons fini par conclure que ce qu'il souhaitait en réalité, c'était que les femmes le traitent maternellement, le poussent en avant et le conduisent à travers la vie comme on tire un ballon rouge.

— Tous les romantiques sont comme ça, y compris maman, dit Tom, profitant sans vergogne de son avantage. Elle veut que ses fils soient des princes et des rois ou, à tout le moins, des P.-D.G., sans se rendre compte qu'un milliard d'autres types gravissent eux aussi les barreaux de l'échelle de la réussite sans réaliser que la compétition est trop sévère pour qu'un homme puisse rêver mieux que d'être un huit-boulets. Un dix-boulets dans le cas le plus favorable. »

Sur l'écran de la télé flottait maintenant une grosse pile de draps légèrement chiffonnés, spectacle que je trouvais à la fois ravissant et invraisemblable. Puis je compris que la caméra orbitait autour de la Terre, très haut au-dessus des nuages. En bas, au premier plan, s'alignaient des têtes admirablement coiffées, vues de dos. Des lettres apparurent en surimpression sur les nuages : *Vacances spatiales pour les neuf-emplois, héros de la démocratie.*

« Tu as raison en ce qui concerne la compétition, Tom, me hâtai-je d'enchaîner. Je ne suis pas hostile à la démocratie, je suis un de ses plus chauds partisans, mais il n'y a pas de problème : la démocratie a porté la notion de concurrence à un niveau que la Terre n'avait jamais connu. Nous avons plus de machines, nous sommes en meilleure santé, nous avons plus de liberté de mouvement, plus de loisirs, plus de

temps disponible pour gagner de l'argent, plus d'égalité et, aussi, plus de stimulants, plus de récompenses immédiates et ostensibles pour celui qui réussit rapidement. Résultat : la compétition nous use si vite qu'elle neutralise la longévité dont-les progrès de la médecine nous ont fait bénéficier.

— Je n'ai pas l'impression qu'elle t'use tant que cela », me fit observer Tom.

Je m'échauffais à mesure que je parlais.

« Écoute, Tom... Réfléchis à ce monde où nous vivons. Tu ne trouves pas qu'il est complètement détraqué ? Un monde qui vise à faire de tous des marchands quelle que soit la nature des gens... un monde où les savants, les poètes, les aventuriers, les soldats et les prêtres sont maintenant des marchands dont l'unique ambition est de se vendre eux-mêmes... un monde qui avait tellement peur que la machine monopolise tous les emplois qu'il en est arrivé à créer par milliards des fonctions et des entreprises financières de pacotille. Un monde où à chaque réduction des heures de travail correspond une diminution égale, quand elle n'est pas supérieure, du temps de loisir parce qu'on prend un job partiel de plus. Un monde à ce point polarisé sur l'argent qu'un homme qui quitte le dollar des yeux un mois, un jour, voire dix secondes...

— Ce n'est en tout cas pas la contemplation du dollar qui t'abîmera la vue, toi ! laissa-t-il tomber avec aigreur. D'ailleurs, tu me casses les oreilles. »

Sur ces entrefaites, la mère rentra d'une allure tout à la fois lourde et maniérée.

« Qu'est-ce que c'est que ce merveilleux emploi que tu as trouvé pour Meaghan ? demanda-t-elle à Tom. Je ne peux plus tenir tellement je suis impatiente de le savoir. »

Comme si elle n'avait pas entendu notre conversation sans en perdre un seul mot, grimaçant à mes propos nihilistes !

Je gémis en voyant approcher ma défaite et Tom éclata de rire.

« Voilà que j'avais oublié ! s'exclama-t-il. Il semble, voyez-vous, que les robots de dépannage ont un peu partout tendance à avoir un comportement imprévisible. Ils passent trop de temps sur certains travaux ou pas assez, ou ils en oublient tout simplement d'autres. Il y en a eu un qui a si consciencieusement réparé une fuite qu'il a construit un rempart d'une épaisseur de deux mètres pour la boucher, et qu'il s'est emmuré. Fortunata, il s'appelait. Un autre, qui avait décelé un suintement, n'a rien trouvé de mieux que de faire des trous semblables sur tous les tuyaux qu'il rencontrait sur son massage, laissant derrière lui des milliers et des milliers de petits geysers ! Un robot de démolition s'est mis à bombarder de quartiers de roc un immeuble de plastique qui venait d'être édifié. Pourtant, les circuits de

ces robots sont en parfait état et, quand on les ramène à l'usine pour vérification, leur fonctionnement ne laisse jamais à désirer. Ce qu'il faut, c'est que chaque robot dépanneur soit accompagné d'un homme qui note ses faits et gestes, qui l'observe en permanence. Pendant des semaines si nécessaire, pour que le robot s'habitue à sa présence et ne modifie pas sa conduite dans le but de plaire au surveillant, de le dérouter ou de lui nuire. Oh ! c'est un emploi sensationnel ! Il ne requiert aucun effort. Un peu ce que l'on appelait il y a très longtemps l'inspecteur des travaux finis. »

« Je suppose, dis-je, que les robots avec lesquels on éprouve le plus de déboires sont ceux chargés de réparer les conduites chauffantes, les égouts collecteurs et autres tuyaux délicieusement souterrains ?

— Comment le sais-tu ? s'écria Tom. Les vieux déversoirs noyés également, mais aussi les aqueducs et les cheminées dont certaines s'élèvent à des centaines de mètres dans l'air pur et grisant. C'est un boulot tout ce qu'il y a de sain, mon petit vieux. De vraies vacances : alpinisme et spéléologie réunis.

— Je préférerais périr noyé et passé au court-bouillon dans cette tasse de café plutôt que d'être attaché comme psychiatre auprès d'un robot génial et obsédé atteint de manie ambulatoire, à attendre que dans sa conscience de métal s'épanouissent les premières images inhumaines et frémissent les premières impulsions d'amour électrique. Les machines s'éveillent, Tom, tu ne le savais pas ? Toutes les machines...

— Non. Une seule », fit une voix douce et rêveuse, aussi mélancolique que le bruissement de la brise agitant les feuilles mortes. Le spectre adolescent aux cheveux semblables à de blondes toiles – d'araignée qui m'interrompait ainsi était le poète de génie dont s'enorgueillissait ma mère : Harry, mon plus jeune frère. Il avait l'air de flotter, poussé par le vent, et non de marcher. À son regard lointain, perdu à une année-lumière de distance, il était visible qu'il avait extorqué quelques pilules à son psychiatre traitant. « La Terre tout entière, continua-t-il, est une grande machine de métal, une bille d'acier mat parmi les billes d'agate et de verre que sont les autres planètes. Si quelqu'un allait là-bas avec une optique de Terrien au lieu d'une optique d'astronaute, il la verrait rouler, rouler sans fin tel un grand bousier d'argent artificiel, ponctuée de villes, marbrée çà et là de taches liquides et océanes, clignant des calottes glaciaires, fusant de ses volcans, pliant et dépliant ses pattes de faucheur affolé d'espace au rythme des phases de la Lune. Et en regardant avec beaucoup d'attention, on verrait des millions de puces bondir et commencer leur longue chute vers le nadir. »

À ce moment précis, sur l'écran de la télé, surgit l'image de la Terre

transmise par un satellite qui tournait autour d'elle en vingt-quatre heures. Éclairée par la Lune, la planète se détachait sur le fond de la Voie Lactée, comme prise au piège d'une toile d'araignée semée de gouttes de rosée à l'éclat de diamant. Cette illustration des paroles de Harry fit couiner la mère de fierté.

« Prendras-tu cet emploi ? me demanda Tom d'une voix grinçante.

— Demain, tu peux en être sûr. Et c'est la seule réponse que tu obtiendras jamais de moi – demain ou un autre jour. »

La mère gratta le sol de son sabot et me foudroya du regard.

« Si Meaghan fait le délicat, pourquoi Harry ne le prendrait-il pas à sa place ? dit-elle. Réfléchis, Harry. Tu répètes tout le temps que tu aimes la solitude. Imagine-toi déambulant dans ces fraîches galeries, dans les égouts, absolument seul, abstraction faite d'une stupide mécanique que tu auras comprise en dix minutes. Tu auras tout le temps et tout le silence possibles pour composer. Tiens, je suis certaine que, sous terre, ta poésie s'épanouira comme des racines – aussi vite que du chiendent !

— Je préférerais partir sur-le-champ pour Beatsville, répondit Harry.

— Tu ne feras pas ça, Harry ! larmoya la mère dans un gémissement lourd de menace. Dis-moi que tu ne feras pas ça ! »

On a beau vivre dans un taudis tout près de Beatsville, elle a toujours affirmé que nous n'irions jamais là-bas. Pour elle, c'est un point d'honneur. À Beatsville, c'est encore pire que dans les faubourgs, ils sont comme des animaux et, toutes les nuits, ils se glissent jusqu'à la frontière électrifiée pour récupérer les vivres qu'on y dépose à leur intention.

Mais Harry secoua la tête et la mère se mit à incendier Tom, l'accusant de chercher à désagréger ce qui restait de la famille qu'il avait déjà commencé de dissocier en nous quittant. Whitey reprit vie et agita prudemment ses mains dans sa direction comme un torero prêt à sauter par-dessus la barrière. Je baissai les paupières comme si je m'assoupissais. Tom était tout rouge. « Allez tous au diable, dit-il, je pars pour de bon ! » Et la mère de trépigner dans tous les sens, tonitruant, tantôt nous reprochant à Harry et à moi d'être des fainéants, tantôt invectivant Tom pour sa déloyauté. Soudain, elle leva les bras au ciel et se pétrifia.

Ce fut l'instant que l'homme-scarabée choisit pour passer la tête dans l'embrasure de la porte. Il pointa ses antennes sur maman. Personne ne l'avait remarqué sauf moi.

Tom, plus rouge que jamais, émit un grognement dédaigneux et pivota sur ses talons juste au moment où l'homme-scarabée disparaissait. Mais ce dernier, à peine mon frère dehors, surgit à nouveau en agitant une diapositive noire et grise qu'il avait prestement extraite de la boîte noire attachée sur son ventre.

« Mrs. Henley, fit-il de sa voix flûtée, j'ai pris une photo absolument parfaite de vos organes mais l'état de ceux-ci est loin d'être parfait. Il faut que vous m'accompagniez immédiatement à la clinique. Vous avez un cœur comme une pastèque, votre aorte et votre artère pulmonaire ressemblent à des courges. » Il me brandit le doigt sous le nez et ajouta : « Un inspecteur médical est autorisé à faire des diagnostics en cas d'urgence ! »

La mère devint violette. Brusquement, l'immeuble trembla du haut en bas. Une fraction de seconde plus tard, quelque chose passa au travers du vélum et s'abattit sur Tom comme un marteau qui eût enfoncé un tout petit clou dans le sol.

Maman poussa un cri retentissant, un seul, fit quelques pas, puis, soudain raide, elle tomba en arrière. Je bondis pour la retenir, la déposai doucement sur le plancher et glissai un coussin sous sa tête. Dehors, j'entendais l'homme-scarabée demander dans son téléphone portatif une ambulance, comme un imbécile qu'il était car Tom avait la tête complètement écrabouillée et aplatie. Subitement, je me demandai comment son sang avait pu éclabousser maman : elle avait en effet la poitrine pleine de sang – et il y en avait de plus en plus. On aurait dit un taureau qui se vide après avoir reçu le coup d'épée mortel. Puis je me rendis compte que ces flots de sang bouillonnant jaillissaient des poumons de ma mère.

Whitey se précipita et s'agenouilla à côté d'elle.

Harry, figé, nous regardait en tremblant. Une sirène mugit au loin, puis une autre. Toutes deux se rapprochaient rapidement et leur plainte furieuse était de plus en plus assourdissante. Le tremblement de Harry redoublait d'intensité et, quand le ululement sauvage éclata sur les maisons rasées, il s'écria : « Je vais à Beatsville ! » en se ruant sur la porte.

Je savais ce qui allait arriver mais je ne pouvais rien faire d'autre que de soutenir ma mère. Et ce qui devait arriver arriva – un cri, un hurlement de freins, un autre cri, un choc sourd et les freins qui hurlaient toujours.

Et la mère cessa de respirer. Mais elle avait encore l'air d'être en colère.

Je la tenais toujours dans mes bras en lui essuyant le visage, mais sa figure restait tout aussi rouge. J'entendis les deux ambulances repartir l'une après l'autre. Enfin un médecin entra, accompagné de l'homme-scarabée. Il regarda la mère, hocha la tête et dit que cela ne serait pas arrivé si elle avait régulièrement subi des examens médicaux.

« Vous ne connaissiez pas ma mère », lui répondis-je. L'homme-scarabée actionna son téléphone pour rappeler l'une des ambulances.

« Elle est morte vaillamment, poursuivis-je d'une voix étranglée.

Morte en chargeant la muleta, et que je sois pendu si je fais à la société l'honneur des oreilles et de la queue ! » Personne ne comprit l'allusion. L'homme-scarabée me dévisagea et nota subrepticement quelque chose sur son carnet.

Je dus signer des tas de papiers, écouter l'un, écouter l'autre, mais finalement tous s'en furent, les vivants et les morts, et je demeurai seul avec Whitey. Je me rappelai alors qu'il fallait prévenir Dick.

La télé donnait une grandiose revue musicale avec des centaines d'acteurs et d'actrices pleins de talent, tous des sept-emplois – la comédie, c'était leur huitième.

Les flocons de ciment crépitaient toujours sur le vélum. Nous passâmes, Whitey et moi, au milieu du trou qu'avait fait en tombant le rocher qui avait tué Tom. Les écailles de béton s'abattaient sur notre crâne, sur nos épaules comme des grêlons.

Après avoir escaladé le monceau de gravats, nous nous retournâmes. Les centipèdes géants allaient et venaient, très affairés, se cédant mutuellement le passage. Ils en étaient à ronger le deuxième étage.

Je regardai notre porte ouverte sur l'obscurité où palpitait faiblement le scintillement pâle de la télé. Et je songeai que j'aimerais enfoncer au milieu de la pièce un clou long d'un kilomètre, l'y planter à jamais, et graver sur sa tête en lettres profondes de trente centimètres : « *Ici vivait une famille.* »

Mais une telle entreprise dépassait quelque peu mes talents de bricoleur. Alors, poussant Whitey devant moi, je me mis en route, riant et pleurant à la fois, pour annoncer la nouvelle à Dick.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.
The Good New Days.

MÈRE

par Philip José Farmer

Nous voici donc sur le dernier rivage, au terme ultime de la quête, à l'heure où les moins altérés demandent à éteindre leur soif. Ce qu'il vous faut, c'est une certitude. Nous l'avons. Toutes les fusions précédentes étaient des parodies. Celle qui nous attend maintenant sera la bonne. Monstrueuse, comme il se doit. Mais sublime. Le héros de cette histoire pourrait dire, pastichant Freud : « Là où j'étais, là ça doit advenir ». Je ne peux pas en dire davantage. La S.-F. non plus.

1

« REGARDE, mère ! La pendule tourne à l'envers. »

Eddie Fetts désignait du doigt les aiguilles de l'horloge du tableau de commande.

« Le choc de l'accident a dû inverser le mouvement, répondit le docteur Paula Fetts.

— Comment est-ce possible ?

— Je suis incapable de te le dire. Je ne sais pas tout, mon fils.

— Oh !

— Allons ! Ne prends pas cet air déçu ! Ma spécialité, c'est la pathologie, pas l'électronique.

— Ne te mets pas en colère, mère. Je ne pourrais pas le supporter. Pas maintenant. »

Eddie sortit de la cabine de pilotage. Inquiète, elle le suivit. L'inhumation des hommes d'équipage et des autres savants avait été très éprouvante pour lui. La vue du sang l'avait toujours rendu malade. Il avait eu un mal fou à réprimer le tremblement de ses mains quand il l'avait aidée à entasser dans des sacs les os et les entrailles éparpillés un peu partout..

Il avait suggéré de livrer les cadavres au four nucléaire mais elle s'y était formellement opposée. Les compteurs Geiger crépitaient à grand bruit, signalant l'invisible présence de la mort du côté de la poupe.

Le météore qui avait heurté l'astronef au moment où celui-ci, émergeant de la translation, réintégrait l'espace normal, avait probablement dévasté la salle des machines – c'était, du moins, ce que

le docteur Paula Fetts avait déduit des balbutiements incohérents et suraigus qu'avait bégayés un de ses collègues avant d'aller chercher refuge dans la cabine de pilotage. Elle s'était aussitôt précipitée à la recherche d'Eddie. Elle craignait que la porte de sa cabine ne soit verrouillée car il était en train d'enregistrer l'aria du vol de l'albatros de la *Ballade du vieux marin* de Gianelli.

Heureusement, le système d'alerte avait automatiquement coupé les circuits de verrouillage et elle était entrée dans la cabine en hurlant le nom d'Eddie, redoutant qu'il ne fût blessé. Il gisait par terre, à moitié inconscient, mais l'accident n'y était pour rien. Un thermos d'apesanteur à sucer qui avait échappé à sa main inerte avait roulé dans un coin : ceci expliquait cela. Les pilules nodor elles-mêmes auraient été incapables de masquer la lourde odeur de rye qui imprégnait l'haleine s'échappant de la bouche grande ouverte de son fils.

Elle lui avait sèchement ordonné de se lever et de se mettre au lit. Sa voix, la première voix entendue dans sa vie, avait déchiré l'épais brouillard du Old Red Star. Il s'était maladroitement soulevé et, bien qu'elle fût plus petite que lui, elle avait mobilisé toutes ses forces jusqu'au dernier gramme de son poids pour l'aider à se mettre debout et à regagner son lit.

Elle s'était étendue à côté de lui et avait bouclé les sangles. Pour autant qu'elle le sût, l'embarcation de sauvetage était détruite, elle aussi, et c'était au commandant de bord qu'il incombait de poser sans dommage le yacht sur la surface, topographiquement relevée mais inexplorée, de la planète Baudelaire. Tous les autres avaient rejoint le commandant et s'étaient assis derrière lui, attachés dans des fauteuils antichocs, incapables de lui apporter d'autre aide que leurs encouragements muets.

Ce soutien moral n'avait pas été suffisant. Le navire avait amorcé une longue parabole mais sa vitesse était trop élevée et les moteurs mal en point n'avaient pas pu le redresser. La proue n'avait pas résisté à la brutalité du choc. Non plus que les hommes qui se trouvaient à l'avant.

Le docteur Fetts, serrant la tête de son fils contre son sein, avait supplié son dieu à haute voix. Eddie ronflait en exhalant des borborygmes. Soudain, un bruit assourdissant (on eût cru entendre claquer les portes de la mort – un bang si phénoménal que l'on avait l'impression que l'astronef était le battant d'une cloche monstrueuse annonçant le message le plus effroyable que pussent entendre des oreilles humaines), un éclair aveuglant, puis l'obscurité et le silence.

Au bout d'un moment, Eddie avait commencé à crier d'une voix enfantine :

« Mère, ne me laisse pas mourir ! Reviens ! Reviens ! »

Elle était allongée, inconsciente, à ses côtés, mais il ne le savait pas. Il pleura quelque temps, puis replongea dans l'hébétude de l'alcool – pour autant qu'il en fût sorti – et se rendormit. À nouveau, il n'y eut plus rien d'autre que l'obscurité et le silence.

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'atterrissage en catastrophe – pour autant que le mot « jour » convienne pour décrire la clarté crépusculaire qui baignait la planète Baudelaire. Le docteur Fetts suivait son fils pas à pas, où qu'il allât. Elle connaissait sa sensibilité exacerbée et savait qu'un rien suffisait à le bouleverser. Elle le savait depuis qu'il était né et elle s'était toujours efforcée de s'interposer entre lui et tout ce qui pouvait être de nature à le perturber. Et, pensait-elle, elle y était toujours assez bien parvenue jusqu'au moment – il y avait trois mois de cela – où Eddie s'était enfui avec une femme.

La donzelle n'était autre que Polina Fameux, l'actrice aux jambes fuselées, la blonde platine dont l'image tridi en conserve faisait les beaux soirs des étoiles frontières où un mince talent de comédienne ne compte guère mais où, en revanche, une poitrine généreuse et faite au tour compte énormément. Comme Eddie était un ténor célèbre du Metropolitan, le mariage avait fait l'effet d'une grosse pierre lancée dans la mare et les ondes de choc s'en étaient propagées d'un bout à l'autre de la galaxie civilisée.

Le docteur Paula Fetts avait très mal pris cette fugue, mais elle espérait avoir fort réussi à dissimuler sa peine derrière un masque tout sourire. Elle ne regrettait pas d'avoir été forcée, de renoncer à Eddie. Après tout, il était adulte, il n'était plus son petit garçon à elle. Il n'empêche que, exception faite des saisons au Metropolitan et des tournées, il ne l'avait jamais quittée depuis l'âge de huit ans.

C'était lorsqu'elle était partie en voyage de noces avec son second mari. Et encore la séparation n'avait-elle pas été longue car Eddie était tombé malade, très malade, et elle avait dû revenir précipitamment le soigner parce qu'il affirmait avec force qu'il n'y avait qu'elle qui pouvait le guérir.

De plus, on ne pouvait pas considérer ses tournées comme une absence totale puisqu'il l'appelait tous les jours à midi et qu'ils bavardaient interminablement – sans se préoccuper des quittances de vidéophone !

Huit jours à peine après la houle soulevée par le mariage de son fils, d'autres remous, encore plus gros, suivirent ces premières vagues : Eddie et Polina avait décidé de se séparer. Quinze jours plus tard, Polina demanda le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur. Les papiers furent transmis à Eddie chez sa mère auprès de laquelle il était retourné le jour même où Polina et lui étaient parvenus à la conclusion que ça ne pouvait pas coller entre eux.

Naturellement, le docteur Fetts aurait bien voulu connaître les raisons de leur séparation, mais – ainsi qu'elle l'expliquait à ses amies – elle « respectait » le mutisme de son fils. Ce qu'elle se gardait d'ajouter, c'était qu'elle était convaincue qu'il finirait bien par tout lui raconter un jour ou l'autre.

Eddie avait eu sa « dépression nerveuse » peu de temps après. Il était extrêmement irritable, maussade et cafardeux, mais son état s'était encore aggravé le jour où un soi-disant ami lui avait confié que chaque fois qu'on prononçait son nom devant elle, Polina éclatait d'un rire inextinguible. Elle avait promis, avait ajouté l'ami en question, de révéler un jour la vérité sur leur brève union.

Cette nuit-là, la mère d'Eddie avait été obligée d'appeler le médecin.

Au cours des jours qui suivirent, elle avait songé à démissionner de son poste de pathologiste au centre de recherche De Kruif pour se consacrer exclusivement à l'aider à « se remettre sur pied » et le fait qu'elle n'était pas parvenue à prendre une décision au bout d'une semaine était la preuve de son déchirement. Elle qui, d'habitude, réglait les problèmes tambour battant, n'arrivait pas à se résoudre à abandonner ses chères recherches sur la régénération des tissus.

Au moment précis où elle s'apprêtait, chose à ses yeux aussi invraisemblable que honteuse, à jouer à pile ou face avec une pièce de monnaie, son patron lui avait vidéophoné pour lui annoncer qu'elle avait été désignée pour accompagner une équipe de biologistes chargés d'une mission d'enquête dans dix systèmes planétaires sélectionnés.

Elle avait alors allègrement jeté à la corbeille les papiers préparés pour faire admettre Eddie dans une maison de repos et, comme son rejeton était très célèbre, elle avait usé de son influence pour que les autorités lui permettent de participer à la mission. Officiellement, il étudierait l'évolution de l'opéra sur les planètes colonisées par les Terriens. Les administrations concernées n'avaient apparemment pas remarqué que le yacht ne devait se poser sur aucune planète civilisée. Mais ce n'était pas la première fois dans l'histoire que la main gauche du gouvernement ignorait ce que faisait sa main droite.

En fait, Eddie serait « reconstruit » par sa mère, qui s'estimait bien autrement capable de le guérir que toutes les thérapeutiques A, F, J, R, S, K ou H en honneur. Certes, quelques-uns de ses amis avaient parlé au docteur Fetts des résultats stupéfiants obtenus grâce à certaines techniques de « chasse aux symboles ». Deux de ses intimes, en revanche, qui les avaient toutes essayées, n'en avaient rien retiré de positif. Elle était la mère d'Eddie, elle pouvait faire beaucoup plus pour lui que ces « alphabétises », comme elle disait, il était la chair de sa chair, le sang de son sang. D'ailleurs, il n'était pas si malade que ça. Simplement, il avait parfois de terribles crises de cafard durant

lesquelles il menaçait théâtralement, mais en toute mauvaise foi, de se suicider ou se contentait de rester immobile, les yeux perdus dans le vague. Mais elle était capable de s'en débrouiller.

2

Aussi le suivit-elle lorsqu'il tourna le dos à la pendule (qui marchait à l'envers) pour regagner sa cabine. Il en franchit le seuil, jeta un coup d'œil à l'intérieur et fit volte-face, les traits défaits.

« Neddie est démolì, mère. Totalement démolì. »

Elle regarda le piano. Le choc l'avait arraché de la cloison et projeté sur le mur opposé contre lequel il s'était écrasé. Pour Eddie, ce n'était pas simplement un piano : c'était Neddie. Il donnait des noms familiers à toutes les choses en contact un peu prolongé avec lui, comme pour sauter d'une appellation à la suivante : un vrai marin de jadis, tout perdu dès qu'il se trouvait loin des sites familiers et répertoriés de la côte. Sans ces noms, Eddie, donnait l'impression de dériver, désemparé, au milieu d'un océan chaotique, anonyme et amorphe.

Où, et c'était là une image qui le caractérisait mieux, il était semblable au noctambule qui sombre, qui se noie s'il ne quitte pas une table pour une autre, un groupe de têtes connues pour un autre en s'écartant des mannequins sans visage et sans nom des tables étrangères.

Il ne versa pas une larme sur Neddie. Sa mère aurait préféré le voir pleurer. Pendant toute la traversée, il était resté apathique. Rien ne l'avait exalté bien longtemps, pas même la splendeur sans égale des étoiles nues ou l'ineffable dépaysement des planètes inconnues. Si seulement il avait pu pleurer, rire aux éclats ou réagir violemment d'une manière ou d'une autre devant l'événement ! Elle n'aurait pas demandé mieux qu'il la frappe ou la traite de tous les noms.

Mais non. Même lorsqu'ils avaient ramassé les cadavres mutilés et qu'elle avait cru qu'il allait vomir, il s'était retenu de toute manifestation physique. Pourtant, le docteur Fetts était convaincue que, s'il avait cédé, cela l'aurait considérablement soulagé. Une bonne partie de ses tourments psychiques auraient disparu par le même chemin que ses tourments organiques.

Il n'avait pas vomi. Il avait continué d'enfourner les lambeaux de chair et les fragments d'os dans les grands sacs de plastique, le masque figé dans une expression rancunière et boudeuse.

Sa mère espérait que la destruction du piano ferait jaillir les pleurs de ses yeux, que des sanglots allaient secouer ses épaules. Alors, elle le prendrait dans ses bras et le consolerait. Il serait à nouveau le petit garçon qui avait peur du noir, peur du chien écrasé par une voiture et qui cherchait dans le giron maternel la sécurité et l'amour.

« Ça ne fait rien, mon tout petit, lui dit-elle. Quand on nous aura secourus, on t'en achètera un neuf.

— Quand !... (Ses sourcils se haussèrent et il s'assit au bord du lit.) Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? »

Elle recouvra tout son dynamisme et toute son efficacité :

« L'ultraradio s'est automatiquement déclenchée à l'instant où le météore nous a heurtés. Si elle a survécu à l'atterrissage, elle émet toujours des S.O.S. Dans le cas contraire, il n'y a rien à faire. Ni toi ni moi ne sommes capables de la réparer. Néanmoins, il est possible que depuis que cette planète a été localisée, il y a cinq ans, d'autres expéditions s'y soient posées. Venues non pas de la Terre mais d'une colonie quelconque ou même de Mondes non humains. Qui sait ? C'est une chance à courir. Allons voir. »

Un seul regard suffit à réduire leurs espoirs à néant. L'ultraradio, faussée et démantibulée, n'avait plus rien de commun avec l'appareil qui lançait à travers le non-éther des ondes plus rapides que la lumière.

« Eh bien, nous sommes fixés, dit le docteur Fetts sur un ton faussement enjoué. Mais bah ! Ça ne fait que simplifier les choses. On va aller au magasin et on verra bien ce qu'on y trouvera. »

Eddie haussa les épaules et lui emboîta le pas.

Elle exigea qu'ils se munissent chacun d'un panrad. S'ils devaient se séparer pour une raison ou une autre, ils pourraient toujours communiquer et, grâce aux gonios incorporés, chacun serait en mesure de déterminer la position de l'autre. Ayant déjà utilisé ces instruments, ils en connaissaient les capacités et savaient à quel point ils étaient indispensables quand on faisait une reconnaissance ou une randonnée.

C'étaient de légers cylindres de soixante centimètres de long sur vingt de diamètre contenant des mécanismes permettant deux douzaines de types d'opérations différentes. Leurs batteries pouvaient durer un an sans être rechargées, ils étaient pratiquement indestructibles et fonctionnaient quasiment dans toutes les situations.

Ils sortirent du navire éventré avec les panrads. Eddie explora la bande des ondes longues tandis que sa mère manipulait le sélectionneur ondes courtes. Ni l'un ni l'autre ne s'attendaient réellement à capter quoi que ce fût mais mieux valait se livrer à cet exercice que de ne rien faire.

Comme les fréquences modulées demeuraient muettes, abstraction faite des parasites, Eddie essaya les ondes continues. Et il eut la surprise de recevoir un signal composé de points et de traits.

« Eh, maman ! J'accroche quelque chose sur 1 000 kilocycles ! Ce n'est pas modulé.

— Évidemment, mon fils, fit-elle avec un rien d'exaspération malgré

son soulagement. Comment un signal de radiotélégraphie pourrait-il l'être ? »

Elle se mit à l'écoute de la fréquence indiquée. Eddie lui décocha un regard dépourvu d'expression et reprit :

« Je n'y connais rien en radio mais, en tout cas, ce n'est pas du morse.

— Quoi ? Tu fais sûrement erreur.

— Je... je n'ai pas l'impression que ce soit du morse, insista-t-il.

— En est-ce ou n'en est-ce pas ? Au nom du Ciel, mon fils, seras-tu un jour certain de quelque chose ? »

Elle augmenta le volume du son. Comme ils avaient tous les deux appris le galacto-morse par la méthode hypnopédique, elle fit amende honorable :

« Tu as raison. Que déduis-tu de ça ? »

Il analysa rapidement les impulsions.

« Ce ne sont pas simplement des séries de traits et de points. Il y a quatre périodes différentes. (Il écouta encore.) Oui, il existe indiscutablement un certain rythme. Ah ! C'est la sixième fois que je reçois cette série-là. Encore une. Et encore une. »

Le docteur Fetts secoua sa tête blonde. Elle ne distinguait rien de plus, quant à elle, que des salves de zzt-zzt-zzt.

« Cela vient de l'est-nord-est, dit Eddie après avoir consulté le cadran du gonio. Est-ce qu'on essaie de localiser la source de l'émission ?

— Bien entendu. Mais mangeons d'abord. Nous ne savons ni à quelle distance elle est située ni ce que nous trouverons là-bas. Occupe-toi du matériel pendant que je fais cuire quelque chose.

— O. K. », répondit Eddie avec plus d'enthousiasme qu'il n'en avait manifesté depuis longtemps.

Quand il revint, il dévora jusqu'à la dernière miette du copieux repas que sa mère avait préparé sur la cuisinière intacte de la cambuse.

« Personne ne réussit le ragoût aussi bien que toi, fit-il.

— Merci. Je suis contente de te voir manger à nouveau. Et j'en suis surprise. Je pensais que tout cela t'aurait coupé l'appétit. »

Il fit un geste vague mais néanmoins énergique.

« C'est le défi de l'inconnu. J'ai comme l'impression que les choses vont tourner mieux que nous ne le croyions. Beaucoup mieux. »

Elle s'approcha de lui et flaira son haleine. Elle ne sentit rien. Une haleine innocente qui ne fleurait même pas le ragoût. Autrement dit, Eddie avait pris du nodor. Autrement dit, il avait fait une descente dans sa réserve clandestine de rye. Sinon, comment expliquer ce mépris du danger qu'il affichait ? Pareille insouciance n'était pas son genre.

Elle ne dit rien, sachant que s'il essayait de dissimuler une bouteille sous ses vêtements ou dans son sac à dos, elle ne mettrait pas longtemps à la découvrir. Et à la confisquer. Il ne protesterait même pas. Il la laisserait la lui prendre des mains sans résister, en faisant sa lippe.

3

Ils se mirent en marche, sac au dos et panrad en bandoulière. Eddie avait un fusil à l'épaule et sa mère avait emporté sa petite trousse de médicaments et de matériel de laboratoire.

C'était la fin de l'automne et, en plein midi, un pâle soleil rouge parvenait difficilement à percer la double couche de nuages qui enveloppaient la planète. Le second soleil, une tache lilas encore plus petite, se couchait au nord-ouest. La mère et le fils avançaient dans une espèce de crépuscule brillant : c'était tout ce qu'on pouvait demander à la planète Baudelaire, Pourtant, malgré cette lumière chiche, la température était douce. C'était là un phénomène propre à certaines planètes situées derrière la Tête de Cheval, et qui demeurerait encore inexploqué en dépit des recherches faites à ce sujet.

Le paysage était accidenté, coupé de nombreux et profonds ravins. Ici et là se dressaient des éminences assez hautes et assez abruptes pour être qualifiées de montagnes embryonnaires. Compte tenu de la rudesse du sol, pourtant, la profusion de végétation ne manquait pas de surprendre. Des buissons, des plantes grimpantes et de petits arbres vert pâle, rouges ou jaunes s'accrochaient à la moindre parcelle du sol, horizontalement ou verticalement. Et ils avaient tous des feuilles relativement larges qui se tournaient vers le soleil pour s'abreuver de lumière.

Tandis que les deux Terriens s'enfonçaient non sans bruit à travers la forêt, des sortes d'insectes multicolores et des sortes de mammifères jaillissaient de temps en temps d'une cachette pour se précipiter dans une autre. Eddie jugea préférable de garder son fusil dans la saignée du coude. Mais un peu plus tard, quand ils furent obligés d'escalader le flanc des ravins et des collines en se servant des pieds et des mains, quand ils se virent forcés de se frayer leur chemin à travers des fourrés inextricables, il le remit en bandoulière.

Malgré leurs efforts, ils n'éprouvaient guère de fatigue. Ils pesaient une dizaine de kilos de moins que sur la Terre et si l'air était raréfié, il était plus riche en oxygène.

Le docteur Fetts marchait au même rythme que son fils. Bien qu'elle eût cinquante-trois ans et qu'Eddie n'en eût que vingt-trois, on l'aurait prise pour sa sœur aînée, même en l'examinant avec attention. C'était l'avantage des pilules de longévité. Cela n'empêchait nullement Eddie de la traiter avec toute la courtoisie et la galanterie que l'on doit à sa

mère et de l'aider à gravir les pentes escarpées ; encore ces ascensions n'essoufflaient-elles pas le docteur Fetts de façon sensible.

Ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau pour faire le point.

« Les signaux ont cessé, annonça Eddie.

— Manifestement. »

Au même instant, le radar de détection incorporé au panrad se mit à lancer des bip-bip et tous deux levèrent automatiquement les yeux.

« Il n'y a pas de fusée dans le ciel. »

Le docteur Fetts tendit le bras.

« Cela ne peut pas non plus venir de ces deux collines. Il n'y a que des rochers en haut. Des rochers énormes.

— Je crois quand même que ça vient bien de par là. Oh ! As-tu vu la même chose que moi ? On aurait dit une espèce de grande tige qui se rétractait derrière ce gros bloc. »

Elle scruta la pénombre.

« J'ai l'impression que c'est ton imagination qui te joue des tours, mon fils. Je n'ai rien vu. »

Les bip-bip continuaient et, brusquement, les zzt-zzt reprirent. Après une rafale de bruits, les uns et les autres s'interrompirent.

« Allons voir ça de plus près, dit le docteur Fetts.

— Je ne sais pas ce qu'on va trouver, mais ce sera sûrement quelque chose de bizarroïde. »

Elle ne fit pas de commentaires.

La mère et le fils franchirent le ruisseau à gué et commencèrent à grimper. À mi-chemin du sommet, ils s'arrêtèrent avec stupéfaction pour renifler l'odeur méphitique que leur apportait une bouffée de vent.

« Ça sent comme une cagée de singes.

— De singes en chaleur », ajouta-t-elle.

Si Eddie avait l'ouïe plus fine qu'elle, elle avait l'odorat plus affûté que lui.

Ils poursuivirent leur ascension. Le détecteur radar se remit à cracher ses petits bip frénétiques et Eddie, interloqué, s'immobilisa. Selon les indications du gonio, ces impulsions ne venaient pas, comme tout à l'heure, de la cime de la colline vers laquelle ils progressaient mais du second piton, de l'autre côté de la vallée. Brusquement, le panrad se tut.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— On termine ce qu'on a commencé. Quand on sera arrivé en haut de cette colline, on ira explorer la deuxième. »

Eddie haussa les épaules et pressa le pas pour rattraper la haute et mince silhouette de sa mère engoncée dans sa combinaison. Elle suivait littéralement une piste chaude et rien ne pouvait l'arrêter. Il la

rejoignit juste avant qu'elle fût parvenue au bloc de rocher haut comme un chalet qui dominait la colline. Elle avait fait halte pour consulter son gonio dont l'aiguille oscillait avec affolement. L'odeur de zoo était extrêmement intense.

« Crois-tu qu'il pourrait s'agir d'un minéral quelconque émettant des ondes radio ? demanda le docteur Fetts d'une voix dèche.

— Non. Ces groupes de signaux étaient de nature sémantique. Et cette odeur...

— Mais alors, qu'est-ce que... »

Eddie ne savait pas s'il devait se réjouir ou s'affliger que sa mère se soit si ostensiblement et de façon si imprévue déchargée sur lui du fardeau de la responsabilité et de l'action. Il éprouvait à la fois de la fierté et comme une curieuse timidité. Mais il se sentait exalté. Presque comme s'il était sur le point de découvrir ce qu'il cherchait depuis si longtemps. Il était incapable de dire de quoi il était en quête mais il était surexcité et il n'avait pas très peur.

Il empoigna son fusil à double canon. Le panrad était toujours muet.

« Ce rocher sert peut-être de cache à du matériel d'espionnage. »

Il eut lui-même conscience de la niaiserie de cette hypothèse.

Derrière lui, sa mère poussa une exclamation et un cri. Il fit volte-face en épaulant mais il n'y avait rien sur quoi tirer. Du doigt, elle désignait la colline de l'autre côté de la vallée en prononçant des mots incohérents. Elle tremblait comme une feuille.

Eddie parvint à distinguer une longue et mince antenne qui paraissait se dresser au-dessus du monstrueux rocher couronnant l'éminence. Deux pensées se firent jour en même temps dans son esprit en se bousculant : premièrement ce n'était pas une simple coïncidence si les deux collines étaient surmontées de masses rocheuses presque – identiques ; deuxièmement, l'antenne avait surgi depuis peu de temps car il était sûr qu'elle n'était pas là la dernière fois qu'il avait regardé l'autre piton.

Il ne put jamais faire part de ses conclusions à sa mère car quelque chose de filiforme et de flexible, doté d'une force irrésistible, s'enroula autour de lui par-derrière, le souleva dans l'air et le tira. Il lâcha son fusil et, empoignant à pleines mains les rubans ou les tentacules qui l'enserraient, il s'efforça de dénouer leur étreinte. En vain.

Il entrevit une dernière fois sa mère qui dévalait la colline à toutes jambes. Puis un rideau tomba et les ténèbres l'engloutirent.

Eddie, toujours entre ciel et terre, sentit qu'il tournait. Il ne pouvait évidemment pas en être certain mais il eut l'impression qu'il avait pivoté de 90°. Simultanément, les tentacules qui emprisonnaient ses bras lâchèrent leur emprise. Seul son buste était encore maintenu et la

pression était si violente qu'il poussa un cri de douleur.

Finalement, la pointe de ses bottes entra en contact avec une surface souple et il fut entraîné en avant. Quand il s'arrêta, en face de Dieu seul savait quel monstre horrible, il fut brutalement assailli – non par un bec acéré ni par des crocs, des couteaux ou quelque instrument tranchant, mais par un épais nuage émettant des relents de singe.

En d'autres circonstances, il aurait peut-être vomi. Mais son estomac n'eut pas le loisir de décider s'il convenait ou non de faire place nette : le tentacule le souleva et le projeta contre quelque chose de mou et d'élastique qui évoquait la chair féminine et dont la consistance, le poli, la tiédeur et le bombé à peine indiqué faisaient penser à un sein.

Il lança ses mains et ses pieds en avant pour s'arc-bouter, songeant fugitivement qu'il allait s'enfoncer, s'enliser, se faire absorber, avaler. L'idée qu'une sorte de titanesque amibe était embusquée au fond d'un creux de rocher – ou d'une coquille simulant le rocher – le galvanisa : il se mit à se tortiller en hurlant et à lancer des coups de pied à cette substance protoplasmique.

Mais il ne se passa rien de tel. Il ne fut pas immergé dans une gelée écumante et gluante qui eût dissous sa peau, sa chair et ses os. Il se sentit simplement poussé à plusieurs reprises contre la molle protubérance. Chaque fois, il la martela de ses poings ou de ses talons. L'opération apparemment aberrante se renouvela une douzaine de fois. Enfin, il se sentit tiré en arrière comme si son comportement déroutait l'entité, quelle qu'elle fût, qui le traitait de la sorte.

Il avait renoncé à crier. Les seuls sons qui lui parvenaient étaient son souffle haché, les zzt-zzt et les bip-bip du panrad. Et au moment même où il en prenait conscience, le rythme des zzt-zzt changea, se transforma en une série d'impulsions identifiabiles : trois signaux sans cesse recommencés :

« Qui es-tu ? Qui es-tu ? »

Certes, cela aurait aussi bien pu être : « Qu'est-ce que tu es ? » ou « Crénom de crénom » ou « Tagada-tsoin-tsoin ».

Ou rien du tout – sémantiquement parlant.

Mais cette dernière hypothèse ne vint pas à l'esprit d'Eddie. Et lorsqu'on l'étendit doucement sur le sol et que le tentacule se rétracta dans l'obscurité Dieu seul savait où, il eut la conviction que la créature communiquait – ou tentait de communiquer – avec lui.

Ce fut cette pensée qui le retint de hurler et de tourner stupidement en rond dans cette fosse obscure et sans aération à la recherche d'une issue. Maîtrisant sa panique, il ouvrit d'un coup sec le petit volet que comportait l'un des flancs du panrad et enfonça son index droit dans la cavité. Il posa le doigt sur la clef et, dès que la chose eut cessé d'émettre, il répéta de son mieux les signaux qu'il avait captés. Il n'était pas nécessaire d'allumer le témoin pour régler le sélecteur sur

la bande des 1 000 kilocycles : l'appareil se synchronisait automatiquement sur la dernière fréquence reçue.

Le plus étonnant était que tout son corps était secoué de tremblements quasiment irrépessibles, à l'exception de son index. Lui seul semblait avoir une fonction précise à remplir dans cette situation par ailleurs délirante. Il était l'élément qui aidait Eddie à survivre – le seul qui savait comment s'y prendre pour le moment. Son cerveau même paraissait coupé de son index. Cet index était Eddie tout entier, et le reste de son corps n'y était rattaché que parce que cela se trouvait comme ça.

Lorsqu'il lâcha le manipulateur, les signaux recommencèrent à crépiter. Cette fois, leurs groupements n'étaient pas identifiables. Ils avaient un certain rythme mais Eddie était incapable d'en saisir le sens. En même temps, le radar crachotait ses. bip. Quelque part dans l'obscur alvéole, quelque chose braquait sur lui un faisceau de balayage.

Il actionna l'un des boutons qui saillaient sur le couvercle du panrad et la torche incorporée s'alluma, révélant juste devant lui une paroi d'aspect caoutchouteux, d'un gris rougeâtre, comportant une protubérance gris pâle, grossièrement circulaire, d'environ 1,20 mètre de diamètre, ceinturée de douze tentacules enroulés, très longs et très minces, qui lui donnaient l'apparence d'une méduse.

Il craignait que, s'il tournait le dos, ces tentacules ne le happent à nouveau, mais la curiosité l'emporta : il fit demi-tour pour examiner les lieux à la lumière de la torche. Il se trouvait à l'intérieur d'une sorte de niche ovoïde, mesurant approximativement 9 mètres de long sur 3,5 de large et dont la plus grande hauteur était, au centre, de 2,5 à 3 mètres, faite d'une substance du même gris rougeâtre et entièrement lisse, à l'exception de tubes bleus ou rouges irrégulièrement espacés. S'agissait-il de veines et d'artères ?

Une section de la paroi, de la taille d'une porte était percée d'une fente verticale frangée de tentacules. Eddie songea que c'était une espèce d'iris qui s'était ouvert pour l'attirer. D'autres faisceaux de tentacules, semblables à des étoiles de mer, étaient disséminés çà et là sur la paroi ou pendaient de la voûte. Face à l'iris, il y avait une longue tige flexible dont l'extrémité libre s'ornait d'une collerette cartilagineuse. Lorsqu'Eddie bougeait, elle se déplaçait de concert, sa pointe vrillée sur lui à l'instar d'une antenne de radar traquant la cible qu'elle localise. Et c'en était une. En outre, s'il ne se trompait pas, la tige était un émetteur-récepteur à ondes continues.

Il promena le faisceau lumineux de la lampe tout autour de lui et une exclamation étouffée lui échappa quand le pinceau éclaira le fond de l'alvéole en face de lui : une dizaine de créatures étaient pelotonnées là ! Grosses comme des porcelets, elles ressemblaient, ni

plus ni moins, à des escargots extraits de leurs coquilles : elles étaient dépourvues d'yeux et le pédoncule dont le front était agrémenté était la reproduction en miniature de la tige de la paroi. Elles n'avaient pas l'air dangereuses. Leur bouche béante était petite et démunie de dents et leur vitesse de déplacement devait être faible car elles se mouvaient à la manière des gastéropodes en rampant à l'aide d'un large disque charnu – un muscle faisant office de pied.

Néanmoins, s'il s'endormait, elles pourraient avoir raison de lui du fait de leur supériorité numérique et de leurs bouches d'où suintait peut-être un acide qui le digérerait, à moins qu'elles ne soient armées d'un invisible dard empoisonné.

Ses réflexions prirent brutalement fin quand il se sentit soudain happé, soulevé et pris en charge par un autre groupe de tentacules qui le dirigèrent par-delà la tige-antenne vers les pseudo-limaçons. Un peu avant qu'il les eût atteints, les tentacules l'immobilisèrent face à la paroi. Un iris, jusque-là dissimulé, s'ouvrit. La torche éclairait ce qu'il y avait derrière mais Eddie ne distingua rien d'autre que des replis de chair.

Le panrad se mit à crépiter mais les séquences de brèves et de longues étaient différentes maintenant. L'iris se distendit jusqu'au moment où son ouverture fut assez large pour englober son corps si on l'y engouffrait la tête la première. Ou les pieds devant. C'était sans importance. Les circonvolutions charnues se résorbèrent pour se transformer en une sorte de conduit. Ou de gorge. De milliers de petits trous jaillirent des dents minuscules, tranchantes comme des rasoirs. Presque aussitôt, elles réintégrèrent leurs fourreaux mais avant qu'elles disparaissent, d'innombrables pointes acérées pernicieuses émergèrent à leur tour.

Un hachoir à viande.

Derrière cet arsenal meurtrier, au fond du gosier, il y avait une sorte d'outre énorme d'où sortait de la vapeur et qui exhalait une odeur semblable à celle du ragoût maternel. Des objets noirs, vraisemblablement des bouts de viande et des fragments de légumes, flottaient à la surface de ce brouet bouillonnant.

L'iris se referma et les tentacules obligèrent Eddie à se retourner. L'un deux lui administra avec douceur – mais il n'était pas possible de se méprendre sur la signification de ce geste – une claque sur les fesses. Et le panrad émit une série de zzt d'avertissement.

Eddie n'était pas un idiot. Il savait maintenant que les dix créatures devant lesquelles il était planté n'étaient pas dangereuses aussi longtemps qu'il ne leur ferait pas de mal. Mais s'il les molestait, il venait de voir ce qu'il adviendrait de lui pour peu qu'il ne soit pas sage.

À nouveau, les tentacules le soulevèrent et l'entraînèrent vers la protubérance gris clair contre laquelle ils le poussèrent. L'odeur de singes qui s'était dissipée revint à la charge. Eddie en identifia la source : un tout petit orifice qui s'était formé dans la paroi.

Comme il ne réagissait pas – il n'avait pas la moindre idée de ce qu'on attendait de lui –, les tentacules le lâchèrent si brusquement qu'il tomba à la renverse. Il se releva sans une égratignure, la chair molle faisant coussin.

Dans l'immédiat, que faire ? Procéder à l'inventaire de ses ressources. Le panrad. Un sac de couchage dont il n'aurait aucun besoin tant que la température actuelle, trop élevée, se maintiendrait. Un flacon de capsules d'Old Red Star. Un thermos d'apesanteur à sucur. Un paquet de ration A-2-Z. Un fourneau pliant. Des cartouches pour son fusil – qui se trouvait, pour l'heure, à l'extérieur de la coquille rocailleuse de la créature. Un rouleau de papier hygiénique. Une brosse à dents. De la pâte dentifrice. Du savon. Une serviette. Des pilules : pilules nodor, pilule hormonées, pilules vitaminées, pilules de longévité, pilules de stimulation des réflexes, pilules somnifères. Plus un mince fil de métal mesurant trente mètres une fois déroulé, dans la structure moléculaire duquel étaient emmagasinés une centaine de symphonies, quatre-vingts opéras, un millier de compositions musicales différentes et deux mille livres majeurs allant des tragédies de Sophocle au dernier best-seller en passant par l'œuvre de Dostoïevski. Tout cela, le panrad permettait de l'écouter.

Eddie introduit la bobine dans son logement, appuya sur une touche et dit à haute voix :

« L'enregistrement par Eddie Fetts de *Che gelida manina* de Puccini, s'il vous plaît. »

Tout en écoutant avec satisfaction sa voix merveilleuse, il fit sauter le scellement d'une boîte de conserve trouvée au fond du sac. Sa mère y avait mis le reste du ragoût qui avait constitué leur dernier repas à bord du vaisseau.

Dans l'ignorance totale de ce qui allait se passer, mais mystérieusement convaincu que, pour l'instant, il était en sécurité, il se mit à jouer allègrement des mâchoires. Parfois, Eddie passait sans transition, ou presque, du dégoût à l'appétit.

La boîte nettoyée, il grignota quelques biscuits secs et une barre de chocolat en guise de dessert. Pas question de se rationner. Tant que ses provisions dureraient, il mangerait à satiété. Après, si rien ne se produisait, il... Mais non, se rassura-t-il en se léchant les doigts : sa mère était libre et elle trouverait le moyen de le tirer d'affaire.

Elle l'avait toujours fait !

Le panrad, qui était demeuré muet depuis quelque temps, recommença d'émettre. Eddie remarqua que l'antenne était pointée vers les créatures escargoïdes auxquelles, selon son habitude, il avait déjà donné le nom familier de mollussons.

Les mollussons s'approchèrent en rampant de la paroi devant laquelle ils s'immobilisèrent. Leurs bouches, placées au sommet de leurs têtes, béaient. On aurait dit une nichée d'oisillons affamés. L'iris s'écarta et deux lèvres en forme de groin se formèrent. De ce conduit jaillit un jet d'eau fumante charriant des morceaux de viande et de légumes. Du ragoût ! Un ragoût qui se déversait avec précision dans chacune des bouches alignées.

Ce fut ainsi qu'Eddie apprit la seconde phrase du langage de Mère Polyphème. La première fois, elle lui avait demandé : « Qu'est-ce que tu es ? » Le second message signifiait : « Venez manger. »

À titre d'expérience, il composa au manipulateur le même signal. Aussitôt, tous les mollussons – sauf celui qui était en train de prendre sa becquée – se tournèrent vers lui comme un seul homme et avancèrent de quelques dizaines de centimètres avant de s'arrêter, désorientés.

Ils devaient posséder un organe agissant à la manière d'un goniomètre qui localisait la source de l'émission. Sinon, ils n'auraient pas fait la différence entre les signaux qu'émettait Eddie et ceux de leur Mère.

Presque instantanément, un tentacule cingla Eddie en travers des épaules, le renversant, et le panrad lança un troisième message intelligible : « Ne recommence jamais plus ! »

Le quatrième suivit – et les dix jeunes y obéirent en retournant à leur place : « Par ici, les enfants. »

Oui, ils étaient la progéniture qui vivait, mangeait, dormait, jouait et apprenait à communiquer dans la matrice de leur Mère – de la Mère. Ils étaient le naissain mobile de la monumentale et immobile entité qui avait gobé Eddie comme une grenouille happe une mouche. Elle avait commencé par n'être, elle aussi, qu'un mollusson et, ayant atteint la taille d'un porcelet, avait été expulsée de la matrice. Roulée en boule, elle avait alors dévalé le flanc de sa colline natale, s'était à nouveau étirée lorsqu'elle était arrivée en bas pour gravir la colline suivante, l'avait redescendue de la même façon et avait recommencé inlassablement de colline en colline jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé la coquille vacante d'une adulte morte. À moins que, voulant être une citoyenne de première classe dans sa société et non une *occupante* sans prestige, elle ne se fût installée sur la cime nue d'une éminence suffisamment élevée pour commander un large territoire.

Et là, elle avait projeté une multitude de vrilles minces comme des fils dans le sol et les fissures des rochers, des vrilles qui se

nourrissaient de la graisse de son corps, qui s'allongeaient, qui s'enfonçaient toujours davantage et se ramifiaient pour en former de nouvelles. Ces radicelles opéraient souterrainement une chimie instinctive. Elles cherchaient – et trouvaient – l'eau, le calcium, le fer, le cuivre, l'azote, les carbones, caressaient les vers, les asticots, les larves, leur arrachant les secrets de leurs lipides et de leurs protéines, décomposaient les substances nécessaires en infinitésimales particules colloïdales qu'elles pompaient et refoulaient vers le corps blême et gluant qui gisait à même le sol au faîte d'une crête, d'une colline, d'un pic.

Là, grâce à la programmation inscrite dans les molécules du cervelet, l'organisme s'emparait des matériaux disponibles et les façonnait pour construire une très fine coquille, une carapace suffisamment spacieuse pour que la Mère pût la remplir entièrement en grossissant tandis que ses ennemis naturels – les prédateurs acharnés et affamés rôdant dans le crépuscule de la planète Baudelaire – s'useraient en vain et les griffes et les crocs.

Et quand sa masse proliférante se trouvait à l'étroit, elle résorbait cette coriace carapace. Si aucune dent acérée ne la découvrait pendant les quelques jours que prenait ce processus, elle en fabriquait une autre, plus grande, et ainsi de suite. Une douzaine de fois ou davantage.

Jusqu'au moment où elle se métamorphosait en une monstrueuse créature adulte, très modifiée – une femelle vierge. À l'extérieur, il y avait cette substance qui ressemblait à un bloc erratique et qui était, en fait, de la roche : granit, diorite, marbre, basalte, voire simple calcaire. Ou, parfois, du fer, du verre ou de la cellulose.

Au centre, le cerveau, probablement aussi gros que celui d'un homme, et tout autour, des tonnes d'organes : le système nerveux, un ou plusieurs cœurs puissants, les quatre estomacs, les générateurs micro-ondes et grandes ondes, les reins, les intestins, les trachées, les organes olfactifs et gustatifs, l'usine à parfums qui fabriquait les odeurs destinées à attirer les animaux et les oiseaux suffisamment près pour qu'ils puissent être capturés, et la colossale matrice. Ainsi que les antennes – la petite antenne intérieure servant à éduquer et à surveiller les jeunes, et la grande et puissante antenne externe plantée en haut de la coquille et qui s'escamotait en cas de danger.

La dernière étape était le passage de la virginité à la maternité, de l'état inférieur à l'état supérieur désigné dans son langage à base de trains d'ondes par une pause prolongée avant l'énoncé d'un mot. Ce n'était qu'après avoir été déflorée qu'elle pouvait occuper un rang élevé dans la société. Impudique et sans vergogne, c'était elle qui faisait les avances, les propositions et qui capitulait.

Après quoi, elle dévorait son partenaire.

Ce fut le trentième jour de sa captivité, selon le chronomètre de son panrad, que ce petit détail parvint à la connaissance d'Eddie, et cela l'indigna. Non que la chose offusquât son sens moral, mais parce qu'il avait personnellement été sélectionné comme partenaire. Et comme dîner.

Il tapota : « Dis-moi ce que tu entends par là, Mère. »

Il ne s'était pas demandé jusque-là comment une espèce ne comportant pas d'individus mâles pouvait assurer sa reproduction et il apprit que, pour les Mères, toutes les créatures autres qu'elles-mêmes étaient des mâles. Les Mères étaient immobiles et femelles. Les mobiles étaient des mâles. Eddie était mobile. Donc, c'était un mâle.

Il était tombé sur cette Mère-là en pleine saison des amours, c'est-à-dire pendant qu'elle élevait une portée. Elle l'avait repéré alors qu'il longeait le ruisseau au fond de la vallée. Quand il avait atteint le pied de la colline, elle avait détecté son odeur. C'était une odeur inconnue. Ce qu'elle put trouver de plus adéquat en fouillant sa banque mémorielle fut un animal qui ressemblait à ce spécimen et d'après la description qu'elle fit de ce modèle, Eddie déduisit que ce devait être un singe anthropoïde. Elle avait alors sélectionné dans son répertoire d'odeurs celle des singes en rut et l'avait émise. Quand Eddie avait paru donner dans le panneau, elle l'avait capturé.

En principe, il aurait dû s'attaquer à la papille de conception, la protubérance gris clair qui saillait sur la paroi. Lorsqu'il l'aurait eu suffisamment lacérée et déchirée pour que s'amorçât le mystérieux phénomène de la gestation, l'iris stomacal l'aurait englouti.

Heureusement, il ne possédait ni bec aigu, ni crocs, ni griffes. Et la Mère avait capté l'écho de ses propres signaux que lui renvoyait le panrad.

Eddie ne comprenait pas pourquoi il était nécessaire que l'union ait lieu avec un mobile. Une Mère était assez intelligente pour crever elle-même la papille de conception à l'aide d'une pierre pointue.

Elle lui laissa entendre que la conception ne démarrait que si elle s'accompagnait d'un certain titillement des nerfs – d'une transe qui devait être apaisée. Pourquoi cet état émotionnel était-il nécessaire ? Mère n'en savait rien.

Eddie essaya de lui expliquer ce qu'étaient les gènes et les chromosomes, pourquoi leur présence était indispensable chez les espèces hautement évoluées.

Mère n'y comprit rien.

Le nombre de déchirures et de lacérations que subissait la papille correspondait-il au nombre des naissances ? se demanda-t-il. À moins que les rubans chromosomiques, siège des facteurs héréditaires, qui s'étraient sous le revêtement extérieur de la papille comportent une grande quantité de possibilités ? Et que l'irritation aveugle et la

stimulation consécutive des gènes soient l'équivalent de leur combinaison au moment de la conjonction du mâle et de la femelle dans l'espèce humaine ? Dans ce cas, les caractères des descendants résulteraient du mélange de ceux des parents.

Mais peut-être le sacrifice alimentaire inévitable du mobile après la copulation représentait-il quelque chose de plus qu'un simple réflexe émotionnel et nutritif ? Signifiait-il que le mobile recueillait dans son bec, en même temps que des lambeaux de peau, des nodules génétiques épars, telles des graines enkystées, que ces nodules n'étaient pas détruits par l'ébullition dans l'estomac où se cuisinait le ragoût et étaient ultérieurement évacués en même temps que les fèces ? Que les animaux et les oiseaux les récupéraient dans leurs becs, leurs dents, leurs pattes et que, capturés par d'autres Mères lors de ce viol indirect, ils transmettaient les agents porteurs de l'hérédité à la papille de conception au moment où ils la lacéraient, que ces nodules se détachaient, s'implantaient alors dans la muqueuse, étaient captés par le sang, irriguant la protubérance alors même que d'autres étaient moissonnés ? Les mobiles étaient-ils par la suite mangés, digérés et évacués au cours de ce cycle sans fin, énigmatique mais ingénieux ? Était-ce ce mécanisme qui assurait la redistribution continuelle, encore qu'aveugle, des gènes, des variations dues au hasard, de la progéniture, des possibilités de mutation, etc. ?

Mère émit qu'elle était complètement dépassée.

Eddie renonça. Après tout, quelle importance cela avait-il ?

Il décida que cela n'en avait aucune et se leva pour demander de l'eau. L'iris de la Mère se plissa et fit couler environ un litre d'eau tiède dans son thermos. Eddie laissa tomber une pilule dans le récipient qu'il agita jusqu'à ce qu'elle fût dissoute et s'offrit une rasade d'une imitation passable d'Old Red Star. Il préférait le rye quand il était brutal et puissant, encore qu'il eût pu s'accommoder de l'alcool le plus moelleux. Ce qui comptait, c'était la rapidité du résultat. Le goût lui était indifférent : n'importe comment, il avait horreur de la saveur de l'alcool, quel qu'il fût.

Aussi but-il ce que les clochards buvaient en frissonnant et en maudissant le sort qui les avait fait tomber si bas qu'ils étaient forcés d'ingurgiter une pareille cochonnerie.

Le rye lui embrasa les tripes et ne tarda pas à irradier ses membres et à lui échauffer la tête. Le seul point noir était que sa réserve de pilules diminuait vite. Quand il serait au bout de ses provisions... C'était dans ces moments-là que sa mère lui manquait le plus.

La pensée de celle-ci fit perler de grosses larmes à ses yeux. Il renifla, but encore une gorgée et quand le plus gros des mollussons se frotta contre lui pour qu'il lui grattât le dos, il lui donna à la place un petit coup d'Old Red Star en se demandant nonchalamment quels

effets l'amour du rye aurait sur l'avenir de la race quand ces vierges deviendraient Mères.

Alors, brusquement, jaillit dans son esprit une idée qui lui sembla être le salut : ces créatures pouvaient extraire de la terre les éléments voulus et reproduire les complexes structures moléculaires. À condition de disposer d'un échantillon de la substance désirée qu'elles disséqueraient dans quelque mystérieux organe.

Quoi de plus simple que de confier à la Mère une de ses chères capsules ? Elle en ferait des petits en nombre incalculable. Cela plus les quantités illimitées d'eau que les vrilles iraient pomper dans le ruisseau voisin... il y avait de quoi faire verdier de jalousie un maître distillateur !

Eddie fit claquer sa langue mais lorsqu'il s'apprêta à lui exprimer sa requête, le message que Mère était précisément en train d'émettre à cet instant s'enregistra dans son esprit.

Elle disait (non sans une certaine dose de fiel) que sa voisine était toute faraute parce qu'elle avait capturé, elle aussi, un mobile capable de communiquer.

6

La société des Mères était aussi hiérarchisée que la cérémonial des banquets protocolaires de Washington ou qu'un poulailler. Seul comptait le prestige et le prestige était déterminé par la puissance d'émission, la hauteur de l'éminence sur laquelle était installée la Mère et qui conditionnait l'étendue de territoire que balayait son radar, l'abondance, l'originalité et l'esprit de ses papotages. Celle qui s'était emparée d'Eddie était une reine. Elle avait le pas sur une trentaine de ses semblables : toutes devaient la laisser émettre la première et aucune n'avait l'audace de rompre le silence tant qu'elle n'avait fini. Alors, c'était au tour de la seconde, puis de la troisième et ainsi de suite dans l'ordre de préséance. La Mère numéro 1 pouvait à tout moment interrompre tout le monde et si une Mère de rang inférieur avait, d'aventure, quelque chose d'intéressant à communiquer, elle était autorisée à couper celle qui parlait pour demander à la reine la permission de raconter sa petite histoire.

Eddie connaissait cette coutume mais il ne pouvait écouter directement les causettes des collines : l'épaisse coquille de pseudo-granit le lui interdisait et il ne pouvait compter que sur le pédoncule matriciel pour obtenir des informations de seconde main.

De temps en temps, Mère ouvrait la porte et laissait sortir sa nichée rampante. Une fois dehors, les jeunes s'entraînaient à dialoguer par ondes dirigées avec les mollussons de la Mère d'en face. À l'occasion, cette Mère daignait s'adresser aux petits et la geôlière d'Eddie rendait la pareille à sa propre progéniture.

Retour en arrière.

La première fois que les enfants avaient franchi l'iris de la sortie, Eddie avait essayé, tel Ulysse, de se faire passer pour l'un d'eux : il s'était glissé au milieu de la portée. Mais Mère avait lancé un tentacule et l'avait obligé à rentrer.

C'est à la suite de cet incident qu'il l'avait baptisée Polyphème.

Il n'ignorait pas que le fait d'être propriétaire de cette chose unique en son genre, un mobile émetteur, avait accru le prestige, déjà extraordinaire, dont elle jouissait. L'importance qu'elle avait acquise était telle que toutes les Mères riveraines de son territoire avaient transmis la nouvelle aux autres. Avant même qu'Eddie eût appris son langage, le continent tout entier était à l'écoute. Polyphème était devenue une véritable chroniqueuse de la rubrique des potins. Des dizaines de milliers d'habitantes des collines suivaient avec passion les épisodes de ses relations avec ce paradoxe ambulant : un mâle sémantique.

Ç'avait été merveilleux. Jusqu'au jour – il y avait très peu de temps – où la Mère de l'autre côté de la vallée avait capturé une créature identique. D'un seul coup, elle avait été promue Numéro 2 et, au moindre faux pas de Polyphème, elle usurperait la première place.

Cette nouvelle avait surexcité Eddie. Il pensait souvent à sa mère et se demandait ce qu'elle faisait. Chose bizarre, il sortait fréquemment de ses rêveries en bougonnant, lui reprochant presque à haute voix de l'avoir abandonné et de ne pas chercher à venir à son aide. Quand il s'en rendait compte, il avait honte. Néanmoins, il avait le sentiment d'une désertion.

Lorsqu'il apprit que sa mère était en vie et avait été faite prisonnière, probablement en tentant de lui porter secours, il sortit de l'état de léthargie où il était plongé depuis quelque temps et qui lui faisait faire le tour du cadran. Il demanda à Polyphème si elle voulait bien ouvrir la porte pour qu'il puisse s'entretenir directement avec l'autre créature captive. Polyphème avait répondu par l'affirmative. Si grand était son désir d'être partie prenante à une conversation entre deux mobiles qu'elle s'était montrée des plus coopératives. De ce qu'ils diraient, elle tirerait une montagne de potins. Il n'y avait qu'une seule ombre à sa joie : l'autre mère serait également à l'écoute.

Mais, se rappelant qu'elle était toujours le Numéro 1 et que, à ce titre, ce serait elle qui répercuterait la première les informations recueillies, elle fut prise d'un tel frisson d'orgueil et d'extase qu'Eddie sentit le sol trembler sous lui.

L'iris s'ouvrit. Eddie sorti et examina la vallée. Les collines étaient toujours aussi vertes, aussi rouges et aussi jaunes, car la végétation de la planète Baudelaire ne perdait pas ses feuilles en hiver. Seules quelques taches blanches indiquaient que l'on était déjà entré dans la

mauvaise saison. La morsure de l'air glacé sur sa peau nue le faisait gretoter. La chaleur de la matrice rendait le port de vêtements insupportable. De plus, en être humain qu'il était, il lui fallait évacuer ses excréments et Polyphème, en Mère qu'elle était, faisait périodiquement le ménage à grande eau. Chaque fois que le flot tiède jaillissait de l'un de ses quatre estomacs pour expulser les déchets par l'iris, Eddie était inondé. Il avait quitté ses vêtements et ceux-ci avaient été entraînés par le courant. Ce n'était qu'en s'asseyant sur son paquetage qu'il parvenait à lui éviter le même sort.

Ensuite, de l'air chaud provenant de la puissante batterie de poumons de la Mère et passant par les mêmes trachées les séchait, les mollussons et lui. Il ne manquait pas de confort – il avait toujours aimé les douches – mais la disparition de ses vêtements était l'une des choses qui l'avait dissuadé de s'évader. Il mourrait de froid s'il ne retrouvait pas le yacht assez rapidement. Il n'était pas sûr de se rappeler le chemin.

Aussi, quand il émergea à l'air libre, recula-t-il d'un pas ou deux afin que l'air chaud soufflé par Polyphème l'enveloppât comme une cape. Puis il scruta les quelque nuit cents mètres qui le séparaient de sa mère. Mais il ne la voyait pas. La pénombre crépusculaire et l'obscurité qui régnait dans les profondeurs de sa ravisseuse la dissimulaient aux regards.

Il tapa en morse :

« Branche le talkie sur la même fréquence. »

Paula Fetts obéit. Elle commença par lui demander avec inquiétude s'il allait bien.

« Très bien, répondit-il.

— Est-ce que je t'ai terriblement manqué, fils ?

— Oh ! Beaucoup. »

Tout en prononçant ces mots, il se demandait vaguement pourquoi sa propre voix sonnait aussi creux. Probablement parce que l'idée qu'il ne reverrait jamais plus sa mère le mettait au désespoir.

« J'ai cru que j'allais devenir folle, Eddie. Quand tu t'es fait capturer, je me suis mise à courir aussi vite que je pouvais. J'ignorais ce que pouvait être l'horrible monstre qui nous attaquait. Mais avant d'arriver en bas de la colline, je suis tombée et je me suis cassé la jambe...

— Oh ! non, mère !

— Si, j'ai quand même réussi à me traîner jusqu'au navire. J'ai réduit la fracture et me suis fait des injections BK. Seulement, mon organisme n'a pas réagi comme il l'aurait dû. Il y a des gens comme ça, tu sais, et la guérison a demandé deux fois plus de temps que prévu. Mais quand j'ai été à nouveau capable de marcher, j'ai pris un

fusil et un paquet de dynamite dans l'intention de faire sauter ce que je croyais être une forteresse enfouie sous les rochers, un avant-port utilisé par je ne sais quels extra-terrestres. Je n'avais pas la moindre idée de la nature de ces bêtes. Cependant, j'ai pensé qu'il valait mieux commencer par reconnaître le terrain. Mon intention première était de surveiller l'autre rocheux de l'autre côté de la vallée. Mais cette créature m'a faite prisonnière. Écoute-moi, fils. Avant que le contact avec toi soit coupé, laisse-moi te dire de ne pas perdre espoir. Je sortirai d'ici avant peu et je volerai à ton secours.

— Comment feras-tu ?

— Si tu te rappelles, j'ai dans ma trousse de laboratoire un certain nombre de carcinogènes pour les expériences sur le terrain. Or, tu sais que, parfois, la papille de conception d'une Mère, lorsqu'elle se déchire au moment de l'accouplement, devient cancéreuse au lieu d'engendrer des petits. L'inverse de la gestation, quoi. J'ai injecté un carcinogène dans la papille de ma geôlière et un superbe carcinome s'est développé. Elle sera morte d'ici quelques jours.

— Maman ! Tu seras enterrée sous cette masse de chair décomposée !

— Non. Cette créature m'a dit que lorsque ses congénères meurent, un réflexe fait s'ouvrir les lèvres de la vulve. Pour permettre aux petits – s'il y en a – de s'échapper. Écoute-moi. Je... »

Un tentacule s'enroula autour d'Eddie et le tira à l'intérieur. L'iris s'obtura.

Il passa sur ondes continues et entendit :

« Pourquoi n'as-tu pas communiqué ? Qu'est-ce que tu as fait ? Réponds-moi ! Réponds-moi ! »

Eddie lui expliqua ce qui s'était passé. Le silence qui suivit ne pouvait être que celui de la stupéfaction. Quand Polyphème eut recouvré ses esprits, elle émit :

« Désormais, tu ne parleras plus avec l'autre mâle que par mon intermédiaire. » De toute évidence, elle enviait et maudissait en même temps la capacité qu'avait Eddie de changer de bandes d'ondes et peut-être avait-elle du mal à accepter le fait.

« Je t'en prie, insista-t-il sans se douter qu'il marchait sur un terrain dangereux, je t'en prie, laisse-moi parler directement à ma mère... »

— Co... co... comment ? C'est ta M-M-M-Mère ? »

C'était la première fois qu'elle bégayait.

« Oui, bien sûr. » : Le sol s'arqua brutalement sous lui. Avec un cri, il s'arc-bouta pour garder son équilibre et alluma la torche. Les parois tremblotaient comme de la gelée et les conduits vasculaires rouges et bleus avaient viré au gris. L'iris béait, flasque, semblable à une bouche inerte et l'atmosphère commençait à se refroidir. La température interne de Mère baissait : il le sentait sous la plante de ses pieds.

Il lui fallut un moment pour comprendre.

Polyphème était en état de choc.

Il ne sut jamais ce qui serait advenu si cela s'était prolongé. Peut-être aurait-elle péri et aurait-il alors été expulsé dans le froid hivernal avant que sa mère eût pu s'évader. Alors, s'il n'avait pas retrouvé le navire, il serait mort. Pelotonné sur lui-même dans le recoin le plus tiède de la cavité ovoïde, Eddie songeait à cette perspective et les frissons qui l'agitaient n'étaient pas dus totalement au froid qui s'engouffrait à l'intérieur de la matrice.

7

Toutefois, Polyphème avait sa méthode personnelle de récupération. Celle-ci consistait à restituer le contenu de son estomac garde-manger, lequel s'était sans aucun doute gorgé des toxines que son organisme avait sécrétées sous l'effet du choc. Ce vomissement était la manifestation physique d'un catharsis psychologique. Le torrent brûlant était si impétueux qu'il faillit entraîner son fils adoptif mais, réagissant instinctivement, elle avait enroulé ses tentacules autour de lui et des mollussons. Après le premier renvoi, elle vida ses trois autres poches stomacales. La seconde était simplement pleine d'eau chaude, la troisième d'eau tiède et la quatrième, qui venait de se remplir, d'eau froide.

Cette douche glacée arracha un hurlement à Eddie.

Les iris de Polyphème se refermèrent. Le sol et les parois cessèrent peu à peu de trembler, la température remonta, les veines et les artères reprirent leur coloration normale. Polyphème avait récupéré. C'était du moins ce qu'il semblait.

Mais quand, après avoir patienté vingt-quatre heures, Eddie aborda précautionneusement le sujet, non seulement elle ne voulut, pas entrer dans la discussion mais elle refusa même d'admettre l'existence de l'autre mobile.

Renonçant à l'arracher à son mutisme, Eddie s'absorba dans ses pensées. La seule conclusion à laquelle il parvint, et il était sûr d'avoir suffisamment pénétré la psychologie de Mère pour que l'explication fût valable, était que le concept de mobile femelle était totalement inacceptable. L'univers de Polyphème était antinomique : il y avait, d'un côté, le mobile et, de l'autre, sa propre espèce, l'immobile. Le mobile, c'était la nourriture, et la copulation. C'était le mâle. Les Mères étaient... femelles.

La méthode de reproduction des mobiles était une notion qui n'avait probablement jamais effleuré l'esprit des habitantes des collines. Leur science et leur philosophie se situaient au niveau de l'instinct corporel. Attribuaient-elles le maintien des disponibilités en mobiles à un quelconque phénomène de reproduction spontanée ou de scissiparité

de type amibien, ou considéraient-elles tout simplement sans se poser de questions que les mobiles « poussaient », et voilà tout ? Eddie ne le détermina jamais. Les Mères étaient le principe féminin et le reste du cosmos protoplasmique était masculin.

Un point, c'est tout. Tout autre concept était plus que répugnant, obscène et blasphématoire : il était... impensable.

Ce que lui avait révélé Eddie avait profondément traumatisé Polyphème et bien qu'elle semblât remise du choc, une cicatrice demeurait, enfouie quelque part sous ces tonnes de chair d'une inimaginable complexité, qui s'épanouissait, fleur secrète et sombre, dont l'ombre masquait un certain souvenir, un certaine filière du plan de conscience. Cette ombre au violet d'ecchymose recouvrait une période de temps et un événement que, pour des raisons échappant à un être humain, Mère jugeait nécessaire de déclarer zone interdite.

Aussi, quoique Eddie ne formulât pas cette pensée, les cellules de son corps devinaient, il pressentait et savait, comme si son cerveau refusait d'entendre ce que sa chair et ses os prophétisaient, ce qui allait se passer.

Soixante-six heures plus tard selon l'indication de l'horloge du panrad, l'iris d'entrée de Polyphème s'ouvrit. Ses tentacules jaillirent comme des traits. Quand ils se rétractèrent, ils maintenaient captive la mère d'Eddie qui se débattait en vain.

Eddie, qui était assoupi, se réveilla. Frappé et paralysé d'horreur, il vit la prisonnière lui lancer sa trousse de laboratoire et l'entendit pousser un cri inarticulé avant de disparaître la tête la première dans l'iris stomacal.

Polyphème avait choisi la méthode la plus sûre pour détruire la preuve.

Eddie était prostré, le nez écrasé contre la chair chaude et palpitante du sol. De temps en temps, ses poings se nouaient convulsivement comme s'il essayait de saisir quelque chose que quelqu'un tenait juste à sa portée pour l'éloigner aussitôt.

Il ne savait pas depuis quand il était là car il ne regardait pas la pendule.

Enfin, dans l'obscurité, il se dressa sur son séant et gloussait niaisement.

« Mère faisait du bon ragoût. »

Cela lui fit l'effet d'un déclic. Il se laissa retomber en avant, rejeta la tête en arrière et se mit à hurler comme un loup à la pleine lune.

Polyphème était évidemment sourde comme un pot mais elle pouvait grâce à son radar détecter la position d'Eddie et ses narines subtiles déduisirent de l'odeur de son corps qu'il avait terriblement peur et était dans un état d'affreuse angoisse.

Un tentacule se déroula et se lova doucement autour de lui. Le panrad crépita :

« Que se passe-t-il ? »

Eddie appuya sur le manipulateur.

« J'ai perdu ma mère.

— ?

— Elle est partie et ne reviendra plus jamais.

— Je ne comprends pas. *Je suis là.* »

Les pleurs d'Eddie se tarirent et il tordit le cou comme s'il écoutait une voix intérieure. Il renifla trois ou quatre fois, essuya ses larmes, se dégagea délicatement de l'étreinte du tentacule qu'il caressa et alla chercher dans son sac, fourré dans un coin, ses capsules d'Old Red Star. Il en fit tomber une dans le thermos et donna l'autre à Polyphème en la priant de la reproduire si la chose était possible. Puis, il s'allongea sur le flanc, appuyé sur un coude comme un Romain en pleine orgie et commença à téter le rye en écoutant un pot-pourri de Beethoven, de Moussorgski, de Verdi, de Strauss, de Porter, de Feinstein et de Waxworth.

Et le temps s'écoula ainsi – si tant est que le temps existât en ce lieu. Quand il était las de la musique, des jeux ou des livres, il se branchait sur le réseau intérieur. Lorsqu'il avait faim, il se levait et s'approchait – parfois en rampant – de l'iris alimentaire. Il y avait des boîtes de rations dans son sac et il avait décidé de s'en contenter jusqu'à ce qu'il soit sûr... il y avait quelque chose qu'il lui était interdit de manger. Un poison ? Quelque chose dont Polyphème et les mollussons s'étaient repus. Mais cela, il l'avait oublié durant son orgie musicale. À présent, il dévorait le ragoût de bon appétit sans penser à autre chose qu'à satisfaire ses besoins.

Parfois, l'iris-porte s'ouvrait et Billy le Marchand de légumes entrait d'un bond. Billy ressemblait au produit d'un croisement entre un grillon et un kangourou. De la taille d'un colley, il possédait une poche marsupiale pleine de légumes, de fruits et de noix qu'il entreprenait d'extraire à l'aide de ses griffes chitineuses d'un vert mordoré pour les donner à Mère en échange d'une portion de ragoût. Symbiote heureux, il sifflotait joyeusement tandis que ses yeux à facettes autonomes se tournaient, l'un vers les mollussons, l'autre vers Eddie.

Pris d'une subite impulsion, celui-ci avait abandonné la bande des 1 000 kilocycles et exploré d'autres fréquences. C'est ainsi qu'il avait découvert que Polyphème et Billy émettait sur 108 kc. C'était apparemment là leur signal naturel.

Quand Billy avait une livraison à faire, il émettait, et si Polyphème avait besoin de ravitaillement, elle lui répondait. Ce n'était pas là une manifestation d'intelligence de la part de Billy : simplement, son

instinct le poussait à émettre. Et la Mère était limitée à cette unique bande, abstraction faite de la fréquence « sémantique ». Mais cela fonctionnait à merveille.

8

Tout allait bien. Qu'est-ce qu'un homme peut désirer ? De la nourriture gratuite, de l'alcool en abondance et sans restriction, un lit confortable, la climatisation, des douches, de la musique, des œuvres intellectuelles (enregistrées sur bandes), des conversations intéressantes (dont il était le principal sujet), l'intimité et la sécurité.

S'il ne l'avait pas déjà surnommée Polyphème, il l'aurait baptisée Maman Gratis.

Et il n'y avait pas que les commodités que lui dispensait la créature. Elle avait répondu à toutes ses questions. À toutes...

Sauf une...

Une question qu'il n'avait jamais exprimée explicitement. Il aurait été, en vérité, incapable de le faire. Il ne se doutait d'ailleurs probablement pas qu'une telle question couvait en lui.

Mais Polyphème l'exprima le jour où elle lui demanda de lui rendre un certain service.

Eddie réagit comme sous le fouet de l'insulte.

« Ça ne se fait pas ! Ça ne se fait pas... »

Il s'en étonnait. Puis il se dit que c'était le comble du ridicule ! Elle n'était pas...

« Mais si... elle est », murmura-t-il, l'air déconcerté.

Il se leva et ouvrit la trousse de laboratoire. Comme il y cherchait un scalpel, il tomba sur les carcinogènes. Il les lança de toutes ses forces par le méat labial entrouvert et ils roulèrent jusqu'au bas de la colline.

Alors, il se retourna, le scalpel à la main, et se rua sur la protubérance gris clair saillant sur la paroi. Il s'immobilisa, le regard braqué sur elle. L'instrument lui échappa. Il le ramassa, en frappa mollement la papille qui n'en fut même pas égratignée et le laissa à nouveau tomber.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? » crépita le panrad qui se balançait à son poignet.

Brusquement, d'un conduit voisin lui parvint une lourde odeur humaine, une odeur de sueur qui l'assaillit en plein visage.

« ??? »

Il était à moitié ramassé sur lui-même, comme paralysé. Des tentacules en furie s'enroulèrent soudain autour de lui et l'entraînèrent vers l'iris stomacal béant dont l'ouverture avait les dimensions d'un homme.

Eddie poussa un hurlement et, tout en se contorsionnant, il appuya sur le presseur du manipulateur et tapa :

« D'accord ! D'accord ! »

De retour devant la papille, il se jeta brutalement sur elle avec une joie sauvage et se mit à la taillader féroce­ment en braillant :

« Tiens, prends ça ! Et encore ça, p... » Le reste fut noyé dans une vocifération inintelligible.

Il continuait de jouer du scalpel sans trêve ni répit et peut-être aurait-il fini par trancher entièrement la papille si Polyphème n'était pas intervenue. Elle le hala une nouvelle fois jusqu'à son iris stomacal et il resta suspendu dix secondes au-dessus de celui-ci, réduit à l'impuissance et sanglotant de peur et de fierté.

Les réflexes avaient presque évincé la raison de Polyphème. Heureusement, une froide étincelle de lucidité illumina un recoin du vaste gouffre, obscur et brûlant, de sa frénésie.

Le conduit aboutissant à la poche fumante où mitonnait la viande fumante se referma et les circonvolutions charnues qui le tapissaient se déplissèrent. Un jet d'eau tiède venu de ce qu'il appelait l'estomac « sanitaire » inonda Eddie. L'iris s'obtura. Les tentacules le reposèrent sur le sol. Le scalpel réintégra la trousse.

Mère resta longtemps secouée par l'idée de ce qu'elle aurait pu faire à Eddie et elle ne recommença à émettre que lorsque ses nerfs furent calmés. À ce moment, elle ne fit aucune allusion au sort auquel il avait échappé de justesse. Et Eddie n'en parla pas davantage.

Il était heureux. Il avait l'impression qu'un ressort qui lui comprimait le ventre depuis que sa femme et lui s'étaient séparés s'était brusquement détendu. Le vague et douloureux sentiment de perte et d'insatisfaction qui l'habitait, la légère fièvre, l'étau qui lui serrait les entrailles, cette apathie qui, parfois, l'envahissait, tout cela avait disparu. Il se sentait bien.

En même temps, quelque chose qui s'apparentait à un sentiment de profonde affection était né en lui tel un cer­gie minuscule qui s'allume et luit sous la voûte immense d'une cathédrale où s'engouffrent les vents. La carapace de Mère n'abritait plus seulement Eddie. À présent, elle recelait aussi une émotion inconnue de son espèce. Un autre événement qui remplit Eddie d'effroi en fut la preuve manifeste.

En effet, la papille lacérée se cicatrisa et la protubérance grossit, devint une sorte de sac qui, finalement, creva, libérant dix molluscons pas plus gros que des souris qui tombèrent sur le sol. Le choc eut le même effet que les claques de l'accoucheur sur les fesses d'un nouveau-né : leur première bolée d'air fut mêlée de terreur et de souffrance et ils emplirent l'éther de S.O.S. débiles et affolés.

Quand Eddie ne parlait pas avec Polyphème, qu'il ne prenait pas l'écoute, qu'il ne buvait pas, qu'il ne dormait pas, qu'il ne mangeait pas, qu'il ne procédait pas à ses ablutions, qu'il ne se gorgeait pas de

musique en conserve, il jouait avec les mollussons. En un sens, il était leur père. À mesure que ces derniers engraisaient et ressemblaient de plus en plus à des porcelets, leur génitrice avait de la peine à le distinguer de sa progéniture. Comme Eddie marchait de moins en moins et qu'il se mêlait souvent à eux en se mettant à quatre pattes, elle avait du mal à l'identifier au radar. En outre, peut-être à cause de l'atmosphère lourde et humide ou de son régime alimentaire, il perdit tout son système pileux. Et devint obèse. Il ne se distinguait pas, somme toute, des bébés mollussons. Il était aussi pâle, aussi lisse, aussi rondet et aussi imberbe qu'eux. Un air de famille, en quelque sorte.

Pourtant, il y avait une différence. Quand le moment fut venu pour les vierges d'être expulsées, Eddie se réfugia en geignant dans le recoin le plus éloigné de la matrice et il y demeura jusqu'à ce qu'il fût sûr et certain que Mère ne l'éjecterait pas, ne le lâcherait pas dans l'univers extérieur glacial, cruel et affamé.

Cette dernière crise passée, il revint au centre de la matrice. La panique qui le faisait haleter s'était évanouie mais ses nerfs étaient encore frémissants. Il remplit son thermos et s'écouta chanter de sa voix de ténor son air favori, l'aria du *Vieux Marin* de l'opéra de Gianelli. Soudain, n'y tenant plus, il s'accompagna lui-même en contre-chant. Jamais les dernières paroles du livret ne l'avait autant ému :

Et l'albatros de mon cou se détacha.

Comme un plomb qui dans la mer s'engloutit.

Et puis, silencieux mais la musique au cœur, il coupa pour se brancher sur la fréquence de Polyphème.

Mère était troublée. Elle ne parvenait pas à décrire exactement au continent qui l'écoutait les sentiments inconnus et presque indéfinissables que lui faisait éprouver le mobile. C'était là un concept qui ne pouvait s'exprimer dans son langage. Et les litres d'Old Red Star que charriait son sang n'étaient pas faits pour arranger les choses.

Eddie, suçotant la tétine, hochait nonchalamment la tête, de tout cœur avec elle, tandis qu'elle cherchait les mots. Bientôt, le thermos lui échappa des mains.

Il s'endormit, couché en chien de fusil, les genoux ramenés contre la poitrine, les bras croisés, la tête penchée en avant. Comme le chronomètre du tableau de bord qui s'était mis à tourner à l'envers après l'accident, son horloge biologique repartait en arrière, en arrière, en arrière...

En arrière dans l'obscurité humide, la sécurité, la chaleur. Bien nourri. Aimé.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.
Mother.

© P. J. Farmer, 1960.

© Éditions J'ai lu, 1976, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

BLISH (James). – 1921-1975. Après des études de biologie, James Blish renonça à la carrière de chercheur scientifique pour celle d'agent en relations publiques et de conseiller littéraire. Cette dernière activité, qui l'obligeait à distinguer puis à expliquer les faiblesses des textes qui lui étaient soumis, eut une influence certaine sur sa propre production de science-fiction : celle-ci fut d'abord marquée par une sorte d'intellectualisme distant, puis par le développement prudent des personnages sur les plans de la vraisemblance et de la psychologie. James Blish s'est signalé en particulier par son traitement du conflit entre la science et la religion dans *A Case of Conscience* (1958, *Un cas de conscience*), conflit qu'il présente du point de vue de l'agnosticisme alors même que son personnage central est un ecclésiastique. Il est également l'auteur du cycle *Cities in Flight* (*Aux hommes les étoiles, Villes nomades, La Terre est une idée, Un coup de cymbales*), 1956-1970. Sous le pseudonyme de William Atheling Jr., James Blish fit paraître des essais critiques sur des auteurs et des œuvres de science-fiction ; ces essais ont été réunis en livres (*The Issue at Hand, More Issues at Hand*). Un numéro spécial lui a été consacré, en avril 1972, par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*, dans lequel il écrit irrégulièrement des chroniques sur les livres nouveaux depuis plusieurs années.

La quête du savoir est-elle un péché ? Cette question préoccupait Blish, et il l'a approfondie dans une sorte de cycle qui se compose d'un roman historique (*Doctor Mirabilis*, une biographie de Roger Bacon) et de trois récits de science-fiction (*Black Easter, The Day after Judgement* et *A Case of Conscience*). Passionné par les écrits d'Ezra Pound, de James Joyce et de James Branch Cabell, et aussi par la musique de Richard Strauss, principalement connu comme auteur de S.-F. – rationnel et intellectuel, mais ouvert aux préoccupations métaphysiques –, Blish estimait cependant que *Doctor Mirabilis* était son meilleur livre. Il a passé les dernières années de sa vie en Angleterre, et ses manuscrits se trouvent à la Bibliothèque Bodléienne à Oxford.

BRAND (Thomas). – L'histoire figurant dans ce volume représente l'unique apparition de cette signature à un sommaire de science-fiction, en l'occurrence celui de l'anthologie *Eros in Orbit* publiée par

EKLUND (Gordon). – Né en 1945, vivant de sa plume depuis 1968, Gordon Eklund est un auteur qui cultive la diversité – de thèmes et de tons. Son premier roman, *The Eclipse of Dawn* (1971) exprime ses préoccupations sur la décomposition et l'ennui qui lui paraissent menacer la société dans un avenir rapproché. *All Times Possible* (1974) présente une suggestion ambiguë de renaissance à travers la vision d'un personnage qui va devenir la cible d'une balle. En collaboration avec Gregory Benford, il a écrit *If the Stars are Gods* (1977), où un astronaute vieillissant est à la recherche d'une libération cosmique. Parfois diffus, occasionnellement contradictoires, les récits de Gordon Eklund possèdent une sorte de pessimisme visionnaire qui stimule l'imagination à travers les questions qu'il suggère.

FARMER (Philip José). – Né en 1918, Philip José Farmer travailla pour une compagnie d'électricité, puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé son collège. Suivant des cours du soir, il obtint en 1950 une licence ès lettres et se lança alors dans une carrière littéraire. Dans le monde de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant simultanément dans deux directions opposées. Il s'est courageusement attaqué, d'une part, à des sujets naguère tabous dans le récit d'anticipation : dans *The Lovers (Les Amants étrangers)* écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre êtres d'espèces différentes ; dans *Attitudes* (1952) et dans d'autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du missionnaire dans une civilisation dominée par le voyage spatial. D'autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d'aventures dans la science-fiction, en concevant des univers créés littéralement sur mesure par des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The Maker of Universes* (1965, *Créateur d'univers*). Animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor, il a imaginé dans le cycle de *Riverworld* (1965, *Le Fleuve de l'éternité*) la résurrection de tous les hommes de toutes les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de quelques personnages romanesques, qu'il s'est divertie à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Doc Savage furent les premiers sujets de ces biographies para-romanesques. Farmer s'est aussi amusé à mettre en présence des personnages créés par des auteurs différents – Sherlock Holmes avec Tarzan, Hareton Ironcastle avec Doc Savage, Phileas Fogg avec le professeur Moriarty. Il a justifié ses libertés en inventant la chute d'une météorite dans le Yorkshire en 1795, météorite qui aurait

provoqué des mutations chez les cochers et les passagers de deux diligences qui se trouvaient alors dans le voisinage immédiat du point de chute : Farmer a fait de nombreux personnages littéraires célèbres les descendants de ces voyageurs. Ce goût de l'écrivain pour l'interpénétration du réel et du fabulé se distingue aussi par l'introduction de ses *alter ego* dans l'action, généralement reconnaissables par leurs initiales identiques à celles de l'écrivain : Paul Janus Finegan, alias Kickaha, dans le cycle de *The Maker of Universes*, Peter Jairus Frigate dans celui de *Riverworld*. De même, Farmer s'est amusé à utiliser pour son roman *Venus on the Half-Shell* (1971) la signature de Kilgore Trout – lequel Trout est un écrivain imaginé par Kurt Vonnegut Jr.

GARRETT (Randall). – Né en 1927. Fut pendant plusieurs années le polygraphe de service dans *Astounding* (et dans d'autres revues aussi, utilisant une bonne quinzaine de pseudonymes) avec des récits correctement construits mais sans originalité mémorable. Est resté par la suite un professionnel compétent plutôt qu'inspiré, mais il écrivit au moins un cycle notable, commençant avec *The Eyes Hâve it* (1964), où il présente un univers parallèle dans lequel la magie et la sorcellerie obéissent à des lois précises et sont utilisées par un détective pour ce qui serait l'équivalent d'enquêtes policières.

GUNN (James Edwin). – Né en 1923. Diplômé en journalisme puis en lettres de l'Université du Kansas où il est chargé de cours, puis professeur, depuis 1970. Il a écrit plusieurs études sur divers aspects de la science-fiction, dont *Alternate Worlds : An Illustrated History of Science Fiction* (1975). Il a édité une excellente anthologie en quatre volumes reflétant l'évolution du genre, *The Road to Science Fiction* (1977-1982). Dans ses propres récits, James E. Gunn s'intéresse souvent à la réaction des humains devant l'évolution de la technologie, *The Listeners* et *The Burning* (1968-1972) étant représentatifs à cet égard.

JORGENSEN (A.K.). – Le récit présenté dans ce volume est le seul ayant été accompagné de cette signature.

LAFFERTY (Rafael Aloysius). Né en 1914, R. A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The Year's Best S. F.*, 11e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électronicien, corpulent. » S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a rapidement

montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past Master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does Anyone Here Have Something Further to Add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R. A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion tardive de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de la rationalisation de la démente.

LEIBER (Fritz). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt, et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber Jr naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débute en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell Jr dirigeait parallèlement à *Astounding* et où il publia les premières aventures héroïques du Grey Mouser et de Fafhrd (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhuiar*). En même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940) sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passa au roman avec *Conjure Wife* (*Ballet de sorcières*, 1943) puis *Gather Darkness ! (À l'aube des ténèbres*, 1943) et *Destiny Times Three* ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest* et s'arrête d'écrire. De 1949 à 1953, il signe une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1951) et *The Moon is Green* (*La Lune était verte*, 1952). Cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression ; il se met à boire, et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui

obtiennent le prix *Hugo* : *The Big Time* (*La Guerre dans le néant*, 1958) et *The Wanderer* (*Le Vagabond*, 1964). Fritz Leiber est peut-être, avec Theodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération : son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice. Le numéro de juillet 1969 de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré.

MERRILL (Judith). – Née Judith Zissman en 1923, Judith Merrill fut mariée à Frederik Pohl. Ayant fait du travail de documentaliste pour un romancier, puis pour un historien, elle se mit à écrire à son tour. Son premier récit de science-fiction fut publié en 1948. Plusieurs de ses nouvelles se distinguent par un point de vue féminin, voire féministe. En 1956, Judith Merrill fit paraître une anthologie de récits parus en 1955 (*S. F. : The Year's Best*) qui fut suivie de onze autres. Les premières rassemblèrent effectivement plusieurs des meilleurs récits de l'année ; la qualité baissa cependant par la suite, au fur et à mesure que Judith Merrill puisait toujours plus largement ses récits hors des magazines spécialisés, dans son désir de faire ressortir la diffusion toujours plus grande du genre. Judith Merrill fut aussi critique de livres, dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* notamment, et elle fut dans une large mesure responsable de la vogue aux États-Unis de ce qu'on appela la « Nouvelle Vague » de la science-fiction, illustrée en particulier par James G. Ballard et Harlan Ellison.

POHL (Frederik). – Né en 1919, Frederik Pohl a pratiquement tout fait dans le domaine de la science-fiction (à l'exception, semble-t-il, du travail d'illustrateur). Il a été, successivement ou simultanément, agent littéraire, rédacteur en chef de magazines (notamment de *Galaxy*, entre 1961 et 1969), critique de livres, éditeur d'anthologies, conférencier et auteur. Dans cette dernière activité, il s'est longtemps caractérisé par sa verve satirique et par une efficience méthodique qui l'a poussé à toujours exploiter aussi totalement que possible les implications d'un thème, d'une situation – d'une idée en général. Il collabora souvent avec C. M. Kornbluth, et a signé avec lui en 1953 le plus célèbre roman auquel son nom reste attaché, *The Space Merchants* (*Planète à gogos*). *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1973. En tant que romancier, Pohl donna ses meilleures œuvres relativement tard. Il obtint en 1977 le prix *Nebula* pour *Man-Plus* (*Homme-Plus*), où il raconte sans complaisance l'histoire d'un humain transformé pour pouvoir survivre sur Mars. En 1978, il obtint le *Nebula* et le *Hugo* pour *Gateway*, qui combine les motifs de l'exploration interplanétaire, de la

psychanalyse et de la survie stochastique. Il a été président des *Science Fiction Writers of America* en 1974-1976. Frederik Pohl a évoqué ses mémoires d'écrivain dans un chapitre de *Hell's Cartographers* (1975), publié par Brian W. Aldiss et Harry Harrison, ainsi que dans une autobiographie, *The Way the Future Was* (1978).

RUSS (Joanna). – Née en 1937, Joanna Russ fit des études de lettres et enseigna dans plusieurs universités. Elle publia sa première nouvelle de science-fiction en 1959. Ses récits ultérieurs firent connaître son attitude féministe, exprimée à travers des variations sur des thèmes classiques. Une héroïne nommée Alyx apparut d'abord comme une guerrière d'*heroic fantasy*, puis Joanna Russ en fit la protagoniste d'un roman de science-fiction, *Picnic on Paradise* (1968), montrant les réactions de personnages issus de milieux civilisés en face d'une culture primitive qu'ils prétendent admirer. Dans *And Chaos Dies* (1970), Joanna Russ utilise les motifs des pouvoirs parapsychiques, de l'utopie et de la critique sociale. *The Female Man* (1975) est la confrontation d'une femme avec ses autres « moi » issus d'univers parallèles. Joanna Russ a en outre écrit des critiques de livres dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

SARGENT (Pamela). – Née en 1948, diplômée en philosophie, Pamela Sargent se signala à l'attention en éditant *Women of Wonder* (1972, *Femmes et Merveilles*) et d'autres anthologies éclairant des préoccupations féministes dans la science-fiction moderne. Dans son roman *Cloned Lives* (1976) elle examine, loin de toute sensiblerie, le problème des relations entre membres d'une « famille » de clones.

SHECKLEY (Robert). – Né en 1928, Sheckley fit ses débuts en 1952 et s'imposa, au cours des années suivantes, comme l'auteur-vedette de *Galaxy* qui, à certaines époques, publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes, tels que Phillips Barbee et Finn O'Donovan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait l'action et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets brillants de contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (1960, *Oméga*), *Mindswap* (1965, *Echange standard*) et *Dimension of Miracles* (1968, *La Dimension des miracles*), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Dead Run* (1961, *Chauds les glaçons*). Sa nouvelle *The Seventh*

Victim (1953, *La Septième Victime*) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima Vittima*, il en tira un roman de ce titre (1965). Depuis plusieurs années, la signature de Sheckley apparaît moins souvent dans les revues spécialisées ; mais les récits qu'il publie dans des magazines comme *Playboy* prouvent que son talent satirique ne s'est nullement émoussé.

SILVERBERG (Robert). – Né en 1935. De son passage à l'Université Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débuts en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de deux cents titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles signées de pseudonymes), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix *Hugo* décerné au « jeune auteur le plus prometteur ». DE 1960 À 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour la jeunesse, vulgarisation scientifique et historique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'Etat d'Israël, *If I Forget Thee, O Jerusalem*. Il revient à la science-fiction en 1965 et joue un rôle important dans la « Nouvelle Vague » comme critique de livres à la revue *Aniazing*, président des *Science Fiction Writers of America* (1967-1968) et anthologiste (*New Dimensions*, à partir de 1971). Ses œuvres les plus importantes sont surtout des romans : *Thorns* (1967, *Un jeu cruel*), *The Man in the Maze* (1968, *L'Homme dans le labyrinthe*), *Nightwings* (1968-1969, *Roum, Pérris, Jorslem ou Les Ailes de la nuit*), *The World Inside* (1971, *Les Monades urbaines*), *Son of Man* (1971, *Le Fils de l'homme*), *The Book of Skulls* (1972). Les rééditions récentes de plusieurs de ces livres comportent des introductions originales de Silverberg, lesquelles font connaître les modes de pensée d'un auteur qui a su passer de l'état de polygraphe à celui d'écrivain authentique. Elles portent aussi, sur leur couverture, un jugement d'Isaac Asimov : « Là où Silverberg va aujourd'hui, le reste de la science-fiction suivra demain ». En avril 1974, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* consacra un numéro spécial à Robert Silverberg.

STURGEON (Theodore). – Pseudonyme d'Edward Hamilton Waldo, né en 1918 d'une famille installée en Amérique depuis le XVII^e et comptant beaucoup de membres du clergé. Mère divorcée en 1927 et remariée en 1929 avec un homme très autoritaire qui interdit les magazines de science-fiction à son beau-fils. Débuts en 1939 ; publie surtout du fantastique dans *Unknown*, accessoirement de la science-fiction dans *Astounding*. Lancé par *It* (1940, *Unknown*), il reste pourtant un auteur maudit à cause de ses tendances morbides : le célèbre *Bianca's Hands* (*Les Mains de Bianca*), écrit en 1939, ne parut qu'en 1947. La mobilisation, puis le divorce (1945), le réduisirent au

silence. John W. Campbell Jr. l'ayant aidé à sortir de la dépression, il reprend sa collaboration à *Astounding* et confie ses textes fantastiques à *Weird Tales* ; il n'écrit plus alors que des « histoires thérapeutiques », c'est-à-dire centrées sur un personnage de malade et cherchant comment on peut le guérir. Surtout connu comme auteur de nouvelles, il a néanmoins écrit deux excellents romans, *The Dreaming Jewels* (1950, *Cristal qui songe*) et *More Than Human* (1954, *Les Plus qu'humains*). Malheureusement, il reste psychologiquement vulnérable : un deuxième divorce l'ébranlé à peine en 1951, mais la rupture de son troisième mariage l'atteint plus profondément à la fin des années 50 ; il cesse d'écrire de la science-fiction, vit à l'hôtel et travaille pour la télévision, ne répondant ni à son courrier ni au téléphone. À la suite d'un quatrième mariage en 1969, il reprend espoir et se remet à écrire. Bien qu'il soit un auteur instinctif, écrivant d'un seul jet sans se corriger, il est fort admiré par la « Nouvelle Vague » pour son sens du bizarre et son désir de comprendre et surtout de ressentir les émotions les plus singulières de ses personnages. Il a été critique de livres pour la *National Review* et *Galaxy* notamment. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1962.

VONNEGUT (Kurt. Jr). – Né en 1922. Refuse d'être classé parmi les écrivains de science-fiction, bien que plusieurs de ses premiers récits – *Report on the Barnhouse Effect* (1950) et le roman satirique *Player Piano* (1952) – se rattachent clairement à ce domaine. Souvent considéré comme une figure de proue de la contre-culture américaine des années 60, il est avant tout un satiriste dont la sûreté d'écriture s'est adaptée au roman en évoluant vers une expression assez saccadée, délibérément répétitive parfois. Le plus connu de ses romans de science-fiction, *The Sirens of Titan* (1959, *Les Sirènes de Titan*), a l'allure de l'amplification sardonique d'un thème : celui de la vanité de toutes choses, la technologie et l'histoire humaines comprises.

WOLFE (Gene). – Né en 1931. Ingénieur diplômé, rédacteur d'un magazine professionnel spécialisé. Ses récits unissent une minutieuse attention envers la science à une écriture précise, évitant les effets brutaux. Sa trilogie de nouvelles, *The Island of Doctor Death and Other Stories* (1970, *L'Île du docteur Mort et autres histoires*), *The Death of Doctor Island* (1973, *La Mort du docteur île*) et *The Doctor of Death Island* (1978, *Le Docteur de l'île de la Mort*) joue sur les relations entre le monde réel et l'imaginaire, à travers un emprisonnement suggéré par les permutations de mots dans les titres. *The Fifth Head of Cerberus* (1972, *La Cinquième Tête de Cerbere*) réunit trois textes en un récit de colonisation planétaire utilisant extra-terrestres, ethnologie et clones. Gene Wolfe est un auteur original, profond, qui mériterait d'être plus

largement lu, comme en témoigne également le cycle de Severian le Bourreau (1980-1982, *L'Ombre du bourreau*, *La Griffes du demi-dieu*, *L'Épée du lecteur*, *La Citadelle de l'autarque*).

ZEBROWSKI (George) – Né en 1945 en Autriche de parents polonais, élevé en Angleterre et aux États-Unis. Se signala en 1972 par son roman *Oméga Point*, où le thème de la quête spatiale est traité avec des résonances métaphysiques. *Ashes and Stars* (1977) se rattache au même cycle, tandis que *The Star Web* est un *space opera* plus conventionnel.

-
- 1 Éthique à Nicumaque, VII, 13.
 - 2 *Ibid.*
 - 3 *Confessions*, III, 1.
 - 4 « Psychologie de la vie amoureuse », dans *La Vie sexuelle*, trad. fr. P.U.F., 1970, p. 64.
 - 5 *Ibid.*
 - 6 J.-P. Signoret, « Comportement sexuel », dans *Encyclopaedia Universalis*, 1^{er} éd., t. XIV, p 930.
 - 7 . P. Nicholls, *The Science Fiction Encyclopaedia*, Doubleday
 - 8 Voir : *Histoires de mutants* (Le Livre de Poche, n°3766).
 - 9 *Le Hasard et la Nécessité*, p. 159.
 - 10 *La Montagne magique*.
 - 11 Voir F.J.J. Buytendijk, *L'Homme et l'Animal*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1965.
 - 12 *Le Meilleur des mondes*.
 - 13 *Histoires de sociétés futures*
 - 14 *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 634.
 - 15 En anglais, *slow* signifie « lent » (N.d.T.)
 - 16 *Limerick* : poème humoristique ou absurde en cinq vers (N.d.T.)
 - 17 *Horatio Alger* : auteur américain du XIX^e , ayant écrit de nombreux récits racontant comment de jeunes enfants pauvres parvenaient à s'élever dans la société grâce aux vertus du travail et de la persévérance (N.d.T.).
 - 18 Geste méprisant et insultant (N.d.T.).
 - 19 4 Juillet : fête nationale des États-Unis (N.d.T.).